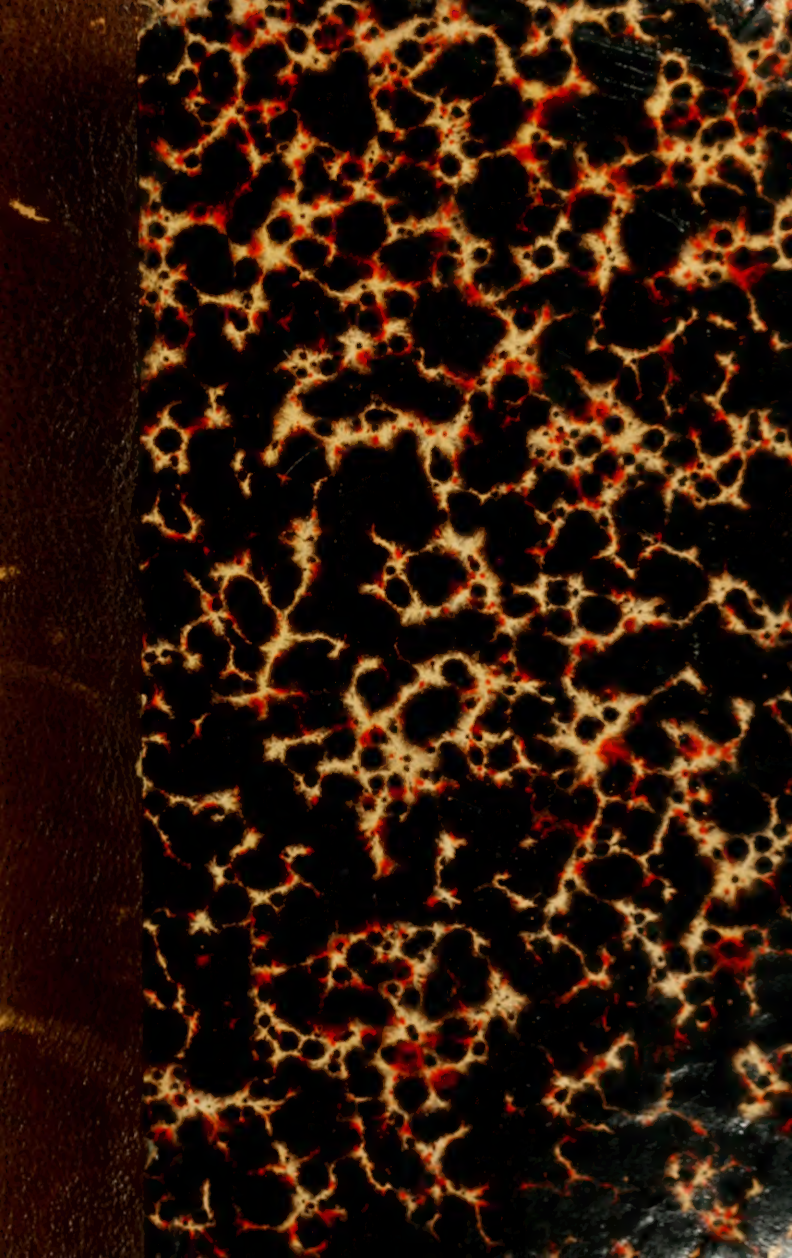
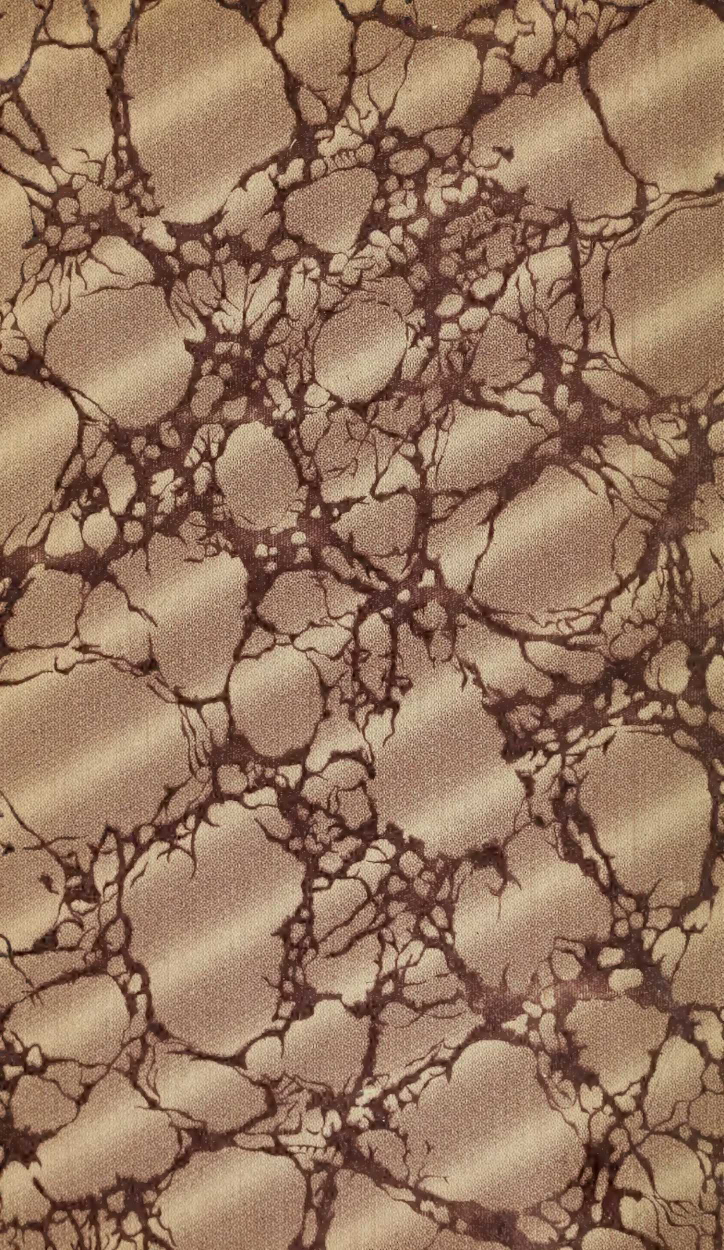
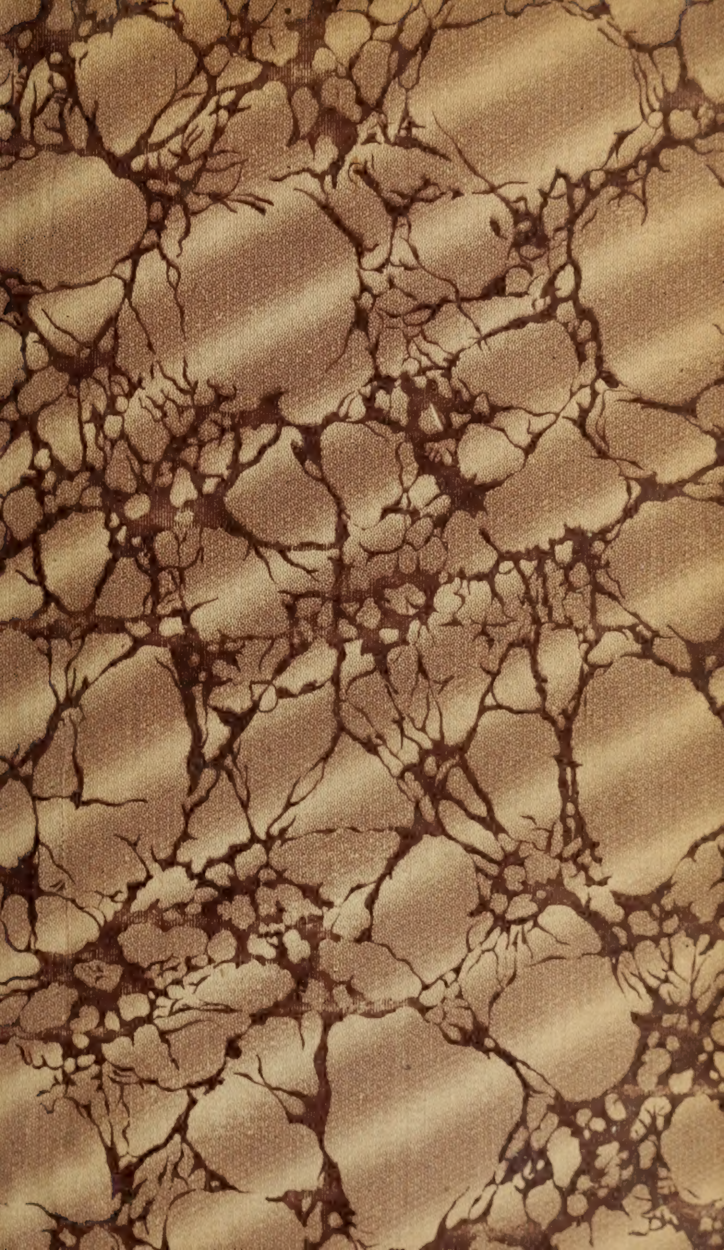






IMPRESSIONS DE GUERRE

DE

PRÊTRES SOLDATS

IMPRESSIONS DE GUERRE

DE

PRÊTRES SOLDATS

RECUEILLIES PAR

LÉONCE DE GRANDMAISON

DEUXIÈME SÉRIE

IMAGES DE LA GRANDE GUERRE

DE BRUXELLES A SALONIQUE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1917

Nihil obstat.

A. d'Alès.

10 décembre 1916.

Imprimatur

Parisiis, die 16e decembris 1916.

H. Odelin,

v. g.

AVANT-PROPOS

Un si petit livre ne souffre pas de titre massif. C'est la raison qui m'empêche de présenter ce second volume d'*Impressions* comme un *Recueil pour servir à l'histoire et à la psychologie du militaire français de la grande guerre.*

Aumôniers, combattants, brancardiers, les prêtres-soldats qui ont bien voulu nous confier leurs souvenirs furent en contact étroit et continuel avec l'âme du soldat. Sans y chercher un sujet d'étude, appliqués entièrement à leur ministère sacerdotal et à leurs devoirs professionnels, ils n'ont pas laissé de bénéficier de la juste confiance faite à leur caractère et à leur discrète sagesse. Peut-être n'ont-ils pas mieux raconté que d'autres — encore que la haute culture de beaucoup les mît déjà hors pair parmi les chro-

niqueurs du front; — ils ont sûrement vu mieux, plus juste et plus au fond que la plupart de leurs émules, ce qui touche au moral, aux croyances, aux sentiments, aux habitudes d'esprit des combattants. C'est, avec le bon accueil fait à la première série de ces *Impressions de guerre* des *Études,* ce qui nous encourage à publier celle-ci.

Quelques-uns des morceaux qui la composent : *Deux marsouins de 1915,* par exemple, ou *Dans la fournaise de Verdun,* ont retenu, au moment qu'ils furent publiés, l'attention d'une large partie du public français. On les retrouvera ici, joints à d'autres récits d'une tonalité plus grise, d'un intérêt peut-être moins poignant, mais donnant à merveille le sentiment de cette longue guerre d'endurance et d'usure, guerre de détail, d'attente et d'affût, de tenace et invincible patience, dans laquelle le génie vif et primesautier de la France n'a pas moins excellé — à l'admiration du monde — que dans l'offensive et la guerre de mouvements. De Tahure à Troyon, et de Bruxelles à Salonique, avec de longs arrêts dans ces « environs d'Arras » où nous promena si longtemps la prose réti-

cente des Communiqués, et dans les champs, désormais sacrés, des Hauts-de-Meuse et de Verdun, nos souvenirs se trouvent former une chaîne suivie. Mais, plus que dans cette continuité géographique, l'unité profonde réside ici dans l'esprit religieux qui anime celles même de ces pages où l'œil distrait ne verrait d'abord que paysages sobrement notés, qu'émotions puissamment rendues. Divers par la fonction ou l'attitude, penché sur le mourant pour l'absoudre et le consoler, entraînant au feu sa section, ou affermissant le moral de ceux qui ont à subir l'assaut rageur des obus, le prêtre-soldat reste, dans ces récits sincères comme dans la réalité de l'action, l'homme de Dieu, le messager et le *bon sergent du Christ Jésus*.

Léonce DE GRANDMAISON,

Directeur des *Études*.

1er septembre 1916.

LIVRE PREMIER

IMAGES DE LA GRANDE GUERRE

IMPRESSIONS DE GUERRE

DE

PRÊTRES SOLDATS

I

EN CHAMPAGNE

1. — Relève de blessés à la Butte de Tahure (Champagne pouilleuse).

Mercredi 13 octobre 1915. — Hier au soir, au coucher, on m'avertit que je devrais aller aujourd'hui aux blessés. Enfin, on va travailler sérieusement! La nuit a été mouvementée; on a marmité notre bois; beaucoup d'entonnoirs dans le champ à côté, quelques branches d'arbres cassées; pas d'autre dégât; mais les éclats sifflaient ferme au-dessus de nos abris : j'avais l'impression de dormir dans une tombe.

Dans le petit jour, on nous donne un quart de café chaud, un morceau de fromage et du pain; puis on s'attelle deux à deux à une poussette, et en route. (La poussette est constituée essentiellement par deux roues assez hautes et légères, entre lesquelles est suspendu un brancard. L'ensemble est léger et assez commode.)

Nous allons directement vers les tranchées, en suivant la route de Perthes à Hurlus. Cette route a été si bien marmitée qu'il n'en reste plus grand'-chose. On en a fait une autre à quelques centaines de mètres ; elle aboutit à la route qui va vers Tahure. On marche à la queue leu leu, sans parler ; il y a six poussettes, donc douze hommes, un caporal et un sergent. Nous suivons la route : le jour est rose dans le brouillard et le contraste est frappant de ce calme et des horreurs que nous traversons. A côté de la route, une tombe d'Allemands a été retournée par une marmite ; c'est une sépulture de l'an dernier : un crâne déjà desséché est sur le bord de l'entonnoir. Un peu plus loin, un obus est tombé, cette nuit, sur une cuisine roulante qui apportait la soupe aux combattants. Conducteur, cuisinier, chevaux, tout a été horriblement déchiqueté. De la cuisine, il reste quelques tôles tordues, une ou deux tiges, un robinet de cuivre ; tout le bois a été consumé. C'est effrayant comme destruction.

Il y a des débris informes mêlés à de la terre ;

ce sont les restes de deux hommes. Les chevaux sont à côté ; l'un est décapité, l'autre a l'épaule ouverte. Une prière, en passant, pour les deux pauvres héros inconnus dont on ne parlera pas, et on continue. Nous arrivons au carrefour de la route de Perthes à Tahure. Le canon recommence à tonner. D'abord, une batterie de 75 qui tire derrière nous : les obus doivent passer très peu haut par-dessus nous ; on a une invincible envie de courber la tête et les épaules à chacun de ces *Dumm*... qui nous rasent. Puis, d'autres batteries s'y mêlent un peu plus loin, puis l'ennemi riposte. Nous avançons quand même. Les boyaux d'accès sont trop étroits pour laisser passer nos poussettes et il faut aller en terrain découvert en suivant la route. Nous sommes obligés de contourner trois trous de marmite qui ont défoncé la chaussée. Quelques petits sapins bordent la route, tous coupés à hauteur d'homme par les obus.

En contre-bas, voilà un endroit ravagé, noirci, brûlé..., des bouts d'étoffe calcinés, des débris de cuivre, un entonnoir énorme, criblé de trous plus petits. C'est un dépôt de munitions boches, qu'ils avaient abandonné là; un de leurs obus l'a fait sauter avant-hier, il y a eu grand ravage ; tout ce qui était inflammable, à 50 mètres à la ronde, a flambé : poussettes, musettes, équipements, bois de fusil, sapins. Un peu plus loin, c'est encore plus triste : presque au milieu de la chaussée,

quatre casques, trois énormes flaques de sang avec quelques débris indiscernables ; sur la haie, à côté, des cartouchières toutes neuves, avec leurs courroies jaunes. C'était, me dit-on, quatre hommes qui se reposaient. Un obus les a tués tous quatre... Nous suivons encore la route au milieu de débris de toutes sortes ; dans le champ à côté, un boyau circule, on voit des têtes de fantassins qui y passent. Nous sommes au plus mauvais endroit, bien visibles, sur la route bien repérée par l'ennemi. Enfin, nous arrivons au poste de secours où l'on doit nous amener les blessés. On laisse les poussettes sur le côté de la route. Je n'arrive pas à décrocher ma bricole de la poussette, la hâte me rend maladroit ; mes camarades sont déjà dans le boyau et m'appellent; j'essaye de me raisonner, mais je sens, je l'avoue humblement, une peur insensée m'envahir... On ne voit que moi, tout seul, sur cette route blanche... Enfin, je me décroche. Ouf !... juste au même moment, une commotion me secoue; est-ce un vent violent, ou le bruit de la détonation, je ne sais ; ma tête rentre d'elle-même dans mes épaules qui se courbent et, sans trop savoir ce que je fais, je dégringole dans le boyau. C'est un obus de 305 qui a passé à 2 mètres environ au-dessus de moi, et a éclaté 100 mètres plus loin. Allons, mon ange gardien veille sur moi !

Le poste de secours est tout simplement le des-

sous de la route : un pont fait de rondins couverts de tôle et de terre. Il y a peu de place et les brancardiers n'y séjournent pas : en attendant que les blessés arrivent, ils se mettent dans un tronçon de boyau long de 100 à 200 mètres, parallèle à la route. Dans les côtés de cette tranchée sont creusés des trous, sortes de *loculi*, où un homme peut s'étendre. Ainsi on ne gêne pas la circulation dans le boyau, et on est à l'abri, à peu près, des éclats d'obus. Il n'y a danger que si un obus tombe juste dans le boyau; alors on est enseveli.

Nous prenons chacun possession d'un trou et attendons. Il y a encore, entre nous et les Allemands, d'abord un terrain découvert, sans boyaux, de 1 500 mètres environ, coupé d'une ligne de tranchées; puis trois lignes de tranchées dans un espace de 600 mètres environ; puis le village de Tahure occupé par nos tout avant-postes ; puis l'ennemi à 300 mètres. L'endroit où nous sommes est un des plus mauvais, car les Prussiens l'arrosent perpétuellement de « tirs de barrage », afin d'empêcher les munitions et le ravitaillement d'arriver aux combattants de tranchées.

Et de fait, à peine sommes-nous là (il est sept heures) que le marmitage commence; par rafales de quatre, de huit, de dix, les grosses marmites tombent. Elles s'annoncent de très loin par un ululement qui s'approche, devient déchirant, puis éclatent en faisant une énorme colonne de fumée

noire, de poussière, de débris... Les éclats vont retomber au loin en faisant chacun leur petite musique.

On se rencoigne dans son trou et on attend en supputant, de trou à trou, sur l'éclatement plus ou moins proche de telle et telle marmite.

Il n'y a pas attaque aujourd'hui aux tranchées, aussi les blessés sont rares, j'ai le temps de réfléchir dans mon *loculus*. Ce coin où nous sommes, si horriblement bouleversé, coupé par les boyaux, taraudé par les obus, remué, saccagé... C'est bien cette terre pétrie de sang et de ferraille dont on a parlé dans les *Études*. L'impression est horriblement désolée, écrasante. On sent la puissance de la mort qui plane là. Une odeur douceâtre imprègne tout, odeur que je retrouverai plus tard sur les cadavres : celle du sang desséché, cette craie de Marne en est imbibée. C'est aussi l'odeur humaine pourrie, odeur d'excréments qui souillent tous les tournants de boyaux, le réalisme le plus abject à côté de l'horreur et de l'héroïsme; c'est une odeur qui s'attache aux vêtements, à la barbe, qui reste en vous avec cette poussière pénétrante et tenace... C'est ça, la guerre; nous y sommes en plein.

Le bruit du canon est tel que d'un côté à l'autre du boyau on ne s'entend pas; je suis obligé de hurler pour me faire entendre de l'homme couché à un mètre en face de moi. Un éclat d'obus gros

comme la main tombe entre nous deux : c'est le premier de la journée; et il fait chaud, lourd, l'air est chargé de fumée, le ciel semble tout bas sur nos têtes et toujours les marmites qui hurlent; il est vrai que les 75, de tous côtés, y répondent, et ils en font, un raffût! C'est le « duel acharné d'artillerie » que vous avez lu dans les communiqués.

Le sergent qui était resté dans le poste de secours passe en se courbant dans le boyau : « Un blessé vient d'arriver. A votre tour! »

Je sors du boyau avec mon coéquipier et monte sur la route. Un petit frisson en se trouvant de nouveau à découvert et seuls. On ne voit pas une tête d'homme dans cette plaine si remplie de combattants. Les brancardiers régimentaires ont posé le brancard sur le bord de la route et sont repartis par les boyaux. Le blessé est là, couché, en plein sous les marmites qui passent... Mon Dieu, j'ai bien vu des blessés à Montauban, et pourtant qu'était-ce à côté de cela?... On n'a même pas pansé le malheureux : en vaut-il la peine?... Il a la jambe droite coupée au-dessus du genou, on voit les deux bouts d'os dans une bouillie rougeâtre, la jambe gauche broyée au tibia; le pied gauche a été coupé en deux presque longitudinalement; une section assez nette qui laisse voir les bords du soulier emprisonnant une tranche de quelque chose qui ressemble à du hachis de porc.

La section, en biseau, va de la base du petit doigt, qui seul reste, à la cheville interne : c'est horrible!.. Les habits sont noircis de poudre et de terre. Le visage entièrement couvert d'un masque de sang coagulé, à travers lequel filtrent deux regards de bête blessée... L'homme explique, comme il peut, que c'est une marmite qui l'a ainsi écrasé. Il est resté huit heures enseveli... Comment n'est-il pas mort? Les poils de sa moustache sont collés au sang de sa lèvre inférieure. Il parle au travers comme il peut. Son aspect est tel que nous restons abasourdis, malgré le danger.

Puis le sentiment de la réalité nous revient; on prend le brancard, on le suspend à la poussette, puis bricole à l'épaule, et en route. Que de cahots sur cette route défoncée! On fait attention, mais l'homme ne se plaint pas : « Allez, vite, vite, » répète-t-il. Après 200 mètres, plus de route; une marmite, depuis notre passage de ce matin, l'a défoncée. Il faut descendre dans le champ (si on peut appeler cela un champ), puis, à force de coups d'épaule, remonter le talus. Nous haletons, on étouffe, le casque pèse horriblement... On entend un chant continuel, sur une note jolie, presque mélancolique... Je n'ai analysé que plus tard ce que c'était. Ce sont les obus de 75 qui passent sur nous et les éclats d'obus boches, en nombre incalculable, qui pleuvent partout : la basse est faite par les éclatements de marmites à

tout instant, et cela devient si continuel qu'on n'y fait plus attention, on va tête basse, tirant de tout son poids, ahuri, abruti par ce bruit, endormi par cette note chantante des obus. On ne raisonne rien, on n'a plus peur, on marche la gorge pleine de poussière : je récite machinalement un acte de contrition que je recommence indéfiniment, sans trop savoir ce que je dis. Pourtant, je n'ai pas la sensation d'avoir peur, comme tout à l'heure.

Derrière nous, le blessé se plaint; il a froid, il demande si on n'a pas une couverture. Il faut arrêter. C'est dangereux... Un effort de volonté, et ça y est. On arrête en pleine route. Nous n'avons pas de couverture, j'étends ma pèlerine de caoutchouc (celle que mon frère m'a envoyée et qui fait pour la seconde fois la campagne) sur les jambes en bouillie du malheureux. Puis on repart. Enfin, voilà le relais de voitures. Un peu de calme. Le blessé est posé dans une tranchée tandis qu'on charge d'autres brancards.

Le pauvre homme s'est confessé et a reçu l'extrême-onction déjà, d'un prêtre soldat qui a aidé à le déterrer... Je lui renouvelle l'absolution. Il est mort, m'a-t-on dit, dans la voiture, après 2 kilomètres.

Nous revenons, par la même route, reprendre notre place au poste de secours et on attend. Les marmites sont un peu moins nombreuses, c'est-à-dire qu'il n'y en a plus qu'une toutes les deux ou

trois minutes. D'autres équipes partent, emmenant chacune leur blessé... Je mets un peu de poussière de craie sur le sang qui est resté attaché à mon caoutchouc. Dans l'abri, à côté de moi, un brancardier lime paisiblement un coupe-papier fait du cuivre d'une ceinture d'obus. Il est habitué à tout cela. Il est sur le front depuis le 10 août 1914.

Je me lève et circule un peu dans le boyau; chaque trou a son homme qui dort, qui mange, qui écrit... On en vient à se rassurer. De temps à autre, un petit détachement de quinze à vingt hommes vont vers les tranchées de première ligne ou en viennent.

Ils passent à la queue leu leu, surchargés de leur sac et outils, pioches, pelles. Ils sont blancs de poussière de craie, hâves, sales indescriptiblement. Plus de couleur à leurs habits, tout est gris; il semble qu'ils n'ont plus de sourcils, que leurs moustaches ont disparu; une couche de craie et de sueur cache leur peau; leurs yeux brillent là dedans; ils défilent sans parler, automatiques, sans vous regarder. Pauvres gens; voilà quatorze ou quinze jours qu'ils sont dans les tranchées, couchant par terre sous l'incessant bombardement, attendant la mort à tout instant, mangeant peu et froid. On leur porte la soupe de 2 kilomètres à l'arrière, dans des seaux en toile. Elle arrive couverte d'une couche de poussière de craie, et froide; et puis ils ont du « singe »; pas de vin, pas

d'eau ou presque... Ah! ceux qui se plaignent à l'arrière!..

Un petit groupe se forme au bout du boyau. Le sergent parle avec un homme qui vient de Tahure. Il s'agit d'aller là-bas, chercher deux blessés tombés devant Tahure et qu'on ne peut aborder sans passer sous le feu d'une mitrailleuse boche... Il faut amener des poussettes pour les rapporter; on demande des hommes de bonne volonté, ce sera dangereux. Nous partons à quatre, traînant deux poussettes, avec un sergent, gros pépère placide, calme et brave. Par la route directe, d'ici à Tahure, il y aurait à peine 1200 mètres, mais elle est prise en enfilade par le feu des tranchées ennemies, et on interdit d'y passer, ce serait folie. On fait un détour de 2 kilomètres. Il n'y a pas de boyau. Nous descendons de la chaussée; d'abord, un champ de terre rougeâtre avec quelques trous d'obus; puis nous contournons un petit bois : au tournant, quatre carcasses de chevaux qu'il faut enjamber et sur lesquelles faire passer les poussettes. C'est hideux!.. Le petit défilé entre deux bois s'élargit : c'est maintenant une piste qui passe sur le côté d'un petit champ, gorge de 30 à 40 mètres entre deux bois. Les deux bois sont remplis de nos soldats dans les tranchées; ils nous font signe de nous hâter en hochant la tête. Ils lèvent les yeux en l'air : je regarde, il y a là-bas, au bout du défilé, un ballon-saucisse boche

qui ne peut pas ne pas nous voir. Nous formons avec nos deux poussettes un groupe trop compact. On va certainement nous repérer. Ça ne manque pas; un obus de 77 tombe dans le champ à côté, qui est criblé de trous, déjà. Il n'éclate pas... Nous nous séparons.

Je prends de l'avance avec mon compagnon. Un obus tombe sur la piste derrière nous, devant l'autre poussette, et éclate fort bien... La terre retombe sur nous en pluie, un casque du groupe d'arrière sonne sous un éclat d'obus... Rien! pas de blessés, c'est miraculeux. Nous prenons le trot en conservant nos distances.

Les poussettes bondissent par-dessus les entonnoirs. D'autres obus tombent dans le champ à côté... Les uns éclatent, les autres non, on n'y fait plus attention, on trotte. Le défilé s'allonge entre les bois. Mon Dieu! comme c'est long! Implacablement, les obus nous suivent et éclatent à notre hauteur, mais à gauche... Décidément la « saucisse » y voit de travers.

Enfin voilà le bout du défilé; triste spectacle au tournant, à 4 mètres sur la gauche : un cadavre de soldat. Il est sur le dos, les deux poings fermés, on distingue sa mâchoire crispée, ses deux poings menaçant le ciel. Il faut passer. Pauvre homme! Qui est-ce? Qui le pleurera là-bas, en France?... Un peu plus loin, un autre, puis deux ou trois autres en groupe, couchés sur le côté ou sur le

ventre, les bras étendus. Pauvres morts!.. Mais nous sommes presque arrivés; la petite vallée a tourné à angle droit et là tout près on distingue à 300 mètres des pans de murs dans des arbres hachés, sur un monticule. C'est Tahure, dont on a tant parlé... Sur la droite, adossés à la colline, protégés par un repli de la vallée, on distingue des cahutes en bois très bien construites. Devant, des hommes vont, viennent. Ce sont les anciennes « Écuries allemandes ». Ils sont restés là tout l'hiver et s'étaient installés. L'offensive du 25 septembre les a chassés. Maintenant, c'est un poste de secours... Les hommes qui sont là nous font vivement signe de nous mettre sur le côté de la vallée.

En effet, dans le milieu, on est sous le feu d'une mitrailleuse qui, par une dépression de la butte, fauche tout. Et nous entendons soudain des *dzinn*, *dzinn*, significatifs. Nous sautons de côté, et, après avoir passé par-dessus une tranchée, pleine de poilus, qui barre la vallée, nous voilà en sûreté aux Écuries boches. Voici, sur une cinquantaine de mètres, à moitié creusées dans la colline, à moitié construites, des écuries pour les chevaux, des habitations pour les hommes, un salon pour des officiers. Devant, une pompe bien cimentée. J'y vais prendre un peu d'eau, elle est fraîche, excellente, je remplis mon bidon. Ce sont les Allemands qui ont fait creuser ce puits, très profond, paraît-il.

Tout cela est organisé solidement, proprement, durable, bien à l'abri. Nos deux blessés sont là; ils étaient tombés au milieu de la vallée à 30 mètres à peine (là où nous sommes passés) en voulant aller directement de la tranchée aux Écuries, sans passer par le boyau. Ils sont restés quelque temps au milieu; aller les chercher eût été se faire tuer sûrement; ils ont réussi à se traîner jusqu'à l'abri des Ecuries. Blessures relativement légères dans les jambes. On souffle un peu; on en profite pour regarder Tahure. Cette butte dont on a tant parlé, objectif qui a coûté si cher... J'y suis presque : 200 mètres à peine. Et qu'est-ce? Presque rien; une petite butte, une taupinière; que de sang versé! Les obus français ont inondé pendant soixante heures tout le coin où nous sommes. On en a tiré, paraît-il, plus de deux millions! et nous qui, après deux cents ou trois cents marmites, étions dans un état d'énervement! A quel degré d'abrutissement n'ont pas dû arriver ceux qui étaient là, dans ces écuries bien propres, dans ce salon bien coquet... J'ai envie de dire : « Voir Tahure et mourir! » tant je suis ravi d'être venu jusque-là. Je pense au commandant H... qui a certainement passé par ici; à mon frère, dont cette butte a été l'objectif pendant longtemps... Maintenant ça y est, elle est à nous. On ne peut s'imaginer ce que, ici, ce nom de Tahure évoque de pensées, d'idées tristes et glorieuses à la fois!..

Je veux essayer d'aller au village, dans lequel il y a une ligne de tranchées des nôtres. C'est interdit. J'aurais peut-être, au cimetière, s'il existe encore, trouvé quelques traces, une tombe... Il faut repartir. Nous chargeons nos blessés sur la poussette. Ils sont heureux et oublient qu'ils souffrent pour nous plaindre d'être venus les chercher si loin... Il y aura un mauvais pas à franchir : le milieu de la vallée, là où la mitrailleuse donne. Nous y sommes passés sans défiance tout à l'heure ; maintenant, un petit frisson. Allons, un acte d'abandon à Dieu, un signe de croix et on se lance au grand trot, tirant les poussettes... Nous voilà à l'endroit le plus critique, au beau milieu de la petite gorge, pas loin du groupe de cadavres qui ont été étendus là par la mitrailleuse. Allons-nous être comme eux dans un instant?.. Mes idées filent dans mon esprit avec une rapidité vertigineuse : je remarque presque simultanément notre gros petit sergent qui trotte de toutes ses forces, tout suant, son ventre secoué comme un panier à salade, et puis je remarque que les poilus de la tranchée, sur laquelle nous repassons, sont propres et ont l'air content. L'eau de la pompe boche, sans doute... Ah! les bienfaits de l'eau!... Puis je pense à Madagascar... Si les élèves du collège nous voyaient traînant cette poussette!.. Et puis, tout d'un coup, une vive douleur au talon : j'ai calé avec ledit talon la roue de la poussette lancée à

toute vitesse sur une petite pente; je tombe presque, mais je me relève ; mon talon me fait violemment mal... Mais, *dzin, dzin, dzinn*... voilà la note chantante des balles. Clopin-clopant, mais sans diminuer la vitesse, nous trottons, nous trottons... Nous dépassons les cadavres : je remarque leurs molletières, bien sanglées, couvertes de boue... Et enfin, le tournant, la vallée où les obus nous accompagnaient; nous sommes hors du champ de la mitrailleuse. Il n'y a plus que les obus à craindre, c'est relativement peu.

Nous allons au pas ; on est haletant, époumonné, notre blessé rit de tout son cœur. Nous refranchissons les cadavres de chevaux, comptons les trous d'obus tout en marchant, nous rions, nous sommes gais d'avoir échappé au danger et sauvé deux braves gars : une fervente prière de remerciement. Et nous voici au poste de secours. Ce n'est plus qu'un jeu : il y a encore du danger, mais tout est relatif.

Jeudi 14 octobre. — Je passe la journée, assez calme, à mettre en ordre affaires et souvenirs. Ce matin, un cheval a été tué dans le champ à gauche de notre cantonnement par un éclat, ou une balle perdue. Je le vois d'ici, faisant une grosse bosse noire au milieu du champ grisâtre. J'ai été me promener à cette place, en toute sécurité, avant-hier. A sept heures du soir, on appelle les hommes

de ma section; on craint une attaque et de nombreux blessés, dans la nuit. Nous partons, équipés comme à l'ordinaire, mais sans musette ni bidon. Je n'emporte que mon fidèle caoutchouc.

Nous reprenons la même route connue; mais c'est un dédale, un enchevêtrement, un fouillis inextricable de cuisines roulantes qui viennent porter la soupe et le café aux combattants. Elles s'arrêtent en file interminable sur la route et des hommes avec des seaux de toile distribuent la pitance dans les tranchées... les Allemands connaissent certainement cette affluence de ravitaillement, ils connaissent aussi la route; ils ont assez vécu dans ces parages, tout est repéré. Cependant, par une sorte de convention tacite, les canons se taisent à ce moment et, dans la nuit, la soupe va en paix vers les poilus. Pourtant quelquefois un obus inattendu arrive en plein sur la route, parmi les équipages enchevêtrés, fait sauter cinq ou six chevaux, autant d'hommes, une ou deux cuisines roulantes... et puis le silence se rétablit, on ramasse les débris des morts, on écarte les chevaux éventrés et les cuisines serrent la file... C'est inexprimable, l'insouciance de la mort que tout ce monde a par ici.

Comme nous arrivons en cet endroit (l'embranchement des deux routes), traînant avec peine nos poussettes au milieu de cet enchevêtrement de chevaux et de cuisines, je sens mes yeux me

picoter ferme, puis une envie de fermer les yeux, de pleurer… Mes camarades connaissent déjà cela. « Des gaz lacrymogènes! » Vite, les lunettes bien assujetties sur le nez… Quelle tête devons-nous avoir! Mais ce n'est pas assez, cinq ou six obus éelatent sourdement à quelque distance. Ils ne font pas le bruit ordinaire… Et, presque aussitôt, une sensation d'étranglement, comme si on vous serrait à la gorge… puis la respiration devient pénible : « Des gaz suffocants! » On adapte le masque devant le nez et la bouche, on serre vigoureusement, on est à moitié étouffé. Derrière nous, nous entendons les chevaux qui renâclent, qui s'ébrouent; puis, une à une, les cuisines font tête-à-queue et s'éloignent au plus vite en ferraillant. Les poilus auront-ils leur soupe ce soir?… Nous continuons à marcher, à tâtons, car il fait nuit et les lunettes jaunes enlèvent le peu de lueur qui reste… Les yeux me piquent horriblement, par suite du gaz que j'ai emprisonné dedans; on étouffe sous le bâillon du tampon-masque, et pourtant c'est le salut : il faut les laisser.

L'impression de ces gaz est abominablement démoralisante. On se sent pris, sans rémission, à la merci de tout; c'est l'air respirable, la vie et la vue qui manquent à la fois. Fuir… où? dans quelle direction ne s'étendent-ils pas? Ils couvrent toute la plaine; et cela en plein air, là où jamais on ne devrait manquer de cet air! Quelle abominable

angoisse! Ah! les misérables! Ils ont bien trouvé le seul moyen de faire reculer les Français!

Avec un violent effort de volonté, en tenant la poussette qui est devant moi et que mon coéquipier, aveuglé lui aussi, fait marcher je ne sais comment, j'avance à tâtons, me demandant avec une certaine angoisse comment cela va finir... Je sens la peur m'envahir de nouveau! et puis cela se dissipe peu à peu. La confiance me revient, peut-être est-ce, tout simplement, que mon masque fonctionne bien.

Nous revoilà au poste de secours de ce matin. Il fait noir comme dans un four. Il n'y a pas de blessés; il n'y aura probablement pas d'attaque cette nuit. Nous voilà vingt-deux hommes immobilisés là pour la nuit sans aucun travail. On s'accroupit par terre sous le pont de la route, le menton aux genoux. Défense d'allumer quoi que ce soit; défense de causer trop fort... Et les hommes commencent à se traîner. Mon compagnon a une montre à cadran phosphorescent, ce qui permet le raffinement du supplice de voir s'écouler trop lentement les heures. Neuf heures du soir... dix heures... Ouf! mes jambes recroquevillées me font un mal horrible. Je propose à mon voisin d'en face (car nous sommes entassés les uns sur les autres comme des harengs dans une caque) d'étendre une de ses jambes entre les miennes, pour que je puisse en faire autant de son côté. Il

accepte avec reconnaissance. Nous voilà bons amis pour la vie. C'est horrible de rester replié sur soi-même sans rien faire toute une nuit. Il commence à faire froid. On grelotte; on essaye des changements de jambe... Enfin, on fait passer l'ordre d'enlever les masques et les lunettes... Quel bienfait! De l'air pur! Le temps est clair et par les deux bouts du pont, comme par des ouvertures de tunnel, on voit briller les étoiles... On se gave d'air frais : pendant ce temps, on ne pense plus à la position incommode des jambes. Mais tout passe, et bientôt les jambes recroquevillées vous rappellent durement à la réalité. Ce dessous de pont doit être sale, ignoble. On n'y voit rien, on s'étend là dedans, dans une boue douteuse, faite, Dieu sait de quoi!... On se repose en mettant un coude là dedans, puis l'autre. On s'accote l'un contre l'autre; on grogne! Il n'est qu'une heure du matin : encore quatre heures de supplice. Je n'y tiens plus, je sors et vais me promener dans le boyau. Le bombardement recommence : ce sont des 77, dont beaucoup n'éclatent pas, heureusement, car la terre est ameublie... J'ai froid aux pieds cruellement; je trotte dans le boyau. A côté de moi, quelques énormes rats, si gros que je les prends d'abord pour des chats, passent, disparaissent dans les trous où nous étions ce matin! Quelle horreur! De quoi sont-ils nourris, ceux-là?

Je dis mon chapelet, je fredonne, je pense à

Madagascar, à mes parents, je prie... le temps passe avec une lenteur!... Il est deux heures et demie du matin; presque plus de canon. Seuls des 75, par petites rafales brutales qui déchirent le silence, envoient des obus vers les Allemands, puis tout redevient silencieux, pour recommencer dix minutes plus tard.

Ils sont crispants, agaçants, ces 75... Ils ne se sont pas tus de toute la nuit; ils ont l'air de dormir et puis tout d'un coup, vlan, vlan... une rafale rageuse montre qu'ils veillent.

Le sommeil m'accable... tant pis pour les rats!... je m'enroule les pieds dans mon caoutchouc, et je m'étends dans les trous-abris d'hier. Le sol en est fait de petits morceaux de craie, comme des cailloux concassés : c'est atrocement dur, ça salit plus que la boue; ça entre dans les chairs... Ah! les beaux habits bleu horizon! à quelle sauce on les met! Et je m'assoupis tout de même à moitié... Je rêve que les rats mangent mon caoutchouc et que je suis devant mon frère, penaud, m'excusant de n'avoir pas pris plus de soin de ce précieux vêtement.

Vendredi 15 octobre. — Ouh! là! je me réveille, engourdi, meurtri, roué de coups. Je me lève avec peine, sors de mon trou... D'autres brancardiers, engourdis aussi, sortent de dessous le pont; boueux, ignobles; je dois être comme eux. Je

sens que ma barbe est pleine de craie... Il est six heures du matin. Nous repartons pour le cantonnement, et j'y dis ma messe avec délices dans ma tranchée relativement sûre et presque propre!... Que le bon Dieu est bon!...

Paul de là D...,

ancien missionnaire à Madagascar,
brancardier à la Nᵉ division.

2. — *Deux marsouins de 1915.*

Fred... Frédéric sans doute. Les camarades ne lui connaissaient d'autre nom que ce sobriquet d'outre-Manche. Lui, pourtant, n'avait rien de britannique. C'était l'apache montmartrois dans toute la pureté de la race, sans croisement aucun : 1 m. 80 de haut, maigre, nerveux, la peau basanée par la fumée des bouges, les yeux noirs, vrillants dans l'orbite creusé par les nuits de crime, paraissant plus noirs et plus mauvais encore sous les cheveux de jais qui, pour mieux dissimuler le regard, descendaient jusqu'au bas du front; le visage imberbe, malgré ses vingt-huit ans; la lèvre carminée par des années d'alcool et pendante sous un bout de cigarette toujours éteint; les épaules voûtées, des bras aux biceps d'athlète et, pour commencer tous les gestes, un mouve-

ment de la main droite, poing fermé, où l'on croyait encore voir le « surin ».

Quand il arriva sur le front, au mois de décembre, instinctivement, les voisins « se garèrent », — d'autant qu'il n'était pas dans son escouade depuis deux heures que l'on savait déjà ses anciennes accointances avec Bonnot et ses trois dernières condamnations, à lui, l'une pour vol, deux autres pour meurtre.

On distribuait ce matin-là des paquets de cartouches. Fred prit les siennes des mains du gradé. « Attends un peu que je mette à part celle des généraux », traîna-t-il avec son accent faubourien...

Tous avaient entendu. Pas un n'avait souri; dans ce régiment d'infanterie coloniale, où les traditions étaient particulièrement glorieuses, où les chefs aimaient passionnément leurs hommes, s'intéressaient à chacun, vivaient de leur vie et, dans les heures difficiles, ne leur commandaient qu'une chose, de les suivre, les complots antimilitaristes n'avaient pas cours. Le mot de Fred fit scandale.

Or, l'escouade était commandée par le plus jeune de tous. Petit-Pierre — ou « le gosse », comme on l'appelait avant qu'il n'ait conquis ses galons rouges.

*
* *

De son père, de sa mère, de son enfance. Petit-Pierre ne savait rien. Ses souvenirs ne remontaient

pas au delà d'un voyage en Amérique, avec une troupe de musiciens dont, à sept ans, il était le violoniste prodige et l'attraction la plus lucrative. Depuis lors, il avait couru le monde, — le « grand monde », disait-il : il voulait dire les musics-halls des grandes villes.

En août 1914, il avait dix-huit ans, pas d'argent — car, s'il gagnait gros, il dépensait plus encore, — et un ravissant minois blondin, qui lui avait valu mille et une aventures romanesques et, tout fraîchement encore, une « peine de cœur ». Celle-ci, beaucoup plus que l'idée de patrie, l'avait décidé à s'engager pour la durée de la guerre.

Je fis sa connaissance au début de l'hiver, dans les tranchées de Massiges. En fait de religion, c'était la table rase : il ignorait jusqu'au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il ne se rappelait pas avoir jamais entendu. Il avait bien vu des crucifix, mais c'était, croyait-il, un épouvantail pour menacer de pendaison les enfants pas sages. Dieu fut divinement bon pour cette âme à qui personne n'avait même essayé de donner un rayon de vérité. En quelques jours la grâce l'illumina tout entière.

Affiné par l'art, peut-être aussi par des hérédités ignorées, Petit-Pierre goûtait de véritables jouissances à s'entendre exposer les merveilleuses harmonies du catholicisme. L'incarnation, la rédemption, l'eucharistie, la sainte Vierge, autant d'aperçus

nouveaux qui le ravissaient, qui satisfaisaient enfin les aspirations de sa belle nature.

Le baptême ne tarda pas. Je le lui conférai dans les ruines de Massiges, au matin d'une journée qui s'annonçait dure. Puis, sortant de ma custode une petite hostie, je lui donnai ce Dieu près duquel il avait passé dix-huit ans durant, en inconnu, et qu'il aimait déjà en ami, avec toute sa naïve délicatesse d'artiste. J'attendais, je l'avoue, avec une certaine curiosité, les premiers mots de cet enfant quand il se relèverait de son colloque intime avec Jésus, la première pensée éclose de cette première communion. Le moment venu de rejoindre son poste, il rouvrit les yeux et, m'embrassant doucement : « Père, je vous *les* amènerai tous. »

Dès cette première heure où il tenait son idéal, Petit-Pierre sentait le besoin, le devoir de le révéler à d'autres. Ceux qui auront eu, comme moi, l'insigne bonheur d'assister, durant la guerre, à la rédemption des âmes de soldats et, chez bon nombre d'entre elles, à une sanctification rapide, précipitée, où les événements semblaient forcer la grâce à condenser en quelques jours son travail ordinaire de longues années, auront remarqué que tout converti, si égoïste, si timide fût-il, devenait, à dater de son premier contact avec le corps du Christ, un foyer rayonnant de vie divine, un apôtre.

Deux jours après, « le gosse » m'avait amené trois camarades. « Vous les aiderez un peu, Père :

ils sont comme j'étais; ils n'en savent pas long sur le bon Dieu. »

Tout naturellement aussi, une transformation se fit dans son caractère, mais lente, très lente. Avant d'atteindre la fermeté du chrétien, sa nature sensitive eut à subir des chocs douloureux. Et puis les habitudes de toujours étaient là, et la situation faite près des camarades, et les contre-attaques du démon, furieux d'une si belle prise de la grâce. Contre tout, Petit-Pierre eut vite trouvé le préservatif : chaque jour, où que nous fussions, il « exigeait » la sainte eucharistie.

Que de fois, quand nous étions au cantonnement, je le trouvai, le matin, rôdant aux alentours de son abri! Assailli la veille au soir par les sollicitations criminelles de voisins de paille, incapable de résister par la force, il s'était enfui au dehors et là, toute la nuit, — ces nuits glaciales d'hiver, — il avait battu la semelle en récitant son chapelet. Quand je paraissais alors, il était radieux : « Ah! je vais enfin l'avoir! » Et comme je le grondais malgré tout : « Ne vous inquiétez pas, me répondait-il, tant que j'aurai ma communion quotidienne, le reste marchera. Et puis, je suis si heureux d'offrir à Jésus un petit sacrifice pour expier ma vie, pour racheter ma pureté. »

La grâce le portait visiblement. Avec elle, il résistait aux quolibets, muet d'abord et gauche, bientôt gai, presque crâne. Lui, l'artiste rêveur,

nerveux, susceptible, craintif de toute gène et de tout danger, il se fit serviable, toujours préoccupé d'alléger ses camarades — même surtout les railleurs; — pour vaincre la peur, il se proposait à toutes les patrouilles de volontaires; au créneau, il regardait longuement par l'ouverture, défiant le fusil braqué en face, à 20 mètres, parfois moins.

Un heureux coup de main sur le petit poste allemand, où il tua trois Boches et sauva la vie du gradé qu'il accompagnait, acheva de lui conquérir le respect des camarades et, un matin de décembre, quand je lui apportai la sainte hostie, il me dit, radieux : « Aujourd'hui, j'ai un petit cadeau à donner à Jésus. » Il me montrait ses manches galonnées de rouge. « Je vais lui consacrer mon escouade et lui promettre de lui gagner tous mes hommes. »

Et c'est pourquoi, sans doute, huit jours à peine après qu'il avait été nommé caporal, Notre Seigneur amenait Fred dans l'escouade.

*
* *

Petit-Pierre avait tressailli au scandaleux propos du nouveau venu. Comme chef, il entrevit, en un éclair de pensée, la gravité du cas et ce qu'entraînait infailliblement son intervention — que d'autres auraient d'emblée jugée son devoir; — comme apôtre, il entrevit une manière beaucoup plus

haute de remplir ce devoir : sauver une âme à Dieu et, par là même, donner un soldat à la France. Il sembla n'avoir rien entendu.

Mais, quand la nuit fut venue, tandis qu'on veillait aux créneaux, doucement il s'approcha de Fred... Sous la capote du petit caporal, le cœur battait à tout rompre : cette première tentative pouvait tout gagner ou tout perdre. Quelle fervente prière il fit avant de parler !...

D'abord, il lui enseigna un « bon truc » pour masquer, tout en visant, l'ouverture du créneau qui se détachait sur le clair de lune. Puis, accoudés sur les sacs à terre, tout bas, on causa de choses et d'autres, — des Boches qui guettaient là et qu'on entendait tousser, — des attaques précédentes, — de la guerre, pour la maudire, mais aussi pour reconnaître qu'il fallait bien nous défendre et défendre les autres... Méfiant aux premiers mots, Fred s'était peu à peu détendu. L'on en vint tout naturellement, tout amicalement, à la plaisanterie malheureuse. Fred, de nouveau, se mit en garde. Mais la voix de l'enfant se faisait si douce, elle allait si délicate toucher au fond du cœur durci les quelques fibres encore sensibles, qu'il en fut tout remué. Il regretta la parole dite, surtout parce qu'elle avait fait de la peine au petit, peut-être aussi parce qu'il en sentait déjà la honte, sans en comprendre encore l'erreur. Et quand Petit-Pierre, après avoir serré la main de « son

homme », quitta le créneau, il aperçut, par delà les tranchées, une étoile qui se levait au ciel du bon Dieu...

Le lendemain, les jours suivants, il continua sa tâche, activement, habilement. Mais il avait affaire à forte partie : l'apache tenait bon.

Quand il m'en parla, je lui répondis : « Tâchez de me l'amener. — Je tâcherai, Père. Mais, tel qu'il est, vous n'en ferez rien, personne n'en fera rien. Il n'y a que le bon Jésus qui peut le changer. » Je ne pensai pas alors qu'il disait si vrai.

Noël approchait. C'était l'occasion rêvée. Petit-Pierre se promettait d'amener Fred à la messe de minuit que nous préparions dans une grange à moitié détruite, près des tranchées. Hélas! Fred, lui aussi, avait organisé sa nuit de Noël et le réveillon dans son trou, à deux mètres sous terre. Il y passa toute la nuit, ivre-mort... Malgré le décor de notre étable où naissait l'Enfant Jésus, malgré le *Minuit, chrétiens*, le *Noël de Paix* et toute la joie, toute l'espérance de cette fête, quand Petit-Pierre s'agenouilla sur le foin pour communier, je vis dans ses yeux des larmes de douleur.

*
* *

Un mois après, comme nous étions au repos, Fred, pour faire plaisir à son petit ami, accepta enfin de le suivre à l'église. C'était à C..., dans

cette petite église aux vitraux brisés par les obus, au bénitier ignoblement souillé par les Allemands sacrilèges, mais où la Vierge prit sa revanche en ramenant à son Fils tant d'âmes de coloniaux.

En ce matin de dimanche, nef, chapelles latérales, chœur jusque derrière l'autel, toute l'église, bien avant l'heure, était bondée de soldats. Sur la place, des flots de retardataires battaient la porte.

Fred, qui n'avait jamais franchi le seuil d'une église depuis près de quinze ans, n'en revenait pas. Dominant la foule de sa haute taille, il voyait ces centaines de marsouins faire ce qu'il croyait indigne d'un homme : prier. Tandis que, gagné déjà par l'ambiance du recueillement, il cherchait à se remémorer quelque bout de prière, on entonna les cantiques : *Pitié, mon Dieu... Credo...*, *Ave, ave Maria...*, des chants qu'il croyait bien avoir entendus quelque part, avoir chantés lui-même. Avec ces vieux airs lui revenait quelque chose des sentiments qu'ils avaient jadis éveillés en lui, je ne sais quoi qui montait du tréfonds de son être, oh ! de très, très loin, et qui était doux au cœur...

Les refrains s'enlevaient, scandés, puissants, dans l'accord des voix mâles de réservistes, qui chevrotaient sur les couplets du foyer, et des voix presque enfantines des « petits 15 » sonnant comme des clairons de charge. Dans ce cri de toutes les poitrines passait un tel acte de foi, une si ardente supplication, que Fred crut sentir une

larme perler au bord de ses yeux. Du revers de sa main droite, — la main du surin, — il effaça rapidement, honteux.

On sonnait le *Domine, non sum dignus.* Après avoir communié, je me retournai pour adresser quelques mots à cette foule. . . . . Nous devions remonter aux tranchées le lendemain. Sur les hommes qui m'écoutaient, combien, avant le dimanche suivant, auraient déjà dû répondre à l'appel du Maître et Juge de là-haut? Cinquante au moins, s'il n'y avait pas attaque; s'il y avait attaque, deux cents, cinq cents peut-être. Et combien avaient la possibilité de se confesser entre les corvées ou exercices presque ininterrompus du cantonnement? Combien, dans la promiscuité de la tranchée? La plupart, cependant, voulaient leur réconciliation avec Dieu; les autres étaient près de la vouloir; et tous n'avaient-ils pas, en ce danger de mort imminent, le droit — et le devoir — de réconforter leur âme par le divin viatique? Aussi, après leur avoir commenté l'Évangile du jour, qui disait la prédilection du Pasteur pour la brebis égarée, blessée aux ronces des mauvais chemins, je leur fis faire l'acte de contrition, l'acte de désir du retour au bercail, avec la promesse de la confession quand elle serait possible, et, comme toujours en pareil cas, je leur donnai l'absolution générale.

Alors, suivant le mot d'un de mes amis, ce fut « la ruée à la communion ».

Petit-Pierre, les yeux baissés, les mains jointes en prière sur son képi blanc de boue, vint à son tour. Il n'avait pas regardé Fred; mais sous ses paupières closes, tout le regard de l'âme allait à lui, et toute la prière aussi.

Fred hésita. Il se retourna. Quelques camarades ne bougeaient pas, mais il ne les connaissait pas. Son cœur se mit à battre. Pourquoi? il ne le savait trop. Quelque chose l'attirait là où le prêtre avait dit d'aller, là où les camarades allaient presque tous, là où Petit-Pierre allait avec tant de joie et de beauté sur le front. « Après tout, se dit-il, — c'est lui qui me détailla dans la suite ce drame intime, — ça ne coûte rien et c'est quelque chose qui me mettra bien avec le bon Dieu. » Et, de son grand pas décidé, il s'avança...

Aurait-il pu dire au juste ce qu'il allait faire? Évidemment, l'hostie ronde qu'il voyait distribuer n'était pas du pain ordinaire, on venait de le dire; il avait même compris que c'était le bon Dieu qu'on recevait là. Et, là-dessus, de vagues, oh! très vagues réminiscences de sa première communion lui passaient dans l'esprit, — quelques mots du catéchisme, des mots vidés de leur sens, — des images d'autel couvert de fleurs, de brassard blanc, de cierge à poignée rouge et franges d'or, de dispute à la maison parce que le père avait trouvé que c'était bien des dé penses pour rien, — mais aucun souvenir de cœur.

aucune impression chrétienne qui subsistât, car aucune n'avait trouvé place dans ce cœur de onze ans déjà gâté, déjà plein d'idoles grossières, quand Jésus y était venu pour la première fois.

Cette seconde rencontre fut tout autre. La mèche fumait encore, le souffle de Jésus fut assez doux et assez puissant pour la rallumer.

Tandis que Fred, tout occupé de régler sur les voisins l'attitude de ses grandes mains, recevait Dieu et revenait avec Lui près de Petit-Pierre, quelque chose d'infiniment doux l'envahissait, quelque chose comme l'amour, mais l'amour vrai, qu'il n'avait jamais connu. Il lui semblait que tout un passé s'en allait, qu'une vie nouvelle commençait, meilleure, et, malgré lui, il se redisait à lui-même : « Il faut que tu ailles te confesser. Puisque tu as communié, c'est comme si tu l'avais promis. Va te confesser. »

La messe finie, Petit-Pierre emmena Fred, et, sous le porche, les yeux humides de joie, il lui serra violemment la main : « C'est bien, Fred, ce que tu as fait là! » L'autre jeta un regard circulaire sur les voisins, puis remettant son képi, et l'ajustant avec les deux mains comme pour mieux étouffer sa réponse : « Oui, — fit-il d'une voix basse qui tremblait, presque honteuse, — oui, je crois que je suis changé. »

Vingt-quatre heures encore il lutta. Enfin, le lendemain, quelques minutes avant le départ, il

s'approcha de moi, esquissa le geste du surin, puis un salut militaire au garde à vous : « Monsieur l'aumônier, je voudrais me confesser. »

... Ce fut une scène toute divine. La grâce était là, visiblement agissante, donnant à ce criminel à peine terrassé le repentir et la générosité d'un saint.

Quand il se releva, de sa capote il sortit un portefeuille crasseux. Simplement, naturellement, il déchira deux photographies. Et, sur cette face glabre d'apache, où déjà les plis de la haine s'adoucissaient, je vis un sourire, le premier. « C'est fini », articula-t-il énergiquement.

En échange, je lui donnai le corps très pur de Notre Seigneur. Cette fois, il le reçut en pleine connaissance, avec la foi ardente du néophyte, et il partit radieux.

Devant la grange, on sifflait le rassemblement. Fred, en passant devant Petit-Pierre, lui jeta, tout bas : « La brebis galeuse est retrouvée et lavée. Ça m'a b... fait du bien ! »

*
* *

La route se fit en silence. La nuit était tombée. Il pleuvait. On glissait à chaque pas. De temps à autre, quelque facétie du marsouin qui tourne tout à la blague, quelque juron d'homme qui s'enlisait ou roulait dans la boue avec sac et fusil.

Fred, si fécond d'ordinaire en grossières apostrophes, ne disait pas un mot. Petit-Pierre respectait ce mutisme et, dans son âme débordante de joie, il continuait, lui aussi, l'action de grâces, en égrenant son chapelet et des mots sans fin de reconnaissance.

La relève faite, chacun veilla aux créneaux. L'ennemi, à qui ne pouvait échapper ce long va-et-vient dans les boyaux, tiraillait plus que de coutume.

Quand le jour se leva, on s'aperçut de part et d'autre que nul ne songeait à sortir pour attaquer; les fusils se calmèrent un peu. On alluma les pipes, on commença les causeries, ces interminables et toujours identiques causeries des tranchées qui ne connaissent que deux thèmes : la guerre présente et les plaisirs passés.

A la première grivoiserie, on attendait la réplique de Fred. Elle ne vint pas. On insista. « Erreur, mes amis, fit l'apache interpellé, vous avez connu un Fred, vous en connaîtrez un autre. »

Et ce fut vrai. A dater de ce matin, Fred fut un autre. Tenue, discipline, langage, préoccupation, tout changé, méconnaissable, du jour au lendemain, avec une violence de volonté extraordinaire.

Cependant, comme s'il se défiait encore de cette volonté, il ne quittait plus le caporal. Ensemble, ils causaient des heures entières : « Je suis ton aîné, mais pour ce qui est de la religion, je suis

ton bleu, il faut que tu m'instruises. » Et Petit-Pierre instruisait.

Sa première leçon avait, comme de juste, porté sur la communion quotidienne : désormais, ce fut pour eux deux que je dus chaque jour — chaque fois du moins que les circonstances s'y prêtaient — ouvrir ma custode en passant. J'avais proposé à Petit-Pierre de suggérer à Fred quelques actes d'action de grâces. « Non, Père, le bon Jésus lui parlera mieux que moi. »

Petit-Pierre, depuis quelque temps déjà, pratiquait l'examen particulier : il se reprochait, comme une grosse indélicatesse envers Notre Seigneur, de s'impatienter contre ses hommes. Il réclama une petite feuille pour Fred, lui expliqua le mécanisme et en détermina la matière. Ensemble, le matin, on se rappelait le défaut à combattre et l'on invoquait l'aide du bon Dieu et de la sainte Vierge ; ensemble, tout au long du jour, on s'avertissait; ensemble, le soir, on s'examinait, on marquait, l'un contrôlant l'autre, et l'on se punissait aussi : il y avait un tarif, toujours fixé par Petit-Pierre, qui portait sur les « douceurs ». Ils appelaient ainsi les misérables extras qu'une bonne aubaine leur permettait parfois de joindre au misérable ordinaire.

Le soir était l'heure des plus délicieuses confidences. Accoudés au créneau — ou, quand on était au cantonnement, couchés l'un près de l'autre, —

ils commençaient par dire ensemble le chapelet. A chaque dizaine, Petit-Pierre spécifiait une intention et la dernière était toujours : « Pour notre persévérance à tous les deux. » Puis on causait, peu du passé, davantage de l'avenir et de ce que l'on ferait après la guerre, plus encore du présent, des joies et des peines, des difficultés morales, de Notre Seigneur surtout et de son amour. « Je voudrais arriver, me confiait le catéchiste, à bien le convaincre que cette vie n'est rien à côté de l'autre. » Puis on choisissait une intention pour la communion du lendemain et, toujours ensemble, on faisait un bout de prière, que Petit-Pierre terminait par cette demande : « ... Et si nous devions plus tard mal tourner, faites-nous tuer maintenant. » D'abord Fred avait énergiquement protesté contre cette addition; mais l'autre la lui avait si bien expliquée qu'il s'était rendu et, presque toujours, Petit-Pierre le voyait alors se recueillir un instant, puis, en faisant son signe de croix final, murmurer : « Oui. »

En me parlant de ces causeries, Petit-Pierre me disait un jour : « Je commence mon bonheur du ciel... » Et c'était aux tranchées, à quelques mètres des fusils boches toujours en éveil, sous les incessantes rafales de l'artillerie, au-dessus de ruines toujours prêtes à sauter, — ou bien dans les granges ouvertes au froid, sur la paille nauséabonde, peuplée de ce qui fut un des supplices les

plus durs de notre hiver : l'apôtre « commençait son bonheur du ciel ».

En même temps qu'il façonnait le chrétien, il s'appliquait aussi à former le soldat. Habilement, il avait dosé les difficultés, faisant appel à l'amour-propre renaissant pour lui confier des missions périlleuses, lui faire prendre conscience de son courage, lui faire rendre des services militaires dignes d'être signalés aux chefs.

Très vite, Fred prit goût au métier. Je le sentais à ses communions : lui aussi, il réclamait son pain quotidien, mais parce que, disait-il, « c'est lui qui me donne la force de bien faire mon devoir de soldat ».

L'escouade n'était pas sans bénéficier de la transformation. A eux deux, ils eurent tôt fait de donner aux conversations un ton nouveau, de bonifier, plus ou moins, chacun des camarades. Aussi bien, Fred n'absorbait pas Petit-Pierre au point de lui faire oublier sa promesse à Jésus-Hostie : « Je lui gagnerai tous mes hommes. »

Bientôt il n'en restait plus que deux à décider. Fred avait dit : « Ceux-là, c'est de mon monde, je m'en charge. » Mais, lui, il y allait à grands coups de voix. C'étaient des discussions violentes, aux arguments étranges, d'autant plus affirmatifs qu'ils ne valaient rien. Il ne s'en tenait pas là, heureusement. Avec un sens chrétien qui me surprit, il imagina de « se chiner un peu », comme il disait, — traduisez : de faire des sacrifices, — pour les

âmes qu'il voulait sauver. Et, pendant plusieurs semaines, il cessa de fumer, lui qu'on avait toujours vu le mégot à la bouche ; à dater du même jour, « chine » plus sensible encore, il abandonna aux camarades ses rations de tafia...

Un matin de mai — nous avions alors quitté le secteur de Massiges pour le fortin de Beauséjour — nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts pour le soir : des renseignements de prisonniers annonçaient une attaque à dix-huit heures.

Le temps était affreux. Pluie fine, pénétrante, qui ne cessait pas depuis trois jours. Les boyaux étaient remplis d'eau. Durant plus d'un kilomètre, il fallait se dépêtrer d'une boue gluante, où l'on enfonçait jusqu'à mi-cuisse. Y trébuchant à chaque pas, les hommes étaient littéralement enduits de marne blanche, vêtements et peau, depuis la chaussure jusqu'au képi. Plusieurs, la nuit précédente, s'étaient enlisés, si bien qu'on avait dû les faire dégager par une équipe armée de pelles. D'autres, blessés par les obus qui ne cessaient, eux aussi, de pleuvoir, étaient tombés, et la boue profonde les avait noyés. J'en recueillis un, dont rien, à la surface gélatineuse, ne décelait la présence, mais mon pied avait butté contre le cadavre. Il venait sans doute de tomber là quelques instants avant que je n'arrive. Dans ce bloc informe, je cherchai quelque apparence de chair pour y appliquer les saintes huiles...

Comme toujours depuis des mois dans ce fortin, l'odeur des cadavres nous prenait à la gorge. Plus de deux mille hommes, Français et Allemands, tués sur le coup ou morts après d'inimaginables agonies, étaient là, en décomposition, jusqu'en bordure des parapets. Impossible de les enlever sans être visé à coup sûr par les mitrailleuses. Impossible aussi de creuser la terre — ce qu'il fallait pourtant bien — sans piocher dans des cadavres, et, tout au long des tranchées, on frôlait des membres suintants, des crânes ouverts...

Quand je débouchai de l'escouade, les deux inséparables étaient blottis l'un contre l'autre, les pieds dans la boue jusqu'au mollet, la tête sous la toile de tente déjà traversée.

Fred astiquait son fusil, sa main caressait l'arme avec amour. « C'est-il vrai qu'ils vont attaquer? Ah! je commence à vivre! » Parce qu'il allait, pour le pays, risquer la mort, il commençait à vivre, lui, le viveur et l'antimilitariste d'hier!

Quant à Petit-Pierre, sur une vieille enveloppe retournée, mâchonnée déjà par la pluie, il rimait une chanson. « Père, écoutez. Mais vous me direz franchement votre avis. » Et il entonna, sur l'air d'une chanson ignoble... « Mon petit, vous auriez pu choisir un autre air... — Oh! Père, celui-là est si joli! Et puis tout le monde le connaît et ça fera que les soldats qui l'aiment auront dessus une bonne chanson au lieu d'une mauvaise. » Sa

« bonne chanson », dont il projetait déjà l'envoi au *Bulletin des Armées*, disait les gloires du Nᵉ colonial. Je ne me rappelle que les derniers vers du refrain :

> Nous lutterons jusqu'au trépas,
> Mais les Boch' ne passeront pas.

La communion de ce jour-là, dans l'expectative d'une attaque, fut particulièrement fervente, énergique. « Ils peuvent venir, maintenant, » dit Fred en remettant son képi.

Or, dans l'après-midi, bien avant l'heure dite, une formidable explosion bouleversa notre première ligne. Trois mines allemandes venaient de sauter, ensevelissant une demi-section et creusant, sur une longueur de près de 50 mètres, un entonnoir dont l'ennemi voulait profiter. Simultanément, une rafale d'obus s'abattait sur nos tranchées. Mais, en un instant, avant même que, de l'autre côté, le commandement de sortir fût donné, nos marsouins, d'un bond, avaient franchi le parapet et sauté dans l'entonnoir. Spontanément, de ces héros courant à la mort, un chant avait jailli, repris aussitôt par tous :

> Allons, enfants de la patrie...

En face, à 5 mètres, les fusils allemands crépitaient. De droite et de gauche, les mitrailleuses balayaient les abords du trou, et le sifflement stri-

dent de leur va-et-vient fauchait les renforts. Mais et le bruit des balles et les cris des mourants se perdaient dans le vacarme des obus. Le canon-revolver rugissait, presque à bout portant ; les lourds 105 ronflaient, puis éclataient comme des tonnerres, soulevant des colonnes de terre et de fumée noire, pendant que les 75 passaient rageurs par-dessus nos têtes et, avec une précision effrayante, craquaient là, à 20 mètres des hommes qu'ils protégeaient. On n'y voyait plus. Un nuage opaque, brûlant, à l'odeur âcre, empoisonnante, couvrait le fortin. Dans cette nuit subite, l'éclatement des grenades jetait des lueurs rougeâtres, illuminant une mêlée monstrueuse de corps renversés, de baïonnettes, d'écrasements à coups de crosse, à coups de pied. Pour comble d'horreur, chaque obus, frappant des cadavres, faisait gicler sur les vivants des lambeaux de chair humaine, fraîche ou pourrie... Et, du fond du gouffre, à travers ce fracas de mort, on entendait toujours monter, alerte, rythmée, enthousiaste, la *Marseillaise*...

Petit-Pierre, au moment de l'explosion, avait été pris sous un bloc de terre éboulé. Quand, après le premier étourdissement, il put enfin se dégager, ramassant son fusil, il courut à l'entonnoir, désolé de n'y être pas entré le premier... Hélas ! son arme avait trempé dans la boue et refusait de fonctionner. Le commandant de compagnie était là. « Mon

lieutenant, mon fusil qui ne marche plus! » Il pleurait comme un bébé. On lui en trouva un qui marchait. Il poussa un cri de joie et, soutenant le chœur qui faiblissait, parce que les héros tombaient les uns après les autres, il reprit de sa voix vibrante, où pas une note ne tremblait :

Le jour de gloire est arrivé...

Un obus éclata, l'abattit raide. Je le crus mort. Non : une seule blessure, peu profonde, à la tête, il avait perdu connaissance, mais on le sauverait. Hélas! il fallait l'abandonner aux brancardiers, aux ambulances, à l'arrière pour quelque temps...

Dans le désordre de l'explosion, Fred m'avait échappé. Mais d'autres l'avaient vu. Il fut superbe de courage, d'entrain. A ce jeu du corps à corps, il était depuis longtemps passé maître. Un camarade me citait de lui ce mot, tandis qu'une salve de 77 — les shrapnells à fusée cerclée d'aluminium — éclatait au-dessus de l'entonnoir où ils se battaient : « Veine, alors! Ce qu'on en fera, des bagues, tu parles! » Et, tranquillement, entre deux cartouches, il avait ramassé et mis en poche l'une des fusées encore brûlante.

Quelques jours après, comme le colonel passait en revue la compagnie, le lieutenant s'arrêta devant Fred : « Celui-ci, c'est un brave. » Il fut cité à l'ordre du régiment.

Un matin, il m'arriva plus droit, plus grand que

jamais. « Monsieur l'aumônier, tenez. » Et, toujours avec le geste du surin, il me tendit sa croix de guerre. La main tremblait d'émotion. « Vous allez me la bénir, me l'attacher, je vais communier avec, et vous demanderez au bon Dieu que je sois toujours digne de la porter. »

Puis, dans la journée, il détacha du ruban de soie quelques fibres vertes et rouges et les encadra dans une lettre à Petit-Pierre. « J'ai offert ce matin ma belle croix au bon Dieu, je te l'offre aussi, puisque c'est à vous deux que je la dois. »

*
* *

La même lettre portait en post-scriptum : « Guéris-toi vite : depuis que tu n'es plus là, je sens que ça va moins bien. »

En effet, la ferveur, que n'entretenait plus la présence constante de l'apôtre, diminuait notablement. Il venait encore quelquefois m'apporter des lettres, timbrées de Paris, cachetées : « Tenez, je reconnais l'écriture, faites-en ce que vous voudrez, je ne veux pas les lire. » Mais, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, les communions s'espaçaient. La feuille d'examen particulier ne portait plus aucun chiffre depuis le jour de l'attaque. Il s'était remis à fumer et à boire : « A quoi bon! puisqu'ils ne veulent pas se convertir. »

Nous causions de temps en temps, mais sans

l'entrain des semaines précédentes, sans cette volonté qu'il montrait alors de se travailler, de devenir meilleur. Ce qui lui manquait, c'étaient les bonnes causeries du soir, les prières sous la dictée de l'ami.

Il recevait bien, presque chaque jour, une lettre de Petit-Pierre. Que je regrette de n'avoir pas transcrit en entier cette correspondance que Fred me donnait à lire, ces pages de la plus fraîche et chrétienne amitié ! Je n'en ai gardé que des bribes.

« Ne t'en fais pas, mon cher Fred, ne t'inquiète pas de moi, je souffre beaucoup de notre séparation, mais peu de ma blessure. » — « Ici, les sœurs nous soignent très bien, elles sont aux petits soins pour nous, on ne manque de rien, on a même tout ce qu'on veut. Mais j'aimerais mieux manger du singe avec toi, près des Boches, que du poulet ici. » — « Ce qui me manque, c'est la communion. Tu communieras pour moi, n'est-ce pas ? Tu diras au bon Jésus tout ce que je voudrais lui dire. » — « Mon lit me fait mal, quand je pense à toi, dans la tranchée. Au moins, as-tu retrouvé une toile de tente depuis l'attaque ? Cette nuit, je me suis réveillé en sursaut, tout trempé par la fièvre. Je rêvais que tu étais au créneau, sous la pluie, et que tu n'avais pas encore de toile de tente. » — « Que tu es heureux de pouvoir tous les jours recevoir le bon Jésus ! Ici, il n'y a pas moyen. Oh ! je suis bien sûr qu'Il voudrait venir à moi et Il sait

bien que je ne désire que Lui, mais personne pour me l'apporter. J'ai faim, pourtant! » — « Aujourd'hui, je suis sorti pour la première fois dans le jardin. J'ai cueilli quelques fleurs. Tu les porteras sur l'autel de la sainte Vierge, quand tu descendras au repos. Elles seront fanées, mais tu demanderas à la sainte Vierge que mon âme ne soit jamais fanée, et la tienne non plus. »

Quand il fut à peu près guéri, il se fit prêter un violon, pour distraire ses compagnons d'hôpital. Son talent fit sensation. Les concerts de la ville le réclamèrent. Ce lui fut une source de revenus qui, tous, prirent le chemin de l'ami, sous forme de « petits colis ». « Mon grand Fred, c'est encore mon violon qui t'envoie des conserves, des confitures et du tabac pour la tranchée. Je voudrais tant adoucir un peu tes souffrances, quand, moi, je retrouve tous les soirs mon lit et mes draps blancs, que la sœur vient me border, en me souhaitant de beaux rêves. Non, je t'assure que je ne fais pas de beaux rêves, car je te vois toujours là-bas, et j'ai honte d'être si bien, quand tu es si mal, et tous les camarades. Aussi je me réveille toujours avec le cafard, jusqu'au jour où le bon Jésus me donnera enfin la grâce de reprendre ma place près de toi, là où on se bat pour la France. »

Et, à moi, il écrivait à la même date : « Grâce à mon violon, je puis sortir à peu près quand je veux. Aussi chaque matin je vais communier à

l'église, car ici la messe des sœurs est trop tôt. Je revis. Que le bon Jésus est bon! et comme il me manquait! Mais est-ce que Fred continue à communier tous les jours? Il ne me répond pas là-dessus. J'ai peur. »

* * *

En juillet, nous fûmes envoyés au repos dans une séduisante petite ville, qui ne manquait pas de distractions — mauvaises, bien entendu — pour des soldats privés depuis près d'un an de tout contact avec la civilisation.

Par malheur, dans un régiment qui cantonnait là comme nous, Fred retrouva deux anciens de sa bande montmartroise. Lui qui, depuis plusieurs jours, par sa faute, n'avait pas reçu la force dont il avait besoin plus que personne, il n'osa pas leur révéler sa conversion. On l'entraîna fêter la rencontre « sur le zinc », on but encore pour « arroser » la croix de guerre — dont on se moqua bien un peu, mais déjà Fred avait trop capitulé pour protester contre cette nouvelle insulte, — et, finalement, quand il sortit du café, à moitié ivre, il était leur chose. Ils l'entraînèrent plus loin... Tout le bel édifice de Petit-Pierre était écroulé.

Averti par des amis, je tentai de ramener la pauvre brebis encore une fois perdue dans les ronces. Ce fut en vain. Des camarades, des con-

vertis qu'il avait gagnés, lui, essayèrent également. Peine perdue. Le respect humain, le relent des plaisirs, la honte d'elle-même avaient, d'un seul coup, rejeté très loin de Dieu cette nature violente beaucoup plus qu'énergique.

*
* *

De jour en jour j'attendais le retour de l'ami. Lui seul saurait relever, pierre par pierre, ce qu'il avait une première fois construit avec tant de tact.

Il ne nous revint qu'au mois d'août.

Je le vois encore accourir un soir à ma cagna et se jeter dans mes bras en sanglotant. Aussitôt arrivé, il s'était rendu à son escouade, que le lieutenant tenait à lui restituer, et, du premier regard, il avait mesuré le désastre, dont mes lettres et celles de Fred ne laissaient soupçonner qu'une partie.

Dès lors, l'âme de Petit-Pierre, que je retrouvai aussi pure, aussi ardente qu'avant le départ, fut toute à la supplication douloureuse.

Quinze jours se passèrent sans résultat. « Je n'obtiendrai plus rien, me disait-il désolé. Il a trop résisté à la grâce. » — « Petit-Pierre, lui répondis-je un jour, vous rappelez-vous comment Fred « se chinait » quand il voulait sauver des âmes? Faites-vous des sacrifices pour lui, vous aussi? »

Ce fut une révélation pour son âme généreuse.

Dès lors, on vit cet enfant, si frêle, à l'affût des corvées pénibles, prenant pour lui, bien que caporal, tout ce qu'il y avait de plus rude dans la tâche de l'escouade, aussi ingénieux à mettre à profit les chaleurs de septembre que d'autres à s'en garantir, se refusant tout rafraîchissement, tout repos; sur l'ordinaire même, il trouvait moyen de « gagner » quelque chose; après la nuit de travail, il se refusait le sommeil du jour.

Je dus intervenir pour modérer. Mais le cœur de Notre Seigneur avait été touché.

Nous approchions du 25 septembre, date que tous nous pressentions marquée pour la gloire de nos armes, pour la mort aussi d'un bon nombre d'entre nous.

Le régiment, revenu dans son ancien secteur de Massiges, se trouvait morcelé, aux tranchées de première ligne, aux tranchées-abris, au bivouac.

Dans certaines compagnies, les âmes avaient eu tout le loisir de se préparer. En ces quinze derniers jours, j'eus la consolation, l'une des plus grandes de ma vie, de distribuer cinq mille communions.

Mais la compagnie des deux amis était désavantagée : impossible de la réunir de jour. Je décidai de la rassembler, elle et ses deux voisines, pour une messe de nuit.

Le matin, Petit-Pierre tenta un suprême effort. La conversation fut aussi habile, aussi douce, aussi efficace que celle de la première nuit, au

créneau. Fred, à qui la grâce n'avait jamais cessé de parler et qui, contre elle, avait dû se violenter deux mois durant, vaincu enfin par son ami, se laissa subitement détendre. Assis près de Petit-Pierre, il pleura longuement. Il avoua tout, ses fautes, ses remords, le besoin qu'il avait toujours senti de revenir dans le droit chemin, l'image du bon Pasteur et de la brebis blessée, qui le hantait. « Et puis, Petit-Pierre, te rappelles-tu ce mot d'une lettre que tu m'écrivais de l'hôpital : J'ai faim. Eh bien! moi aussi, j'avais faim. La communion me manquait. Jamais je n'avais aussi bien compris que je ne pouvais pas me passer d'elle. »

Nous nous vîmes dans l'après-midi. Le retour était complet, définitif.

*
* *

Le soir, à l'heure où le bombardement se faisait moins intense, nous dressâmes un autel dans le haut du ravin, au pied de l'échancrure que nous appelions le Faux-Col de V... et par où, dans quelques heures, allait passer tout le régiment pour s'élancer à la mort.

L'échancrure, derrière laquelle veillaient les sentinelles allemandes, faisait, à quelques mètres de l'autel, la toile de fond. A droite, une tombe que nous venions de fermer sur un de nos plus braves, un engagé de dix-sept ans : image des

morts à venger, des milliers de victimes, camarades aimés, tombés glorieusement comme rançon de la victoire et qui, de là-haut, allaient demain nous porter secours. A gauche, les tranchées et les cagnas, évocatrices de toute une année d'indicibles souffrances, qu'on ne voulait pas, qu'on ne pouvait pas revivre.

L'autel était dressé sur la petite table de fortune qui, durant le combat, porterait les cartes et les décisions de l'état-major. Au-dessus, seule décoration, notre drapeau du Sacré-Cœur, claquant dans la nuit. Un falot éclairait le missel. Sur le reste, la lune jetait sa lueur pâle.

Au-dessous de l'autel, dans le ravin, tous les hommes des compagnies présentes. La proximité de l'ennemi interdisait les cantiques. On n'entendait que la prière du prêtre et le canon. Les obus passaient en sifflant, semblant raser les têtes droites, et s'en allaient éclater bien au delà.

Mais quelle supplication muette montait de tous ces cœurs, où se formulaient, à cette heure suprême, les plus beaux actes de sacrifice qu'un homme puisse jamais faire : sacrifice enthousiaste de l'engagé, qui rêve de tomber pour la France en pleine tranchée conquise ; sacrifice réfléchi, conscient, presque froid, du père de famille, qui sait bien quelles seront, là-bas, lui disparu, les gênes et les inconsolables douleurs, mais qui, pour la France, fera son devoir jusqu'au bout et s'en

remet à Dieu de tout le reste; chez tous, sacrifice total, résolu, fier.

Au moment de la communion, tous, pêle-mêle, se pressèrent autour de l'autel, mendiant à genoux le pain des forts. Officiers et soldats, ils étaient là, confondus dans la prière comme dans le devoir et le sacrifice, sans distinctions de galons, sans autre ordre que celui qui, peut-être, les alignerait demain sur la crête au fur et à mesure qu'ils seraient fauchés par les mitrailleuses. Mais, devant leurs cadavres, je pourrais, du moins, rappeler à Jésus-Christ sa solennelle et infaillible promesse : « Celui qui mange ma chair a la vie en lui et je le ressusciterai au dernier jour. »

Après la communion, je lus, à haute voix, des actes appropriés aux circonstances : — acte d'adoration à Jésus « maître du monde, maître de la vie et de la mort, mon maître... »; acte de remerciement...; — acte d'offrande : « ... Disposez de moi selon qu'il vous plaira. Je sais que tout ce que vous gardez est bien gardé. Puisque je m'abandonne à vous, je sais que tout ce qui m'arrivera sera pour le mieux et j'accepte d'avance avec confiance votre volonté, quelle qu'elle soit. Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous »; — acte de demande : patience et consolation pour la famille; lumière pour les chefs; pour les camarades, courage, fidélité au devoir, salut du corps, de l'âme surtout; « ... à moi, Seigneur Jésus,

donnez avec cette vaillance, la grâce aussi de revenir sain et sauf. Mais ce que je vous demande par-dessus tout, c'est le salut de mon âme : je vous promets de vous rester toujours fidèle, mais si vous prévoyiez que je dusse un jour manquer à ma parole et perdre le ciel pour l'enfer, je vous demande de me prendre maintenant. » — Je ne faisais que reprendre la belle prière de Petit-Pierre.

Quand la messe fut achevée, à neuf heures du soir, tandis qu'on allait prendre un peu de repos avant les dures journées qui venaient, les deux amis, très émus, se tenant par la main, s'approchèrent de l'autel que je repliais. « Avec le bon Jésus, dit Petit-Pierre, je suis prêt à aller n'importe où. — Moi, repartit Fred, c'est au ciel que je vais, je le sens. Et ça vaut mieux, n'est-ce pas, monsieur l'aumônier? Je ne suis pas f... de faire un chrétien qui dure, j'ai demandé au bon Dieu de me prendre tout de suite. »

*
* *

Le 25 septembre, à neuf heures quinze, sous un feu d'artillerie intense, la première vague monta, au pas.

Des jeunes, ardents, débordèrent. « Halte! cria un officier. A droite, alignement! » Au milieu des éclatements d'obus, la ligne se redressa et l'on repartit au pas, comme à l'exercice.

Petit-Pierre avait mis Fred à sa gauche. Ils

n'avaient pas fait 50 mètres, que la mitrailleuse qui nous prenait de flanc, par la droite, atteignit l'enfant au ventre. Il tomba comme une masse.

« Fred!... O mon Jésus!... Et dire que je ne verrai pas la victoire!... Fred, embrasse-moi... Va, fais ton devoir. Oh! je t'en supplie, tâche de me rejoindre là-haut près du bon Jésus. »

Après une dernière étreinte. Fred, la rage au cœur, courut reprendre sa place dans la vague qui montait toujours.

On atteignit les premières tranchées allemandes, bouleversées par notre artillerie. On les franchit. Mais l'ennemi avait eu le temps de se ressaisir. Les balles sifflaient tout au long de la crête, et ce fut bientôt la lutte affolante des grenades.

Fred se trouvait en tête de l'escouade. « En avant! en avant! » répétait-il furieusement. Mais, au moment où, de sa main droite renversée en un dernier geste qui rachetait tous les autres, il allait jeter une grenade, une balle lui traversa la poitrine. Il chancela, essaya de se redresser, glissa sur le parapet. Son voisin s'empressa pour le panser. « Laisse-moi, je suis f... Mais je vais au ciel... » Il sembla se recueillir un instant. Puis, s'arc-boutant sur ses poignets, il grommela encore : « Après tout, la France vaut bien ça. » Et alors, saisissant son casque, il le brandit en hurlant : « Camarades, en avant! Vive la France! » Et il retomba, dans un flot de sang.

A la même seconde, j'aime à le croire, Petit-Pierre expirait aussi : encore guidé par lui, Fred achevait de monter vers Dieu et leurs deux âmes entraient ensemble dans la béatitude qu'elles avaient ensemble conquise, où les attendait Jésus, le divin Ami de l'Hostie.

Louis L...,

Aumônier de la Ne division coloniale.

3. — *La Confession du Juif.*

Cette histoire-là, je n'en fus ni acteur, ni témoin. Mais Jean, qui me l'a contée, est digne de foi.

Jean est caporal. C'est un de mes amis, des plus braves. Sa frimousse de fillette porte à peine quinze ans. Aussi pose-t-il, très sérieusement, au « paternel » envers les vieux barbons de son escouade.

Parmi ses « enfants » — comme il les appelle — se trouvait le fameux Youp, dont je n'ai jamais su le vrai nom : pauvre juif, reconnaissable du plus loin qu'on apercevait son profil, pitoyable sous sa capote crasseuse dont le bleu horizon tournait au vert boche, semblant toujours demander grâce au passant, tant on l'avait accoutumé aux horions.

En vertu de ses devoirs de « père », Jean s'était

constitué le défenseur de l'opprimé. Tous les jours, il faisait acte d'autorité en arrêtant les quolibets ou les vilains tours.

Youp n'était pas d'une tribu riche : jamais de colis pour lui. Et les copains, sans méchanceté, sans réflexion, se figuraient que la zone de camaraderie aux armées, si vaste pourtant, ne pouvait pas comprendre les fils d'Israël. Jean le dédommageait en lui abandonnant, sinon la meilleure, du moins la plus grosse part des paquets volumineux que, chaque quinzaine, confectionnait la maman.

Comme un bon gros chien, Youp ne le quittait plus d'une semelle, ce qui gênait parfois bien un peu le fier caporal, mais, au fond, le flattait plus encore. Et, tout naturellement, à force de protections et de colis partagés, Jean avait fini par aimer le pauvre Youp.

« Vous devriez entreprendre sa conversion, » lui dis-je un jour. Il éclata de rire : « Lui! mais il ne croit ni à Dieu ni à diable. Il n'est pas plus juif que chrétien ou turc. Quand, des fois, on discute entre nous sur la religion, il se met à rigoler. Et qu'est-ce que vous voulez qu'il ait une croyance? il n'a pas d'âme. »

J'eus beau le gronder, le raisonner, — rien n'y fit : « Je vous dis qu'il n'a pas d'âme. »

Or, l'autre jour, Jean m'est arrivé, très ému, et voici ce qu'il m'a conté :

« J'étais cette nuit en patrouille, avec Youp et trois autres. Nous avions rencontré une patrouille boche. On leur avait tiré dessus, et, ma foi, je crois bien qu'on leur en a descendu deux ou trois. Mais ils ont amoché mon Youp! Le pauvre type avait une balle dans le ventre. Il gémissait, que j'arrivais pas à le faire taire! J'ai dit aux deux autres de filer, et, avec Marcel, nous l'avons ramené.

« Seulement voilà-t-il pas qu'une mitrailleuse boche nous aperçoit : avec les gémissements qu'il faisait, fallait s'y attendre. Heureusement qu'il y avait pas loin un trou de marmite : on s'y met tous les trois.

« Alors ce pauvre Youp me prend et me tire à lui : « Jean, qu'il me dit, dis-moi vrai, c'est-il grave ce que j'ai là? — Oh! que je lui dis, oui et non. — Combien de temps est-ce que j'ai encore à vivre? » Moi, qui voyais qu'il se frappait, je lui réponds : « Trente ans, si tu n'attrapes pas de rhume de cerveau. » D'autant que je n'en savais rien, moi, s'il allait mourir ou pas.

« Alors il me serre encore plus contre lui : « Jean, blague pas, je sens que je m'en vais. Écoute, je peux pas mourir comme ça. Faut que tu me confesses. — Alors, que je lui dis, c'est toi qui blagues! C'est pourtant pas le moment, surtout là-dessus : tu sais bien que j'aime pas ça. » Mais pas du tout, il ne blaguait pas. « Jean, qu'il me dit, j'ai bien réfléchi, y a que la vraie reli-

gion qui a pu te faire si bon pour moi; je veux mourir dans cette religion-là. Faut que tu me confesses. »

« Ce que j'étais embêté! Qu'est-ce que j'allais faire?... Lui refuser? c'était le rendre plus malade... Le confesser? mais je suis pas curé, moi!... Vrai, j'aurais mieux aimé que le capitaine m'envoie prendre la mitrailleuse qui nous tirait dessus.

« Tout à coup, une idée subite. « Mais, que je lui dis, tu peux pas te confesser, puisque tu n'es pas baptisé : ça ne compterait pas. — Eh bien! alors, qu'il me répond tout de suite, baptise-moi. »

« Ça, oui, je crois que je pouvais le faire, n'est-ce pas?... Alors j'ai pris de l'eau qu'il y avait justement là, dans notre trou de marmite, — dame! je ne sais pas trop si elle était propre, vu qu'il faisait nuit; mais, comme c'était pour Youp, ça ne fait rien, il n'était pas regardant à ces choses-là, — et je l'ai baptisé... C'est-il ça qu'il fallait faire, monsieur l'aumônier?... Oh! oui, je sais la formule, soyez tranquille, j'ai bien appris mon catéchisme autrefois...

« Mais ça ne lui a pas suffi, à ce pauvre Youp. Il voulait absolument que je le confesse. Ce que j'étais embêté! Enfin je me suis dit qu'il valait mieux ne pas le chagriner, que je ferais semblant, et puis que je vous en parlerais après.

« J'ai dit à Marcel de se boucher les oreilles, vu

qu'il ne pouvait pas bouger, rapport à la mitrailleuse, et, que j'ai dit à Youp : « Vas-y, maintenant que tu es chrétien, ça peut marcher. »

« Alors, il m'a sorti tout son fourbi. Ce qu'y en avait ! Je comprends que ça lui pesait sur le cœur, le pauvre type ! Moi, je ne savais pas quoi lui dire après ; alors j'ai récité un « Notre Père » et puis je lui ai dit d'avoir bien confiance dans le bon Dieu, qui est tout ce qu'il y a de meilleur.

« Ah ! ce qu'il était heureux, ce pauvre Youp ! Il m'a embrassé sur les deux joues, et je crois qu'il pleurait. Moi, je me tenais à quatre pour ne pas en faire autant.

« Nous avons attendu quelque temps encore pour tromper la mitrailleuse et nous avons tout de même pu, avec Marcel, ramper jusqu'à la tranchée en traînant Youp. Mais dame, là, quand nous avons regardé le pauvre type, il était mort. Ça m'a fait un coup ! Je suis encore tout chose, comme si c'était mon frère qui était mort...

« ... Mais d'abord, dites, qu'est-ce qu'il faut que j'en fasse, de ses péchés ? »

Louis L...,

Aumônier de la Ne division coloniale.

II

EN ARTOIS

1. — *Une Saint-Martin mouvementée.*

Au cours des mois de février et de mars, plusieurs églises de Paris ont retenti des accents éloquents de Mgr l'évêque d'Arras : et la *Société des Conférences* s'est honorée en l'invitant à retracer, devant un public de choix, le martyre de sa métropole (1). Dans toutes ces circonstances, l'orateur a dû s'en tenir aux grandes lignes, négligeant nécessairement une multitude de détails qui pourtant ont leur prix. C'est un ou deux de ces détails que je voudrais rappeler aujourd'hui.

J'avais connu Mgr Lobbedey quand il était évêque de Moulins.

(1) Cf. *la Revue hebdomadaire* du 11 mars 1916. L'intérêt de cette conférence, si émouvante déjà par elle-même, se trouve doublé, quand on la lit avec, sous les yeux, l'album d'art publié par l'abbé Foulon et intitulé : *Arras sous les obus,* chez Bloud, éditeur.

La première fois que j'eus, au cours de la campagne, l'occasion de pénétrer dans Arras, — le 6 novembre 1914, — il apparaissait déjà comme devant être l'une des grandes figures épiscopales de cette guerre. Je n'eus rien de plus pressé que d'aller lui présenter mes hommages et, comme je prévoyais pour moi un long séjour dans son diocèse, de me mettre filialement sous son obédience.

Depuis un mois, les obus ne cessaient de détruire. De la cathédrale, où j'avais célébré la messe pour les soldats, jusqu'à la petite rue des F..., où habitait l'évêque, pas un boulevard, pas une place qui fût indemne. Partout flottait une odeur d'incendie. Çà et là, de grands pans de murs s'étaient effondrés déjà, livrant aux regards indiscrets toute l'intimité des salons de famille, et, de loin en loin, dans les rues entièrement désertes, les éclatements continuaient plus ou moins proches.

Monseigneur me reçut avec cette cordialité flamande que connaissent bien ses visiteurs. Rien n'avait été changé à ses habitudes d'autrefois. Il était là à son bureau, travaillant, et il souriait. Je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque : « En un moment où tout le monde vivait dans les caves... — Oui, je sais, répliqua-t-il, on me l'a déjà dit, mais songez à la perte de temps ! Et puis, je ne pourrais transporter là en bas tous mes livres, toutes mes notes. D'ailleurs pour travailler

n'a-t-on pas besoin de cette belle lumière? » Et en parlant ainsi, son regard plongeait par deux baies vitrées sur un petit jardin où, malgré l'abandon causé par la guerre, l'été de la Saint-Martin s'annonçait radieux.

L'évêque me conta quelques événements du mois écoulé et notamment les tristesses de la semaine précédente, lorsque au matin du 30 octobre, deux obus s'abattant ensemble sur l'hôpital Saint-Jean, firent plus de trente victimes et un plus grand nombre de blessés. « Dès que ce fut possible, je m'y rendis. Mais quel spectacle d'horreur, et grandiose aussi! Dans le plus vaste compartiment de la cave, le saint sacrement était exposé; et, devant l'ostensoir, les sœurs plus âgées priaient à haute voix, les blessés gémissaient et les plus valides continuaient d'aider leur vaîllant aumônier, l'abbé de la F...-D..., à descendre dans cette chapelle ardente les restes mutilés des victimes, lambeaux anonymes pour la plupart. »

J'appris aussi que, le jour de l'inhumation, — le matin de la Toussaint, je crois, — à l'heure prévue, personne ne s'était présenté pour le transfert au cimetière. Tous les véhicules et les conducteurs avaient été réquisitionnés pour emmener en hâte le plus grand nombre de vivants loin de la cité de mort. Trente-cinq cadavres attendaient et je n'ai pas besoin de dire qu'on n'avait pas eu le temps de confectionner pour eux trente-cinq cercueils...

L'aumônier s'était mis en quête, avait fini par découvrir un tombereau et un cheval boiteux, avait su, malgré les obus qui recommençaient à pleuvoir, arracher à leurs caves deux hommes de bonne volonté et, presque seul, il avait entrepris dans ses bras, de la cave à la rue, le transport des trente-cinq cadavres, puis, presque seul encore au cimetière, il les descendait et les mettait en terre (1).

— « J'ai justement à déjeuner ce matin notre jeune brave. Restez avec nous... Si, si! je vous retiens. Vous ferez connaissance. »

Je m'attendais à voir un colosse : trente-cinq morts entre les bras... et à trois reprises! Mais il fallut en rabattre; c'était presque le contraire. Une fois de plus je compris qu'une âme vigoureuse est capable de décupler les forces d'un corps fragile.

Rentré à D..., où se trouvait alors ma formation, j'appris du curé que le dimanche suivant, 15 novembre, tombait la fête patronale de sa paroisse, la Saint-Martin. Une pareille solennité, un saint si populaire, un soldat, qui en Gaule, tout près d'ici, aux portes d'Amiens, avait accompli l'acte de charité illustré par tant d'artistes! Le fêter ainsi dans un cadre de guerre, au milieu des troupes sans

(1) Tous ces détails ont été depuis sanctionnés par une glorieuse citation à l'ordre du jour, que *l'Illustration* du 17 mars a reproduite en dessous de la photographie du valeureux prêtre.

cesse en cantonnement d'alerte, qui prenaient à peine le temps de déposer leurs armes pour entrer à l'église et communier; qui n'aurait pas vibré en face d'une telle perspective?

Resté seul, la cordiale réception du matin me revient en mémoire. Si nous invitions Monseigneur? pensai-je. Mais aussitôt les objections surgirent : n'était-ce pas indiscret?... le déranger pour si peu de chose... Et puis, s'il n'acceptait pas, ce serait un dessous, et M. le curé ne serait pas content. « Bah! s'il y a un *dessous*, il sera pour moi seul; M. le curé n'en saura rien; je ne l'avertirai qu'après, si Monseigneur accepte... »

Monseigneur accepta *ex intimo corde*, avec une clause cependant, dictée par les circonstances : « Si l'autorité militaire n'y voyait pas d'inconvénients... »

D'inconvénients?... et le mot était au pluriel; lesquels? Je savais que dans le pays, certaines gens prêtaient aux espions une puissance occulte considérable. Était-ce cela?

J'allai confier mes doutes à l'autorité militaire la plus élevée du secteur. « Aucun inconvénient, me répondit-on, au contraire. Nos soldats connaissent déjà l'évêque d'Arras, ils seront flattés de le voir au milieu d'eux et puiseront dans ses paroles un nouveau motif de mieux faire encore tout leur devoir. » J'objectai timidement tous les bruits qui couraient. « Oh! pour cela, monsieur l'aumônier, soyez tran-

quille, nous y avons l'œil… n'est-ce pas, L…? » — L… était l'officier chargé des dossiers du conseil de guerre. — « Mais ce qui me fait croire que la rumeur publique a fortement exagéré — oh! il y a beaucoup d'autres indices! mais enfin, en voici un, — c'est que nous avons des batteries à N… et N…, par la force des choses assez mal dissimulées, en position depuis plus de cinq semaines et qui n'ont pas encore été repérées. Or, si l'espionnage était aussi bien organisé qu'on le prétend, c'est la première chose qu'il irait révéler. Il faut être sur ses gardes, évidemment; et cela c'est notre affaire surtout, l'affaire du commandement. Mais c'est rendre un mauvais service aux troupes et diminuer leur confiance que de laisser s'accréditer de pareils bruits. »

C'était bien le langage d'un chef. Je me retirai tout heureux, en songeant qu'en effet s'il lui fallait tenir compte de toutes les suggestions, un personnage important, général ou autre, ne devrait jamais plus se déplacer, ni présider de réunion dans la zone battue par les obus.

Au reste, il fut convenu avec M. le curé que l'on n'annoncerait pas à l'avance la venue de Monseigneur et que, par un surcroît de précaution, nous changerions ce jour-là l'heure des vêpres. Seulement, comme pour les fêtes de la Toussaint, le grand nombre des soldats assistant aux offices avaient, en occupant les chaises des paroissiens,

failli susciter une émeute (!), M. le curé voulut remettre les choses au point; et le petit discours suivant, dont je ne puis donner malheureusement qu'un bien terne résumé, fut presque toute la préparation de la fête patronale. Pour lui rendre un peu de saveur, il faut le lire, ainsi qu'il fut prononcé, sur un ton tranchant comme une lame d'épée.

« Mes bien chers frères, puisque à la Toussaint, en raison de l'affluence des soldats, plusieurs d'entre vous n'ont pas pu se confesser, dimanche prochain, à l'occasion de la fête de saint Martin, nous leur procurerons toutes les facilités nécessaires. Et à ce propos, je tiens à vous faire remarquer qu'aux vaillants soldats qui viennent nous édifier et nous défendre, il est bien juste que nous sachions offrir dans notre église une place très large, et aussi confortable que possible. C'est grâce à eux que nous la possédons encore, cette église, où nous venons chanter et prier. Ils *n'ont pas de chaises*, eux, dans la boue de leurs tranchées; c'est bien le moins que vous leur offriez les vôtres ici. Voyez aux environs, à Ficheux, Mercatel... (et M. le curé énumérait des noms de communes occupées par l'ennemi), les églises sont détruites, les temples du Seigneur sont muets; et si notre cher clocher s'élève encore fièrement, c'est à nos soldats que nous le devons. Nous sommes, rappelez-vous-le bien, en temps de guerre, donc en un

temps où chacun doit savoir se gêner et au besoin assister même à une messe, debout. Ils en font bien d'autres, eux qui donnent pour nous leurs forces, leur sang et leur vie!... Et puis — c'était un *et puis* que Bossuet n'eût peut-être pas signé, mais qui valait toutes les transitions du monde — et puis, j'aimerais bien que les D...ois prennent exemple sur ces braves soldats, qui viennent ainsi nous édifier chaque jour par leurs communions et leurs chants. Cela vaudrait mieux que de se plaindre de chaises occupées... D'ailleurs, concluait-il, je connais assez la générosité de mes chers paroissiens pour savoir qu'ils accepteront de bon cœur ce léger sacrifice, en faveur de ceux qui combattent si généreusement pour la France, pour la justice et pour Dieu... »

Ah! le brave curé! je suis bien sûr que, malgré l'orage des amours-propres, ce petit discours ne lui fit perdre les sympathies d'aucun de ses paroissiens. Quant aux troupiers, leurs yeux brillaient de joie et j'en vis plusieurs, à la fin du salut, venir, en signe de reconnaissance, écraser silencieusement les robustes mains du curé, qui le leur rendit bien.

Ainsi préparée « à la militaire », comment la Saint-Martin n'eût-elle pas réussi?

Notre église, ayant la chance de se trouver dans un pli de terrain, ne pouvait être suspecte de servir d'observatoire et n'offrait pas de cible à l'artil-

lerie ennemie; de temps à autre seulement les obus lui faisaient un arc-en-ciel, allant chercher plus loin de plus hautes victimes. Or, dans cette matinée du 15 novembre, malgré une limpidité d'atmosphère qui favorisait merveilleusement le tir, les Allemands nous laissèrent une paix complète : et les cinq messes purent se succéder à l'église, avec chants et orchestre. Il y eut même un solo de violon d'un prix du Conservatoire! — sans le moindre arc-en-ciel siffleur.

Retenu durant la matinée dans sa ville épisco pale, Monseigneur ne devait présider que l'office du soir. Vers onze heures et demie, il arrivait, conduit dans une automobile de la division, et, une demi-heure plus tard, fidèle au rendez-vous, le général lui-même était là, heureux, disait-il, de pouvoir, au moins durant quelques instants, faire trêve à ses travaux et fêter avec le prélat un saint français, qui réunissait les deux titres de soldat et d'évêque.

De fait, cette réunion au presbytère fut un vrai charme, trop court seulement, car vers la fin du déjeuner, le général devait déjà repartir, rappelé par ses occupations.

L'église n'était séparée de la cure que par l'ancien cimetière, un rectangle de 20 mètres de large, où une municipalité bienveillante avait autorisé, tant qu'il y eut un coin de libre, l'inhumation des héros morts pour la France. Ainsi, c'était les yeux

et le cœur plein de leur souvenir qu'on franchissait le seuil de la maison de Dieu. L'heure de la cérémonie approchant, M. le curé alla jeter sur tout un dernier coup d'œil.

Pour faire plus de place, on avait eu le soin, sauf en faveur de quelques personnes plus âgées, d'empiler dans le fond toutes les chaises : — ô pauvres paroissiens, réduits cette fois au régime de la stricte égalité ! — Pourtant l'église était déjà pleine, et de divers côtés de nombreux groupes arrivaient encore. « Monsieur l'aumônier, me dit aimablement le curé, vous prendrez la chape ; moi je me chargerai de placer la foule, je connais mieux les coins de mon église, j'y ferai tenir plus de monde que vous. »

Lorsque, revêtu des ornements de drap d'or qui brillaient au soleil et précédé de deux belles rangées de clergeons rouges, je revins au presbytère chercher Monseigneur : « Il n'y a plus de place, lui dis-je ; Votre Grandeur ne pourra pas entrer. » Il se mit à rire : « Tant mieux, tant mieux ! Mais vous verrez qu'un évêque a toujours sa place parmi son peuple. »

De fait, sitôt l'encens béni à la porte d'entrée, et la réception accomplie selon les rites, il fallut jouer des coudes. Comme un caoutchouc qui se comprime, la masse humaine se resserrait un instant pour nous permettre de passer ; puis, automatiquement, elle se distendait à nouveau sans

laisser aucune trace du sillage de notre cortège.

Quelques psaumes, et Monseigneur montait en chaire. Le bref éloge qu'il fit d'abord du pasteur de la paroisse fut émouvant; les soldats y apprirent que, durant les deux derniers mois, parmi les horreurs de l'invasion et sous le bombardement d'Arras, ce prêtre qu'ils voyaient si attentif à leurs besoins avait vu successivement mourir son père et sa mère, sans que l'âme eût en rien faibli, ou ait été détournée de son dangereux poste de dévouement. *Felix nomine*, disait l'évêque, *felicior virtute.*

Puis un grand signe de croix et l'orateur énonçait son texte : « *Sanctificate bellum :* sanctifiez la guerre, messieurs, d'abord en respectant *l'autorité* dont la force vient de Dieu même. Au-dessus du gouvernement qui vous mobilise, au-dessus des chefs qui vous commandent, sachez voir Celui qui, ayant créé les patries, veut aussi qu'on les défende contre un injuste agresseur... Sanctifiez la guerre ensuite, en assouplissant vos âmes à la *discipline* qui, par ses exigences, peut nous aider à mater des instincts mauvais et nous impose des sacrifices quotidiens dont les ascètes n'avaient même pas l'idée. Enfin, sanctifiez la guerre en pratiquant la belle *vaillance*... »

Monseigneur en était là de son développement quand je crus remarquer autour de moi qu'on ne prêtait plus à l'orateur l'attention du début; des têtes se tournaient et certains regards, au lieu de

continuer à fixer la chaire, semblaient se porter alternativement vers la voûte et dans la direction du porche. « Serait-ce?... » Je n'eus pas longtemps à tendre l'oreille. Là-haut, tout là-haut, des sifflements passaient, prolongés, qui allaient se terminer... pas très loin, par un « balabôô » caractéristique.

Et Monseigneur continuait, donnant très tranquillement à tous l'exemple du calme en même temps que le précepte : « En pratiquant la *vaillance*, continuait-il, cette vertu si française, qui secouant en nous devant le danger les meilleures énergies, les met en pleine valeur, et, par une sorte de magnétisme, communique à notre entourage une part de leur vertu... »

Cependant les sifflements se faisaient plus rageurs et les éclatements plus proches. Dans le fond de l'église, on distinguait des chuchotements à voix basse et des piétinements de souliers ferrés se dirigeant vers les portes. L'évêque avait interrompu son discours, puis, de nouveau, sa voix s'éleva très calme : « Mes frères, ne vous troublez pas; *ce n'est qu'un petit bombardement.* » Tombant de la bouche de quelqu'un qui savait à quoi s'en tenir, en ayant depuis six semaines subi bien d'autres, ces paroles eurent le don de produire un apaisement, ce qui permit à quelques officiers d'entreprendre avec méthode un sage mouvement d'évacuation. « Laissez d'abord sortir les femmes! » cria-t-on.

Cet ordre venait à peine d'être lancé qu'une

« arrivée » nouvelle se produisit à 50 mètres tout au plus, éclatante, sèche, accompagnée d'un écroulement de maison; on ne l'avait pas entendu venir, mais nous en reçûmes tous la commotion. C'était encore un *coup long,* un peu trop à gauche et trop sud-ouest; mais visiblement le clocher servait de point de mire.

Il y eut quelques cris de femmes. Impassible, toujours dans la chaire, Monseigneur dominait le tumulte, le visage tourné vers l'est, face aux batteries ennemies. « Mes bien chers frères, conservez tout votre calme; je vais vous donner la bénédiction du bon Dieu. »

Et il entonna d'une voix forte :

— *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

Du chœur, nous répondîmes à pleins poumons :

— *Qui fecit cœlum et terram.*

— *Sit nomen Domini benedictum.*

Alors, ce fut impressionnant et, de ma vie entière, je n'oublierai ce spectacle : cet évêque en crosse et mitré, donnant la suprême bénédiction à cette foule où la mort allait vraisemblablement, dans quelques secondes, se choisir des victimes.

— *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius...*

Soudain, un fracas épouvantable... Monseigneur n'eut pas le temps d'achever, ou du moins le reste des paroles se perdit dans le bruit. Parmi les plus braves, instinctivement, plusieurs, dont le front était déjà penché sous la bénédiction, s'étaient

courbés plus bas, cherchant à protéger leur tête contre un écroulement de la voûte. Puis on s'était relevé, tout étonné de voir que les verrières n'étaient pas en miettes et que la voûte était encore là-haut. Seule, la maison contiguë au presbytère, à 15 ou 20 mètres, venait d'être écrasée; et nous n'avions reçu dans les vitraux que des débris de tuiles et de briques.

Les choristes eurent un admirable sang-froid. Je ne sais de qui vint l'impulsion; mais dès que les têtes se furent redressées, instantanément, un immense « Pitié, mon Dieu! » retentit sous ces voûtes ébranlées, repris avec confiance par des centaines de poitrines. Une tension de prières vibrait dans toutes ces voix. Vingt mètres plus long — 20 mètres, c'est-à-dire une hausse imperceptible, un souffle de vent moins fort! — et le prochain obus, entrant à plein par un vitrail, ne tomberait-il pas au beau milieu de cette foule? Et alors?

Un seul sentiment m'occupait et m'écrasait : celui de ma responsabilité, car enfin c'était ma faute. J'eus en ce moment l'impression très vive et dont je ressens encore, en fixant ces souvenirs, toute l'acuité douloureuse, que, si une catastrophe se produisait me laissant indemne, je deviendrais fou à l'instant même. Et, toujours sous la chape dorée, je priais et disais à Dieu : « Seigneur, si vous avez résolu de me reprendre la raison, vous en avez

le moyen, c'est facile : cependant, s'il est possible, sauvez ce peuple qui a confiance en Vous! »

Tout à coup, je vis Monseigneur devant moi descendre de chaire où son rôle était achevé; il s'approchait du tabernacle, la demeure du Maître; et, transmise par l'évêque, il me sembla que la prière que nous continuions de chanter serait plus puissante que l'artillerie adverse.

Dieu de clémence,
Dieu Protecteur,
Sauvez, sauvez la France
Par votre Sacré-Cœur!

La France, en ce moment-là, pour nous, c'était le petit coin de l'Artois, c'était ce cantonnement de D..., c'était surtout l'enceinte de cette église... Et de fait, à quelques kilomètres de là, le chef de la batterie allemande, satisfait sans doute de son œuvre, dut dire à ses servants : « C'est assez ; arrêtez le tir. » L'obus qui avait écrasé la maison voisine fut le dernier de la série.

Mais nous, nous ne savions pas alors que ce serait le dernier; et nous poursuivions notre prière.

J'en fus tiré par un petit clergeon qui, s'étant prestement et sagement évadé pendant l'alerte, s'en venait maintenant fureter dans les bancs du chœur à la recherche de sa casquette perdue. De le voir, cela me fit songer à ceux du dehors, blessés, agonisants peut-être, qui pouvaient avoir

besoin de mon ministère ; et je partis en hâte pour faire la tournée des postes de secours.

Somme toute, les pertes étaient bien inférieures à ce qu'on aurait pu craindre. Seul, le premier projectile, le « plus long », avait fait deux morts, dans un détachement qui arrivait en ce moment même du dépôt. Les blessés étaient au nombre de sept, y compris une femme, tenancière d'un estaminet, atteint par l'avant-dernier obus, à 50 mètres du clocher. Mais, à l'intérieur de l'église, rien, pas une goutte de sang, pas une égratignure.

Lorsqu'on a été secoué par de fortes émotions, on aime d'instinct à se serrer davantage autour de ses chefs, quand ce ne serait que pour savoir ce qu'ils pensent. On éprouve, à ce contact, une détente, comme si les nerfs étaient déchargés tout à coup d'une électricité mauvaise, lourdement accumulée. Aussi, je ne fus pas long à franchir les deux kilomètres qui me séparaient du général, pour lui faire mon rapport. Mais le téléphone avait été plus rapide ; on était déjà là-haut très au courant.

Voyant sans doute mon émoi, le premier officier d'état-major que je rencontrai me dit du ton le plus aimable : « Une fameuse chance, monsieur l'aumônier, que votre réunion à l'église ! » Je crus à une plaisanterie. Il devina mon inquiétude : « Mais non ; sérieusement ! sans cette réunion, les hommes auraient erré dans le cantonnement et nous aurions eu beaucoup plus de casse. Et

sûrement, au cabaret, il y aurait eu d'autres victimes que la gérante! »

Quant au général, dès qu'il m'aperçut, il prit les devants pour résoudre le point d'interrogation qu'il lisait dans mes yeux. « Surtout, n'allez pas croire que la présence de l'évêque ait été pour rien dans ce bombardement. Pas le moins du monde! Les Allemands ont tiré ce soir systématiquement sur plusieurs églises d'Arras et des environs; le dimanche est leur jour préféré. Ils ont envoyé des obus incendiaires sur Saint-Jean-Baptiste, qui est en train de flamber. Et Monseigneur n'y était pas pourtant. D'ailleurs, j'ai demandé de plus amples renseignements. »

Une sonnerie, et le général était appelé au téléphone.

« C'est la réponse, me dit-il en revenant, réponse qui confirme pleinement mes prévisions et les précise. Il paraît que la division marocaine, notre voisine, avait eu vent ce matin, chez les Bavarois d'en face, d'un gros rassemblement en train de se former; on a prévenu toutes les pièces qui pouvaient battre ce point; puis, le rassemblement achevé, toutes les batteries ont craché à la fois; on leur a fait du mal naturellement. Ce soir, ils ont voulu faire un tir de représailles, mais à leur manière, sur les églises... Une autre fois, ce sera sur les ambulances. Inutile de chercher plus loin; c'est toute la loyauté de ces gens-là. »

« Et puis, me disait un autre officier, en me raccompagnant après le dîner, pour nos hommes, quelle superbe leçon de crânerie que l'attitude de l'évêque ! Ils auront appris qu'un bombardement fait souvent plus de bruit que de mal, et qu'en tout cas on ne gagne jamais rien à s'affoler. Ils en garderont le souvenir, vous verrez. »

Il en fut ainsi, en effet, j'eus maintes fois l'occasion de m'en apercevoir au cours des six mois que je passai encore dans cette héroïque division. Quand je rencontrais des soldats du Ne d'infanterie, qui formait la majeure partie de l'auditoire ce jour-là : « Vous vous rappelez le 15 novembre, à l'église de D..., » demandais-je. Ils s'en souvenaient tous. Et l'un d'eux me dit une fois : « Si je m'en rappelle ! dame oui ! le jour où l'évêque a arrêté un obus avec sa bénédiction... En voilà un qui n'avait pas peur, dame non ! »

Et c'est pourquoi, somme toute, Mgr l'évêque saint Martin, du haut du ciel, n'eut pas lieu, j'imagine, d'être trop mécontent de sa fête guerrière... un peu mouvementée cependant.

Georges G...,

Aumônier militaire
au Ne bataillon de chasseurs à pied.

2. — *Au seuil de la terre natale.*

24 mai 1915. — Décidément, nous liquidons! Voici nos successeurs. Depuis le 12 septembre, nous piétinons sur place. Nos hommes sont tout ragaillardis. Ça n'allait guère, ces dernières semaines. Le « cafard » poussait à boire, et le vin troublait les têtes, et ils « s'ennuyaient » toujours plus « après leur famille ». Pensez donc, depuis août, septembre ou octobre 1914, pas une nouvelle de là-bas. Savait-on ce qui s'était passé? Et, nous autres, on est de la réserve, mariés pour la plupart. Qu'est-il advenu de la femme et des mioches? On avait escompté la délivrance pour mars ou avril; mais les longs mois d'hiver avaient amené des mois de printemps encore plus longs... « Ces sales Boches, quand c'est-y donc qu'on les décollera de chez nous? » En ce soir de mai, l'ardente espérance ressuscite au cœur de tous. Ça y est, nous partons. Ça chauffe déjà du côté de chez nous. Si cette fois, on pouvait les avoir!

Des perspectives radieuses s'entr'ouvrent : dans la maisonnette, la petite famille, délivrée du poing de fer et de la famine organisée, renaît à la joie; le facteur lui apporte une lettre, la première, qu'on lit à travers des larmes, que l'on porte en toute

hâte aux amis et voisins de « coron ». Oubliée, la dure privation, la plus dure de toutes! Les bambins retrouvent le lait qui leur manquait peut-être. Bientôt le vaguemestre ramènera de la poste divisionnaire une précieuse enveloppe contenant leurs photos, y compris celle du nouveau bébé attendu l'an dernier. Le voir sur le bras de sa mère souriante!... Des ombres surgissent. On les refoule. L'heure est aux espoirs.

25 *mai*. — La nuit, sac au dos, sur une route qui n'en finit plus. Tous se taisent. Aucune tristesse, mais dans les têtes s'agitent les conjectures des derniers jours : « Bien sûr, on va s'embarquer, Peut-être pour l'Italie? ou l'Alsace? Un très haut gradé a parlé d'un voyage « beau et long ». Tournant le dos aux fusées lumineuses qui jalonnent de leurs étoiles fugitives la ligne des tranchées, nous marchons vers E... Nous logeons dans un village voisin, fourbus, mais le cœur soulevé par des espérances plus ou moins confuses. Toute la division se rassemble en ces parages. Plus de doute.

28 *mai*. — La gare. Tous en gaieté. Un bataillon est déjà embarqué, prêt à partir. Quelle direction? — Pantin. — Paris? Bah! Tout le monde passe par Paris. Ça n'apprend pas grand'chose, ça. Il y a bien des lignes, bien des fils qui divergent du

centre de notre toile d'araignée. En voiture. On rit, on s'amuse avec insouciance, se laissant conduire par le mécanicien, l'état-major et la Providence.

Des réseaux de fil de fer barbelé. Camp retranché de Paris. Des faubourgs, des femmes à tous les étages qui agitent des mouchoirs, la France désarmée pour qui nous allons au feu, la France sauvée en septembre dernier de la terrible invasion, la France pour qui nos provinces souffrent un si long martyre... Et des larmes viennent aux paupières. Qui ne se rappelle alors les femmes et les enfants qui nous saluaient de la main, lorsqu'un train pareil à celui-ci nous emportait en août 1914 vers l'inconnu? Mais encore on pense à d'autres villes, à d'autres rues, aux êtres chers que l'on a quittés parmi des sanglots.

Ce n'est qu'un éclair de tristesse. Voyez : la silhouette brumeuse de cette vieille Tour Eiffel; et puis blanche, aérienne, la basilique de Montmartre. Tous se pressent aux portes grandes ouvertes des fourgons. Les regards se tendent avidement.

Pantin : *Arrêt-jus*. « Vous avez vu passer le N°? — Oui. — Quelle direction? — S...-D... — Mais alors nous remontons vers le...! » Surprise, avec un brin d'émotion. On n'ose conjecturer encore.

Le train s'engage, en effet, sur la ligne du... Et les commentaires de jaillir. On avait parlé de tout, sauf de ça! Et les cœurs de battre, saisis plus que

jamais par l'attraction du sol. Est-il possible que nous allions en plein pays d'origine? Ce serait à la fois trop de bonheur et de tristesse.

Les âmes se sont recueillies. Les têtes sont alourdies par les veilles, les corps rompus par la fatigue, la chaleur accable. On se tait, on s'endort. Trop énervé pour m'assoupir, je regarde. Le train va droit son chemin sur la grande ligne. Nous allons sûrement à... Nous en approchons toujours, et les « poilus » se réveillent l'un après l'autre. Mais au fait, de A..., nous pouvons encore aller ou plus bas ou plus haut que le pays. Le nom d'une rivière fameuse est prononcé.

Le train est aiguillé sur la gare S...-R... Tiens Une ligne à une seule voie, champêtre, entre des! haies. Ah! mais pour le coup, je pousse un cri, un cri du cœur : « Ligne de D... Je m'en vais presque tout droit vers *chez nous!* » Cahin-caha, les deux machines essoufflées m'en rapprochent péniblement. L'abrutissement de la fatigue l'emporte enfin sur l'émotion. Je m'endors, accroupi. Demi-sommeil fort agité... Rêve ou réalité?

Tout le monde descend! En effet, c'est bien la gare de D... Des hommes passent avec des torches, dont la vue appelle de vagues réminiscences classiques. Avec le temps et la fraîcheur de la nuit, la pensée se ranime un peu. Il me souffle au visage comme une bouffée de l'air natal. J'en suis tout réveillé et remué. Dire qu'à 26 kilomètres d'ici

— une étape — mes parents sont encore là, peut-être, dans le cher village envahi, B..., par delà la barrière infranchie jusqu'à ce jour. Et pour me rendre à B..., n'était cette barrière, je n'aurais qu'à filer droit vers l'est, j'y serais aux premières heures du jour...

29 mai. — Logés à 5 kilomètres de D... Après un court sommeil, vite en chasse. N'y aurait-il pas ici des réfugiés de B...? De fait, je trouve un jeune homme et une veuve avec sa fille. Ces dernières me reçoivent, comme si j'étais le messager de la délivrance, dans leur modeste logis ; pour sièges, des caisses. Et tout de suite on questionne sur les choses de là-bas. Ces femmes se sont enfuies le 3 octobre, veille de l'entrée des Allemands à B... ; elles me disent leurs terreurs, les obus qui pleuvaient, les maisons démolies, les victimes connues, et leur odyssée de village en village. Ils sont rares, ceux qui se sont échappés. Se rappelant la conduite correcte des Allemands à leurs passages antérieurs, confiants d'ailleurs que les nôtres tiendraient la voie ferrée, la plupart sont restés à B..., et le 4 au matin, sous un bombardement intense, alors que nos troupes en retraite encombraient les chemins, la fuite se trouva difficile et dangereuse. A part les mobilisés, toute ma famille est parmi les « envahis ». Ce que j'en ai pu apprendre, c'est que le 4 octobre au matin, tous

étaient encore sains et saufs. Un des derniers rescapés avait vu mon père tranquille et plaisantant sous les obus; le reste de la famille s'était mis à l'abri dans une cave voisine avec bon nombre d'autres personnes. La maison n'avait été visitée que par un obus, dégâts inconnus. Aux alentours, rien que des ruines, et une vingtaine de civils avaient été tués. L'un d'eux aurait été atteint en passant devant la maison. Mon beau-frère avait entendu dire que des maisons voisines de la sienne avaient été éventrées par les marmites. Le bruit courait d'une jeune fille morte victime des Allemands, d'une autre qui aurait succombé à la fièvre typhoïde. Une grande consolation avait été enlevée aux habitants : M. le Doyen, deux fois cité devant une sorte de conseil de guerre, avait été emmené par les Allemands, et les douze cents envahis étaient restés sans prêtre. Bien des racontars avaient circulé, démentis par la suite : un tel et un tel fusillés par les Allemands.

Les communiqués officiels avaient parlé à plusieurs reprises des exploits et méfaits de l'artillerie en notre région. B..., à 4 ou 5 kilomètres des tranchées de première ligne, résidence probable d'un état-major ennemi, n'avait-il pas été saccagé par nos propres obus? Il est vrai que nos artilleurs ne tiraient, paraît-il, qu'avec une extrême réserve sur les villages. Lorsqu'ils avaient dû abattre le clocher d'un village voisin, qui servait aux Allemands

d'observatoire, ils l'avaient démoli en quelques coups bien calculés et étonnamment justes... Mais encore?

Et puis, il y eut l'hiver, les privations, les émotions. Papa avait besoin de bien des ménagements. Et ma bonne grand'mère, si usée et accablée d'infirmités, à cause de qui peut-être on n'avait pas voulu fuir? Et ma chère maman, et mes deux sœurs, et mes petits neveux?

Tous les moyens de correspondance ont été essayés. Au plus, pouvons-nous espérer qu'un mot est arrivé à B..., pour calmer les inquiétudes ressenties à notre sujet. Mais rien n'est venu d'eux, rien ne nous a parlé d'eux. Toujours le même terrible point d'interrogation, le douloureux mystère.

30 mai. — Mon oncle et ma tante de S... sont réfugiés, pas tellement loin d'ici; si je courais jusqu'à eux? L'occasion est unique.

Surprise inexprimable pour mes pauvres réfugiés. Mon oncle sur la route ne me reconnaît que lorsque je me suis nommé. Ma tante est toute interloquée : « Eh quoi? Toi par ici! » Un quart d'heure seulement d'entretien. La joie de se revoir n'a d'égale que la tristesse avivée par ma présence. Ma tante en larmes me dit combien elle s'inquiète pour ma famille. Il s'en est fallu de si peu que ma jeune sœur ne soit partie avec eux et venue

comme eux en lieu sûr! Elle avait une telle peur des Prussiens, « surtout lorsqu'ils ont bu ». Et pas de nouvelles d'un fils resté quelque part vers la frontière. Tout abandonné et tout perdu, sauf un cheval et la voiture que l'on garde pour le retour. Leur habitation, à un kilomètre de la ligne de feu, n'existe sans doute plus; les Allemands auront pillé ce qui avait échappé aux obus et aux incendies. Le dur hiver qu'ils ont passé, dans la maison d'autrui! « Nous ne sommes pas ici chez nous. »

Et moi de répéter le nécessaire refrain : courage et confiance! Des troupes se massent dans la région. Il n'est bruit que d'une vigoureuse offensive.

31 mai. — Tambours battant, clairons sonnant, un régiment de jeunes. Ah! ça va chauffer! Les préparatifs sont énormes, à ce que l'on raconte. On dit que le Grand-Père est là, que son auto passe sur cette route. L'attaque est imminente. Les soldats se recueillent dans l'attente du sacrifice. Les réfugiés, impatients de voir se réaliser leurs désirs, se font l'écho de bruits naïfs et venus on ne sait d'où : nos troupes auraient déjà repris un village, seraient parvenues aux haies de B... C'est ainsi qu'en octobre et novembre dernier, la délivrance avait été plusieurs fois annoncée. Et les pauvres gens se mettaient en marche aussitôt vers leur village. Illusions suivies de déceptions cruelles. Un

fermier était allé trois fois jusqu'aux premières lignes, jusqu'aux balles, afin de voir si vraiment « sa terre était encore aux mains des Boches »!

7 *juin*. — Enfin, départ à une heure du matin. Nous allons droit vers B...! C'est donc là que va donner la division? Mon pauvre beau-frère! Vers la fin de notre séjour en Champagne, il s'était un peu rasséréné, et commençait à porter avec moins d'abattement sa lourde épreuve. Mais de se trouver si près de sa femme et de son enfant, de penser aux volées de mitraille qui tombent de l'autre côté, et de se sentir à la veille peut-être de risquer sa vie à si faible distance d'eux!

Vers six heures, halte. On entend une épouvantable canonnade dont la terre tremble. Communié en viatique. A peine le temps de prendre une tasse de café chez des réfugiés de B... Marche au canon, en remontant la vallée encaissée. Soudain, à un détour, voici les petits nuages meurtriers qui paraissent en l'air. C'est la zone d' « arrosage ». Halte au cimetière lamentable de... Fusants et percutants éclatent dru derrière la crête. Un homme du pays me dit que les Allemands bombardent la ferme qui a servi de base à notre attaque de ce matin. Dans la vallée à gauche, concert de grosses pièces avec réplique de grosses marmites.

Combien familiers tous ces noms de villages! Que de fois mon cher papa les a parcourus!

Une sorte de bois en face de nous. Ne serait-ce pas H...? Il faut que je me rende compte. Je grimpe sur un arbre. C'est bien cela. H... est là, enfoui dans son épais manteau de grands arbres. Il est occupé par nous. Derrière H..., à 5 kilomètres seulement plus loin, invisible, mais si présent aux yeux du dedans et au cœur, B... est là, entouré, lui aussi, de prés et d'arbres, avec les deux longues rues, avec la maison natale peut-être en ruines, peut-être encore habitée. En tout, que la volonté du Seigneur soit faite...

Nos régiments sont aux tranchées, mais en deuxième ligne seulement. C'est le Nᵉ corps qui a attaqué ce matin, avec un élan magnifique. Plein succès. La reconquête du sol natal est bien commencée : un fortin et plusieurs lignes de tranchées ont été pris en quelques minutes. Ce terrain, bouleversé, émietté par les pics, les pelles et les obus, c'est du sol de chez nous! Doublement sacré, par la sueur des ancêtres, et le sang des braves tombés.

10 juin. — Arrivés de bonne heure à la Râperie de... J'en avais vu jadis la cheminée bien des fois, lorsque je venais à S... chez mes grands-parents. Et cette route ne m'est pas inconnue. Je l'ai suivie, tout jeune encore, me rendant au marché. Maintenant, de la cheminée, il ne subsiste qu'un tronçon informe, et la route est balayée par les balles.

Deux de nos régiments sont prêts à attaquer dès cinq heures du matin. Il fait une brume épaisse. L'attaque est retardée d'heure en heure. En attendant, arrosage intensif, formidable, des deux côtés. Canons, obusiers, mortiers, lance-bombes, crachent leur mitraille.

Et les blessés sont nombreux. En revenant de la cote 163, lorsque la brume s'est levée, je vois bien les arbres de S... C'est le hameau qui est en quelque sorte l'objectif de nos attaques. S... n'est qu'à 3 kilomètres de la Râperie, et c'est le hameau natal de papa! La deuxième habitation à gauche en entrant, c'est là que papa a vécu son enfance et sa jeunesse. Nous y fîmes de si bons séjours durant les vacances, jouant au pied du Calvaire et dans les prés où pendaient tant de fruits... A présent, tout est là-bas décombres et désolation.

L'attaque se déclenche à cinq heures du soir. Nos hommes mènent l'assaut avec une résolution farouche. Ils ont des injures personnelles à venger. Et puis, il faut en finir avec tant de misères. Ils ont conscience de travailler à la délivrance. Ils viennent à bout de la tâche assignée pour ce jour-là. Les gains précédents ont été élargis. Des tombés, la plupart sont morts, à la lettre, pour la délivrance de leur terre et de leurs bien-aimés...

11 juin. — Interrogé des prisonniers et blessés allemands. Ceux-ci ne connaissent pas du tout

B..., mais affirment aussi qu'il est resté bon nombre de civils à P... Il faut se rendre à la vérité. Mes parents sont aussi dans la fournaise, tout près d'ici. Si près et si loin! Entre nous, c'est bien *chaos magnum*.

12 juin. — Rencontré la 22ᵉ dans le boyau de relève. Mon ami, le sous-lieutenant R. V..., dès qu'il me voit, appelle en souriant le sergent A... Regards croisés, une poignée de main, un court bonjour, que de choses senties! La compagnie doit attaquer demain; A... va marcher à la baïonnette, en pareil lieu! Il me remet de l'argent : « Ce sera moins exposé. » Et il me confie son pressentiment : « Tu verras, c'est ici que je tomberai! » Que répondre? « Allons, bon courage... » Et je répète intérieurement mon offrande : « Non pas lui, Seigneur, mais plutôt moi. » Aurait-il déjà échappé tant de fois à la mort, même d'une façon si providentielle, pour livrer son sang et sa dépouille à cette terre?

13 juin. — Anniversaire de notre première communion, la mienne, celle de ma sœur, de mon beau-frère, de deux cousins.

Dès la pointe du jour, formidable lutte d'artillerie et arrosage des tranchées. A cinq heures, attaque. A... en est. Et j'en prends aussi ma petite part. Car les Allemands exécutent un violent tir de

barrage sur les carrefours de la cote. Ça dégringole, percutants, gros fusants noirs. Un homme est blessé à l'entrée de notre abri précaire. Trois quarts d'heure entre la vie et la mort, l'âme pacifiée dans un abandon tranquille. Les obus français de gros calibre s'abattent peut-être aussi en rafales sur ce qui reste de B... A part mon frère, qui est au loin dans l'Est, toute notre famille est ici au feu.

L'attaque a bien réussi, avec le minimum de pertes. Mais A..., que devient-il? Toute la journée, j'interroge ceux qui reviennent, blessés, corvées. La section d'A... n'a pas attaqué. Mais elle est cruellement éprouvée par le bombardement. Le sous-lieutenant R. V... a été écharpé par un obus. Bonnes nouvelles d'A... Les sergents l'un après l'autre sont mis hors de combat. Il reste indemne. Grande joie. Serais-je exaucé? Quelques lettres d'adieux aux amis.

15 juin. — Rapporté un blessé de la première ligne par des boyaux interminables, peut-être à travers des propriétés de mon oncle. Ce sera un travail énorme de combler plus tard ces labyrinthes de tranchées et de boyaux, de rebâtir les maisons et de reprendre le métier d'autrefois.

En première ligne j'étais si près de B...! Avec l'énervement, la fatigue, l'accoutumance, je sens que les impressions s'atténuent et tendent à

s'évanouir dans une vie toute mécanique et inconsciente. Et c'est une horrible souffrance de sentir qu'on devient insensible en de telles conjonctures :

Le temps, ce ravisseur de toute joie humaine,
Nous prend jusqu'à nos pleurs, tant Dieu veut nous sevrer...

Nouvelle subite : la division se retire. Nous nous éloignons. C'est la fin de l'ouragan de fer. On sort du cauchemar. Mais S... n'est pas délivré. B... reste dans ses brumes d'angoisse. Nous n'avons reconquis que des parcelles du sol natal. Cette affaire, que les imaginations, les espoirs avaient démesurément grossie à l'avance, s'est réduite à une simple diversion, à une modeste rectification de front. Nous retournons à l'arrière, au lieu de marcher de l'avant. Les pays envahis restent envahis. La barrière demeure infranchie. Les âmes soulevées dans une attente ardente retombent. Espoirs ajournés, jusqu'à quand? Allons, mon âme, reprenons la croix. Patience, et, malgré tout, confiance.

16 juin-18 juillet. — Repos dans une délicieuse placidité champêtre.

Bruit sensationnel : permissions accordées aux soldats du front. Et de fait des listes sont dressées. Où iront les sans-famille? Dans mon escouade, sur dix, huit sont de pays envahi.

C'est donc vrai, la mobilisation industrielle bat son plein. On rappelle dans les usines bon nombre d'ouvriers-soldats.

Avec le désenchantement et le prolongement de l'attente, résurrection du « cafard », revu et augmenté, chez plusieurs. Cependant, nous sommes loin d'être larmoyants. On rit, on plaisante, on s'amuse, comme des enfants parfois. La gaieté règne toujours, mais plutôt collective qu'individuelle. Dans l'intimité, ou seul avec soi-même, les pensées vont aux absents.

22 août. — Nos allées et venues ont du moins cet avantage de me ramener vers mon ami M... Je vais le surprendre une seconde fois, et reviens ici à 10 kilomètres de B... On dirait que nous tournoyons, hésitant à quitter ces parages que la division a ensanglantés et glorifiés pour sa part.

25 août. — Indices sérieux que nous allons réoccuper un secteur un peu plus haut, mais encore assez près de B... Nous fixer en cette région ! Deux de nos régiments seraient en plein district de recrutement.

26 août. — Non. Changement brusque de direction. Demi-tour et départ définitif. Grand'halte auprès du village où nous avons logé le 29 mai, à la descente du train.

Ainsi donc nous bouclons la boucle, nous fermons le cercle de ces trois mois passés dans l'atmosphère du pays. Trois mois au seuil de la terre natale... Terre qu'appellent en vain nos espoirs mêlés de douleurs, nos prières traversées de craintes. En avoir été si près, et en rester si loin, combien de temps encore? Adieu à ma terre, à mes morts et à mes vivants; à quand le revoir?... Debout, allons, pour la France! Et que Dieu très grand et très bon ait pitié de nous!

L. C...,
N° régiment d'infanterie.

3. — *Ma batterie pendant l'offensive.*

24 septembre 1915. — Être bombardé en ville n'est absolument rien auprès de cette impression « d'être l'objectif »... Pourtant ces heures cruelles se vivent; c'est moins extraordinaire comme sensation qu'on ne le croirait à voir de loin une batterie bombardée. Au fond (et heureusement) on est impuissant à réaliser pleinement la situation. A partir d'une certaine intensité de sensation, notre sensibilité, pas faite pour ces doses-là, n'enregistre plus; on ressent une vague et générale horreur de la situation, et l'on continue d'être impression-

nable aux menus faits; par exemple, dans l'abri bombardé, je me rappelle m'être préoccupé de ne pas appuyer sur mon stylo dans ma poche, de peur de le casser. Après le bombardement, je cherchai partout ma capote que j'avais laissée dehors, et une véritable angoisse m'étreignait à ne pas la retrouver. A la fin, je la retrouvai, toute percée d'éclats : « Heureusement que tu n'étais pas dedans! » me dit-on.

Cela me fit rire beaucoup de la retrouver ainsi; d'ailleurs on riait de pas grand'chose à ce moment-là... L'équilibre ne s'était pas encore rétabli dans la cervelle. Ce même soir, un servant qui fut, dans le civil, typographe, socialiste, voire candidat à la députation, ne voulait-il pas m'entraîner dans une vaste discussion politico-religieuse, « une discussion mondiale », disait-il, pendant que nous mangions, dehors, entre deux trous de marmites, attendant les prochaines. Le thème de son monologue — car ce fut un monologue — était « guerre à la guerre »! Or, ce brave socialiste est un excellent canonnier, qui ne renâcle jamais à tirer sous le feu; seulement, à cette heure, il jurait ses grands dieux que les obus envoyés lui faisaient autant de peine que les obus reçus : cette idée amusa beaucoup nos Savoyards!

Ai-je déjà noté que « nos » marmites ont été reconnues pour des 210? — Nous en avons reçu une soixantaine en tout.

25 septembre 1915. — Hier, cette nuit, ce matin, journée tranquille pour nous... pas pour les Allemands. Rien qu'à entendre ce qui part, sans même en recevoir, il y a de quoi devenir fou. Certainement l'imagination la plus folle n'eût jamais rêvé pareille débauche d'obus et, même en y assistant, on demeure impuissant à pleinement réaliser ce qui se passe.

Les civils, quelques civils du moins, les cafetiers, n'ont pu se résigner à s'en aller. Je n'aurais jamais imaginé qu'au cours d'une lutte pareille on pût aller bien paisiblement « boire un verre ».

Cette journée du 24 et la nuit suivante étaient mes vingt-quatre heures de repos. Ah! comme j'en ai joui, me débarbouillant longuement, m'étalant sur la paille, baguenaudant, causant, fumant, en un mot me reposant copieusement... J'admire la fraîcheur que revêtent en ce moment toutes ces sensations animales : je suis comme un bon sauvage.

Sur le tard, j'allais faire une course jusqu'auprès de l'aumônier divisionnaire. Pendant que je roulais, brusquement, comme pour une répétition de l'assaut final, se déclencha le plus furieux orage d'artillerie qui ait probablement été ouï depuis que le monde est monde. Cela dura dix minutes : 75 à toute allure et toute la grosse : c'était surhumain, tellement inouï de puissance déchaînée que cela passait les limites du beau.

Pendant ce temps, je me confessais. Oh! que ma conscience m'était claire, vide de tout nuage, de tout scrupule, et presque d'orgueil.

Dans l'après-midi, j'ai essayé de faire un peu de piano. Quoique aucune pièce ne tirât très près, on s'entendait à peine en jouant *fortissimo*. J'ai joué du Wagner, mais l'accompagnement était de canons français, exclusivement. Depuis trois jours, hors les rares accalmies, on se crie à l'oreille ce que l'on veut se dire.

Ce matin, quelques hommes viennent de l'échelon nous renforcer. Ils sont beaucoup plus émus que nous ; c'est d'ailleurs amusant de voir la tête de nos conducteurs de passage, quand on les amène devant la batterie dévastée. Si l'on prolonge un peu la causerie, on s'aperçoit qu'ils écoutent distraitement et repartiraient volontiers. Nous ne sommes pas plus braves qu'eux, mais nous sommes « baptisés ».

Étrange chose que la peur ou le courage.

Deux, parmi nos servants les plus dévoués, les plus braves gens, sont, quoi qu'ils fassent, absolument paralysés par l'épouvante physique. S'ils veulent quand même servir la pièce, ils empoignent à bras-le-corps un camarade pour un levier, renversant les obus sur le terre-plein, prennent pour un sifflement boche la plainte aiguë d'une ceinture qui se détache. Finalement, ils sont malades, très malades : « diarrhée des combattants », indiges-

tion, troubles cardiaques, toutes sortes de vraies souffrances les envahissent : il n'y a plus qu'à les soigner.

De même tempérament, mais plus « intellectuels », ils pourraient peut-être réagir. Un simple ouvrier des villes, plus habitué à vivre par l'intelligence, vécût-il, d'ailleurs, de mensonges, se commanderait mieux. Ceux de la campagne, eux, sont trop « nature ». Ils veulent tous faire leur devoir, mais leur volonté, très instinctive elle-même, n'arrive pas toujours à faire ployer l'instinct.

Si la totalité de nos hommes — à cette exception près — est aussi tranquillement au devoir, c'est que, chez eux, l'instinct ne crie pas par trop fort; mais cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas de mérite. Un mot de l'un d'entre eux livre leur ultime motif de courage : comme il quittait l'abri pour tirer, on lui dit : « Mais ça tombe! » Sans la moindre pose et tout en sortant : « Que veux-tu, dit-il, il faut bien faire son devoir. »

Et je crois que cette simple remarque permet de se rendre compte de la différence entre le courage de l'homme, courage véritable, à base de devoir, mais à demi inconscient, et le courage de l'officier : celui-ci ne sera pas plus grand peut-être, ni plus méritoire; seulement, beaucoup plus clair à ses propres yeux, beaucoup plus dominé par l'intelligence, il sera mieux en garde contre les terribles retours de l'instinct : il pourra se garder

lui-même et « encadrer » le courage de l'homme.

Et cela impose à l'armée d'être une aristocratie, pas nécessairement de naissance, mais toujours une aristocratie de l'intelligence, de l'éducation, de la fortune même, ou tout simplement du grade... ; car, il n'y a pas à dire, le monsieur pour qui l'on réquisitionne un lit et qui se fait cirer par son ordonnance, a plus de facilité que le besogneux soldat de deuxième classe pour rester ou devenir, non pas un citoyen, mais un soldat « conscient », libre de son intelligence, c'est-à-dire un chef.

Onze heures et demie. — Des cuisines, où j'étais allé manger la soupe, on a, vers onze heures, rappelé tous les hommes aux pièces. On se chuchote que la fameuse heure H, l'heure initiale, d'où datent toutes les opérations de l'assaut final, serait aujourd'hui midi. Je ne sais si c'est bien exact, — car le temps est détestable : nuageux, pluvieux, brumeux.

Il ne faudrait pourtant pas que cela tarde trop, car cette lutte finit par épuiser les nerfs des artilleurs eux-mêmes — et même en ayant le dessus, comme nous l'avons.

Onze heures cinquante. — Le tir est toujours furieux, quoique ce ne soit pas encore le grand déclenchement.

Midi cinq. — La batterie commence à faire feu des quatre pièces. C'est bien l'assaut final. Tout ce qui a bouche de canon tire de toute sa vitesse sur l'ennemi : c'est le plus infernal « chahut » qu'on puisse rêver. Le bruit court d'une victoire anglaise... Ceux qui auront perdu cette occasion de devenir fous, fous d'enthousiasme et de bruit, ne le deviendront jamais.

A la 3e pièce, P..., le sous-officier, crie : « Envoyez! » comme le cuisinier C..., et l'obus allongé s'envole avec ses 12 kilogrammes de mélinite.

Midi vingt-cinq. — Je croyais que c'était déclenché et que le vacarme ne pouvait être dépassé; mais non, voici seulement que commence le grand déclenchement du 75 à toute allure.

C'est fou! Je n'ai plus d'expression. Suis-je de ce monde, ou d'un autre, infernal ou divin? — On ne sait plus.

Midi trente-cinq. — Je viens de sortir; j'ai donné à quelques-uns du coton pour se mettre dans les oreilles. On dit qu'en Champagne, on aurait déjà, à onze heures, avancé de 1 500 mètres...

Là-haut — aux pièces — on parle par gestes ou bien on se hurle dans l'oreille; l'horizon est gris, les arbres gris, tout vacille et tremblote dans les vibrations et la fumée : il n'y a plus d'hommes, rien que des machines qui les asservissent et les

font se démener le long d'elles, trempés de sueur, pleins de poussière, demi-vêtus.

« Plus d'un coup par minute », me dit P...

Il y a des demi-accalmies, comme d'un ouragan, puis, brusquement, sur tout le front de l'immense bête, un sursaut plus désespéré, un hurlement plus fort qu'avant.

Une heure quinze. — On fait, aux pièces, une « tournée » de rhum; j'y ai droit, paraît-il, et je m'administre un demi-quart, sans me faire prier.

Deux heures. — Le major visite les batteries. Danse effrayante.

Deux heures cinq. — Le lieutenant arrive : « Nous sommes dans B... Les Boches ne tirent plus sur nos tranchées que quelques coups qui semblent venir de très loin. »

Deux heures dix. — Un *taube* a le toupet de venir nous survoler : « Abritez-vous. » Tout s'arrête. Sur tout le front, calme étrange.

Les chevaux doivent, paraît-il, être garnis pour six heures.

L'enragée canonnade reprend.

Trois heures. — Passage d'un petit groupe de prisonniers : jeunes et beaux gars; ce sont des

chasseurs à pied, pris devant B..., car B... n'est pas encore à nous. Ils ont, ma foi, bon air et je ne puis qu'admirer l'allure militaire avec laquelle ils partent, reviennent, font demi-tour au commandement de leur sous-officier.

Le 75 — près de l'autre batterie — a eu un accident de pièce; autre accident à notre droite, mais pas un homme de touché.

Quatre heures trente. — Un élément de ceinture de roue a sauté à la 2e pièce; il avait fallu changer l'obturateur; pas étonnant, après un tir pareil. On répare en ce moment, et dans cinq minutes, on recommencera. Les autres pièces tirent toujours.

27 septembre. — Huit heures dix du matin. — C'était tout de même une belle et grandiose vision, notre batterie au travail, une vision qui m'évoquait ces vieilles gravures de guerre navale, où l'on voit des canonniers dépoitraillés et musculeux, ficelés d'une ceinture en désordre, se démener, mouchoir au cou, cheveux au vent, autour des caronades.

Il aurait valu la peine d'en croquer, de nos bonshommes : par exemple ce petit chargeur vif, la culotte aux hanches, la chemise ouverte, un grand mouchoir bleu dans le dos, qui se démenait comme un diable sur un marchepied, à sa culasse chaude.

Mon ex-brigadier infirmier, un jeune voyageur de commerce, crâne et bien planté dans un bleu horizon neuf, se campait à sa pièce, en belle allure, le képi un peu sur l'oreille, comme si toute une galerie féminine eût pu l'admirer.

A la pièce voisine, P..., le benjamin des sous-offs, rose et florissant, « envoyait » avec un sourire, pendant qu'à côté de lui, le bon M..., placide, faisait sa distribution sans y mettre aucune méchanceté.

Deux pas plus loin, émergeaient du terre-plein la tête reposée et les moustaches gauloises de M. J.-L. R..., bon propriétaire savoyard, qui alignait ses angles successifs, comme il eût fait pour une enchère de bestiaux ou de grains.

Oh! la peu féroce batterie que la mienne et combien française, brave, tranquille et gaie; et pourtant quel mal nous avons dû faire à l'ennemi! Cette idée me frappe brusquement au moment où passe derrière les pièces le capitaine, attentif, calme, soucieux de ses hommes, l'air très bon, et si peu féroce, lui aussi! « Tu vois cet homme, dis-je au sous-chef, eh bien, il en a des morts sur la conscience! » — Et le sous-chef, qui aime à taquiner : « Dis donc, B..., il tue pourtant des catholiques? » — « Qu'est-ce que ça fait? Il les envoie en paradis. » Le fait est qu'à cette heure, j'accepte cet « envoi » de nos frères d'en face avec beaucoup de désinvolture et pourtant sans aucune haine.

Notre sous-chef! C'est ce qu'il y a de plus beau

dans la batterie au travail : ce colosse de 125 kilogrammes, velu, tranquille, débonnaire, une chemise noirâtre sur le dos; au bec, une pipe triplement culottée, se promène tout le jour d'une pièce à l'autre, occupé, pas affairé, et laissant tomber de sa voix flamande quelque appréciation savoureuse et traînante sur les gens de là-bas.

Et le lavage des pièces, entre deux coups, pour les refroidir, typique tableau de guerre! Le chef de pièce empoigne l'éponge, la lance à la tête d'un servant, qui, les manches retroussées, suant et rapide, plonge dans la baille, inonde la culasse brûlante, toute noire, pendant que les autres sautent sur le gros écouvillon poilu et ruisselant, le passent et le repassent dans la pièce, qui dégoutte à présent, comme trempée de sueur, elle aussi...

Tout cela, c'est avant-hier que je l'admirais. Hier, j'étais relevé aux pièces et comptais me reposer à 200 mètres de là, près des cuisines, au cantonnement.

C'est dimanche : messe rapide.

Il est exquis de voir comme la batterie apprécie enfin ses officiers. Le capitaine, qu'on connaissait mal et qu'on se figurait un peu distant, a maintenant une cote énorme. On l'a vu calme, prudent, courageux, oublieux de lui, passionnément soucieux de ses hommes; sa très grande bonté s'est enfin épanouie en quelques mots heureux; bref il est maître de la situation, et par le dedans.

Le lieutenant, lui, jette parmi les hommes une note d'entrain jeune, de courage insouciant, qui semble s'amuser des obus; il sait faire rire pour qu'on n'ait pas peur.

Quant à l'adjudant chef, sérieux, paternel, recevant les marmites avec une bonne humeur ironique, les hommes ont dès longtemps deviné sa qualité d'âme sous des dehors un peu bourrus.

Tous les chefs de pièce ont été à hauteur; leurs hommes sont contents d'eux. Ils sont contents aussi de leurs majors, qui ne les ont pas quittés d'une semelle; ils aiment le courage un peu fantasque et parfois trop luxueux du major — le courage modeste, calme et si sûr de lui, du médecin auxiliaire. Bref, la batterie cimentée sous cet orage forme vraiment un bloc d'une seule coulée, d'un même grain, inentamable.

« L'union sacrée, » qu'elle est facile sous les marmites! Et comme alors on la comprend et pratique droitement, sans abdication ni vexations. Ce soir — au café, où je faisais ces réflexions — parmi les quelques-uns qui trinquions ensemble, était mon socialiste discuteur d'avant-hier : avec quelle aisance entière nous causions et nous sentions amis, plus que cela : frères, et comme son âme rendait bien le même son que les autres : un son français!

L. B...,

Brigadier au groupe 155 du Ne d'artillerie.

4. — Sur les pentes de Notre-Dame-de-Lorette.

§ 1. — LETTRES A NOTRE-DAME.

J'ai eu la joie très vive, il y a quelque mois, de mettre la main sur une poignée de documents où se révèle au vif la piété de nos combattants. C'était au nord du fameux éperon de Notre-Dame-de-Lorette, sur la lisière du bois de N...

Le dimanche 4 juillet, après ma messe célébrée au milieu d'une clairière ensoleillée, le commandant de F... m'aborde et me dit : « Monsieur l'aumônier, connaissez-vous, sous les hêtres là-haut, la petite chapelle qui domine nos batteries? » Je l'ignorais entièrement. « Nous avons découvert derrière la statue tout un monceau d'ex-voto, de prières, — comment dire cela? — de billets adressés à la sainte Vierge par nos soldats de passage. Ils sont si touchants que, par crainte d'une profanation, nous n'avons pas osé les enlever. Et pourtant, si on les laisse, ils vont se perdre; depuis trois semaines, le tas en est déjà bien diminué; il y a les allants et venants, et puis cela s'envole, quand on nettoie ou qu'il vente... »

Tout en causant, nous arrivions. C'était un oratoire fort exigu, mesurant au plus 8 mètres sur

5 mètres, mais élégant, élancé, de style ogival et entièrement construit d'une belle pierre sculptée. Le temps de glisser la main derrière la statue qui surmontait l'autel — la boîte aux lettres de la Madone — et le commandant me remettait le précieux « courrier ».

C'était la plus étrange liasse de bouts de papier qui se puisse voir, de tout format et de toute couleur. Ah! ils ne sortaient pas d'une élégante librairie de boulevard. Avant de servir de messagers célestes, ils avaient traîné dans les poches ou les sacs, tachés de graisse, de sueur et de boue : cartes postales, revers d'enveloppes, résidus de lettres, fragments détachés des « petits paquets » reçus du pays, ou même simples bandes découpées dans la marge d'un journal... Et sur ces lambeaux, toutes les orthographes, toutes les encres, tous les genres de crayon, toutes les calligraphies, — et toutes les supplications. Suivant l'expression du commandant, chacun constituait bien un « billet à la sainte Vierge ». Il y en avait près d'une centaine.

Je les parcourus avec avidité, muet de surprise, debout devant la Vierge, à qui je répétais les messages. Après seulement, je m'aperçus que j'aurais dû les lire à genoux.

Un des suppliants, C. W..., implorait simultanément « Notre-Dame de Lourdes, de la Delmande et de Lorette ». (1er juin 1915.) Les autres se con-

tentaient, d'ordinaire, d'une seule adresse; et, pour la plupart, c'est vers la vierge de Massabielle qu'ils se tournaient : soit qu'il eût passé dans ce bois plusieurs régiments des Basses-Pyrénées, soit tout simplement parce que le sanctuaire de Lourdes est pour toute âme française — peut-être même pour toute âme catholique — le plus populaire du monde entier.

Quelques-uns se contentaient d'un mot très bref :

« Merci à Notre-Dame de Lourdes. — M. V..., ingénieur A. M., Nᵉ d'infanterie. L'a échappé belle le 12 octobre 1914. »

« Notre-Dame de Lourdes, je vous remercie de votre protection. — L..., Nᵉ territorial, 3ᵉ compagnie. »

Un bon nombre, d'un libellé uniforme, ne différaient entre eux que par le plus ou moins d'application dans les jambages. Ainsi ce texte, répété cinq ou six fois :

« Remerciements jusqu'à ce jour. Donnez-moi santé et courage ainsi qu'à ma chère famille. Protégez-moi jusqu'à la fin de cette maudite guerre. — N..., le 28 avril 1915. B..., adjudant au Nᵉ, 1ʳᵉ compagnie. »

Ou bien, avec quelques variantes :

« Notre-Dame de Lourdes, priez pour moi et ma

petite famille. Donnez-moi bon sort et courage jusqu'à la fin de cette guerre. — L..., sergent. »

« Notre-Dame de Lourdes, je dépose ce simple billet pour vous prier de me tenir sous votre protection pendant toute la durée de la guerre, promettant de vous rester toujours fidèle pendant toute ma vie. — 30 mars 1915. B. M..., Ne régiment à pied. »

Ailleurs, une clausule discrète rappelait à la destinatrice un contrat intime passé jadis au fond de l'âme :

« Remerciement à Notre-Dame de Lourdes, priez pour moi et pour tous mes parents qui sont à la guerre et faites que nous puissions rentrer dans notre famille... *Je suis toujours fidèle.* — C..., du Ne. »

Je soulevais une feuille toute maculée et c'était une invocation plus pressante encore :

« Aix-Noulette, 18 avril 1915.

« Je vous remercie, sainte Mère de Dieu... et c'est à genoux que je vous demande la continuation de votre haute protection pour moi, votre très humble fils, pour ma famille et pour mes camarades. Ainsi soit-il. — D..., sapeur, Ne génie. »

Ou celle-ci, que l'on croirait tombée du psautier jauni d'un ménestrel :

« MADAME LA VIERGE,

« Je viens à vous pour vous demander la grâce d'avoir pitié de moi, de me protéger de tout danger et d'assurer mon retour auprès de mes bons parents et de celle à qui je pense.

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. — L... »

Et dans le même genre, pour lui faire pendant :

« MONSEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

« Tenez compte de mes prières, pardonnez-moi bien vite mes offenses, ayez pitié de moi et protégez-moi beaucoup de tout danger en m'accordant un prochain retour auprès de mes bons parents et de celle à qui je pense. *Veni Creator*, il n'y a que vous pour me sauver et m'accorder une vie heureuse. Protégez-moi ainsi que mes chers frères qui sont si loin de moi. Que votre volonté soit faite. Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Deux autres, encore plus simples, dont l'écriture très irrégulière, mais très appliquée, dénotait de grands efforts.

« Remerciements à Notre-Dame de Lourdes de me protéger et me donner du courage comme

vous avez donné jusqu'à ce jour et de santé. — M..., au N^{e} territorial, le 20 mai 1915. »

« Notre-Dame de Lourdes, je m'adresse à vous pour que vous me donniez la grâce de revenir un jour voir mon petit foyer avec toute ma petite famille que je suis si éloignée (*sic*). Préservez-moi contre les malheurs que je risque chaque jour et je vous en supplie faites arrêter le plus possible vite ce terrible carnage qui fait tant de cadavres. *Priez et levez les bras pour arrêter tout ça.* Je vous serai reconnaissant toute ma vie. — L..., Basses-Pyrénées. »

Tout naturellement nos hommes n'oubliaient pas de prier pour la victoire. Et les supplications de ce genre — supplications nationales — se faisaient volontiers collectives.

« A Notre-Dame de L...,

« Humblement prosterné devant vous, je vous supplie de bénir la France et ses armées : faites que la victoire vienne récompenser les efforts de ses enfants en flottant dans les plis de son drapeau et que je revienne auprès de ceux qui espèrent en mon retour. — G... »

« O Marie, Vierge très pure et Mère de Dieu, nous voici prosternés à vos pieds pour vous offrir nos prières filiales et donner à votre cœur notre chère patrie. — Sergent L..., N^{e}, 11e compagnie; L.

J..., Ne, 11e compagnie; D..., Ne, 11e compagnie; P. R..., Ne, 11e; B. C..., Ne, 11e.

« Souvenir de notre passage à N.-D. de L..., le 17 juin 1915. »

Des cavaliers aussi sont venus à l'oratoire, mais à pied sans aucun doute, en attendant qu'ils y reviennent et le dépassent bientôt au galop de leurs montures.

« Remerciements à Notre-Dame de Lourdes. Qu'elle nous préserve jusqu'à la fin de cette maudite guerre, comme elle nous a préservés jusqu'à ce jour.

« Veillez sur nous. — T... Julien, cavalier; T... Émile, sous-officier, natifs des Vosges.

« Ne régiment de chasseurs à cheval, le 30 décembre 1914. »

Je restai longtemps sous les hêtres, poursuivant ma lecture...

Que faire d'un pareil trésor? Pas un instant l'idée ne me vint de m'en considérer comme le propriétaire. Et cependant il fallait le soustraire au gaspillage.

Je levai les yeux. A travers les troncs d'arbres se profilait la crête de Notre-Dame-de-Lorette, et, par l'imagination, je me représentai là, tout à la pointe de l'éperon, l'imposante basilique qui, très certainement et d'ici peu, serait construite sur cet

immense ossuaire, à la place de l'ancienne chapelle, invitant d'un geste incessant à prier pour les milliers de braves tombés ici pour la France. Sans conteste, c'est là-haut que se trouvait le titre de propriété, et mon devoir très net était de conserver ces reliques pour les archives de ce futur sanctuaire. En attendant, j'en ferais dresser plusieurs copies, dont l'une serait immédiatement remise à l'intrépide évêque de l'Artois, Mgr Lobbedey.

Ainsi fut fait (1).

Et maintenant, pour les mettre en sûreté, je me suis séparé des originaux ; je n'ai plus avec moi qu'une de ces copies. Je viens de la relire. Mais faut-il avouer que, dans ces lignes calligraphiées d'une main très sûre, je n'ai presque rien retrouvé de l'intense émotion qui m'avait saisi en face des chiffons sales et déchirés, dont la détresse évoquait aux yeux l'aspect même des « poilus » suppliants qui les avaient rédigés ?

Et qui sait si, après la guerre, les signataires de ces billets ou leur famille ne seront pas heureux de venir baiser ces souvenirs, en reconnaissant, dans l'acte de foi qui les inspira, soit la cause de

(1) Bien m'en prit d'avoir retiré ces *ex-voto*. Dix jours plus tard, un obus, arrivant de plein fouet sur l'un des montants du portique, épanouissait sa nappe de fer à l'intérieur de la chapelle, descellait les vitraux, brisait en partie la statue et, sous les yeux du capitaine L..., qui restait indemne, criblait d'éclats et tuait un de ses lieutenants. Quand j'y retournai quelque temps après, ce n'était plus qu'une ruine.

leur préservation, soit un motif d'espérance pour adoucir les larmes versées sur de chers disparus?

§ 2. — LEURS PAROLES

Ceux qui prient ainsi savent souffrir en chrétiens et, quand il le faut, admirablement mourir.

Que de fois, à l'aube d'une nuit passée auprès des blessés et des mourants, j'ai regretté de ne pouvoir me rappeler les mots si simples, si sublimes, par lesquels ils avaient accueilli l'offre des « suprêmes consolations », cris du cœur où rien n'est pour la parade, et livrant dans leur spontanéité toute fraîche le fond le plus réel des intimes pensées. Dans ces moments, on n'a pas le temps de « s'étudier », pas le temps de s'attifer, — d'ailleurs y songe-t-on ? — L'âme laisse jaillir en une phrase son trésor le plus caché. Et c'est si beau, que je me suis surpris souvent à bénir devant Dieu et à exalter la mère ou le prêtre dont les enseignements avaient jadis formé les premiers germes de ces richesses vivantes.

Et pourtant, quand j'essayais de me rappeler ces paroles, la mémoire était rebelle, ou si j'arrivais à les reproduire, je me trouvais seulement en face de mots secs et décharnés, ou bien au con-

traire soufflés de rhétorique ; j'avais oublié le contexte, la question qui avait amené la sublime repartie, et toujours il y manquait l'expression humaine et le son de la voix... Dans l'immense chaos, pourtant, quelques-uns ont surnagé.

Voici un brancard sur lequel on achève de panser un bombardier; le visage disparaît presque entièrement sous l'ouate et les bandages ; le major se penche à mon oreille : « Affreuses blessures par grenades : un œil arraché, l'autre presque sûrement perdu. » Des vingt camarades présents, pas un ne parle. Bien qu'habitués à de pareils spectacles, on les devine encore saisis d'horreur et de pitié par la plaie qu'ils viennent de voir. Comment ce malheureux va-t-il accueillir ma visite, surtout en public, devant tant de monde? Je m'incline un genou en terre, bien près du pauvre visage.

— C'est l'aumônier, mon petit, qui vient te dire bonjour.

O merveille! je vois les deux mains inertes qui se cherchent l'une l'autre, se joignent dans un geste de prière, et se lèvent vers moi.

— Oh! monsieur l'aumônier, que je suis content!

— Tu souffres beaucoup ?

— Je n'y pense pas.

Et prenant les mains qu'il me tendait, je m'approche plus près encore de son oreille :

— Est-ce que tu as pensé à faire ta prière depuis que tu es blessé?

— Oh! oui, allez, et *même que j'ai bien remercié le bon Dieu.*

Je ne sus que répondre. Remercier, dans une circonstance où tant d'autres auraient eu peine à réprimer une plainte, peut-être même un blasphème!

C'était un Lyonnais; de suite, il se mit à me parler de Fourvières. Les yeux morts semblaient en contemplation devant la sainte colline et la basilique de là-haut. Touchante coïncidence! quand je voulus voir le nom inscrit à son poignet, je m'aperçus que, sauf une lettre, ce fils fidèle de Marie portait le même nom que sa Mère du ciel; et comme il fut heureux quand je lui en fis la remarque!

Durant la nuit qui suivit la terrible attaque du 16 juin, je me trouvai seul par une obscurité profonde, au milieu d'un carrefour de tranchées récemment conquises, en compagnie de trois mourants. Deux n'avaient déjà presque plus la force de parler. Quand je me tournai vers le troisième, j'entendis ses lèvres qui remuaient.

— C'est l'aumônier, petit.

— Quelle chance! justement, je priais. Je souffre tant! Je voudrais trop mourir; est-ce que c'est un péché, dites?

Quel genre de blessé avais-je devant moi? Vite,

un coup de lampe électrique, rapide, pour ne pas nous faire repérer, en formant abat-jour avec la paume de la main. Pauvre ami! ce n'était plus qu'un tronçon d'homme; une jambe était partie, l'autre pendait, paquet de drap sanglant et terreux enveloppant des os broyés.

Sous le même éclair, j'avais regardé le nom; c'était un de ces noms bretons dont la sonorité rappelle trop le mot *d'Armor* pour qu'on les oublie jamais.

Le cher enfant avait remarqué mon examen.

— Monsieur l'aumônier, croyez-vous que je puisse vivre?

— Mon petit, tu sais, moi je ne suis pas médecin. Il faut toujours espérer, mais s'il te fallait mourir, cela t'ennuierait-il?

— Oh! non, au contraire.

— Tu iras voir le bon Dieu.

Il y eut un silence.

— Comme ça? Tout de suite? Oh! non.

— Et pourquoi pas?

— Oh! monsieur l'aumônier, je ne le mérite pas.

— Comment, n'as-tu pas fait ton devoir?

— Si, si, autant que j'ai pu, mais comme les autres, pas mieux.

— Et maintenant, tes souffrances, est-ce que tu les acceptes?

— Oh! oui, toutes.

— Pour l'expiation de tes fautes ?

— Oui.

— Pour la France?

— Oui, pour la France.

— Pour tes parents?

— Oui, pour tous.

— En union aux souffrances de Notre-Seigneur.

— Oh! oui!

Et en disant cela, de quel cœur il pressait sur ses lèvres le crucifix que je lui tendais!

— Mais alors, mon petit, pourquoi ne veux-tu pas aller au ciel tout droit?

— Je ne sais pas... Si vite! Je ne croyais pas qu'on pouvait. Alors, peut-être dans quelques minutes?

— Peut-être...

— Oh! que je suis content!...

Et pour endormir sa souffrance, il se remit à prier, tandis que je procédais sur ses chers membres meurtris aux suprêmes onctions.

En de pareils moments, je ne sais quel désir vous prend qu'un obus vienne et vous broie, afin d'accompagner celui que l'on console. Il semble qu'accroché à une âme aussi belle, on monterait plus vite et plus droit. Illusions peut-être; là surtout, il faudrait être digne.

A côté de ces admirables sentiments, bien pâle apparaîtra, quoique j'en aie été sur le coup extrême-

ment touché, cette supplication rimée que je recueillis un soir sur les lèvres mourantes d'un artilleur. Il venait de recevoir, en pleine connaissance, les derniers sacrements. Comme je lui présentais le crucifix : « Oh! » soupira-t-il avec ferveur en le baisant; et distinctement, il murmura une prière dont l'originalité, et la cadence très nette, m'aidèrent à retenir du moins quelques-unes des premières assonances :

O mon Jésus mignon,
Venez avant que ce soit long!
Si je ne gagne plus mon pain,
Qui donc le donnera aux miens?

Dans une circonstance analogue, mais au fond d'une *cagna*, un petit chasseur grièvement atteint me confia qu'il n'était pas baptisé.

— Comment le sais-tu?

— On me l'a toujours dit.

— Tu as d'autres frères?

— Oui.

— Baptisés?

— Pas plus que moi.

— Pourquoi?

— Le père disait qu'on n'avait pas le temps.

— Et maintenant, tu voudrais?

— Oh! oui, mais... ça va vous déranger.

— Penses-tu! Et qu'est-ce que tu sais de la religion?

— Ce que vous disiez à l'église.

— Tu y venais?

— Tous les soirs.

— Mais alors, pourquoi ne m'as-tu pas demandé plus tôt?

— Je n'osais pas, j'avais honte.

L'instruction fut vite complétée, je lui fis renouveler devant témoin son désir du baptême. Mais quel tremblement dans les mains du jeune séminariste que je chargeai de projeter sur le front du néophyte, pour me guider, les faisceaux d'une petite lampe! Et je ne tremblais sans doute pas moins que lui, en répandant sur ce front illuminé l'eau régénératrice.

Comment dire enfin l'émotion qui vous saisit, lorsqu'on trouve parmi les reliques d'un de ces chers petits une lettre comme celle-ci, que la famille m'autorise à publier :

« La personne qui trouvera cette lettre s'il vous plait l'envoyez à mes parents.

« Cher papa chère sœur et cher frère Depuis le 10 août que je combat pour le salut de la France et de la patrie j'ai toujours fait mon possible, pour me conduire comme il faut j'ai été et ne suis pas parfait mais priant Dieu matin et soir pour m'aider à me donner le courage nécessaire j'espère que le Bon Dieu me pardonnera.

« Tomber au champ d'honneur je meurt en me reconcilliant avec Dieu et le prie de me donner le

courage de supporter l'agonie et ma dernière pensée est pour vous tous chers parents oncles tantes cousins et cousines dont je vous envoie mon dernier adieu.

« Priez pour moi je prie pour vous consolez-vous, c'est le Bon Dieu qui le veut, on se retrouvera tous au Paradis là où on aura le bonheur.

« Lucien, votre fils qui tombe en chrétien. »

Encore une fois, bénies soient les mères dont la formation a su faire germer dans l'âme de leur fils des sentiments d'une si haute valeur morale!

§ 3. — L'ABBÉ JOSEPH RÉGAT, SAVOYARD

Il faut se borner. Je terminerai par la fin héroïque d'un jeune sous-lieutenant savoyard, qui ne passa pas même quinze jours sur le front et sut en si peu de temps conquérir l'admiration de tous.

D'apparence malingre, l'abbé Régat avait été jadis exempté après quelques mois de service militaire. Récupéré d'hier, il avait voulu, « pour mieux servir », devinant la pénurie d'officiers où la France allait se trouver, suivre les cours des E. O. R. Et c'est en cette qualité qu'il nous arrivait au Nᵉ bataillon de chasseurs, après les furieuses attaques des 25, 26 et 27 septembre, où

tant de chefs, en effet, avaient jalonné de leur corps la légère trouée faite dans les lignes allemandes.

Très réservé, timide à l'excès, il n'avait rien de ce qui inspire de prime abord la confiance au soldat. On m'avait prévenu que, parmi les nouveaux arrivés, se trouvait un prêtre, et j'allais plein de joie à sa recherche; un prêtre! quelle bonne aubaine! le premier que la Providence nous envoyait. Quand je le rencontrai, faut-il dire, à ma honte, que j'eus comme un instant de déception et d'inquiétude? La parole était hésitante et les paupières avaient un battement nerveux qui donnait au regard une indécision pénible; quelle figure allait-il faire au milieu du corps d'élite où il entrait? — Fou que j'étais! Heureusement, un autre, plus habitué à juger les hommes au premier coup d'œil, allait mieux l'apprécier.

Ayant à peine fait quelques mois de service, Régat était en droit d'espérer poursuivre sa formation, comme second ou troisième de compagnie, sous les ordres de chefs expérimentés. Mais de ceux-là, depuis les attaques de la semaine précédente, il ne restait pas assez pour en fournir même un seul à chaque compagnie. Et par la force des choses, quand après trois jours de repos — de repos? — il nous fallut, le 4 octobre, remonter en première ligne au fameux bois en Hache, le sous-lieutenant Régat, vicaire aux Allinges quelques mois encore

auparavant, se trouvait commandant de compagnie dans un bataillon de chasseurs deux fois cité à l'ordre du jour depuis le commencement de la campagne. Et pour le seconder il n'avait avec lui pas un seul officier, point d'adjudant, mais en tout et pour tout quatre sergents, dont deux nouveaux venus. Dans ces conditions, et vu l'insécurité du secteur, il ne pouvait guère songer à la consolation de célébrer la sainte messe. Aussi, tous les jours je m'efforçai de lui porter, matin ou soir, la sainte communion. Il en fut ainsi le 5, le 6 et le 7.

Or, le 10, un dimanche, alors que le bataillon, de nouveau fort éprouvé, comptait sur la relève, j'appris que le lendemain soir une attaque devait avoir lieu et que, parmi les deux compagnies désignées pour marcher en tête, se trouvait la 6e, celle du lieutenant Régat.

Le service dominical dans les « tranchées de soutien » avait empêché le matin ma visite quotidienne. De suite après déjeuner, je partis avec le commandant de l'autre compagnie d'attaque — la 1re — qui allait faire sa reconnaissance.

Le soleil et le vent avaient asséché les boyaux détrempés par les pluies torrentielles des jours précédents. Le ciel était admirablement limpide, tellement que vers quatorze heures un terrible bombardement se déclencha tout à coup. Les Alle-

mands redoutaient-ils une attaque pour ce soir-là? En tout cas, ils étendaient un tir de barrage en règle sur tous les boyaux d'accès. A plusieurs reprises, il fallut nous garer pour laisser passer le gros des rafales et n'avait été celui qui attendait là-bas la visite divine, je n'aurais jamais osé enfreindre la consigne formelle de la brigade, ordonnant de se murer systématiquement sous terre au cours des bombardements.

La compagnie de Régat avait changé d'emplacement. Il fallut la chercher : et naturellement personne pour me renseigner. Au carrefour, là où le boyau débouche dans un chemin creux formant tranchée de deuxième ligne, à côté d'un entonnoir qu'un obus vient de creuser, un chasseur est étendu de tout son long sur le visage. Nouvel arrivé, sans doute, il a commis l'imprudence de sortir, malgré les ordres, et sans son casque; un éclat vient de pénétrer au-dessus de sa tempe gauche (1). Je me penche : c'est un des quatre sergents de la 6e. Allons! Régat n'en aura plus que trois demain pour mener son affaire; mais dans son cœur il aura le « Roi des sergents », que je lui amène.

Le lieutenant était dans son gourbi; pour y

(1) Transporté de suite par les soins de nos dévoués brancardiers, le sergent H.. était trépané le soir même à l'ambulance de H.., mais, hélas! y succombait deux jours après.

trouver place, je dus attendre dans le boyau que son ordonnance se fût, à quatre pattes, tiré de ce trou de renard. Il était très calme et lisait avec soin de longues feuilles polycopiées à l'encre violette — son ordre d'attaque du lendemain évidemment. Il me salua joyeusement et lorsque je voulus déposer le saint Sacrement sur une planchette qui formait saillie, je crois me souvenir qu'il commença par glisser sur le bois rugueux ces papiers, qui, parce qu'ils lui dictaient son devoir, apparaissaient nettement à ses yeux de prêtre comme porteurs de la volonté de Dieu. Ce serait une première nappe pour la sainte custode, plus précieuse au cœur du Maître que les plus fines batistes; et quel symbole du pacte passé entre Jésus et son prêtre!

Ce qu'il me dit alors, je n'ai pas le droit de le répéter; mais je sais très bien que, lorsque j'eus achevé ma confession, — car je la fis à mon tour, — je reçus de lui, relativement à mes fonctions dans ce milieu militaire où je l'aurais cru si novice, des conseils empreints de la plus haute maturité.

L'attaque était fixée pour le lendemain à seize heures quinze. Dès le matin, Régat va trouver le capitaine D..., chargé de conduire toute l'affaire. « Vous me connaissez, dit-il, je suis tout neuf dans le métier. Quel est mon devoir précis? De ma personne, ce soir, que dois-je faire? »

« Tout d'abord, me raconta depuis le capi-

taine D..., de qui je tiens tous ces détails, je ne lui dissimulai pas — ce que le commandant m'avait redit peu de temps avant — que l'opération était très difficile. Puis j'ajoutai : Vous êtes seul officier ; partir en tête, c'est laisser la moitié de vos chasseurs sans commandement. Votre devoir est donc de lancer la première vague : et si elle progresse, — car sinon ce serait inutile, — vous partirez avec la seconde.

« A ces mots je vis Régat réfléchir un instant, uniquement soucieux du meilleur succès et comme s'il n'eût pas été lui-même en cause ; puis très calme, il répondit : « Mon capitaine, je ne crois pas. Précisément parce que je suis seul officier, si je ne pars pas avec la première vague, ça ne décollera pas. Si vous voulez, je partirai en tête, cela vaudra mieux. »

« J'admirai cette belle crânerie : c'était si français ! et sachant l'état des cadres — trois sergents ! — je ne crus pas devoir m'opposer à sa décision ; mais c'est lui qui le voulut. Et probablement il avait raison ; peut-être fallait-il cet exemple pour entraîner le reste... »

Son attaque devait partir de la tranchée des mitrailleuses. Longtemps à l'avance, Régat s'y trouvait, réglant les derniers dispositifs, plaçant chacun, indiquant l'objectif à atteindre, disant à tous le petit mot d'encouragement : « Vous allez voir, cette fois, ça va marcher. Ils ne s'y attendent

pas, ils vont être surpris. En cinq minutes on y sera... » « Tout comme aurait fait le père K..., » me disait un vieux chasseur, évoquant le souvenir de l'un des capitaines les plus populaires de la 6e compagnie, qui avait eu la poitrine défoncée lors des offensives du 16 juin. Le prêtre avait même fait mieux que ce que « le père K... » aurait pu faire; très simplement, à tous ses chasseurs qui le désiraient, il avait offert et procuré le bénéfice d'une dernière absolution.

Le chronomètre en main, il attendait : seize heures dix; plus que cinq minutes : onze, treize,... quinze : houp! il est le premier sur le parapet, fait un signe, sans un mot et... ça décolle merveilleusement! D'un bond, l'on atteignait la sape intermédiaire; très maître de lui, Régat l'organisait. La seconde vague partait à son tour et, malgré les mitrailleuses allemandes dont le *tac-tac* impressionnant s'était subitement déclenché, malgré les fils barbelés, au milieu des chicots d'arbres, parmi les troncs déracinés, les trous d'obus, les cadavres des jours précédents, un enchevêtrement de ronces inexprimable, nos chasseurs pénétraient dans la tranchée convoitée, en chassaient l'ennemi et s'y maintenaient.

Mais le lieutenant n'était plus là. Tué? Blessé?

Des bruits contradictoires circulaient. En tout cas, on l'avait vu tomber : mais où? Le commandant de l'autre compagnie, sous-lieutenant aussi,

venait d'être également frappé. Son regard vif à l'ordinaire et ardent de fièvre avait encore brillé cette soirée-là d'une lueur particulière. Quatre fois on l'avait vu, sur un autre point que Régat, aller et venir de la tranchée conquise à l'arrière, enchaînant chaque fois de nouveaux renforts à ses yeux de flamme. A la quatrième, il avait été tué, et maintenant on rapportait son corps.

Au poste de secours de la tranchée des Saules où confluaient les blessés des différents secteurs, j'appris la disparition de Régat. De notre droite, où le Nᵉ d'infanterie avait, presque sans perte, très brillamment participé au combat, j'avais la certitude qu'on n'amènerait plus de blessés graves, je pouvais donc aller; et, en prenant pour *monter* au bois le boyau régulièrement affecté à la *descente*, j'aurais chance de croiser tous les convois et de ne manquer aucun blessé qui aurait besoin de mon ministère.

J'avais compté sans un autre convoi, que l'on n'est malheureusement pas habitué à rencontrer tous les soirs de bataille... Par le boyau de descente, une longue colonne de prisonniers allemands, de fait *descendait* et m'empêchait *de monter*. Embouteillé dans un garage, je fus contraint de les regarder passer. Ils étaient habillés de neuf; à la lueur pâle de la lune, je distinguai, sur leur patte d'épaule, l'une des inscriptions de la garde impériale : *I. A.* entrelacés. Je sus depuis qu'on

avait trouvé sur plusieurs une proclamation de Mackensen, qui, en les arrachant aux marais de Pologne où ils se trouvaient encore la semaine précédente, les conviait à aller moissonner sur le front occidental de nouveaux lauriers.

Le défilé me parut interminable.

En réalité, il n'y en avait pas plus de deux cents, mais à chaque nouveau je songeais : « Que devient Régat? »

Enfin, voici le dernier, c'est un capitaine de la garde, dominant tous les autres de la tête, très haut, d'une forte carrure, qui conserve même dans la défaite, même sous la fine bruine qui commence à tomber, une belle allure très fière. Nos petits chasseurs sont moins grands et cependant « ils l'ont eu »; ce n'est pas toujours le colossal qui triomphe.

Derrière, ce sont nos blessés, les vainqueurs de la soirée, blessés légers qui se racontent à haute voix les incidents du combat. En les croisant, j'interroge sur Régat. Quelqu'un me répond : « Il est tombé à côté de moi. — Où? — Ah! dame, c'était là-haut, près d'un arbre, dans un trou d'obus, derrière les fils de fer. » Des arbres, des trous d'obus, des ronces barbelées,... cela manquait de précision.

Nous approchions. Émergeant de trous noirs, on devinait de petits groupes se partageant hâtive-

ment, à la fortune de la cuiller, et sans perdre de vue leur fusil, des « percots » de patates. Je continuais mes interrogations, mais sans plus de succès; toujours même incertitude. Et cependant on avait cherché; un caporal et un sergent avaient fait spécialement dans ce but le tour des lignes.

Dans l'obscurité, soudain, une voix m'interpelle : « Ah! c'est vous, monsieur l'aumônier. Régat est là-bas, le genou brisé. Je l'ai vu, je lui ai serré la main dans son trou d'obus. Il a été splendide, vous savez. »

C'était le commandant.

Je ne voudrais froisser l'amour-propre d'aucune autre arme, mais enfin, il me semble qu'il faut avoir été chasseur, pour comprendre tout ce que renferme de vertu magique, réconfortante, ce mot : « le commandant ».

De savoir que le commandant avait vu Régat, le calme se fit subitement en moi, j'allais sûrement être renseigné, et de façon précise.

— Pour le retrouver à coup sûr et vite, mon commandant, que faire ?

— Le plus simple; allez trouver le capitaine D..., il vous donnera un agent de liaison pour vous conduire aux pionniers qui creusent la sape de raccord; là, vous demanderez au chef d'équipe; c'est à quelques mètres à gauche.

Cinq minutes après, précédé de mon fidèle séminariste, j'étais au milieu des pionniers. Escalader le parapet fut chose aisée, il ne venait pas encore à hauteur de la ceinture. Mais sitôt au-dessus, quel fouillis inextricable! le pied s'enfonçait dans un sol mou, fraîchement remué par la pioche, — ou par l'obus, — puis il se heurtait à un chicot de chêne fortement enraciné, à des chevaux de frise, à des armes brisées; on butait et la main s'écorchait à un hérisson rouillé, ou s'appuyait à un cadavre ancien.

Heureusement, — sinon pour les risques, du moins pour la rapidité de l'entreprise, l'éclairage était parfait. A chaque instant des fusées s'élevaient, faisant jaillir leur « pchchî » impressionnant à quelques mètres de nous, soit en avant chez l'ennemi, soit en arrière. Nulle interruption entre elles, si bien que sur tout le taillis s'épandait une lueur crue, assez semblable à celle d'une lampe à arc, mais lueur ambulante, qui faisait se mouvoir les troncs déchiquetés et leur donnait un aspect de vivants en marche.

Le lieutenant Régat était bien là, étendu sur la pente d'un petit entonnoir. Comme il était pâle et comme son visage était contracté! Dans un regard il sut mettre toute sa joie de nous voir. Mais ce n'était pas le moment de causer : une contre-

attaque était à craindre. Il fallait l'emporter... Hélas! point de brancard; et l'on ne pouvait attendre. « Prenez une toile de tente, dis-je, au moins jusqu'à la sape, c'est le seul moyen. »

On le fit; mais lorsqu'on dut toucher au genou brisé déjà raidi, le pauvre blessé ne put retenir un gémissement et ses traits se crispèrent davantage.

« C'est le moment de souffrir, lui dis-je à l'oreille.

— Oui, oui, tout ce qu'il faudra, mais c'est plus fort que moi, n'en tenez pas compte.

A ce moment, on vint m'avertir que quelques mètres en avant, un agonisant râlait. « Monsieur l'aumônier, au bord du trou où il est, j'ai accroché un mouchoir à une ronce pour vous guider... et puis, quand on s'arrête, on l'entend respirer. » Charmant petit, je n'ai jamais su le nom de celui qui m'avait ainsi prévenu; mais ce sont des services que Dieu lui-même se charge de récompenser. J'y allai bien vite, laissant les bons Samaritains achever auprès de Régat leur délicate besogne.

Dans la tranchée conquise, se trouvaient aussi des mourants. Je m'y glissai en suivant la sape amorcée, enjambant à chaque pas des dormeurs qui, sans lâcher leur outil, prenaient à terre un quart d'heure de sommeil, en attendant leur tour de piocher. Des blessés que je vis là et pus administrer, quatre au moins ne devaient pas être rap-

portés vivants au poste de secours. Mais chez les vivants, quelle bonne humeur! Et quelle ardeur pour organiser, sous la direction du sous-lieutenant H..., la conquête de la soirée. Encore un jeune, ce sous-lieutenant que les événements amenaient à vingt ans — et dans quelles circonstances! — à faire provisoirement fonction de chef de compagnie.

Ce fut lui qui me valut de revoir, dès le lendemain, Régat à l'ambulance. Vers la pointe du jour, tandis qu'il profitait des premières lueurs pour examiner en tête de sape les « possibilités » de sa situation, il reçut au crâne un éclat de grenade. La plaie était pénétrante et rendit presque aussitôt l'usage de la parole très difficile. Impossible surtout de le coucher sur un brancard, ni d'appuyer sa pauvre tête. Soutenu par deux chasseurs, il voulut faire à pied les 6 kilomètres de boyaux et de sentiers qui nous séparaient des autos d'évacuation; et là, je fus admis à monter à ses côtés, pour lui servir d'oreiller, jusqu'à l'ambulance de H...

J'eus la joie d'y retrouver le lieutenant Régat extrêmement faible et souffrant beaucoup. Arrivé au milieu de la nuit, il avait eu de suite le genou nettoyé à fond par les chirurgiens de garde et soigneusement pansé : on espérait sauver la jambe.

Quarante-huit heures plus tard, il fallait renoncer à cet espoir. Quand je le revis dans la soirée du 15 octobre, l'amputation avait été faite et l'avait laissé tellement affaibli que, malgré ses souffrances et les brûlures occasionnées par la plaie, on n'osait pas le mettre sur un brancard pour refaire son lit. Mais le moral restait indemne : « Je suis dans la saumure », me disait-il en essayant de sourire.

Lorsqu'on sut que je revenais de voir Régat, beaucoup se pressèrent autour de moi pour réclamer de ses nouvelles. « Vous verrez qu'il s'en tirera, me dit un capitaine; il s'en tirera même très bien... Et, somme toute, il aura eu la plus belle des carrières qu'on puisse rêver dans cette guerre. Il n'en a pas subi les horreurs, avec les piétinements dans l'eau et les cantonnements malsains. Il n'a pas vu de retraite. Il n'a pas connu l'insuccès : dès son premier engagement, c'est une victoire... Tout le monde n'a pas pris une tranchée, vous savez, même après quinze mois. Que voulez-vous de plus?... La jambe, oui, c'est vrai; mais ça se remplace. Et puis, il aura la croix, la palme. La croix sur une jambe de bois! songez, pour plus tard, à l'influence que cela lui donnera. Ce sera le curé le plus coté du diocèse, vous verrez ça... »

Hélas! c'est seulement du paradis que Régat devait être ce curé. Le choc opératoire avait été trop violent. La nature, déjà peu vigoureuse

par elle-même, n'avait pas eu la force de réagir.

Vers le 20 octobre, assisté du doyen de H... et des quelques confrères infirmiers, qui avaient tout essayé pour adoucir le mal, le généreux prêtre achevait de souffrir. Je n'étais pas là. Après quatre nuits de repos, le bataillon était remonté au fameux bois en Hache, reprendre son poste d'avant-garde. Et nul de ceux qui gravirent derrière ce corps mutilé la colline abrupte où se trouvent l'église et le cimetière de H... ne connut la leçon d'héroïsme donnée par ce vaillant, quand il avait dit : « Je partirai en tête, cela vaudra mieux ! »

Avant la fin toutefois, le commandant avait eu la joie d'aller épingler, sur la chemise du mourant, le ruban dont la couleur signifie la reconnaissance du pays pour le sang versé, accompagné de la croix de guerre avec palme, l'un et l'autre motivés par la citation suivante :

LÉGION D'HONNEUR

Pour chevalier :

« M. Régat Joseph, sous-lieutenant à titre temporaire au Ne bataillon de chasseurs à pied :

« Officier d'une haute élévation morale. A fait preuve, le 11 octobre 1915, d'une bravoure et d'une abnégation admirables. Très grièvement blessé en entraînant sa compagnie, a été amputé de la cuisse gauche. »

Mais le plus bel éloge qui, à ma connaissance, ait été fait du lieutenant Régat, je l'entendis un jour à table, à la popote, alors qu'on espérait encore le sauver. J'ai encore dans l'oreille ces phrases courtes et martelées : « Monsieur l'aumônier, Régat a été épatant, vous savez, épatant... Il ne connaissait pourtant rien du métier militaire..., ah! si! le devoir : c'était un prêtre... Les prêtres, c'est leur affaire, ça, le devoir : ils le prêchent... J'en connais deux qui ont fait leur demande pour venir au bataillon; cela n'a pas abouti : c'est dommage. »

Paroles que les confrères de Régat ne peuvent enregistrer sans rougir. Elles expriment tellement moins ce qu'ils sont que ce qu'ils doivent être, et ce que le peuple chrétien attend qu'ils soient, toujours!

* * *

Au reste, pour toutes les catégories de combattants, quelles qu'elles soient, les résultats de l'observation sont les mêmes.

Quand on pénètre au fond des âmes, on s'aperçoit que beaucoup, durant cette guerre, ont trouvé dans leur croyance — parfois reconquise, ou ranimée — et dans la pratique religieuse, la force de *mieux* accomplir leur devoir. Prier, souffrir, mourir : triple ascension, pour elles, sur la route du sacrifice austère.

Un vénérable religieux, très entendu en œuvres ouvrières, me racontait récemment avoir joint à tous les petits paquets de Noël destinés à ses jeunes gens mobilisés, un Enfant Jésus de cire; dans leurs tranchées boueuses, cette fraîche apparition avait délicieusement réveillé en eux leurs impressions d'enfance, avec ses souvenirs de la crèche, de la messe de minuit et des arbres de Noël. Or, arrivant en permission quelque temps après, l'un d'eux lui avait avoué, triste et bien penaud, qu' « un accident de marmite était survenu là-bas, qui avait tout brisé son petit Jésus ». Mais, ajoutait-il vivement, en tirant de sa poche une enveloppe de *pansement individuel*, « voyez, j'en ai conservé là dedans tous les morceaux. »

En écoutant l'autre jour cette histoire, si digne d'inspirer un nouveau chapitre de la *Légende dorée*, je songeais : n'est-ce pas un symbole de ce qui s'est passé pour beaucoup de nos chers soldats? Eux aussi avaient reçu dans leur enfance, de leurs mères ou de leurs prêtres, non pas seulement entre leurs mains, mais gravée au plus intime de leur âme, l'image du Christ, par le baptême et l'éducation chrétienne. Et puis, des accidents sont survenus : ambiance, fréquentations, lectures, à l'école, à l'atelier, qui ont brisé cette image. Or, bien souvent, au cours de cette horrible guerre, il est arrivé que, chez les âmes de bonne volonté, ces morceaux se sont rejoints et — mieux encore

— que, sous l'influence de la grâce divine, ils ont repris une vie nouvelle. L'image de Jésus-Christ y a reparu, compagne de route pour la rude étape.

Et c'est de cette merveille qu'on est l'heureux témoin quand on pénètre au fond des âmes.

Georges G...,
Aumônier militaire au N° bataillon de chasseurs.

5. — *Le prisonnier.*

Le boyau de notre poste d'écoute serpentait sous bois. Celui de l'ennemi montait la pente d'une prairie jusqu'à la lisière. Ces deux vipères humaines, aux replis gonflés de plusieurs sortes de mort, avaient posé leurs têtes plates à quarante pas l'une de l'autre, dans les buissons de leurs réseaux, et leurs yeux invisibles s'épiaient nuit et jour. Jusqu'à minuit, nous avions reçu là des torpilles, de ces torpilles qui ont la forme et la grandeur d'un seau à charbon; elles tombent gauchement, attendent trois secondes, puis éclatent en faisant beaucoup de bruit et un petit trou. Ils en ont d'autres qui sont mieux.

A deux heures du matin, un guetteur entendit grincer le fil de fer, et vit une ombre le franchir. Il cria d'une voix forte : « Halte là! Qui vive?... Aux

armes! » L'ombre s'aplatit. Elle n'était pas entre les deux postes, mais en arrière du nôtre. C'était dangereux de tirer, car évidemment tous les guetteurs en alerte dépassaient du buste le parapet. Le caporal suivit donc le boyau jusqu'à se trouver en face de l'ombre, et, au jugé, lança trois grenades. La première éclata, les autres ratèrent. Après l'explosion, on n'entendit plus rien.

Au bout d'une demi-heure, une sorte de plainte arrivait de l'autre côté des fils de fer — un gémissement qui fit tressaillir les chasseurs.

Leur gibier, blessé, était là, à portée, caché par la nuit. L'effort de repasser le réseau avait dû le faire s'évanouir. Il y avait des chances pour que sa patrouille fût à plat ventre autour de lui. Il était d'ailleurs sous les grenades du poste allemand. Crânement, deux sergents et le caporal enjambèrent le réseau.

Au fond d'un cratère fait par un obus lourd gisait une forme. En les voyant, elle fit un cri. « Tu vas te taire, ou je te zigouille », dit l'un qui fit voir un large couteau. « Ouste, enlevez-le. » Les trois hommes empoignèrent bras et pieds du blessé qui n'était pas lourd, sans oublier la grenade qu'il tenait et le poignard qu'il avait jeté.

On se passa le corps par-dessus le champ de ronces, et l'on sauta dans le boyau. Le plus sur-

prenant est que le poste ennemi n'ait pas bougé. Il fut au-dessous de tout.

« Je suis un feldwebel », avait dit le prisonnier d'abord. Puis, les yeux fermés, il s'isola dans sa douleur qui lui arrachait des plaintes.

Au matin, on le porta jusqu'au poste de secours, qui se tenait dans une cave; et le docteur, avec des gestes adoucis, se mit à couper ses vêtements. Au fur et à mesure, on se les passait au dehors, pour les palper. Sa tenue était judicieuse : ni tunique, ni papiers, ni rien qui pût être un indice. Ses bottes étaient de cuir souple comme un gant, son gilet de peau de daim, une longue cagoule parfilée de fils verts descendait aux chevilles. Dans les poches, une petite glace à l'aigle rouge et noir, une montre quelconque, un porte-monnaie usé.

Du haut de l'escalier, on voyait, au fond de la cave, le corps étendu sur une table, entouré d'infirmiers qui tamponnaient les blessures. Il y avait un trou rouge au genou gauche, trois sur la jambe droite, un au flanc droit. Il parlait un français pur, en cherchant ses mots. Il disait : merci.

Quand il fut vêtu de bandelettes, ainsi qu'une momie, et qu'on eût tendu sur lui sa cagoule, le capitaine descendit les marches et se pencha sur ce visage que les yeux fermés ne défendaient pas. Les joues étaient maigres, les lèvres minces, la

sculpture du front, délicate, le tout blanc comme du marbre : il avait dix-huit ans. La main qui battait l'air était fragile. Sans doute un étudiant qui, fier de son français, s'était proposé pour venir surprendre nos paroles.

— Souffrez-vous beaucoup?

La figure muette fit signe que oui.

— Notre soldat, reprit l'officier, qui est sorti avant-hier, est-il mort ou blessé?... Mort?

— Oui, répondit la tête.

— Blessé?

— Non, fit encore la tête aux yeux clos.

— Quel est le numéro de ton régiment?

Des plaintes reprirent.

La question est répétée en allemand.

Alors, des lèvres tirées, filtra ce présent expressif :

— *Ich sag' es nicht.* Je ne le dis pas.

Le capitaine ne se sentit pas l'âme assez basse pour tourmenter un mourant. D'ailleurs, l'état-major qui, à coups répétés de téléphone, réclamait le blessé, pourrait l'interroger. Sur une civière, le long du marais où caquetaient les poules d'eau dans les premières feuilles des saules, on l'emporta.

Opéré à l'hôpital, il mourut après trois jours. L'éclat de grenade avait perforé trois fois l'intestin. Sa plaque d'identité portait Gérard D... de Th..., rue Élisabeth.

— Il avait du *cran*, dirent les chasseurs.

Sa jeunesse et son courage méritent que sa mère apprenne, un jour, qu'il est mort noblement.

Frédéric DE B...,

Capitaine au Nᵉ bataillon de chasseurs à pied.

III

DANS LA FOURNAISE DE VERDUN

1. — La dernière barrière (26-29 février 1916).

Le 26 février 1916, dans la soirée, l'anxiété était grande au nord de Verdun. Sous un déluge d'obus, les Allemands avaient écrasé, durant la journée, le régiment qui défendait la croupe d'Haudromont. La nuit venue, les misérables débris de cette belle troupe avaient dû évacuer la position. La trouée était faite, la route de Verdun ouverte.

Ce même jour, d'autre part, les Allemands étaient parvenus, un peu plus à l'est, aux débris du fort de Douaumont. Dans la soirée, escomptant sa double victoire, l'empereur, par le télégramme lyrique que l'on sait, annonçait à ses sujets la chute imminente de l'imprenable forteresse et allumait dans leurs cœurs un enthousiasme immense, avec des espoirs sans bornes.

Chez nos chefs, l'anxiété était grande : pour nous, modestes troupiers, nous étions dans une ignorance complète de la situation réelle, et nous

avions passé la journée dans une sorte d'indifférence, et même dans une certaine tranquillité.

Amenés avant la pointe du jour dans un bois situé sur le flanc d'un vallon, nous formions (nous l'avons appris depuis) la réserve des troupes qui luttaient ce jour-là. Nous n'avions donc, en attendant le moment d'intervenir, qu'à contempler le spectacle.

Il fut vraiment intéressant et, pour notre premier jour de guerre vraie, d'une guerre de mouvements et plus seulement de positions, nous fûmes servis à souhait. Un régiment tout entier de 75 était aligné en plein air derrière la crête que nous avions devant nous. Dès le matin, les canons se mirent à donner avec entrain. Dans quel but précis se multipliaient ces coups rageurs formant, au-dessus de nos têtes, un grondement ininterrompu? Tir de barrage? Tir de démolition? Tir contre l'infanterie? Nous le sûmes jamais, et, du reste, nous ne cherchâmes pas à le savoir : le soldat n'est pas curieux! En tout cas, ce tir gênait les Allemands, car bientôt leurs marmites arrivèrent drues. Nous entendions le sifflement avertisseur, lent d'abord, puis s'accélérant rapidement, et, lorsque le sifflement était encore au-dessus de nos têtes, nous apercevions soudain, sur le flanc opposé, un sursaut, une flamme, un gros nuage noir et ensuite, longtemps après, nous parvenait une secousse formidable. Nous vîmes ainsi les

obus fouiller la croupe, avancer, reculer, battre à droite, à gauche, mais sans parvenir jamais à l'endroit où nous savions être les 75. Et toujours ceux-ci, acharnés, de leur voix rauque de dogues impatients, ripostaient aux longs abois des grosses pièces de l'ennemi. Constatant leur insuccès, les Allemands envoyèrent à cinq reprises des avions pour redresser leur tir. Leurs obus se rapprochaient un peu, mais jamais ils n'atteignirent nos artilleurs.

Nous passâmes ainsi la journée à compter et à apprécier les coups. Sans deux obus qui s'égarèrent dans nos rangs et y firent quelques victimes, nous eussions été plutôt divertis par le spectacle.

Le soir vient. Que va-t-on faire? Grave question, bientôt résolue. Nous allons coucher au bivouac pour garder le passage d'un ravin donnant sur la Meuse. La mesure était significative, mais nous n'y entendîmes rien.

A part une section qui doit veiller, nous dressons donc nos tentes sous les sapins, et nous nous endormons dans une quiétude parfaite. Brusquement, à neuf heures, branle-bas et ordre de départ. Il paraît que l'on va « occuper » ou « creuser » des tranchées, on ne sait au juste. Je recueille bien, du commandant Gaby, ce mot énigmatique : « Nous allons relever le Ne..., ou les Boches »; mais décidément mon intelligence est fermée, je ne comprends pas.

I

Nous marchons. Étape interminable et lugubre! Nous sinuons dans des vallons, à travers champs, dans des ravins; nous longeons des voies de chemin de fer; nous trébuchons sur des corps de chevaux morts, nous tombons dans des trous de marmites. Mais voici le canon bien proche! Ses obus ont l'air de nous chercher. Ils éclatent à droite, à gauche de la route. Heureusement ils n'ont garde de tomber juste. Un réflecteur, là-bas, sur notre droite, fouille la nuit. Pourvu que son pinceau ne s'arrête pas sur nous! Jamais encore je n'avais vécu nuit aussi sinistre. Les cœurs sont serrés.

Enfin nous arrivons à une ferme. Un homme de ma compagnie, originaire des environs, me la nomme. Je me souviens l'avoir vue sur la carte. Je « réalise » donc la situation et je vois enfin à peu près où nous allons.

La marche continue, morne et lente. Nous nous engageons dans un ravin aux bords escarpés et boisés. Là nous devons défiler un à un, à la file indienne, le long d'un sentier improvisé. Quelle fatigue! Il faut monter, descendre, se dépêtrer des taillis, se hâter pour ne pas perdre la file. Il faut

se garer des branches qui nous cinglent le visage, de l'eau qui gicle sous nos lourds souliers. L'obscurité est complète. Nos yeux, fatigués par trois nuits sans sommeil, cherchent en vain à la sonder. Ils perçoivent quelques vagues linéaments et aussitôt ils « construisent » les objets les plus fantastiques. Pour mon compte, je vois des maisons, des animaux, des hommes, qui s'évanouissent lorsque j'en approche.

A chaque instant des fusées s'élèvent, jettent subitement leur clair de lune éphémère, puis s'éteignent, nous laissant dans une obscurité plus complète. Sans discontinuer, le canon tonne sourdement, à tous les points de l'horizon. Devant nous, à courte distance, de nombreux départs. Des marmites viennent éclater sur les lèvres du ravin. Sommes-nous protégés par les pentes abruptes, ou bien les Allemands sont-ils simplement maladroits?

Mais une odeur étrange nous prend à la gorge. On dirait l'odeur de cadavres. Où sommes-nous donc? Et que sont ces taches étranges, indécises, que je vois là, sur le bord du sentier? J'écarquille les yeux, qui « construisent » toujours. Je fais effort pour ne voir que le réel. J'approche. On dirait d'un homme étendu, les jambes écartées : un cadavre! Un frisson d'horreur parcourt mon corps. Et cette tache-là? Tiens, elle a remué! C'est un blessé, couché sur un brancard, recouvert d'une

toile de tente. En voici encore un, encore un, et encore d'autres. Que font-ils là? Pourquoi les brancardiers ne sont-ils pas avec eux? Sans doute ils ont commencé leur tâche et vont revenir. Soudain, de la profondeur du bois monte un cri lamentable : « Brancardiers! brancardiers! » L'horreur est intense. Je voudrais courir au secours de ces malheureux, mais je dois me hâter pour ne pas perdre la file. Le cœur serré, je m'éloigne.

Nous reprenons la marche et de nouveau, tout en luttant contre un sommeil de plomb, écrasant, insurmontable, nous heurtons le sac de notre devancier, nous butons, nous pataugeons. Enfin nous voici dans une large clairière. Les compagnies qui nous précédaient s'y sont massées et déjà tout le monde dort. Il gèle; peu importe. Avant tout, dormir! Je m'étends et instantanément je tombe endormi. Bien vite pourtant je me réveille, glacé jusqu'aux moelles. Je fais quelques pas pour me réchauffer, puis, de nouveau, dormir!

Quatre heures du matin. Debout! J'entends le commandant qui indique à mon capitaine les emplacements à prendre. Que va-t-on faire?

Nous partons. Nous débouchons dans un autre ravin, beaucoup plus large, perpendiculaire au premier. Voici une route. A la bonne heure! Nous en avons assez de marcher sous bois. La compagnie prend la route; je la précède. Bientôt le capi-

taine me donne l'ordre de rassembler les agents de liaison et de l'attendre à un endroit déterminé, pendant qu'il va diriger les sections.

J'ai ainsi un moment de répit. J'en profite pour inspecter la position. Voilà devant moi la croupe de la ferme d'Haudromont où nous devons « occuper » des tranchées. C'est une croupe massive, bien arrondie, une de ces croupes qui font le désespoir du soldat. Il en voit devant lui la crête, à dix pas, et puis il la voit s'éloigner à mesure qu'il monte. La forme de cette crête devait plus tard nous sauver, en nous mettant à l'abri des coups de l'artillerie; mais alors je ne soupçonnais pas cet avantage.

Par ailleurs, cette croupe est bien mal entourée. Elle est bordée par des ravins profonds au sud, à l'est et à l'ouest, et pour accéder à cette position, en venant du sud, il n'y a que deux autres ravins. L'ennemi pourra donc couper nos communications, quand il le voudra. Spontanément, se présente à mon esprit le mot fameux d'un des généraux qui présidaient à notre désastre à Sedan, lorsqu'il vit l'entonnoir où nous devions nous faire encercler. « Ici, c'est bien pis, c'est une souricière ! Si l'ennemi est audacieux et intelligent, il fera de nous ce qu'il voudra. »

Je ne m'attarde pas, bien entendu, à ces pensées déprimantes. Du reste, je n'ai pas de temps à perdre en rêves. J'ai rassemblé mes agents de

liaison; à présent, je dois retrouver mon capitaine. Je laisse mes hommes à leur poste et j'avance sur la route vers l'ouest. A travers la demi-clarté de l'aube encore lointaine, un spectacle navrant s'offre à mes regards. J'ai devant moi les signes manifestes d'une retraite précipitée : voitures abandonnées, gros mortiers, affûts, caisses de projectiles, un cheval mort. Plus loin, un cheval vivant, immobile sur le bord de la route, l'œil morne et désespéré. J'en ai pitié, je le flatte, je le caresse. Il reste insensible. Je prends la corde de son licol pour l'emmener; il refuse de bouger. Je tire, il résiste. J'use de la force, des menaces, de la persuasion. Rien n'y fait. Découragé, je l'abandonne à son malheureux sort et je m'éloigne.

Quelques pas plus loin, je bute sur des cadavres : immédiatement, dans la demi-obscurité, j'en vois ou j'en devine une trentaine. Ils sont là étendus, raides et grimaçants, dans toutes les positions. J'inspecte les numéros : il y en a de quatre ou cinq régiments. Que signifie ce mélange?

Soudain j'entends un cri étouffé, lointain. « Qui est là? » Longtemps après, un autre cri. Cette fois, je devine : « A boire! — Où êtes-vous? » La voix reprend : « A boire! » J'avance dans la direction présumée, mais ne vois rien. De nouveau j'appelle : « Où êtes-vous? » La voix, cette fois, semble sortir de terre. Je cherche au hasard et bientôt je trouve des gourbis creusés dans le flanc de la croupe. J'y

découvre une vingtaine de blessés. Ils étaient là depuis trois jours, laissés aux soins d'un brancardier, qui s'était dévoué pour rester avec eux. Ce spectacle était si navrant que les larmes me montent aux yeux. Je partage entre eux mon bidon d'eau et, après quelques paroles d'encouragement, après avoir promis de leur envoyer les brancardiers de mon régiment, je continue mon exploration.

Pas de capitaine. Sans doute, il est monté sur la croupe. Je grimpe donc la côte. Je montais péniblement, poursuivant la crête toujours fuyante, lorsque deux fusées vertes s'élancèrent dans le ciel au-dessus d'un bois à 200 mètres en avant. « Tiens ! les Allemands et leur machinerie ! » pensais-je ; et soudain le voile se déchira. La parole du commandant Gaby : « Nous allons relever le Ne ou les Boches, » se présenta à mon esprit, et je vis clairement la situation : il n'y avait plus personne devant nous. Nous sommes en contact immédiat avec l'ennemi. La lutte avait été horrible les jours précédents, et aujourd'hui c'était à nous à en supporter tout le poids.

Le moment était sérieux ; il n'y avait pas de temps à perdre. Rejoignons au plus tôt notre capitaine, qui doit avoir besoin de mes services.

Pendant que j'étais à la recherche de ma compagnie, celle-ci avait gravi la pente. Elle marchait

en sections déployées, chaque section précédée à distance par une patrouille. Bien vite, le contact avait été pris sur toute la ligne. Le capitaine marchait avec la patrouille du centre. Il connaissait la gravité de la situation et pourtant il avançait avec une indifférence superbe, les mains gantées, le revolver dans l'étui. Soudain, de derrière un arbre, un Allemand lui crie : « Halte là! Rentez-fous! » Au lieu de se rendre, le capitaine, en poussant une exclamation énergique, fait un bond de côté. La patrouille française, un instant interloquée, s'élance. Il n'y a plus rien.

Sur la gauche, le sergent G... commandait la patrouille. Sans se douter de rien, il tombe, avec ses quatre hommes, sur une trentaine d'Allemands, petit poste ou reconnaissance. Mais son allure est si décidée, il commande d'une voix si tonitruante : « Allons, les gars, foncez là-dessus! » que les Germains sont pris de peur et détalent à toutes jambes. C'est alors que les fusées vertes furent lancées. Sans aucun doute elles annonçaient la présence de l'ennemi.

Aussitôt la fusillade se déclenche. Les nôtres continuent courageusement à progresser, malgré le crépitement des balles, jusqu'à la ligne fixée, un peu en deçà de la crête. Nos hommes, d'abord surpris de ce contact rapide, se remettent vite de leur émotion. Aussitôt arrivés à leur emplacement, ils se constituent en équipes de deux : pendant

que l'un creuse hâtivement un trou pour se mettre à l'abri, l'autre épie l'ennemi avec le sérieux et le calme du chasseur qui, aussitôt qu'il perçoit un mouvement, vise et tire.

Guidé par les coups de feu et le grincement des outils; j'ai vite fait de rejoindre le poste du capitaine, à une cinquantaine de mètres en arrière de la ligne. Aussitôt le service me prend : il faut reconnaître l'emplacement des sections, faire rectifier la ligne, transmettre des ordres de détail.

Deux fusées rouges : les Allemands demandent du renfort. En attendant, de-ci de-là, ils nous envoient quelques coups de feu, auxquels nous répondons copieusement. A plusieurs reprises, ils tentent même d'avancer : on entend alors toute une série de grognements, « de vrais cris d'animaux, » me diront les hommes, et en s'encourageant ainsi bruyamment, ils s'élancent. Nos tireurs calment vite cette ardeur, et ils retournent un à un à leur premier emplacement en s'effaçant, d'arbre en arbre. Plus d'un est abattu en route.

Leur infanterie est impuissante : le 77 se met alors de la partie. Malheureusement, les premiers coups tombent juste en face, à la grande gaieté de nos hommes qui rient de bon cœur et décochent à leurs vis-à-vis des plaisanteries salées.

Deux fusées blanches : invitation aux artilleurs à prendre garde et d'allonger le tir. En effet, quelques instants après, les obus tombent plus loin,

beaucoup plus loin. Nous sommes protégés par la courbe du terrain. Le 77 ne pourra rien contre nous.

Une heure environ se passe, coupée d'épisodes variés. A sept heures trente, notre attention est réveillée, subitement la fusillade devient violente. C'est un crépitement de grêle. Les mitrailleuses se sont mises de la partie et crachent à la vitesse maxima. Au-dessus des têtes, à nos côtés, les balles sifflent, bourdonnent, ricochent! C'est un tintamarre infernal, multiplié à l'infini par l'écho des bois et des ravins qui le renvoient en vagues assourdissantes. Les renforts ennemis venaient d'arriver et ils donnaient. Le spectacle était beau, mais ce qui était beau par-dessus tout, c'était l'attitude des hommes.

Je fus saisi immédiatement par cette beauté et porté très haut, bien au-dessus des misères de la vie quotidienne. Je sentais au fond de moi que je vivais un des grands moments de ma vie, un moment d'épopée, où l'on sort pour tout de bon de l'égoïsme et du terre à terre, au service des grandes causes. Dans mon exaltation, je n'en continuais pas moins à observer, à admirer mes hommes. Qu'ils étaient beaux! Ils se trouvaient à une heure des plus critiques, avec, en face d'eux, un ennemi en force, sûr de lui, puissamment outillé, et ils demeuraient dans un calme complet. Je les voyais devant moi tirer avec assurance, un

peu vivement, sans doute, mais sans précipitation. Ils causaient entre eux, se passaient les indications utiles, plaisantaient même. On se serait cru à l'exercice, à part cette noble élévation de l'âme que l'on ne retrouve qu'au feu.

Beaux aussi, les gradés, et vraiment l'âme de ce corps multiple. Ils étaient tous debout, derrière leurs hommes couchés. Le brave adjudant S... fait les cent pas derrière sa section, sans paraître entendre les balles qui le frôlent; l'aspirant L..., un jeune de la classe 15, reçoit le baptême du feu, mais ne perd rien de sa jeune gaieté; le sergent V... plaisante gaillardement et donne, du haut de son insouciance du danger, des conseils de prudence; le sergent L... garde sa bonhomie savoureuse.

J'étais confondu. Ces héros qui jouaient avec la mort, c'étaient ces hommes que le tran-tran de la vie m'avait révélés comme de bien braves gens, sans doute, mais que je n'eusse jamais pensé capables d'un tel oubli d'eux-mêmes. Parfois, j'avais même cru constater, chez l'un ou l'autre, à telle ou telle heure, une certaine langueur de patriotisme, déploré du moins des aspirations trop matérielles. Comme je les appréciais mal, et comme ils se connaissaient peu!

La fusillade continue. Bien vite, de mauvaises nouvelles nous parviennent. Les ravitailleurs nous annoncent : « Un tel est tué, un tel est blessé », et

chaque fois, c'est un serrement de cœur douloureux.

Puis un moment d'accalmie. J'en profite pour passer en première ligne, afin de donner une absolution aux mourants, et de réconforter les blessés.

J'y recueille des détails épiques. Le soldat Lescroart vient d'être tué. Il s'est affaissé en criant, du ton d'une simple constatation : « Na, Lescroart, il est mort. » — Le caporal Wartel est atteint d'une balle à l'œil gauche au moment où il visait. Il a le crâne traversé. Il se lève, accourt vers son lieutenant, lui rend compte : « Mon lieutenant, je suis mort ! Prenez mon porte-monnaie et mes papiers ; » et il tombe raide.

Je circule çà et là. Les morts sont encore dans les rangs. Mais leur présence n'épouvante pas, ne refroidit même pas les hommes. Non qu'ils soient insensibles ! Je vois bien à leurs paroles qu'ils souffrent de perdre leurs camarades, mais ils sont emportés par la grande pensée de la France à défendre. Ils sont tout entiers à l'action. Les uns pansent leurs camarades blessés ; d'autres approfondissent hâtivement un rudiment de tranchée. D'autres guettent l'ennemi, et ils sont vraiment intéressants. Ils ont organisé des concours de tir. Associés par petits groupes de cinq, six ou sept, ils observent attentivement. Tout à coup, l'un d'eux a aperçu un Allemand grimpé dans un arbre. Aussitôt, le guetteur est signalé à l'attention géné-

rale : « Ravise là ! — Tu vois ? — Laisse, c'est à moi de tirer ! » L'homme vise lentement et tire. Manqué ! « A moi, maintenant, » s'écrie un autre, et il vise à son tour. Pan ! l'observateur dégringole, la tête la première. — « Bravo, s'écrient les témoins. Vive P... ! » Et le jeu tragique continue, parmi le sifflement des balles qui nous frôlent. Je poursuis ma tournée. Je trouve un brancardier allemand tué, mais c'est un faux brancardier, il a un fusil à son côté et un revolver dans sa poche...

Ma tournée est finie. Je respire un peu, pas longtemps. A huit heures, déchaînement soudain et bien plus brutal encore que le précédent. Le sergent L..., chef de la 4e section, en épiant pour le « concours de tir », à travers les arbres, à 50 mètres en avant, soudain, a vu l'ennemi s'avancer en colonnes par quatre. Les Allemands marchent fièrement, avec la morgue de l'*Uebermensch*. Ils poussent de nouveau leurs grognements et leurs cris. Un officier, sans doute pour nous effrayer, crie en français : « Paonnette au ganon ! » Le sergent, sans perdre la tête, pousse le cri d'alarme et en même temps l'on voit déboucher d'autres colonnes massives, sans fin, dont la queue se perd derrière la crête.

Le spectacle est effrayant. Un frisson affreux secoue les corps, mais immédiatement, comme mues par un déclic, les âmes se haussent, se font

obéir, et nous vivons une heure d'épopée. Spontanément, sans commandement, les hommes se sont tous levés, et je les vois devant moi, debout, mince cordon que la furie teutonne va emporter, ce semble, en un clin d'œil. Mais pas un n'hésite et ne tourne la tête en arrière pour mesurer, à l'avance, le chemin de la fuite. Droits, bien campés sur les jambes écartées, ils « tirent dans le tas » et font correctement les mouvements réglementaires, comme au stand, à part la vitesse. La cible est si proche qu'il est inutile d'ajuster les coups.

La fusillade fait rage. De nouveau, les mitrailleuses se sont mises en branle et les bois nous renvoient leurs tic-tac furieux. L'onde d'enthousiasme a gagné l'arrière. Mon capitaine envoie chercher la compagnie de renfort qui attendait dans un pli du terrain. Elle monte de suite et les hommes arrivent en ligne, le dos courbé, le cou tendu en avant, la baïonnette menaçante. Ils sont sérieux ; quelques-uns même halètent, bien excusables. Jusqu'à présent, ils étaient à l'abri et c'est leur premier contact avec la mort. Mais ils sont ardents, décidés ; on le voit au brillant de leurs yeux. Et quels beaux officiers ils ont ! Le lieutenant Le B..., un saint-cyrien imberbe de la promotion de Montmirail, arrive en plaisantant : « Ils exagèrent, ils exagèrent ! » et cela est dit d'un ton tellement jovial, tellement moqueur, que moi,

homme de l'avant, je me sens ragaillardi par cet « arrière ».

Tout le monde se tient prêt à bondir, si jamais la ligne fléchissait. Tous, les officiers comme les hommes, ont pris un fusil, qu'ils serrent un peu nerveusement. Ils n'attendent que le cri « En avant » pour se précipiter dans un effort suprême.

L'on sent monter, à cette minute, en soi, et comme courir à fleur de peau, les grands sentiments qui en temps ordinaire dorment assoupis au fond de l'âme. Les anciens se rappellent avec colère le bois d'Ailly où un épisode malheureux a failli jeter, combien à tort! le discrédit, pendant quelques jours, sur le brave régiment que nos généraux appelaient « la Vieille Garde ». Ils sentent que l'heure est arrivée de maintenir au régiment sa réputation de gloire. Beaucoup aussi pensent à leurs familles, isolées derrière les lignes allemandes, là-bas, dans le Nord, et ils sont heureux de faire payer à l'envahisseur ces longs mois d'inquiétude et de douleur. Tous revoient — ah! surtout cela! — ces évacués, ces « réfugiés », rencontrés, en longs cortèges de misère, sur la route de Verdun, et ils jurent d'épargner ces horreurs à ceux qui ne les ont pas encore connues.

Cependant, l'attente se prolonge. Fil ténu et d'apparence frêle, mais fait d'un infrangible métal, notre cordon reste inviolé. Pas un Allemand n'ar-

rive jusqu'à nous. Ils étaient si fiers quand ils débouchaient, confiants dans leur élan, conscients de leur force, et faisant bélier par leur masse ! Mais cette assurance dura peu. Les fusils, les mitrailleuses, bientôt le 75, se mirent de la partie. On vit alors la bête innombrable hésiter, flotter; puis, ses éléments épars, sous les coups redoublés, comme font les fourmis devant le danger, se serrèrent, se tassèrent les uns contre les autres, pour reprendre haleine. En vain : à chaque rafale, ils tombaient par écailles; à chaque coup de 75, la colonne était coupée d'une large trouée. Peu à peu, la masse s'émietta, sembla se volatiliser; les vivants se dispersèrent à travers les arbres. Il ne resta plus sur place que des jonchées de cadavres et de blessés.

L'orage était passé. Aussitôt, la vie « normale » de reprendre, et d'apparaître la savante division du travail. Les téléphonistes achèvent et perfectionnent leurs installations; les patrouilleurs se portent en avant, en quête de renseignements; les ravitailleurs, qui avaient déjà travaillé en pleine tourmente, se hâtent de compléter les approvisionnements en munitions; les brancardiers transportent au plus vite les blessés. Ainsi se passe la matinée dans une activité bienfaisante : partout le plus bel entrain, l'ordre, la meilleure bonne volonté.

A onze heures, grande distraction : une fusillade extrêmement violente éclate sur notre droite.

N'ayant pu nous entamer de front, l'ennemi emploie sa tactique habituelle; il essaye un mouvement tournant. C'est également en pure perte. Il laisse sur le terrain de nombreux cadavres et doit reculer bien vite.

Vers la même heure, une sinistre nouvelle nous parvient. Un homme de liaison aborde le capitaine de la compagnie de renfort et, d'un ton officiel, lui dit : « Mon capitaine, vous êtes désigné pour prendre le commandement du bataillon, en remplacement du commandant Gaby, tué par un éclat d'obus. »

Le commandant Gaby tué! Aucune catastrophe n'aurait causé plus de consternation. Le commandant Gaby était avec nous depuis un mois seulement, mais par son calme, sa bonté paternelle, par quelques actes simples qui enlèvent le cœur des hommes, il s'était acquis, non seulement le respect, mais l'affection, je pourrais dire l'adoration de son bataillon. La nouvelle de sa mort est pour tous un coup terrible et nous sommes dans la stupeur.

Après un instant de trouble, j'interroge le messager : « Le commandant est mort? — Non, mais il est sans connaissance! » Mon devoir de prêtre m'appelle là-bas. Je descends la croupe à toutes jambes et j'arrive au poste de commandement. J'y trouve tout le personnel en larmes. Je m'adresse à l'adjudant : « Où est le commandant? »

Il ne me répond pas — les sanglots l'en empêchent — il me le désigne d'un geste. Je soulève la toile de tente qui le couvre et le vois assis, la tête bandée. Le sang coule lentement d'une affreuse blessure et macule son bel uniforme. Il respire lentement et profondément.

Le spectacle est pitoyable ; de suite je sens les sanglots me soulever la poitrine. J'appelle : « Mon commandant! Entendez-vous? C'est le fourrier de la 6e ! » Il reste insensible. Il est inutile d'insister. Je me recueille donc un instant et, tout en sanglotant, je récite la formule de l'absolution. Pendant ce temps, tous les hommes présents, spontanément s'étaient rassemblés en demi-cercle devant leur commandant et, à genoux, la tête découverte, ils priaient et pleuraient.

Je priai quelques instants pour cet homme admirable, si bon, si généreux, et aussitôt je regagnai mon poste.

Mon capitaine, craignant d'attrister sa troupe en pleine action, avait voulu leur cacher la nouvelle. A mon retour, la rumeur, mystérieusement, avait déjà filtré. Tout le long de la ligne, on se la chuchotait et après son passage, les visages restaient assombris. Les hommes sentaient qu'ils avaient perdu un père.

II

Midi. — La bataille allait prendre un tour bien différent. Jusque-là, nous avions lutté, soulevés par l'enthousiasme, entraînés par la fièvre de l'action. Désormais, nous allions être laissés à nous-mêmes, en proie à une furie aveugle et fatale, en apparence, comme celle des éléments.

Le matin, les Allemands croyaient n'avoir en face d'eux que des troupes démoralisées par les combats des premiers jours, et qu'un bon assaut d'infanterie suffirait à refouler. Ils s'étaient trompés. Ils allaient donc reprendre contre nous la tactique qui leur avait si bien réussi contre les Russes, contre les Serbes et contre nous-mêmes, les jours précédents : faire le vide devant eux par un déluge de fer. Leurs fantassins n'auraient plus ensuite qu'à occuper le terrain déblayé.

A douze heures précises, les marmites, qui jusqu'alors nous avaient visités avec une certaine discrétion, subitement, multiplièrent leur souffle puissant. Peu à peu, la cadence s'accéléra et la situation devint terrible. Les artilleurs ennemis battaient méthodiquement le terrain; nous fûmes bientôt en plein dans la fournaise. Au début, lorsque les éclatements avaient lieu à 500 ou

600 mètres de nous, ils nous laissaient assez indifférents, mais quand les points de chute se rapprochèrent, le craquement de l'explosion ébranlait tout autour de nous et en nous; et chaque fois c'était une secousse douloureuse pour les nerfs. Lorsque nous percevions le souffle dans le lointain, le corps tout entier se contractait pour résister aux vibrations trop amples de l'explosion, et à chaque reprise, c'était un nouvel assaut, une nouvelle fatigue, une nouvelle souffrance. A ce régime, les nerfs les plus solides ne peuvent résister longtemps: le moment arrive vite où le sang monte à la tête, où la fièvre brûle le corps et où les nerfs, usés, deviennent incapables de réagir. La meilleure comparaison serait peut-être celle du mal de mer, mais d'un mal de mer « agressif » produit par la morsure incessante des lames balayant des naufragés sur leur radeau. L'on s'abandonne alors, l'on n'a même plus la force de se couvrir de son sac pour se protéger des éclats, et c'est à peine si l'on peut encore se recommander à Dieu.

Il est des secondes — des siècles — épouvantables; entre toutes, celles où les arrivées se sont rapprochées et où l'on pressent, d'après la méthode du tir, que les coups prochains vont être pour nous. Oh! alors, quelle horreur, lorsque l'on entend poindre dans le lointain le souffle ténu, lent, et que subitement l'on perçoit les nuances spéciales de

l'obus « personnel », l'accélération extrêmement rapide, le *crescendo* brutal du sifflement. Alors, l'on est crispé depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds, et l'on attend, dans une sorte d'agonie, en élevant une dernière fois son cœur à Dieu, le coup suprême : une brûlure, un choc épouvantable, la dislocation et puis plus rien! Lorsque la marmite éclate à quelques mètres, c'est une secousse affreuse, puis une confusion indescriptible : de la fumée, de la terre, des cailloux, des branchages, et trop souvent, hélas! des membres, de la chair, une pluie de sang. Aussitôt s'élève un concert épouvantable : ce sont les cris des blessés qui semblent répandre leur âme. L'on est submergé d'une horreur intense qui vous possède quelques secondes et cède, très vite après, à une détente bienfaisante. La crise est passée; l'on peut respirer quelques instants; l'on se reprend à vivre.

Est-ce la peur de la mort qui donne cette sensation? Non. Le matin, j'avais été exposé aux balles; je n'avais rien ressenti de pareil. C'était une horreur toute physique; c'est la chair qui se cabre devant le traitement infligé; c'est la révolte de notre être nerveux contre des chocs qui dépassent sa force de réceptivité, mais c'est surtout l'horreur du « néant » — je ne saurais dire autrement — de la dislocation. Mourir d'une balle semble n'être rien : les parties de notre être restent intactes;

mais être disloqué, écartelé, réduit en bouillie. voilà une appréhension que la chair ne peut supporter et qui est au fond de la grande souffrance du bombardement.

Ce supplice dura sans interruption de midi à deux heures: il fut intense, surtout à la fin, car le bombardement était devenu extrêmement rapide et, malgré notre anéantissement mental, nous pressentions que nous touchions à une crise.

En effet, à deux heures, silence subit et quelques instants après, comme une toile qui se déchire, la fusillade éclate brusquement sur notre gauche. La tactique du débordement par les ailes continuait.

Depuis plusieurs heures déjà, le lieutenant T..., préposé avec sa section à la garde du ravin ouest, avait deviné que quelque chose se préparait de son côté. Il avait vu les Allemands défiler un à un au pas de course à travers un espace découvert, pour se masser dans un pli, à l'abri de nos coups. Pendant ce temps, ses hommes s'étaient divertis. Ils avaient organisé leur « concours de tir », mais au lieu de tirer au gîte, comme leurs camarades de droite, ils tiraient au vol.

Le mouvement cessa. On fut alors dans l'attente inquiète qui précède les grands coups. Ce ne fut pas long. Une colonne par quatre surgit tout à coup du pli et s'avança rapidement, menaçante. Elle n'avança pas longtemps. Le déchirement de la fusillade et le martelage des mitrailleuses éclata :

la colonne s'écroula. C'était fini. Les survivants s'enfuirent à toutes jambes sur la pente, à la grande joie de nos poilus qui leur adressaient, avec des coups de fusil, des épithètes homériques.

L'attaque avait échoué. Il fallait se venger : c'est dans la loi de la « mentalité » ennemie. Le bombardement reprit plus furieux que jamais, et le supplice se poursuivit pendant trois longues heures encore. Nous attendions la fin, inertes, usés.

Cinq heures. — Calme soudain. Nous hésitons un peu, ne sachant que penser, et, comme le lièvre après le passage du chasseur, nous dressons la tête et inspectons l'horizon. Décidément c'est fini. Nous sortons de notre trou avec l'impression d'un damné sortant de l'enfer; nous nous dégourdissons les membres. Qu'il fait bon vivre!

Aussitôt on s'égaille, la fourmilière s'agite. Des hommes, entourés d'une carapace de bidons, descendent au ravin : la troupe a été altérée pendant le bombardement; il faut de l'eau en abondance. Il faut aussi des monceaux de cartouches pour la nuit : heureusement nous avons trouvé dans le ravin des fourgons pleins, abandonnés. Il faut des vivres : des hommes s'en vont au lieu de distribution, mais reviennent avec des provisions dérisoires : le ravitaillement est presque impossible. Il y a de nouveaux blessés; les brancardiers les

descendent au ravin : hélas! ils ne pourront le leur faire franchir. Une mitrailleuse ennemie, installée sur notre droite, commande le passage et fauche tout ce qui se présente. Plusieurs brancardiers et plusieurs blessés ont déjà été tués, en tentant le passage. Il faut donc attendre la nuit. Certains blessés sont là depuis le matin. Quelques-uns, pris par la fièvre, sont morts avant l'arrivée des soins. Les morts sont encore sur le terrain. Il est urgent de les ramasser. Des équipes les transportent au cimetière improvisé, au bas de la croupe. Il faut aussi faire des appels sérieux, reconstituer les cadres. Enfin le grand travail s'impose, urgent : la tranchée doit être approfondie. Demain matin, nous devons être installés, à l'abri, pour défier tout nouvel assaut.

Tout le monde se met courageusement à l'œuvre, profitant de la demi-obscurité de la brume, et c'est dans une activité presque heureuse que s'écoulent les dernières heures d'un jour si pénible.

28 *février*. — Nuit calme. De temps à autre une vive fusillade, très courte, et tout rentre dans le silence.

Un seul incident : vers une heure du matin, je suis réveillé par un blessé qui me demande de le panser. Tout en nouant son bandage, je le fais causer. Il était en sentinelle avec un camarade, en avant de notre ligne. Soudain, un bruit se produit

du côté ennemi. Sur notre ligne, un homme apeuré crie : « Voilà les Boches ! » et aussitôt tous les fusils partent. Les Allemands répondent : fusillade générale. Notre sentinelle n'y comprend rien et n'y voit goutte. Il ne pense qu'à une chose : « Les Boches viennent, je vais être fait prisonnier ! » Et pour éviter ce malheur, que les lâches désirent tant, malgré les balles qui se croisent au-dessus de lui, il regagne notre ligne en rampant; une balle lui traverse le bras. A présent, il n'a plus qu'une idée : « Mon camarade, je voudrais bien savoir s'il est revenu. Vous ne savez pas, sergent ? » — Elles sont belles, dans leur simplicité, les âmes de nos petits soldats ! Le reste de la nuit a été tranquille. Enfoncé dans mon trou, malgré une position des plus incommodes, et les crampes qui me torturent les jambes, j'ai dormi d'un sommeil de plomb.

A six heures, je me réveille dans une étrange disposition : le calme, l'énergie ont disparu; je sens du trouble, une inquiétude vague. Hier, au moment le plus affreux, j'ai conservé, sans lacune, au tréfonds de mon être, une assurance sereine : je ne devais pas mourir. Aujourd'hui, cette assurance m'a abandonné : je vois la mort devant moi. Bien que l'air soit calme, je crains les obus, « mon obus ».

Je passe ainsi quelque temps en proie au marasme. Puis, machinalement, je grignote un bis-

cuit, et soudain je me retrouve moi-même : la confiance est revenue, et de nouveau je me remets avec sérénité, sinon avec indifférence, entre les mains de Dieu.

III

La matinée passe. Quelques petites fusillades, des coups de feu isolés et c'est tout. Est-ce que les Allemands ont renoncé à Verdun? — Hélas! Nous allons faire une terrible expérience de l'opiniâtreté teutonne.

A dix heures précises, alerte! des souffles sont en l'air. Vite dans les trous! car nous ne connaissons pas encore la méthode de tir adoptée. Il faut éviter les surprises.

Les marmites tombent en plein dans le ravin sud. Elles ont l'air tout l'abord d'y aller prudemment : hésitantes, rares, elles étudient le terrain. Puis, tout d'un coup, les artilleurs ont sans doute les éléments voulus : la tempête se déchaîne dans toute sa violence. Les gros obus se suivent serrés; ils éclatent simultanément dans toutes les parties du ravin sud et aussi bien loin dans le ravin de la Ferme de Thiaumont. Ils fouillent la pente qui se dresse devant nous; ils montent jusqu'à nous. L'ennemi nous sert un assortiment des plus variés : quelques maigres 77, qui semblent se perdre

dans cette mêlée, des 105, des 150, les « marmites » ; les 210, les « maous pépères » ; les 305, les 380, qui ébranlent la terre jusque dans ses fondements et répandent d'énormes nuages noirs. L'Allemand recherche la destruction, mais aussi la terreur : il aime l'effet. De gros fusants lancent en l'air leurs pétarades assourdies et crèvent en nuages tout ronds; puis voici les « trains » : trois, quatre, six obus qui arrivent ensemble, précédés par un vent de marée, et éclatent avec une rage de titans.

Les coups se succèdent à une cadence plus ou moins rapide, mais toujours très rapprochée. Parfois la cadence s'accélère : c'est une rafale infernale : une explosion n'est pas apaisée qu'une autre la prolonge. C'est un bruit continu de craquements secs ou lourds, amplifiés à l'infini par l'immense écho des bois. C'est un ébranlement gigantesque; on croirait assister à l'écroulement d'un monde. Et par-dessus tout flotte un épais nuage de belle fumée bleue, voile opaque qui semble vouloir dérober au ciel les horreurs qui se déroulent là-bas, dans le fond.

De nouveau nos nerfs sont au supplice. Plus vite que la veille, ils ont atteint le paroxysme de la fatigue; et alors nous attendons dans l'hébétement, sans plus penser, que le concert meurtrier prenne fin.

Pourtant, dans notre demi-conscience voilée,

monte insidieusement un sentiment bien pénible : nous sommes abandonnés! Au-dessus de nos têtes, nous entendons bien passer les sifflements aigus, coléreux des 75, mais c'est le seul bruit français. Où donc est la « lourde »? Nous ne percevons aucun mugissement! Le 75 est très bon, mais il faudrait de la lourde pour museler un peu l'énorme bête déchaînée; et du reste, ces malheureux 75, sans défense contre un ennemi posté trop loin, seront vite hors de combat.

Puis les aéros allemands sont constamment au-dessus de nos têtes. Ils vont, viennent, disparaissent, reviennent. Ils sont d'abord deux, puis quatre, puis cinq; bientôt douze croiseront simultanément. Où sont donc nos aviateurs français (1)?

Et toujours le bombardement s'amplifie. J'assiste à la genèse de ces sentiments incohérents qui préparent les défaites. « Nous sommes perdus! On nous a jetés dans la fournaise, sans vivres, presque sans munitions. Nous étions la dernière ressource : on nous a sacrifiés. Nous sommes perdus! Nous avons lutté bravement, mais notre sacrifice sera vain. » Ces pensées déprimantes pesaient sur nous, et cependant personne ne bougeait, tant était fort chez ces braves le sentiment du devoir!

(1) Ces notations décrivent une phase de la bataille commençante (28 février); on sait si, depuis, nos aviateurs ont pris une belle revanche et reconquis, de haute lutte, la maîtrise de l'air.

A trois heures, heureuse diversion. Un silence assourdissant se fait soudain, et de suite, une fusillade éclate sur la gauche. L'ennemi s'obstinait à nous tourner. Il s'était même avancé bien loin à la faveur du bombardement. Heureusement nos mitrailleuses et nos fusils lui font faire demi-tour.

Reprise du supplice, et cette fois sans interrup tion.

Enfin, à cinq heures, calme soudain. Le bombardement est fini. Jamais les anciens n'avaient vu pareille chose : ils en demeurent ébaubis!

Nous avions atrocement souffert. Et pourtant nous étions presque à la périphérie de la zone arrosée : nous avons eu surtout la souffrance morale. Quelle a donc été la situation des malheureux qui se trouvaient dans les ravins, en plein milieu de la fournaise? Une occasion se présente de me rendre compte. Mon capitaine m'envoie porter des renseignements au commandant. Je m'empresse de descendre la croupe et, ma mission remplie, j'inspecte.

Spectacle terrifiant. Le sol fait penser aux pay sages lunaires : c'est une succession de cratères béants de toutes les grandeurs, aux parois fendillées et brûlées. Les taillis sont fracassés, hachés : il n'en reste que des débris. Les arbres sont mutilés. Un certain nombre ont été coupés net à des

hauteurs variables. La cime est tombée droite à côté du stipe étêté.

Mais ce n'est là que le décor d'une scène atroce : le sol est tapissé de cadavres. Pauvres corps mutilés! Quelles profanations odieuses ils ont subies. En voici un qui était abrité derrière un arbre : l'arbre a été coupé et le tronc est tombé d'aplomb sur lui, en l'écrasant contre le sol. Cet autre a la tête aplatie, sans blessure, comme si elle eût été en carton.

CENSURÉ

Et partout c'est une mixture atroce de chair et de sang d'où s'élève une vapeur à l'odeur fade, écœurante.

Une horreur indicible m'étreint à cette vue, mais aussi quelle pitié je ressens pour ces malheureux! Comme j'implore Dieu de mettre fin à ces ignominies. Jamais je n'ai prié avec tant de cœur.

Quelles scènes ont dû se passer ici pendant le bombardement! Cependant, ces braves gens sont restés jusqu'au bout au poste que leur assignait le devoir. Admirable force de la discipline militaire! Il est vrai que la discipline coûte peu lorsque l'on reçoit de haut les beaux exemples qui s'offraient à eux. A quelques pas, ils voyaient se profiler la sil-

houette d'un médecin-major, en manteau d'artilleur et en képi. Il avait eu son poste de secours retourné par les marmites, un médecin aide-major, un médecin auxiliaire, plusieurs infirmiers et officiers tués à ses côtés. Il était entouré de nombreux cadavres qui avaient expiré là, de mourants, de blessés qui gémissaient pitoyablement. Rien de cela n'avait ébranlé son courage ; il se dévouait toujours, sous les marmites, avec la même dextérité que dans une salle d'opérations.

Ils avaient au milieu d'eux le lieutenant-colonel commandant le régiment. Celui-ci n'avait pas cherché, pour y établir son poste, un lieu plus sûr : il avait voulu être parmi ses hommes, pour prêcher d'exemple. Et quel exemple! Le colonel s'abritait (était-ce une ironie héroïque?) sous *une toile de tente*. Sous cet abri superbe, entouré de son état-major, qui se modelait sur son attitude, il était indifférent, tranquille, comme au jour d'une revue. *Exempla trahunt!* Les hommes pouvaient-ils s'affoler en face de tels chefs?

J'admire cette prodigalité d'héroïsme; mais finalement, le sentiment qui domine en moi c'est une colère intense, et comme implacable, contre ceux qui ont déchiré mes frères. Je sens monter un accès de rage contre ceux, personne, parti ou peuple qui, en voulant la guerre, consciemment, ont voulu ces atrocités. Je vois devant moi la face de ces officiers que les caricatures de Zislin et

Hansi ont rendue populaire, et, devant cette évocation, je me possède à peine. Je pleure d'impuissance et d'indignation.

29 février. — Nuit calme. Dans la matinée, les Allemands tentent encore un effort. C'est toujours la tactique d'encerclement que permet leur grand nombre. Ils tâtent encore notre gauche. Les mitrailleuses veillent. Leur tentative est vaine.

Désormais c'est fini. L'ennemi est convaincu de notre force; ils nous laisseront en paix. La route de Verdun est barrée, du moins provisoirement, en ce qui nous concerne.

Dans la journée, un bruit se répand : il y a relève ce soir. Comme on la désire! Nous sommes vraiment exténués. Depuis huit jours, depuis que nous avons été enlevés en autos, c'est une série ininterrompue de fatigues et de privations. Nous avons passé cinq nuits consécutives à peu près sans sommeil, huit jours sans nourriture réconfortante, quatre dans une diète presque complète. Nous avons subi trois bombardements, livré pendant trois jours des combats acharnés. Quelle force de résistance n'offre pas la nature humaine : il n'y pas eu un seul malade parmi nous! Mais la fatigue est grande. Sous des squames de saleté, on aperçoit des traits tirés, des yeux enfoncés, des visages extraordinairement amaigris.

Un grand réconfort vient nous remonter dans l'après-midi. On fait circuler dans les rangs un message du chef de corps. Il nous communique une lettre du colonel commandant la brigade, ainsi conçue :

« Mon cher R..., le Général m'écrit ce qui suit : « Vous adresserez tous mes compliments au N^e et « au N^e, particulièrement au N^e. »

« Je viens d'envoyer un second message en disant que le N^e a été héroïque. Il faut continuer à tenir comme des teignes. Je ne tarderai pas à vous faire relever. — L...

« En portant cette note à la connaissance de tous, le lieutenant-colonel commandant le N^e adresse ses remerciements. Il pense que la position sera maintenue, malgré les souffrances et les privations qui ne sont ignorées de personne. — R... »

Nos chefs savent aller droit au cœur de leurs hommes. Ils ne nous ont envoyé que quelques lignes très simples, et pourtant, lorsque nous les lisons, elles nous font l'effet d'un baume.

Instantanément tout est oublié et, s'il fallait renouveler l'effort, on marcherait de bon cœur. Le lieutenant-colonel avait déclaré, paraît-il, que le N^e tiendrait jusqu'à la mort : il ne s'était pas trompé.

A minuit, le régiment de relève arrive : c'est un régiment d'élite. Nous sommes heureux de lui

remettre le terrain conquis; il sera bien gardé.

Nous partons contents, fiers du devoir accompli courageusement; nous ne regrettons rien. Mais en descendant la croupe, tout le monde a le cœur serré. Dans le grand silence qui plane au-dessus de nous, on sent que chacun reste étroitement uni, par la pensée et la prière, aux camarades qui dorment là, tout près, montant leur dernière faction. Et c'est en leur adressant un souvenir ému que nous nous enfonçons, sans mot dire, dans la nuit bleuâtre des ravins.

2. — *En réserve sous les obus.*

Dans la nuit du 29 février au 1er mars 1916, nous quittions la croupe d'Haudromont, que nous avions conquise et ensuite conservée, en dépit des efforts acharnés de l'ennemi. Cependant notre rôle dans la bataille de Verdun n'était pas encore fini : nous devions à présent constituer la réserve des troupes qui venaient de nous relever. Si la lutte se faisait moins âpre, nous allions souffrir encore beaucoup, plus encore, sous certains rapports, qu'en première ligne.

Nous nous rendîmes dans une caserne de Verdun, comptant bien y prendre un repos réparateur. A notre arrivée, une grande joie nous était

réservée : dissimulé derrière le mur de clôture, notre « torpilleur », entouré des sympathiques « cuistots » et de la figure chafouine du légendaire caporal d'ordinaire, nous attendait au milieu d'un nuage de vapeur, chargé de chaudes promesses. Ce véhicule, lourd et disgracieux, prit dans notre esprit la valeur d'un symbole de vie calme et heureuse.

Ce sentiment de quiétude n'eut que la durée d'un éclair. La cour de la caserne nous offrit un spectacle moins réconfortant. Elle était encombrée de voitures de toutes sortes, disposées dans un ordre plutôt vague : aux roues étaient attachés les chevaux, qui paraissaient en proie au plus morne ennui. Nous apprîmes bientôt que la caserne était bombardée ; et nous pûmes d'ailleurs le constater : la cour était constellée de trous d'obus ; des cadavres de chevaux gisaient, déchiquetés, auprès des brancards ; aux toits béaient des ouvertures. C'en fut fait de notre repos : le sentiment de sécurité disparut ; nous étions derechef dans l'attente anxieuse des obus.

Nous nous installâmes cependant avec une calme indifférence dans les vastes bâtiments. Ceux-ci étaient bien beaux, mais l'architecte, dans ses devis, n'avait pas prévu de bombardement : murs peu épais, toits minces. Il eût été à peu près aussi avantageux de camper sous la tente.

Après avoir remonté notre volonté d'un vigou-

reux élan, nous prîmes nos places sur le sol et, en un clin d'œil, tout le monde dormait à poings fermés, sans plus se soucier des obus qui pouvaient nous réveiller dans l'éternité.

Durant la matinée, les Allemands nous laissèrent tranquilles. Ils envoyèrent quelques rares projectiles, qui éclatèrent dans les cours sans troubler notre sommeil. Mais l'après-midi ce fut autre chose. Les aviateurs avaient-ils signalé la présence des nombreux équipages; avaient-ils été avertis de notre présence par quelques hommes, trop tôt réveillés, qui avaient éprouvé le besoin de prendre l'air? Toujours est-il que, vers midi, nous fûmes réveillés brutalement par des explosions très proches. Aussitôt, émoi intense. Tout le monde se jette contre le mur protecteur, et l'on attend dans l'angoisse que la sérénade prenne fin.

Heureusement les Allemands avaient un tir très peu précis. Sans doute aussi la Providence prenait-elle soin de nous. L'on est tenté, en effet, de reconnaître son action en face de la proportion énorme d'obus inutiles. Il n'y eut ce jour-là que quelques rares accidents; nous en fûmes quittes, en somme, pour une forte émotion.

Nuit calme. Quelques coups seulement, que nous entendîmes vaguement du fond de notre lourd sommeil.

Le 2 mars, par contre, fut une journée terrible. Du matin jusqu'à la nuit tombée, nous fûmes sous

le feu et, cette fois, l'arrosage fut dense et précis. A chaque instant, nous devions nous jeter contre le mur, et attendre des heures entières que les artilleurs ennemis prissent quelque repos. Les pertes furent assez fortes. Des obus éventrèrent des chevaux ; d'autres, affreusement blessés, restaient étendus sur le sol, au milieu d'une flaque énorme de sang. Les pauvres bêtes, inconscientes de leur état, faisaient des efforts désespérés pour se relever. Les têtes se dressaient farouchement et tentaient d'entraîner le corps. Parfois le corps se soulevait à demi, mais l'arrière-train, mutilé, refusait de suivre et, avec un soubresaut de douleur, la bête s'écroulait, dans un clapotis de sang, sous le regard inintelligent de ses voisins, encore indemnes. Ceux-ci, surexcités, dressaient les oreilles, lâchaient, dès qu'un sifflement arrivait, des ruades gigantesques et, lorsque l'explosion était proche, s'emportaient dans une frénésie infernale.

Des voitures en désordre, du carnage de chevaux tués et blessés, de la folie des autres, de la cour jonchée de débris, montait un sentiment de tristesse et d'horreur qui pesait sur nous.

Pourtant des objets plus dignes sollicitaient notre pitié. Quelques excités avaient quitté la caserne et, croyant se mettre à l'abri, ils s'étaient réfugiés dans un ravin peu éloigné. Les obus les avaient poursuivis, encerclés dans cet entonnoir

et finalement massacrés. Des promeneurs téméraires s'étaient fait surprendre dans la cour; leurs cadavres pantelants gisaient çà et là. Des obus étaient tombés sur les toits. Ceux-ci n'offraient aucune protection : mince surface d'ardoise, de planches et de plâtras, ils craquaient, comme une feuille de papier, sous le choc de l'explosion, et les pauvres habitants étaient criblés d'éclats et de débris de toutes sortes. Pour ceux du dehors c'était, subitement, en même temps que l'explosion, un trou béant qui s'ouvrait, un nuage de fumée qui montait. Et aussitôt se posait l'angoissante question : « Qu'y a-t-il là dedans? Oh! les malheureux. » Pour ceux du dedans, c'était atroce. Le frêle abri des toits leur donnait, malgré tout, une impression de sécurité; — ne sommes-nous pas comme les lièvres qui croient le danger passé dès qu'ils ne le voient plus? Ils laissaient donc tomber l'averse, le cœur serré, certes, sans peur cependant. Et tout à coup, choc formidable, toit crevé, salle remplie de débris et de fumée. Avant que personne fût revenu de sa stupeur, s'élèvent les clameurs lamentables des blessés : « Mon Dieu, mon Dieu, oh, oh! Au secours! » l'explosion a ébranlé les nerfs des survivants; aussi les cris montant du sein du brouillard nous saisissent d'horreur; il faut se maîtriser, avant d'aller vers les malheureux. On se trouve alors en présence d'un dur spectacle : des corps livides, couverts de débris, des figures reflétant un

effroi indicible et les souffrances horribles de ces pauvres membres déchirés, meurtris, parfois déchiquetés. Notre cœur saigne au contact de tant de misère, et nous ne souffrons guère moins que les blessés.

Ces terribles scènes se sont gravées dans nos mémoires; elles y vivent désormais avec la force et le relief d'un souvenir d'enfance.

Cependant les pertes de la journée avaient été sérieuses; la situation était intenable. Les autorités décidèrent de nous porter plus près des lignes, dans un ravin; nous y serions protégés par la pente du terrain, et l'ennemi, ignorant notre présence, nous laisserait en paix.

Vers trois heures du matin, l'ordre du départ était donné. Nous allions revivre à peu près les émotions de la marche nocturne du 26 au 27 février. Où allions-nous? Comme cette première fois, nous n'en savions rien. Qu'allions-nous faire? Même point d'interrogation. Une impression cependant dominait et s'imposait à nous peu à peu : « Ça doit aller mal, là-bas ! » Nous nous attendions donc à marcher au feu et, avant de nous hausser dans le plan de la résignation — nos soldats ne sont pas héros par nature, mais par volonté — nous étions vaguement troublés. Vite cependant le calme, l'insouciance revinrent. En franchissant la grille de la caserne, nous étions résolus, presque

heureux de faire quelque chose, d'aller donner une nouvelle « pile » aux Boches.

Marche à l'aveuglette dans l'obscurité épaisse, par des chemins inouïs. De nouveau nous trébuchons, nous pataugeons, nous choppons, nous dégringolons. La situation avait-elle changé? Dans le lointain, mêmes lueurs sinistres des départs allemands, même grondement continu du canon; plus près, craquement presque ininterrompu des explosions, lueurs blafardes des fusées qui montent sur la plaine, défaillent, s'étalent et meurent. De temps à autre une courte fusillade, un déchirement de mitrailleuse. Plus près encore, les aboiements des braves petits 75, la grosse voix de quelques pièces de lourde. De nouveau nous sommes empoignés par une horreur intense, pas celle de la peur, mais l'horreur sacrée qui s'impose devant la grandeur, c'est-à-dire, ici, la mort. Nous sentions que nous entrions chez elle; plus ou moins consciemment, nous rendions hommage à sa majesté et, graves, nous avancions silencieusement, courageusement, religieusement.

Vers cinq heures, le colonel nous fait gravir perpendiculairement la pente du ravin que nous suivions déjà depuis longtemps, et fait disposer les compagnies, en lignes déployées, à différentes hauteurs. à grandes distances. Que signifie cette disposition? A en juger par les fusillades, nous sommes encore loin des lignes. Pourquoi cette formation dispersée?

Un ordre vient nous fixer. « Prenez vos outils portatifs et creusez devant chaque section une tranchée-abri. » Nous sommes donc en réserve et nous allons nous constituer des abris, tant bien que mal, en prévision des événements.

Les cœurs se détendent : ce n'est pas pour aujourd'hui ! Et l'on respire plus à l'aise. Les outils sont tirés de leurs étuis et l'on se met à l'œuvre. L'on dirait d'une immense carrière, exploitée par des ouvriers au courage féroce. C'est qu'il faut se hâter ! L'expérience des jours précédents nous a appris qu'il fait bon sous terre. Nos hommes travaillent fébrilement. Le ravin retentit du bruit sec des pics frappant le roc, du grincement pénible des pelles fouillant le sol. Sur toutes les lignes, l'on entend des conversations animées, à voix basse, émaillées de bel esprit. Çà et là, l'on surprend une chanson débitée en sourdine.

L'ardeur est grande, mais le travail n'avance guère. Les outils portatifs mordent peu et le sol est si dur. Voici le plein jour arrivé; il faut se hâter. Le ciel est clair : les *taubes* ne vont pas tarder à nous survoler et nous serons condamnés à l'immobilité absolue. Vite, une partie des hommes s'égaillent dans le bois, à la recherche de poutres, de rondins. Heureusement l'ennemi a travaillé pour nous. Un peu à l'écart, les obus ont coupé du bois à foison ; il n'y a qu'à prendre. Les hommes reviennent, porteurs de charges incroyables. Les

sections disposent les rondins en avant de leur abri et surélèvent ainsi le parapet. Hâtivement, ces rondins sont recouverts de terre bien tassée; puis le tout est dissimulé sous des branchages plantés dans un savant désordre.

Enfin l'abri est terminé. Il n'est guère profond, hélas! mais c'est la guerre, nous savons nous plier aux circonstances. Nous nous reposons donc bien contents et, pour essayer notre terrier, nous nous y étendons.

Nous ne nous doutions guère que cet abri, dont nous étions fiers et heureux comme des enfants, allait se transformer en un lieu de souffrances, dont le souvenir marquerait tristement dans notre mémoire.

Brutalement, nous sommes tirés de notre quiétude, et rappelés à la réalité. Une série de départs de grosse artillerie venait d'ébranler la crête devant nous. « Ah! mais, qu'est-ce que cela? fichu voisinage! » Telle fut la première réflexion. En effet, nous avions un fort à quelques centaines de mètres de nous.

Pendant que nous supputons les conséquences de cette découverte, voici qu'éclatent derrière nous, sur la crête opposée, les glapissements des 75. Pour le coup, c'était trop. Nous étions donc dans une région « truffée! » Quelque consolante que fût cette constatation pour la défense de Verdun, elle

ne nous charma nullement. Notre esprit s'arrêta sur cette seule pensée : « Artillerie par devant, artillerie par derrière! Nous sommes dans de beaux draps! »

Bien vite nous eûmes un avant-goût de nos misères. Nous étions condamnés à une passivité absolue. Constituant la réserve, nous devions être prêts à partir à tout instant : force nous était donc de rester sur place. Il fallait, pas surcroît, prendre garde d'éveiller l'attention des avions ennemis, donc se tenir cois.

Nous étions rivés. Cette immobilisation devait être la cause de bien des souffrances; en particulier, elle nous exposait à un froid glacial, sans réaction possible.

Le jour, le mal était encore anodin. Nous étions sans doute réduits, parfois pendant des heures entières, à rester figés sur place. Le froid piquait alors, mais au moins nous avions un peu de répit. Quand le ciel était libre et que les marmites n'arrivaient pas, nous pouvions sortir de notre terrier et faire les cent pas. Mais la nuit! C'était alors l'immobilité absolue. L'obscurité était impénétrable; le moindre faux pas risquait de nous faire dégringoler jusqu'au fond du ravin. Nous étions trop épuisés pour rester debout, il fallait dormir. Malgré notre répugnance, nous devions donc nous coucher. Nous nous étendons sur l'isolateur

de branchages, qui bientôt nous rentrent dans les membres et nous font souffrir à l'égal de blessures. Pour résister au froid, nous nous blottissons les uns contre les autres, serrés comme des harengs formant un « banc ». En vain. Malgré la protection de notre maigre couverture et le contact des voisins, nous sommes bientôt glacés. Il faut pourtant rester là, des heures et des heures, à claquer des dents : c'est encore le moindre mal.

Dures nuits! Les poètes antiques ont inventé toutes sortes de supplices compliqués, à l'usage des suppliciés de leur enfer. Ils ont cherché trop loin.

Dures nuits, mais surtout atroces réveils (si l'on peut appeler de ce nom le passage d'un sommeil énervé à une veille comateuse). Quel moment! La couverture est blanche de givre, parfois de neige, le corps glacé et endolori, les pieds insensibles, les membres raides. Dans ce corps engourdi, l'esprit est comme ankylosé, l'intelligence assoupie, la pensée absente. Il ne nous reste que ce degré inférieur de conscience, sans idée, dans lequel surnage une seule impression : « Oh, que j'ai mal! » La volonté est inerte, elle aussi écrasée par une sensation d'épuisement.

Cependant, le réveil s'accentue et, peu à peu, l'esprit revient le premier à la réalité. Il revoit la situation et, devant les dangers qui s'annoncent — la volonté n'ayant pas encore repris les rênes — il

reste plongé, sans réaction, dans une détresse sans bornes.

Les hommes flottent ainsi dans le brouillard, heureusement pas longtemps. Ils sortent de leurs trous. Aux premiers pas, ils font l'effet d'hommes ivres et titubent, brouillés avec l'équilibre; puis, la maîtrise de l'esprit s'affirmant un peu plus, ils marchent avec des gestes désordonnés de pantins aux membres raides et mal articulés. Enfin, ils essayent clopin-clopant un tour de manège : les pieds sont tellement endoloris qu'ils refusent, longtemps encore, obéissance.

Cependant, avec le mouvement est revenue la chaleur et, avec elle, la force. L'intelligence redevient lucide, la volonté se ressaisit. Les conversations s'engagent; la bonne humeur, en rires joyeux, fuse. Du haut de notre indifférence reconquise, paisibles, nous attendons les événements.

Les quatre jours que nous passâmes dans ce ravin nous parurent d'une longueur interminable. Ils s'écoulaient, comme au compte-goutte, sous le poids de deux obsessions énormes : les aéroplanes, le bombardement.

Vingt fois, trente fois par jour, retentissait un coup de sifflet strident : Aéroplanes! Aussitôt, tout le monde se jetait dans l'abri, immobile. Nous percevions bientôt le bourdonnement du hanneton monstrueux, puis de deux, de trois,

parfois de plus encore : un concert de soir de mai. Nous tournions la tête dans la direction présumée et, après des recherches parfois longues, à travers les branchages dénudés, nous découvrions l'oiseau de mort. Fascinés, comme l'alouette par l'épervier, les yeux liés à lui, nous le suivions dans ses évolutions : « Nous voit-il? » Parfois l'angoisse montait au paroxysme : au-dessus de nous, l'avion lâchait une fusée, ou bien, virant brusquement, filait à tire d'ailes vers les lignes allemandes. Alors pesait sur les esprits avec le poids d'une chape de plomb cette lourde pensée : « Ça y est; nous sommes repérés! » Et guettant, l'oreille dressée, les souffles annonciateurs, tous se tenaient prêts à faire « carapace » sous l'averse attendue. Grâce à Dieu, nos craintes ne se réalisèrent pas : nous ne fûmes jamais « l'objectif ».

Pourtant, à plusieurs reprises, nous *devions* être vus. Entre autres, il me reste un souvenir aigu. Du côté des lignes, croisaient quatre ou cinq aéroplanes, dont nous ne pouvions distinguer la nationalité. Bientôt l'un d'eux sembla se rapprocher. C'était un français, un biplan qui s'avançait d'un vol imposant, un peu lent. Il fuyait un combat inégal. Il était à présent au-dessus de nos têtes, très bas. Nous vécûmes une minute douloureuse. En arrière, un peu plus haut, fonçait, l'air menaçant, avec une vitesse d'autour, un avion de chasse allemand. Il gagnait rapidement du terrain

et soudain, brutalement, sa mitrailleuse se mit à cracher. Accusant le coup, le français s'inclina, tournoya, piqua. Une sueur froide nous couvrit; heureusement ce n'était qu'une feinte. Arrivé presque à la hauteur des arbres, il se redressait et, majestueusement, continuait sa route, pendant que l'autre, emporté par son élan, s'efforçait de faire demi-tour.

Notre avion était sauvé, mais la situation devenait critique pour nous. Le boche, en virant, était descendu très bas, lui aussi; il était à moins de 100 mètres de nous. Nous étions blottis, serrés, ne remuant même pas la tête, retenant notre souffle. Comment ne nous vit-il pas? Sans doute, dégrisé par la disparition soudaine de son adversaire, ne songeait-il qu'à échapper aux mitrailleuses et aux 75 qui commençaient à le chercher.

Oh! ces aéroplanes.

Et pourtant, par eux-mêmes, ils étaient peu dangereux. Ce que nous redoutions surtout, c'était le bombardement : par suite du fâcheux voisinage de nos canons, nous devions nécessairement prendre part à la fête, et revivre les terribles heures de bombardement des 27 et 28 février.

Tristes jours passés dans l'attente des obus! Nous étions cette fois laissés à une entière inaction, sans rien pour nous distraire du danger. Les impressions ressenties alors se sont enfoncées si profondément dans ma mémoire que je puis encore

les dérouler, à volonté, comme un film de cinéma.

J'entends encore nos canons envoyer leurs premiers obus et, quelques minutes après, la première rafale ennemie déferler. Elle éclate là-haut sur la crête devant nous. Bah! c'est pour le fort, pensons-nous, et nous restons bien tranquilles à continuer notre manège. Quelques minutes après, deuxième rafale : les obus éclatent plus bas. Un soupçon d'inquiétude : est-ce que ça va descendre sur nous? Quelques minutes de calme. Tout à coup, sur le plateau, dans le lointain, quelques faibles souffles. Nous dressons l'oreille. Horreur! c'est pour nous! D'instinct, les dos se voûtent; quelques hommes, plus impressionnables, s'aplatissent. Les obus éclatent à une centaine de mètres. Nous sommes avertis. Rentrons dans nos trous et étudions le tir.

Une autre rafale survient. De nouveau, les souffles brutaux nous donnent la sensation de la catastrophe finale. Les marmites éclatent dans notre position, mais, grâce à Dieu, entre deux tranchées. Nous en sommes quittes pour un choc intense et une bonne émotion.

Et le tir continue, lent, intermittent. Les Allemands arrosent méthodiquement le ravin; leurs obus montent, descendent, s'écartent sur les côtés, reviennent. Ils s'élèvent au-dessus des cimes, s'abaissent jusqu'au sol qu'ils rasent, en nous happant dans leur souffle brutal. Du fond de nos trous,

serrés frénétiquement contre le parapet, courbant l'échine et pelotonnés sur nous-mêmes, nous suivons avec une attention déjà fatiguée les péripéties du bombardement. Comme bercés par un rythme de vague, nous voyons les arrivées s'éloigner, se rapprocher et nous passons, à intervalles réguliers, de la détente joyeuse à l'horreur affolante.

J'ai encore dans les oreilles les bruits sinistres de ces secondes interminables : là-bas, dans le lointain, le souffle pacifique, timide, dirait-on, mais qui, dès le premier instant, glace d'effroi : nous *savons* qu'il est pour nous! Puis le souffle s'accentue, s'amplifie et, le temps de s'en remettre à la bonté de Dieu, les quatre craquements formidables, au milieu de nous, ébranlent le sol, nous couvrent de terre et de débris.

Souvent, nous ne souffrons aucun dommage. Mais de temps à autre, la catastrophe tant redoutée se produit : un, deux obus tombent dans un abri ou dans son voisinage immédiat. C'est alors pour les voisins une secousse physique et morale épouvantable. Le plus douloureux, c'est la suite, ce sont les cris pitoyables des blessés, distingués au milieu des morts, à travers la fumée et la poussière.

J'ai encore, très nette, la vision d'une de ces séries, la plus atroce que j'aie vue. Un obus venait de tomber au milieu d'un groupe. Aussitôt des cris nous font dresser les cheveux. Nous levons la

tête et cherchons à percer le mystère du nuage. Nous approchons; l'horrible tableau s'étale devant nous; le sol était jonché de débris humains; deux cadavres étaient étendus et, entre eux, un pauvre blessé dressé sur son séant. D'un mouvement instinctif, il s'efforçait, comme pour appeler au secours, de lever les bras; mais ils étaient cassés et les avant-bras pendaient. La tête était criblée de blessures d'où le sang découlait sur le visage, en stries rouges. Les yeux étaient perdus, tournés vers le ciel, comme pour implorer l'aide suprême, et la bouche entr'ouverte poussait des « au secours » profonds, terrifiés, qui nous prenaient aux entrailles.

Jamais les peintres n'ont imaginé d'*Ecce Homo* aussi pitoyable. Ce fut plus fort que moi. Je dus reculer, me détourner, l'espace d'un instant, avant de me maîtriser et d'aller au blessé.

Telle fut notre vie pendant quatre jours. Les hommes étaient épuisés. Pourtant, malgré les dangers qui planaient sur eux, leur courage restait indomptable. Sans doute, durant les bombardements, sans fanfaronnade inutile, ils se terraient. Cependant ils conservaient leur calme, l'on pourrait dire leur indifférence. Leur angoisse intérieure se manifestait par une certaine gravité, mais un esprit inattentif aurait pu s'y tromper. Les conversations continuaient leur train et même les loustics lançaient, sur le compte des obus et des

Boches, des traits d'esprit qui faisaient se dérider les visages et monter les rires. Il y avait bien parfois des moments de silence lourd, lorsque l'on entendait arriver la rafale dangereuse. Une fois ou l'autre, il y eut quelques instants de trouble : un obus venait de tomber dans l'abri. L'émotion du premier instant était trop violente. Dans le brouillard, les corps s'agitaient, couraient de-ci de-là, affolés, à la recherche d'un refuge plus sûr. Mais aussitôt une voix de gradé crevait le silence tragique : « Restez à vos places! Ça n'ira pas mieux ailleurs! » Et sans hésitation, tout rentrait dans l'ordre.

Patiemment, l'on attendait.

Le bombardement cessait enfin, au moins pour quelque temps. Bientôt, dans les trous, une certaine impatience se manifestait. Si l'on sortait? Quelques-uns, plus pressés, se redressaient, passaient la tête prudemment, inspectaient : tout est calme. Bientôt l'enquête recommençait; c'est bien fini, on n'entend plus rien. Plus de départs, plus de souffles. La troupe sortait, se répandait, courait. Nous nous dégourdissions les membres avec volupté, tranquilles comme au repos sur le champ de manœuvres, jusqu'à la prochaine alerte.

Ces jours sombres eurent enfin un terme. Il était temps : physiquement, nous n'étions plus que des loques. Ces jours avaient été sans doute moins dangereux que ceux passés en première ligne;

nous n'avions pas eu à supporter d'assauts; le bombardement avait été beaucoup moins intense. Pourtant leur lot de souffrances nous semblait plus lourd. Nous avions eu à lutter contre l'obsession lancinante des aéroplanes, des obus. L'intermittence du tir nous avait forcés, à maintes et maintes reprises, à adapter aux circonstances notre système nerveux, par un rétablissement épuisant. Nous avions aussi souffert d'un froid vif, presque sans arrêt. Notre pitance avait été parfois insuffisante. Surtout, devant cette avalanche de misères, nous n'avions eu aucun dérivatif : nous étions face à face avec elles, à les considérer dans leur horreur.

Nous étions donc usés jusqu'à la corde. Les traits étaient tirés, les yeux enfoncés; le ceinturon flottait. Mais l'âme était intacte. Jamais le moindre signe de mécontentement, de fléchissement, la moindre plainte. Nous savions que notre présence était nécessaire; nous ne demandions rien de plus, et s'il avait fallu marcher encore, malgré notre accablement, personne n'eût hésité.

Il y a quelques semaines, les journaux ont rapporté un trait touchant. Le président Poincaré, à l'issue d'une revue, demandait à un général son appréciation sur l'attitude de ses hommes. Celui-ci avait répondu : « C'est à se mettre à genoux devant eux. » Le Président, très ému, n'avait rien pu répliquer. A nous qui avons été témoins, cette

scène nous apparaît d'une vérité saisissante. Devant nos braves, il n'y a qu'une attitude : celle du général ; qu'un sentiment : celui du Président, l'admiration muette.

Notre rôle était fini. L'état-major, se rendant compte de notre usure, avait donné l'ordre de nous renvoyer à l'arrière, pour de bon cette fois. Le 7 mars, de très grand matin, nous quittions donc le ravin et nous nous dirigions à pas lents — l'arriéré de fatigue était grand — vers une caserne de Verdun.

De nouveau, joie immense de retrouver notre « torpilleur » ; à lui seul, pendant quelques minutes, il absorbe toutes les puissances de notre être. Nous nous installons dans un hangar à fourrage et, enfouis sous la paille, nous dormons toute la matinée.

Vers midi, réveil. La soupe nous attend. Nous mangeons avec délices, comme jamais gourmet ne l'a fait chez Durand ou Prunier. Puis nous jouissons du calme, encore passablement hébétés. Peu à peu, les exigences animales de notre être étant satisfaites, nous sortons de nous-mêmes et de nouveau considérons le monde. C'est pour retomber sous le sentiment d'insécurité. Les aéroplanes ennemis nous survolent. Ils ont même lâché quelques bombes, mal ajustées, il est vrai. Notre caserne est un peu plus éloignée des lignes, mais

est-elle hors de portée du canon? Des obus sont tombés, les jours précédents, à quelques centaines de mètres. Étaient-ils à bout de course ou bien mal dirigés? C'est la question. Nous sommes donc dans l'attente, éprouvant le serrement de cœur caractéristique; mais nous restons toujours calmes et gais.

3. — Retour de Verdun.

Le lendemain matin, 8 mars, grande nouvelle : nous nous embarquons en autos, à quelques kilomètres, à la limite de la zone dangereuse.

Les sacs sont montés allégrement, les faisceaux alignés, les compagnies tenues sur le qui-vive. Nous attendons l'ordre de départ avec impatience. Mais voilà des aéros, là-bas! Sont-ce des boches? — « Rentrez sous les hangars. » La cour grouille de troupiers; il faut faire le vide, sinon la proie serait trop belle. Vite, nous nous précipitons, et, cachés sous l'ombre, immobiles, nous suivons les évolutions des grands oiseaux.

Ce sont des allemands! Il faut attendre, et nous restons là, anxieux, des heures et des heures : les aéros persistent. Impossible de bouger.

Enfin le ciel s'est éclairci. L'occasion est saisie au vol. « Par bataillon, en avant, colonne par quatre, ordre normal. » Ce commandement nous inonde

de joie. Le sac est hissé avec enthousiasme; il ne pèsera pas lourd durant cette marche! Des hangars sortent lentement, l'une après l'autre, les longues chenilles qui, sur la route, déroulent leurs lourds anneaux.

Nous arrivons au lieu d'embarquement. Les autos se font attendre. On ronchonne un peu. Mais voici le convoi; les énormes voitures surgissent, pareilles à des monstres menaçants. Elles s'arrêtent en tête de la colonne et se massent en ordre serré : leur suite constitue une rangée imposante.

L'embarquement commence. Opération longue et compliquée. L'on maugrée, tant l'on a hâte de quitter ces lieux funestes.

Enfin notre bataillon est casé, le convoi s'ébranle. Tout le monde pousse un « ouf » de satisfaction. C'est fini, plus d'obus. Les cœurs se desserrent pour de bon et une joie débridée épanouit les visages. Elle s'exprime par des chants : la *Marche du 8e, Sambre-et-Meuse, les Montagnards*, que tout le monde chante à pleins poumons, surtout à la traversée des villages, bondés de troupes, — qui n'ont pas encore marché (du moins, dans notre simplicité, nous le supposons). Il s'agit de leur montrer que nous revenons de Verdun et que nous sommes prêts à y retourner!

Les cahots des lourdes voitures, le ronflement des moteurs, les vapeurs d'essence ont tôt fait d'user le peu de forces récupérées depuis la veille.

Le sang monte à la tête, les idées deviennent pénibles, rares, la conscience se voile. Bientôt la cargaison humaine sombre dans un lourd sommeil et, au bruit monotone des moteurs, nous roulons, bercés, un peu brusquement, par le roulis et le tangage du vaisseau de route.

Nous roulons, nous roulons, des heures et des heures. Soudain un arrêt brusque nous fait basculer en avant et nous réveille en sursaut : nuit noire. Où sommes-nous? Personne ne le sait et au fond, peu importe. Ne sommes-nous pas des vagabonds? Un commandement : « Tout le monde en bas », répété le long du convoi. Serions-nous arrivés? Oui, car l'on appelle les fourriers à grands cris.

Je jette mon sac sur le dos, j'empoigne mon fusil et m'élance dans la nuit : il ne s'agit pas d'arriver le dernier, sinon je pourrais servir de déversoir à l'adjudant, qui doit être de mauvaise humeur! Je me glisse le long des camions; je traverse en bolide les groupes qui débarquent, et me chargent d'imprécations; je heurte les peaux d'ours des conducteurs magnifiques, peu habitués à une telle précipitation. Je trébuche sur la neige foulée et, après mille aventures, comme sortant d'un rapide de fleuve africain, j'arrive au but.

Il s'agit à présent de faire le cantonnement, et rapidement encore! Car là-bas personne n'est disposé à attendre. Besogne compliquée, plus que

jamais. Il faut d'abord réveiller le « bourgeois ». Je m'y applique de mon mieux, non sans quelque malice : il est naturel au soldat de s'amuser en voyant émerger soudain d'une fenêtre un casque qui n'a rien d'une bourguignotte — et vous accueille plutôt sans enthousiasme. Je prends alors une tête de circonstance; je plains les pauvres civils, obligés de se lever par une nuit si froide. Sur mes bons sentiments, l'accord se fait bientôt; j'inspecte les granges, les greniers. Je rassure les braves gens sur la qualité de leurs hôtes : je vais leur donner ce qu'il y a de mieux au régiment! — et je passe plus loin, où la séance continue.

La compagnie est installée, mes officiers logés. Tout le monde s'endort sans hésitation.

De ce premier cantonnement de repos, un grand souvenir émerge dans un passé confus : celui d'une immense sensation de fatigue, d'épuisement.

A mon premier réveil, j'étais rompu. Durant la nuit, la détente s'était produite, complète; le système nerveux, jusque-là serré par une main de fer, s'est littéralement écroulé, abandonnant le pauvre corps aux suites des fatigues et des misères accumulées. Une faiblesse extrême s'appesantit; les membres sont mous, flasques; la poitrine vide, la respiration profonde, toujours insuffisante; le cerveau comme anéanti : plus de mémoire, plus

d'attention ; impossible de lier deux idées. La sensation de faim s'impose aussi avec acuité. Pour comble de malheur, la distribution n'était pas arrivée. Il faut attendre. Notre premier repas fut pris avec avidité ; ce fut un vrai repas de fauves ; mais la faim était loin d'être calmée, bien au contraire. L'estomac s'était réveillé de son long engourdissement et réclamait impérieusement d'énormes compensations pour la diète subie. Mais il était impossible de les lui procurer : l'intendance n'avait pu fournir que la ration ordinaire, et le ravitaillement privé n'existait pas. Notre pauvre chef de popote en était au désespoir.

Ce premier repas, quel souvenir aussi ! C'était la première fois que les sous-officiers se trouvaient réunis, depuis la tragédie, autour d'une même table. Le cercle formé, une émotion douloureuse pesa sur les cœurs : les vides creusés par la mort apparaissaient dans leur tristesse poignante, et la comparaison du passé avec le présent accablait les esprits. Nous avions été si heureux dans notre popote ! Le brave adjudant Seiller, en vrai père, avait su si bien nous unir, adoucissant avec une patience inlassable les heurts de la vie commune, calmant les compétitions, les rivalités. Un véritable esprit de famille régnait parmi nous ; nous étions plus que des camarades, des frères. Quelles bonnes soirées nous avions passées dans notre intimité, plus heureux que beaucoup d'au-

tres obligés, par des discussions aiguës, de chercher ailleurs, dans le vin, des distractions qu'ils ne pouvaient trouver dans leur milieu troublé. Quelles bonnes fêtes innocentes nous avions connues, étroitement groupés autour de notre table de popote!

Les vides nous obsédaient : là, au milieu de la table, n'était-ce pas la place de l'adjudant? Et en face, ces vides? c'était l'aspirant Lecœuvre à la délicieuse gaieté, le sergent Leclercq, si doux et si délicat.

Il était fini, le beau passé! Devant cette constatation, nous restions écrasés et le repas se déroulait, comme un dîner d'enterrement, sous un lourd silence.

Une semaine se passa dans une vie presque purement animale : manger et dormir! Toute occupation plus relevée nous semblait interdite.

Ce délai écoulé, nous étions de nouveau sur pied. Il ne restait de l'épreuve que de légères traces; le passé était oublié. Nous étions prêts à répondre à l'appel de nos chefs. Cet appel ne se fit pas attendre et vint, comme une pierre dans l'eau dormante, troubler notre quiétude.

Le 13 mars, nous partions pour Nicey. Cette étape nous rapprochait du front. Allions-nous donc rentrer dans la fournaise? Cette perspective était peu rassurante; aussi nous relevâmes notre

âme à la hauteur de la situation nouvelle. Ce fut en pure perte : nous nous préparions à l'héroïsme; nous ne devions connaître que les vulgarités du repos à l'arrière, les détails fastidieux du service intérieur et la vie monotone d'exercice.

Cette vie vulgaire épaissit de nouveau l'atmosphère. En quelques jours, le moral était redescendu au niveau commun : les sentiments surélevés avaient fait place à d'autres, beaucoup plus modestes. La pauvre nature humaine s'affaissait dans le terre à terre. L'enthousiasme patriotique était combattu derechef par la lassitude, le scepticisme. La moralité se relâchait aussi : le soir, quelques ombres chancelantes erraient par les rues; des chants éraillés retentissaient. Surtout la bonne volonté, si générale et si complète, là-bas, sur le terrain, laissait place, ici ou là, à ce qu'on appelle, au régiment, « l'esprit de carotte »; les loustics de nouveau déployaient leur astuce.

Voulez-vous un tableau de genre? Le soldat D... s'était fait remarquer à Verdun par son attitude superbe : c'était un lion. Il était monté à l'assaut avec une rage qui étonnait chez un vieux territorial; durant la lutte, il avait été l'un des tireurs les plus acharnés. Il était l'un des héros vers lesquels les yeux se tournaient.

Mais D... était un loustic. Célibataire endurci, il aimait peu la contrainte; « j'm'en fichiste », il

prenait très peu de choses au sérieux; il n'y croyait pas! Par ailleurs, caractère généreux, il était l'homme de tous les dévouements, le factotum de son escouade. Mais la vie de cantonnement n'était pas à la hauteur de son activité; les corvées, l'exercice étaient indignes de lui. Malin, il savait toujours se tirer d'affaire.

Aussi dès le premier jour, notre D... se présentait à la visite. Il avait revêtu pour la circonstance un air misérable, comique pour ceux qui connaissaient leur bonhomme. — « Eh bien, c'est toi, D...? (D... était une vieille connaissance pour le major.) Qu'est-ce que tu as? — Rien, m'sieu l'major. Y veul't m'faire aller à l'exercice; j'su fatigueîe; j'voudro bin m'arposer! » Le major a bon cœur. Sans se faire illusion sur la gravité du cas, il octroyait à D... un repos d'une journée. « Mon vieux D..., repose-toi aujourd'hui; mais demain, il faudra aller à l'exercice! »

Et le lendemain D... se présentait avec une tête encore plus pitoyable. « Eh bien, c'est encore toi, D...? Qu'est-ce que tu as? — Rien, m'sieu l'major. J'ai mal aux pieds, et pi j'su viu, vous savez; j'peu pas marcher! » De nouveau le major se laissait attendrir.

D... sortait d'un air malheureux.

Dans le courant de l'après-midi, si, là-bas sur la crête, se défilait une silhouette enflée par d'innombrables bidons, marchant d'un pas allègre, le dos

courbé sous la charge, le bâton classique à la main, l'on pouvait être certain que c'était D... Enfreignant toutes les consignes, il s'en allait à travers champs vers les villages voisins, à la recherche du précieux « pinard ».

Pour être complet, il faut ajouter qu'un beau jour, D... se fit prendre en flagrant délit par le commandant en personne. D..., sommé de fournir des explications, leva sur son supérieur un regard de chien battu, chargé de tant de crainte et d'innocence, l'histoire qu'il raconta avec candeur fut si claire, que le commandant ne put rester inflexible.

Tel était l'état d'esprit contre lequel devaient se débattre les malheureux sergents et caporaux. Grandeur et décadence : nos héros étaient devenus des gaillards. Heureusement la chute n'était pas définitive, et, tout en contemplant ces malins d'un sourire amusé, je les aimais bien encore et de tout mon cœur.

Durant ce séjour, une grande joie nous était réservée : un matin le rapport nous annonce que le régiment est cité à l'ordre de l'armée, et, faveur plus appréciée, que le général Joffre viendra épingler la croix de guerre à notre drapeau.

Le grand jour se fit attendre, mais enfin il vint. La division tout entière s'était massée en colonnes profondes des deux côtés de la route. Le spectacle

de cette moisson de têtes casquées était magnifique; une impression de force s'en dégageait qui enlevait les âmes : nous étions replongés dans l'atmosphère des grands jours.

Nous attendîmes longtemps, pataugeant dans la boue, glacés par le vent. Cependant nous n'en voulions pas trop au général de se faire attendre; ne faut-il pas payer les honneurs, et nos chefs sont si occupés!

Enfin les guetteurs donnent le signal : les autos arrivent là-bas dans le lointain, sous un nuage gris. L'attention èndormie se réveille. Des ordres rapides, brefs, descendent le long de la hiérarchie ; l'on rectifie pour la n^e, et enfin dernière fois, l'alignement; chacun, d'un brusque coup de main, rectifie la tenue; les armes sont présentées d'un magnifique mouvement d'ensemble et, raide, l'on attend.

Les autos s'arrêtent. Le général descend pacifiquement et s'avance, escorté modestement de quatre officiers d'état-major. Instinctivement, je pense à la pompe qui doit se dérouler, là-bas, de l'autre côté, en de telles circonstances. Je ne regrette pas pourtant ce déploiement théâtral. La simplicité du « grand-père » est bien plus captivante que la morgue hautaine d'un Guillaume.

Le général passe devant nos rangs, nous fixant d'un regard attentif, attendri, croirait-on. Puis il

se dirige vers le groupe des décorés (1), où notre drapeau a pris place au premier rang.

Nous voyons le drapeau s'abaisser, le général lever les bras, et, pendant quelques instants, les deux symboles de la patrie restent étroitement enlacés : l'émotion est intense; tous, blasés et sceptiques comme les autres, sont empoignés par un sentiment de noble fierté (2).

Nous menons, depuis trois semaines, la vie d'exercices, lorsqu'un bruit circule : dans deux jours nous nous embarquons en chemin de fer à Ligny-en-Barrois. Mais on ne donne pas notre destination. C'est un mystère! Va-t-on nous conduire en Alsace, en Artois? Il paraît que ça chauffe aux deux ailes, du moins le ravitaillement et les cuistots, mystérieusement, l'affirment. Nous ne pou-

(1) Notre collaborateur omet de dire que, dans ce groupe, il figurait lui-même avec de très beaux considérants.

(2) M. Maurice Barrès, dans un récent discours, a attribué au XX[e] corps, dont nous ne jalousons pas la légendaire bravoure, la gloire d'avoir arrêté le flot germain, les 27 et 28 février, à l'ouest de Douaumont. Ses paroles risquent de consacrer une confusion. La Censure, qui a autorisé la diffusion de cette erreur partielle, nous permettra sans doute de la rectifier.

L'assertion de Maurice Barrès est d'ailleurs en partie exacte. Le XX[e] corps, à cette date, occupait bien le secteur indiqué, mais il avait à sa disposition une division « invitée », la nôtre. Les lecteurs voudront bien se reporter au chapitre précédent « La dernière barrière ». Ils y trouveront les exploits rapportés par le grand écrivain. Ces exploits ont été accomplis par une division ne comptant pas un seul Lorrain à son effectif.

Le XX[e] corps est assez riche de gloire pour ne pas entreprendre sur celle des « invités » qui l'ont, ces jours-là, fraternellement aidé, de tout leur effort, de tout leur sang.

vons rien démêler à l'énigme et, de guerre lasse, nous nous en remettons à la discrétion de l'état-major, comme à une bonne Providence.

A la date et à l'heure dites, nous partons. Marche très longue et très pénible. C'est la première journée de printemps ; la chaleur est excessive; nous étouffons sur la route poudreuse; pourtant nous plaignons les malheureux « renforts », qui ne sont pas encore aguerris.

Écrasés de fatigue, la tête congestionnée, nous arrivons à la gare et nous alignons le long de notre train. Son aspect est austère : ce sont des wagons à bestiaux. Mais nous ne sommes pas difficiles. Nous ne voyons qu'une chose : c'est de l'économie pour les jambes.

Notre installation est tôt faite : il n'y a pas de bancs, tout simplement une légère couche de paille déjà bien aplatie par de nombreux prédécesseurs. Nous nous alignons donc prestement le long des cloisons ; nous déposons notre charge et nous respirons.

La grande question de nouveau se pose : où va-t-on? Tout à coup une forte secousse nous bouscule. Nous partons. Ah! bravo! c'est la direction de Bar-le-Duc ; donc nous allons en Artois, vers chez nous. Tout le monde est heureux.

Nous nous sentons rouler avec délices : il y a si longtemps que nous n'avons plus voyagé en chemin de fer, que nous menons la vie primitive

de l'homme des bois! Nous en éprouvons une joie enfantine, comme un bambin faisant sa première expédition. Une autre impression dilate les cœurs : enfin, nous quittons Verdun, la région terrible. Et ce mot de Verdun, par un effet magique, évoque le passé. Avec la vivacité d'une hallucination, nous revoyons la croupe d'Haudromont, le ravin funèbre, « le ravin de la Mort » comme nous l'appelons, les tombes de nos chers disparus. Ces souvenirs, dans leur cortège, ramènent par bouffées les vagues d'enthousiasme de là-bas. Les cœurs se remplissent d'énergie, de vaillance ; ils se soulèvent, et tout à coup, d'un ensemble parfait, ils explosent en un chant qui nous paraît magnifique :

C'est le Huitièm' qui défil' devant vous ;
C'est le Huitièm', tous ces petits pioupious :
Ils march'nt, ils vont sans s'fair' de bile,
Tant ils sont sûrs d'être les plus habiles.
C'est le Huitièm' qui passe tout joyeux,
C'est le Huitièm', la gloire de nos aïeux !
Saluez-le d'une façon très grave,
Saluez-le, car ce sont tous des braves !

Un sceptique aurait peut-être souri d'entendre ces braves chanter eux-mêmes naïvement leurs hauts faits, et, sur ses lèvres, sans doute, serait monté le *miles gloriosus*. Quant à moi, qui partageais leur état d'âme, j'écoutais ce chant au rythme large et puissant porter bien loin dans la

plaine l'affirmation de leur vaillance. J'étais sous le charme de cette force superbe, et ravi je me laissais bercer, soulevé d'admiration et de respect.

Nous roulons. Assis à la portière des wagons, comme des enfants, nous nous intéressons aux mille détails du voyage. Nous suivons des yeux les fils télégraphiques qui alternativement montent et descendent, nous saisissons au vol un disque qui brusquement défile. Nous comptons les trains rencontrés passant en coup de vent. Nous voyons des villages qui tournent là-bas sur la ligne d'horizon. Nous admirons cette belle terre de France que nous avons préservée de la souillure teutonne et d'où monte un grand calme qui nous pénètre.

Nous suivons des yeux un long nuage blanc qui découpe la plaine. C'est une route, parcourue sans doute par un convoi de camions. Tout à coup, la route semble vouloir se coller à nous. Sous la tonnelle de poussière, nous distinguons alors les mastodontes emportés d'un mouvement furieux. A l'arrière des voitures, sous la bâche entr'ouverte, apparaissent des soldats qui nous regardent curieusement. Ils s'en vont là-bas ! Notre cœur s'étreint à la pensée de ce qui les attend. Nous leur envoyons nos souhaits par des saluts cordiaux qu'ils nous rendent de bon cœur ; le train et le convoi, en un clin d'œil, se fleurissent de mouchoirs multicolores qui s'agitent frénétiquement.

Voici un village que nous allons traverser.

Qu'est-ce donc? Les enfants, les femmes se mettent sur le pas des portes, accourent vers nous. Les mouchoirs flottent; les voix crient : « Bravo, bravo! » Ces braves gens avaient reconnu en nous des défenseurs de Verdun et, de tout leur cœur, ils nous manifestaient leur reconnaissance, leur admiration.

Ce premier salut de la France fit jaillir les larmes de nos yeux. Nous étions si peu préparés à cette manifestation de sympathie. Quelques permissionnaires, en effet, racontaient à leur retour, en une sombre litanie, qu'à l'arrière on se moquait pas mal de nous, que le pays avait assez à s'occuper de ses plaisirs. Nous nous étions habitués à vivre repliés sur nous-mêmes, à faire notre devoir, le cœur navré, pour des gens qui n'en étaient pas tous dignes; et voici que tout à coup nos préjugés, comme un voile, tombaient. Nous avions en cet instant la sensation, très vive, de la France entière tournée amoureusement vers nous et suivant, d'un regard attendri, nos souffrances et nos misères. Nous étions confondus et ravis.

Cette impression, nous allions la ressentir encore bien plus forte. Nous arrivions en gare de Bar-le-Duc et notre convoi venait se ranger juste en face d'un train international. Au premier abord ces wagons monstres nous remplirent d'une crainte respectueuse. N'était-ce pas la civilisation qui surgissait soudainement à nos yeux dans le pres-

tige de sa supériorité, à nous les pauvres sauvages que l'on transportait, comme des colis, dans des wagons à bestiaux? Puis tout naturellement la comparaison des deux trains s'imposa. Elle était piquante. D'un côté des hommes vigoureux, le trésor de la France, des braves qui avaient renoncé à tout et à eux-mêmes, pour les autres. Et en face?... Qu'étaient ces gens qui, sur toute la longueur du train, accoudés aux portières, nous dévisageaient curieusement?

Nous les étudiâmes quelque temps dans un froid silence. N'était-ce pas la fine fleur de cet « arrière » tant exécré? Cette cargaison, de quoi était-elle composée? De jouisseurs peut-être qui profitaient, pour se donner du bon temps, de nos peines et de notre sang. Ces gros bourgeois? N'étaient-ils pas de ces fournisseurs sans conscience qui s'engraissaient à nos dépens? Ces ventres dorés? N'étaient-ils pas de ces financiers éhontés qui spéculent sur notre vie? Et surtout, ces figures à l'insignifiance importante, n'étaient-elles pas celles de ces politiciens, les grands ennemis du soldat, de ces stratèges de cabinet, répliques au six-centième de Gambetta, qui enrayent les mouvements opportuns et décident les offensives désastreuses?

Sous l'influence de ces pensées, une sourde hostilité montait en nous. Le silence était menaçant, la tension extrême; le moindre incident pouvait déchaîner l'orage. L'incident se produisit en

sens inverse : comme sous l'effet d'une mise à la terre, le nuage soudain se déchargea. Un soldat avait traversé le quai. Il s'arrêtait devant une portière, et, levant la tête, d'un air timide, il demanda : « Vous n'avez pas un journal, monsieur? » Le voyageur se jeta dans son compartiment et, l'instant d'après, reparaissait avec le plus gracieux sourire, portant une brassée de papier. Alors ce fut comme une traînée de poudre. Sur toute la longueur de l'International, les bustes disparurent derrière l'éclat des vitres et aussitôt à toutes les portières des journaux apparurent. L'effet fut magique. De notre train, de tous les wagons, les hommes bondirent sur le quai, d'un saut traversèrent les voies et assiégèrent les portières. Les journaux s'éparpillèrent. De suite, les conversations s'engagèrent : « Vous venez de Verdun? Qu'avez-vous fait? Ou étiez-vous? C'était terrible? »

Les voyageurs étaient d'une avidité insatiable. Cependant cette avidité se calma peu à peu et, à mesure que le calme descendait, l'union des cœurs s'affirmait. De nouveau la distribution générale reprenait. Par les portières passaient, en ordre serré, les provisions de voyage, les gâteaux, les fruits, les cigares, les cigarettes. Le train fut vite dépouillé et, les mains vides, ces braves gens n'avaient plus à offrir que leur cœur et leurs sourires.

Du haut de mon marchepied, j'admirais cette

scène émouvante, le cœur étreint. J'étais dominé par une force supérieure ; j'avais le sentiment d'une présence auguste, maternelle, et si grande ! L'âme de la France planait au-dessus de nous, et ce sourire qu'elle nous adressait n'était qu'un faible symbole de l'immense amour qu'elle nous portait.

Un coup de corne retentit. Il fallut nous arracher au charme et regagner notre lit de paille.

Le train s'ébranla. Assis aux portes, nous nous laissâmes rouler, délicieusement pénétrés par la douceur du paysage lorrain et par le calme du soir qui tombait.

Bientôt ce fut nuit noire. Le sommeil s'était appesanti sur nous. Nous rentrâmes pour nous étendre sur notre couche rude, et, heurtés par les durs cahots des lourdes voitures, nous nous endormîmes, bercés par la caresse reçue de la douce France, dont l'image, tel un doux rêve, flottait sur nos esprits charmés.

Le 27 mai 1916.

Paul D...,

Sergent-fourrier [depuis, sous-lieutenant]
au Nᵉ de ligne.

IV

LA GUERRE DE DÉTAIL

1. — Le cadre et la vie.

Verdun est loin ! Le train qui nous emmenait vers l'Ouest ne nous a pas transportés jusqu'en Artois, ainsi qu'à la fois, nous l'espérions et le craignions. Il est allé bien loin, cependant, jusqu'à une vallée fameuse où, en septembre 1914, notre effort s'était buté contre un plateau escarpé.

Verdun est loin ! C'est le passé déjà reculé, presque disparu sous l'horizon. A présent, nos esprits sont tournés avec confiance, avec curiosité aussi, vers le secteur que nous allons occuper.

Ce secteur nous a été présenté sous un jour favorable : c'est un secteur de tout repos, un secteur « pépère » ! Pensez donc, les troupes que nous relevons sont restées là dix-huit mois sur place. Le lieu n'est donc pas bien terrible. Et puis ces régiments, ayant devant eux la perspective d'un séjour indéfini, ont sans doute organisé par-

faitement leurs positions : nous allons trouver des tranchées solides, des réseaux parfaits; nous vivrons en pleine sécurité. Ils se seront préoccupés aussi du confortable : nos abris seront superbes, et nous, heureux comme des princes!

Nous avançons d'un pas allègre, bercés par ces rêves d'espérance. Un autre sentiment cependant, sournoisement s'est coulé dans nos esprits. Faut-il donc avouer une ombre de jalousie? Nous pensons à ces heureuses troupes stationnées, presque depuis le début, dans une douce semi-quiétude, tandis que nous, nous prenions part à des actions terribles. Leur bonheur nous serait-il amer? Pauvre humanité, petite et mesquine!

Travaillés par ce ver rongeur, nous rencontrons quelques détachements avant-coureurs des partants. Avec ébahissement, nous voyons les sacs ornés de piquets de tente. Chez nous, il y a beaux jours que, au cours de nos pérégrinations multiples, nous avons semé sur la route ces accessoires gênants et peu utiles. Heureux de saisir une preuve tangible de longue immobilité, d'un air narquois, nous lançons : « Eh bien, on vient du dépôt? » La malice s'en mêle. Nous crions avec ironie : « Vous allez à Verdun? C'est bien votre tour! » Le détachement défile en nous renvoyant, coup pour coup, quelques gasconnades, et chacun continue son chemin.

Nous approchons. Là-bas, à quelques kilo-

mètres, triste et dénudé, le plateau abrupt barre l'horizon : une gigantesque muraille de Chine! Sur les pentes courent de longues levées de terre sinueuses, semblables aux galeries de taupes dans nos prairies. Ce sont les boyaux. Des tranchées, nous ne voyons rien encore. Le premier aspect de notre nouveau séjour calme un peu notre enthousiasme : les pentes sont bien raides pour nous, habitués aux étendues plates du Nord; le plateau est bien nu; pas un arbre! Il faudra se terrer sans répit.

Encore un petit effort, et nous voici à domicile. Le boyau s'ouvre devant nous. Impression excellente. Il est superbe! Large comme jamais nous n'en avons vu de pareil; le fond est pavé de caillebottis qui, par mauvais temps, doivent faciliter singulièrement les allées et venues; les lignes téléphoniques sont parfaites : isolateurs en porcelaine blanche et parallélisme impeccable!

Ahuris de ce confort, nous nous avançons saisis de crainte et de respect. Comme le parent pauvre, pénétrant dans le vestibule magnifique du cousin millionnaire, nous sommes gênés : nous craignons de casser, de salir, et nous nous posons cette question : « Que signifie donc ce luxe? »

Depuis, j'ai eu la clef de l'énigme. Lors de mon premier voyage au village tout proche, des habitants me renseignèrent. Le secteur, peu de semaines auparavant, avait eu l'honneur d'une visite

d'hommes politiques du plus haut rang, qui étaient venus s'y faire une compétence. L'autorité avait choisi à cet effet un secteur modèle, se prêtant aisément aux évolutions des puissants personnages.

Mon interlocuteur ajouta une anecdote savoureuse. L'autorité consentait bien à se prêter au désir des nobles visiteurs, mais elle entendait les mener où elle voulait et pas plus loin. On s'y prit de jolie façon. Au moment voulu, des grenades sont lancées aux Allemands; ceux-ci, mécontents, répondent. Bientôt le 75 intervient dans le débat; l'artillerie adverse en fait autant, et en quelques minutes, un concert peu rassurant ébranlait la position.

Les illustres visiteurs s'arrêtèrent, interdits, dressèrent la tête. « Qu'est-ce que cela? » demandèrent-ils : « Oh! rien! Les Boches veulent nous ennuyer; nous allons les faire taire. Au reste, nous n'irons pas jusque-là! »

Rassuré, le cortège reprit sa marche jusqu'à la limite fixée : on s'arrêta dans la première tranchée de la deuxième position pour examiner le paysage.

La vue était splendide. La tranchée commandait un ravin large et profond. Sur la pente opposée, tout en haut, à des bandes grises se devinaient des lignes de tranchées. Mais quelle était leur nationalité? Rien ne le révélait à des yeux inexpérimentés. Les visiteurs pouvaient très bien se donner la fière illusion de se trouver en première

ligne, face à l'ennemi, et de barrer, de leur poitrine, à l'envahisseur, le chemin de Paris.

Leur suggéra-t-on cette enivrante illusion? Mon narrateur ne me le dit pas, mais que j'ai regretté alors de n'avoir pas assisté à la comédie! Dans nos précédents secteurs, j'avais rencontré, à mainte reprise, des curieux de l'arrière, cavaliers, automobilistes, C. O. A., infirmiers en cours de tournée, qui se risquaient jusqu'à nous pour sonder le mystère de la tranchée. Ils avançaient l'œil inquiet, courbant le dos, et leur attitude parfois incertaine excitait notre malice de vétérans. A chaque pas, des hommes charitables leur glissaient à l'oreille ces avis touchants : « Attention, ce boyau est pris d'enfilade par une mitrailleuse. — Attention, ce carrefour est balayé! » Les visages se rembrunissaient et, quelques secondes, reflétaient un peu d'indécision. Puis, voulant être brave devant les vulgaires fantassins, la troupe, s'aplatissant, passait à la course l'endroit dangereux. Les hommes les laissaient défiler en leur prodiguant des « gare à vous », pleins d'intérêt et, le dernier disparu au tournant, les rires explosaient.

Mais je m'égare à la suite des grands hommes. Reprenons notre fil.

Long dédale de boyaux : nous nous engageons dans une série interminable de tranchées, suivant

à l'aveuglette notre guide. La marche est pénible : nous avons déjà parcouru pas mal de kilomètres, escaladé des pentes raides qui nous ont brisé les jambes et fatigué les poumons ; nous sommes écrasés par notre charge de portefaix et surtout nous étouffons dans l'air stagnant des boyaux, où le soleil déverse inexorablement sa moite chaleur.

L'esprit, anéanti, n'a plus devant lui que cette idée : « Sommes-nous bientôt au bout? » Enfin nous débouchons dans la tranchée qui fut le terminus des fameux visiteurs et de là nous jetons un rapide coup d'œil sur la position. Le site est superbe à la vérité, mais nos puissances admiratives sommeillent. Le guide nous montre, accroché sur la pente d'en face, à mi-hauteur, le P. C. (1) du bataillon. C'est notre but, cela nous suffit. Hypnotisés par cette idée du terme, nous descendons le ravin, puis entreprenons la nouvelle et dernière ascension. Les poumons fonctionnent mal ; tous les 4 ou 5 mètres, nous nous arrêtons pour comprimer les soubresauts désordonnés du cœur, et respirer à traits profonds.

Enfin, nous y sommes. Nous laissons tomber notre sac ; nous déposons notre équipement encombrant, notre lourde capote, et nous soufflons.

Bientôt nos facultés sont revenues et nous nous intéressons à notre nouveau séjour. Spectacle

(1) Poste de commandement.

enchanteur. A nos pieds s'étend un ravin aux courbes gracieuses. A gauche, il se ferme avec l'élégance d'une carène de navire, tandis que, de l'autre côté, il s'évase et débouche dans une molle vallée, sur laquelle il ouvre une large perspective se perdant à l'infini des lointains. Aux flancs du ravin, des buissons sont accrochés, des arbres isolés; dans le fond, et là-bas dans la vallée, à perte de vue, s'étend un tapis moutonnant de cimes innombrables, sur lesquelles le premier printemps a jeté un manteau de tendre verdure. Sur cette étendue tranquille, le soleil verse avec sérénité sa douce lumière. Saisis de cette splendeur et de cette immensité, nous admirons et nous méditons. Quelle vie calme et heureuse nous allons mener dans ces beaux lieux!

Rien ne manque à notre bonheur : le paysage est ravissant; notre abri est solide, les Boches sont calmes. C'est bien le secteur rêvé.

Le jour de l'arrivée, fatigué par une longue marche et de pénibles ascensions, je n'étais pas monté aux tranchées. Du reste, j'en avais déjà tant vues, même de première ligne, que je n'avais plus les curiosités des marabouts de l'arrière.

Le lendemain matin, une occasion se présente; j'en profite pour rendre visite à mes amis. J'enfile le boyau. Il n'est guère commode : c'est un escalier. J'avance quelque peu, puis tout à coup me voici au P. C. de mon capitaine. Quoi, déjà? Dans

ce cas, les lignes sont loin? Non, à quelques centaines de mètres. Mais c'est effrayant! Que l'ennemi nous donne un coup de coude et nous tombons au fond du ravin. Au moins cette situation détestable est compensée, sans doute, par des travaux parfaits?

Je pousse mon exploration à travers le front de ma compagnie et partout je recueille une impression fâcheuse. Je rencontre l'un de mes camarades qui connaît déjà la position à fond : « Que vaut notre secteur? — Rien; il est très dangereux! Voyez les Boches! ils nous dominent de partout; rien ne leur échappe. Et de notre côté, quelle pauvre organisation! nous n'avons pas de poste de guetteurs, pas même de créneaux. Nos sentinelles sont forcées de rester au fond de la tranchée et d'observer par l'oreille. Si jamais elles passaient un œil, elles recevraient une grêle de balles. Ce matin nous avons déjà eu un blessé dans ces conditions et depuis personne n'ose plus lever la tête. Nous sommes aveugles! Et pour comble, nous ne sommes pas protégés. Pas de réseaux, ou presque pas; les lignes étant trop rapprochées, nos prédécesseurs n'ont pas osé en placer. Mais voyez ceux des Boches! »

Je passe en deuxième ligne. Même impression. — « Êtes-vous bien installés? — Ah oui! regardez! La terre des boyaux et des tranchées forme des levées tellement hautes que nous n'avons aucun

champ de tir! — Au moins, vous avez de bons abris? — Oui, ils sont à toute épreuve, mais trop profonds, et la plupart n'ont qu'une issue. Que l'ennemi fasse irruption et nous serons pris comme des lapins au gîte!

« Attendons quelques jours; que le colonel ou un général passe l'inspection, et nous aurons du travail : création de réseaux, installation de créneaux, d'abris de guetteurs, arasage des talus, ouverture des abris. Nous n'allons pas chômer! »

Mon ami s'arrête à cette conclusien d'ordre pratique, et c'est bien naturel. Quant à moi, moins intéressé dans la question, je redescends à mon poste frappé par la complexité de la guerre, surtout de la guerre de tranchées. On ne la considère jamais que sous un angle. Nous y voyons bien, nous, la résistance, mais encore et surtout le plus grand tort possible fait à l'ennemi. D'autres, au contraire, envisagent de préférence un aspect différent : la défensive, le risque à éviter, les pertes à limiter. Chez eux, les abris seront inviolables, mais les travaux défectueux, et les amorces d'attaques moins poussées.

Il semble que cette dernière conception ait prévalu dans notre région. N'en eussions-nous pas d'autres preuves, nous en serions avertis par les nombreuses plaques installées partout : « Il est absolument défendu de toucher aux obus non

éclatés. » Ces rectangles de bois sont un signe révélateur, l'enseigne de la maison.

Nous prenons possession de notre secteur, dominés par cette impression d'insécurité qui nous oppresse. Mais peu importe. On nous l'a confié; nous ne tromperons pas la confiance de nos chefs. La position est fâcheuse; nous compenserons donc ses déficits par un peu plus de courage, une bonne volonté plus grande, et tout ira bien.

Partagés entre ces sentiments d'inquiétude et de décision, nous entrons résolument dans notre vie nouvelle — vie de calme et de monotonie. Le temps s'écoule lentement, toujours pareil à lui-même, semblable à une bande uniforme qui se déroule sans arrêts, sans points de repère : plus de jours, plus de semaines, plus de quantième, presque plus de mois. Ce n'est plus le temps morcelé, divisé; c'est presque l'éternité immobile, ou mieux, comme disent les philosophes scolastiques, l'*aevum*.

Nous commençons la guerre de détail, de petit détail. En haut, sur le plateau, c'est l'immobilité absolue, mais vigilante. Les guetteurs sont à leur poste, épiant avec une attention constante les moindres mouvements de l'ennemi. Malheur à celui qui se révèle : passe-t-il la tête au-dessus du parapet, obscurcit-il le trou clair d'un créneau, un coup de fusil retentit et parfois, trop rarement, un

« a-ia-iaïe » éperdu s'élève de la tranchée d'en face. — Toujours un de moins, pensent nos hommes en chœur. Et d'un! Et la vigilance reprend, aiguë.

L'insensible course du temps est brisée, çà et là, par des incidents qui reposent un instant l'attention. Tantôt un Boche audacieux paraît sur le parapet, quelques instants, là-bas dans le lointain. Inutile de tirer, il est trop loin! — Tantôt, des tranchées et des boyaux ennemis, surgissent des pelletées de terre qui planent un instant et s'étalent sur les talus. Les « autres » travaillent. Vite, un coup de téléphone à l'artillerie : « terre remuée, boyau Hindenburg! » Quelques instants après, retentissent les départs, puis voici en arrière, bien loin, des sifflements qui se pressent furieux et passent rapides au-dessus de nos têtes. En même temps, en avant, au milieu des pelletées de terre surprises, jaillit soudain une flamme fugitive, monte un nuage rond et enfin éclate un choc sec et strident. Les coups se succèdent pendant quelques instants, puis le silence et l'immobilité, absolus cette fois, se rétablissent. Y a-t-il eu de la casse là-bas? Mystère! — Parfois un bourdonnement retentit en l'air. Aéroplane! Ne bougeons plus! Et l'on observe attentivement. Est-il français? allemand? Les yeux exercés ont vite résolu le problème. C'est un allemand! Oh, le voleur, comme il est bas; il nous nargue. Attends un peu; et aussitôt sur le passage de l'oiseau, les fusils

partent; les mitrailleuses, tour à tour, du fond de leur gîte, étendent sur sa route leurs volutes d'acier et remplissent le ravin de leurs crépitements qui roulent par vagues immenses vers le lointain. L'artillerie arrive enfin : des coups sourds, des sifflements plaintifs ; et voici des points blancs qui piquètent le ciel, poursuivent l'aéro, et restent immobiles dans l'azur comme pour jalonner son passage. Les fantassins fascinés suivent la poursuite. Trop long! Ils tirent donc au hasard, ces artilleurs? Meilleur. Ah, très bon! — Oui, coup de hasard, murmure un sceptique! Pourtant le moteur s'est tu; l'oiseau descend rapidement; il va disparaître derrière la hauteur. Touché! Touché! Il en a! Les cœurs se dilatent et pendant que nous nous félicitons du bon coup, soudain le ronronnement reprend et là-bas, au loin, l'aéro, moqueur, reprend son essor et s'éloigne.

D'autres distractions sont moins agréables. Un de nos guetteurs se montre; une balle le salue. Ce n'est rien. Il met son casque au bout du fusil et fait « rigodon » pour faire la nique au Boche. — Un homme, en se rendant au poste d'écoute, marche sans prudence et fait sonner les caillebotis. Un Allemand, averti, lui lance une grenade. L'ennemi a cru deviner des travailleurs dans un coin de boyau. Il leur envoie un « seau à charbon », qui éclate avec une furie indescriptible, mais heureusement ne fait aucun mal.

Tels sont les menus incidents qui, de loin en très loin, rompent la morne banalité du guet. Un instant l'esprit se distrait et bien vite retombe sous le poids de la lourde atonie.

La nuit est plus agitée : le voile épais des ténèbres favorise l'activité et permet toutes les audaces. La vigilance redouble : les Allemands vont peut-être travailler à leurs réseaux, ou même envoyer des patrouilles; elles tenteront de voler nos chevaux de frise, nos sphères, comme elles l'ont déjà fait — ce qui est bien vexant! — ou bien elles essayeront un nouveau coup. Il s'agit donc de percer les ténèbres, de deviner des ombres à une simple nuance de noir. Vigilance de l'œil et, encore plus, de l'oreille. De temps à autre, dans les réseaux ennemis, un grincement, des chocs se produisent. Les guetteurs écarquillent les yeux. « Ah, gredins! Attendez là, si je vous vois! » Un *fffou* effrayant retentit; c'est une fusée qui prend son vol en dessinant sa trajectoire par une traînée de feu. Parvenue au sommet de sa course, elle s'allume soudain et plane, entraînée doucement par le vent, tandis qu'elle verse sa pâle lumière. Le guetteur scrute la région suspecte : Rien! Des rats sans doute! La fusée s'éteint, l'obscurité retombe. Quelques instants après, les Boches sont rassurés et les grincements reprennent. Les regards se tendent avec effort. Ah! enfin, les voilà! Le guetteur aperçoit trois, quatre masses grises

qui s'agitent dans le noir. Justement les voilà qui se groupent. La cible est trop belle. Le guetteur braque son fusil, vise au jugé et tire. Un râle en face lui répond et bientôt, de nouveau un silence d'horreur pèse sur le plateau.

Il ne suffit pas de veiller; il faut agir aussi, et la besogne est énorme : passer les fils de fer pour ennuyer les travailleurs ennemis, surprendre les patrouilles, éventer les ruses, obtenir des renseignements. Dès que la nuit s'est épaissie, trois, quatre ombres escaladent le parapet et se glissent sans bruit dans la section tortueuse du réseau. Les voici en terrain libre. La situation' est délicate; la moindre imprudence, une légère témérité peuvent causer un désastre. La patrouille se déploie et en rampant, prudemment, à travers les herbes hautes, s'avance vers l'objectif désigné. Il n'est pas bien éloigné, mais que de temps pour y parvenir! On avance pas à pas, évitant le moindre heurt, le moindre souffle. Il faut inspecter à chaque pas, surprendre les bruits, les interpréter. Les jours sont revenus des trappeurs et des Mohicans. Si jamais une patrouille boche était à l'affût! Si l'on allait se jeter sur la gueule des fusils! Donc. attendre, laisser à l'ennemi, s'il est là, le temps de déceler sa présence, puis l'encercler et, s'il résiste, le massacrer. — Mais, rien! En avant! Encore quelques mètres. Tout à coup, une lueur blafarde de clair de lune : une fusée. Vite à plat ventre,

sinon la mitrailleuse va balayer le terrain. La patrouille figée, le nez dans la terre, attend anxieuse que l'ombre la protège. C'est fini. Le chef, mettant à profit la clarté, à travers les herbes, a reconnu l'objectif et inspecté le chemin. En avant! Les hommes rampent et s'avancent peu à peu. Les voici au but; ils sont renseignés : l'ennemi n'a pas achevé son travail; ses réseaux sont encore disloqués. — C'est déjà bien; mais nos chasseurs ne veulent pas rentrer bredouille. Voici justement, à quatre mètres, le débouché d'une sortie. Si les Boches viennent travailler, ils passeront par là. Ce serait trop beau! La patrouille se range à grands intervalles devant la sortie et, patiente d'une patience animale de braconnier, épie durant des heures, sans un mouvement, sans un souffle.

La nuit, ce n'est pas seulement le guet ou la chasse; c'est avant tout le travail. Dès que la brume est descendue, le plateau désert sort de sa léthargie. De la profondeur des gourbis, des ombres surgissent et, affairées, circulent. De l'arrière, par les boyaux, les corvées en longues files arrivent, portant le matériel. Des munitions : grenades, fusées, énormes torpilles qui font se courber le dos; du matériel de défense : piquets, pelotes de fil de fer, sphères, gigantesques chevaux de frise qui avancent à contre-cœur dans les boyaux tortueux. Les travailleurs montent aussi,

nombreux. La tâche est immense et pressante : les réseaux, ouverts par les « seaux à charbon », exigent des réparations. En quelques endroits, ils sont trop faibles; il faut les élargir et les épaissir. La corvée franchit donc le parapet, avec un certain frisson, sans hésitation pourtant, et, protégée par une patrouille couchée à quelques mètres (les lignes sont si rapprochées que l'on ne peut aller plus loin), elle se déploie et le travail commence. Travail de mystère, dans l'ombre et le silence. Les piquets à vis s'enfoncent lentement, sans un coup, sans un choc; les fils de fer se déroulent et s'accrochent avec circonspection. Parfois un grincement. Le maladroit se fait rabrouer d'une exclamation énergique, bien qu'étouffée, ou d'un coup de poing amical et vigoureux. Voilà une fusée : la corvée s'aplatit dans la luzerne et le plateau apparaît solitaire, innocent, sinistre. Puis, le travail reprend, entrecoupé çà et là de menus incidents, obstiné toujours.

Pendant ce temps, un peu en arrière, la terre s'agite. Une équipe achève la construction d'abris de guetteurs; une autre redresse dans les tranchées et couloirs les parois écroulées; une troisième approfondit les passages dangereux.

La nuit s'écoule dans une activité fiévreuse, mais dès qu'un rais de lumière révèle les êtres et les choses, toute vie disparaît. Les habitants des tranchées s'enfoncent dans leurs gourbis; les cor-

vées réintègrent les boyaux et, quand le soleil radieux se lève, il n'éclaire plus qu'un plateau dénudé, morne et désertique.

La mort, cependant, n'est pas générale. En haut le silence immobile plane, mais dans le ravin, une fourmilière s'agite et se démène. Les hommes, qui se sont reposés la nuit, sont sortis de leurs terriers. Du haut de ma terrasse, je les ai vus surgir un à un de leurs trous noirs, s'assembler quelques instants, prendre des ordres, puis se disperser. En quelques minutes, une cité ouvrière s'est constituée; les ateliers se sont groupés et chacun, utilisant ses talents, son expérience, se met à l'œuvre. L'intéressante confrérie des cuisiniers grouille autour de ses marmites; les ordonnances vaquent aux soins de leur ménage; les pionniers creusent, les charpentiers martèlent. Voici des ateliers plus importants : une compagnie tout entière travaille le fil de fer. Elle prépare le matériel de défense qui, le soir, sera transporté aux tranchées : les uns dressent et habillent les chevaux de frise; d'autres enroulent des pelotes; d'autres construisent des sphères. Un autre groupe dépose, en tas bien ordonnés, le gros matériel, les rondins, les traverses, les poutres, les planches qui, la nuit prochaine, iront s'engloutir là-haut. Du spectacle de ce petit monde, se dégage une impression de vie et de gaieté, aussi dilatante que la solitude affectée du plateau est impressionnante.

C'est la vie de tranchées : surveillance immobile d'une part, de l'autre, activité laborieuse. Bien que très différents, ces deux genres de vie ont un point d'étroite ressemblance; tous deux sont dominés par un même sentiment : la monotonie. Que l'on soit sur le plateau ou dans le ravin, chaque jour est la répétition de la veille, chaque heure un décalque de la précédente. Quoi d'étonnant si, avec un tel régime, la vie perd de sa saveur, et si parfois les hommes s'ennuient?

L'ennui est le grand ennemi qui, finalement, n'épargne personne. En général, il est bénin : un peu de tristesse, un peu de vague à l'âme; ce n'est pas dangereux. Cependant, comme toute maladie chronique, l'ennui a ses crises. Elles s'appellent le « cafard »; comme la bête du même nom, l'ennui ronge alors profondément et ses désastres sont immenses.

Le cafard est un mal étrange, aux origines mystérieuses. Presque toujours il naît sans cause apparente. Le matin, le malade s'éveille en mauvaises dispositions. Le corps est mou, l'énergie absente; un poids pèse sur le cœur, un voile assombrit l'esprit. Un vague malaise oppresse, dont on est à peine conscient. L'homme est mécontent, irascible. Son front est barré et, à ce symptôme, les camarades se disent : « Laissons le *vieux* tranquille. »

Dans cet état d'âme, le malade commence sa

journée sans pensée, l'esprit noyé dans le vague. Il se traîne. Il n'a pas le cœur à l'ouvrage. « Eh bien, ça ne va pas? lui demande un copain. — Je ne sais pas ce que j'ai. »

Ce qu'il a? C'est le mal du pays qui l'écrase. Un petit incident fera éclater l'accès; un nom prononcé tout près et qui réveille les souvenirs endormis, un visage qui en rappelle un autre de là-bas, un commandement un peu brusque qui, par contraste, fait penser au doux régime de la famille. Et voilà que tout à coup le voile se déchire. Le malheureux homme a le mirage : il voit son intérieur, les êtres aimés, sa terre, le clocher, tout ce qui a fait sa vie jusqu'au jour cruel de la séparation — et sur ce tableau d'amour plane l'atroce pressentiment : « Tu ne les reverras plus. C'est fini à jamais! »

Une détresse immense envahit son cœur. Il est malheureux; il n'a plus raison de vivre; il est désespéré.

Loque lamentable, il se traîne, ne sachant que devenir et lorsque enfin il trouve un moment de libre, il s'écarte — toute société lui est odieuse — il s'assied et, la tête dans ses mains, il songe. A quoi? A rien. Il ne pense même pas aux siens; leur souvenir lui est trop douloureux; il l'écarte avec violence. Il rêve :

Pauvre oiseau perdu dans la brume
Sur le mât d'un vaisseau perdu...

L'amour enfin l'emporte. Il se redresse, tire de sa poche un portefeuille, y prend un carton et longuement le contemple. Les larmes montent à ses yeux et, comme un enfant, il pleure. Émus, les camarades s'approchent en silence et par-dessus son épaule, saisis de pitié, ils aperçoivent sur la pauvre carte un groupe charmant : une jeune mère entourée de jolis petits qui, dans leur sourire forcé, semblent dire tout bas : « Papa! reviendras-tu bientôt? » Et de nouveau le sombre pressentiment dans son cœur tinte le glas.

Ces crises aiguës sont rares, du moins chez les caractères trempés. Quant à l'ennui normal, chronique, son influence n'est pas néfaste. Semblable à l'huile qui, autour du vaisseau ballotté, calme la tempête, il assoupit plutôt les ardeurs tumultueuses d'une gaieté trop vive. L'âme est moins agitée, elle n'en est que plus ferme.

Et en effet, l'impression dominante qui se dégage du spectacle de nos hommes est celle d'un courage inusable.

Ce courage, selon son objet, revêt divers aspects. Devant le service, c'est la bonne volonté sans restriction. Évidemment, la vague d'enthousiasme de Verdun est loin, mais loin aussi est le laisser-aller, l'esprit de « carotte » des cantonnements de repos. Tous sentent que la tâche actuelle est nécessaire, et ils l'accomplissent avec conscience. Qu'ils soient aux créneaux ou qu'ils exécutent une

corvée, ils ne connaissent que l'ordre reçu. Que de fois n'ai-je pas été ému par le spectacle de ces braves supportant les fatigues sans un murmure, de ces jeunes, encore ignorants des souffrances il y a quelques mois, mais surtout de ces bons vieux, blanchis par les rigueurs de la campagne, qui marchent graves, le dos voûté, plus chargés de leurs soucis que de leur fardeau. La situation est lourde certes, et pourtant jamais une plainte ne sort de leurs lèvres.

Devant le régime rigoureux, le courage affecte la forme de la résignation parfaite, si parfaite qu'elle s'ignore. Et pourtant quelle vie est la leur! Sans doute ils ne supportent plus les horreurs du premier hiver de tranchées. Mais avez-vous estimé le lot de fatigues que leur imposent les longues veilles et les innombrables corvées? Avez-vous savouré l'austérité de leur existence? Ils couchent souvent sur la dure, toujours sans confort. Leur nourriture, suffisante, est sans délicatesse. Et la plupart sont pauvres; ils ne peuvent donc s'accorder aucune compensation. Ajoutez l'empire perpétuel de la discipline et, qui plus est, le poids de la vie commune. Il faut se rendre réel le tourbillon de la vie dans un gourbi encombré. Voulez-vous reposer un peu? Quelques voisins, inattentifs ou indélicats, ne se priveront pas de faire tapage. Recherchez-vous l'isolement pour écrire un mot en paix ou lire, afin d'oublier? Les causeries, les

chants, le vacarme s'y opposent. Et si, par une volonté tendue, vous parvenez à vous écarter dans un coin solitaire et à vous abstraire du milieu, des fâcheux viendront vous harceler de leurs conversations insipides. Vous vous efforcerez de leur faire comprendre votre désir d'être seul : eux, peu faits aux nuances, ne saisiront pas. Dans ce milieu l'homme a perdu tout droit de propriété sur lui-même; il est devenu un bien banal à l'usage du passant.

Le renoncement absolu, en de telles conditions, est une vertu de rigueur. Tous, presque tous, le professent et, ce qui est plus beau, ils n'agissent pas ainsi sous l'influence de réflexions profondes, mais en suivant la pente de leur âme, leur générosité naturelle. Et ce sacrifice est parfait : dans leur dénûment, dans leur perte d'eux-mêmes, ils sont gais. De la gaieté insouciante des jeunes à la bonhomie grave des vieux s'étend une gamme où tous les tons figurent. Les tranchées sont loin d'être un séjour maussade de condamnés; la bonne humeur éclate sous toutes ses formes : chants, plaisanteries, bons mots, farces, rien n'y manque. A part quelques notes graves qui, de temps à autre, marquent un temps d'arrêt, l'on croirait se trouver en présence d'une humanité nouvelle, oublieuse d'elle-même.

Les dangers courus mettent également en relief un courage magnifique. Devant eux, cette vertu

revêt sa forme supérieure : l'indifférence. Ne croyez pas que je veuille dire insensibilité. Loin de là. La chair parle encore et très haut parfois. J'ai même remarqué que depuis Verdun bien des systèmes nerveux restaient ébranlés, et vibraient plus facilement : qu'un semblant de bombardement s'annonce, que deux ou trois obus éclatent dans le ravin, les cœurs palpitent et les membres tremblotent. Mais la volonté reste aussi ferme que jamais et commande sans défaillance. Les obus peuvent souffler, les marmites mugir, les torpilles hululer. Les dos se courbent d'instinct un instant; les braves marchent droit leur chemin sans un regard en arrière : leur consigne est sacrée! Ils obéissent sans doute un peu à l'amour-propre, et craignent avant tout de passer pour lâches. L'habitude a aussi sa part dans cette bravoure : ils ont côtoyé la mort si souvent que son horreur s'est usée au contact. Le fatalisme, chez les moins cultivés, joue également son rôle. Mais ce qui domine en eux, ce qui les coule, et finalement les maintient dans cette attitude, c'est un sentiment puissant, encore que confus et vague qui remplit leur être. Ils savent et, par le cœur bien plus que par l'esprit, ils sentent que la patrie est une grande réalité, au prix de laquelle les individus sont des êtres subordonnés, infimes, et comme sans valeur. Sous l'empire de ce sentiment, auquel la foi religieuse prête, chez la plupart, quelque chose de

son caractère sacré et de sa fermeté inébranlable, les pensées égoïstes sont refoulées, les intérêts personnels éliminés, pour un temps, du champ habituel de leurs pensées. Une seule chose compte encore : la France, la victoire, le devoir! Un malheur peut arriver — et cette perspective fait monter un frisson — mais peu importe. Animés de cet esprit de sacrifice, ils ont donc accepté la situation, et l'adaptation a été si parfaite que désormais l'effort violent est inutile et l'héroïsme simple.

Les exigences du service, les rigueurs de la vie, la grandeur du danger, tout glissera sur ces hommes. Ils sont taillés dans le marbre — dans ce marbre éclatant et pur d'où sortent, ailées, les Victoires.

2. — *Les actions militaires.*

Le temps se déroulait uniforme sur le plateau désert. Sa monotonie cependant devait être coupée à plusieurs reprises par des faits de guerre d'une certaine importance. Il est indispensable de s'y arrêter quelques instants, si l'on veut se rendre réelle la guerre de détail.

Nos prédécesseurs nous avaient vanté leur secteur de tout repos. Nous les avions écoutés avec un sourire sceptique : « Les secteurs de tout repos,

pensions-nous, ne sont pas faits pour nous, et. quand par hasard on nous les donne, nous les gâtons. Attendez que le 27e arrive (1), et vous allez voir ! »

Nos pressentiments étaient justes. A peine étions-nous installés depuis deux jours que le ravin, autrefois silencieux, retentissait, à intervalles variés, du fracas des obus, des grenades, des torpilles. Les Allemands furent peu satisfaits de ce nouveau régime et, comme il menaçait de se prolonger indéfiniment, ils décidèrent de nous en imposer, de nous « dresser », selon l'expression technique.

La fête fut fixée au jour de Pâques. Elle ne fut pas pour nous une surprise complète. Dans la matinée, un bruit étrange avait circulé dans la troupe : « Vous savez, le baudet a chanté ce matin! — Quoi? Quel baudet? — Le baudet des Boches! — Le baudet des Boches! Qu'est-ce que vous racontez là? — Eh oui, les Boches ont un baudet et lorsqu'il chante le matin, il y a bombardement le soir. C'est le Nr qui nous l'a dit! »

Nous attendîmes donc, quelque peu sceptiques, l'effet de la prédiction.

Le soir, vers cinq heures et demie, nous jouissions en paix de la douceur d'un beau jour de printemps, lorsque tout à coup au-dessus de nos têtes

(1) Le régiment d'artillerie affecté à notre division.

plane un souffle de locomotive haletante qui, l'instant d'après, piquait droit devant nous dans le fond du ravin et éclatait avec un bruit de pétard. C'était un « tuyau de poêle », la dernière invention du génie germanique.

Cet incident revêtit de suite une grande importance : il était un présage. Nos prédécesseurs nous avaient, en effet, passé cette consigne : lorsque les Boches bombardent, c'est toujours la même répétition; leur imagination tactique est, en effet, peu développée. Ils envoient ici quelques « tuyaux de poêle », espérant sans doute nous surprendre dans une douce quiétude ; puis les torpilles tombent là-bas, à droite, et ensuite les explosions se propagent vers la gauche.

Et de fait ce fut bien le bombardement, réglé, cette fois encore, sur le même scénario. Les bombes se mirent à fouiller notre creux de leurs pétarades inoffensives, et pendant que nous nous divertissions de ce spectacle nouveau, soudain le plateau s'ébranla, disloqué : une torpille venait d'éclater. Aussitôt d'autres suivirent ; nos artilleurs se mirent de la partie avec vigueur et bientôt la hauteur ne fut plus qu'une ligne de cratères d'où jaillissaient soudain des éclairs immenses, puis d'énormes nuages noirs qui montaient lentement, tandis qu'un tremblement de terre se propageait au loin.

Nous étions postés à 200 ou 300 mètres du lieu

des explosions ; nous pouvions donc contempler à loisir un tableau superbe. De nos lignes, les torpilles s'élançaient vivement, s'élevaient droit dans le ciel avec la légèreté de l'alouette, puis arrivées à leur zénith s'inclinaient par une série d'ondulations gracieuses, souples comme un vol d'oiseau. Elles hésitaient d'abord, comme cherchant leurs victimes, et ensuite, à une vitesse effrayante, fonçaient sur leur proie. Elles disparaissaient enfin sous la ligne du plateau et la flamme jaillissait.

Ces oiseaux gracieux croisaient dans leur course des bourdons énormes et lourds : les « seaux à charbon » de nos vis-à-vis. Leur vue était grotesque. Ils montaient péniblement, avec une grâce de rustaud, en roulant sur eux-mêmes, comme dépourvus du sens de l'équilibre, et retombaient ensuite, massifs, au milieu d'un bourdonnement énorme et produisaient une explosion de tonnerre, un cataclysme.

La vue de ce déchaînement de furie était agréable, bien qu'émotionnante, à distance ; dans les tranchées, sous cette avalanche, la situation était terrifiante. La garnison est rentrée dans les abris et, dans un silence accablant, elle laisse passer l'orage. Mais les guetteurs ? Pour eux, c'est la lutte angoissante de la souris contre l'aigle ! Une seule tactique possible : surprendre l'oiseau dans sa course, suivre ses évolutions, et lorsqu'il fonce sur eux, se dérober adroitement. Ils sont

donc tout yeux et surtout tout oreilles. En face, un coup de pétard sourd : c'est un départ. Attention ! Voilà le bolide qui monte. Où va-t-il? Ils le suivent anxieusement, le voient hésiter. Tout à coup il s'abat. Horreur ! c'est pour nous ! Les hommes se jettent derrière un pare-éclat ou s'enfoncent dans le vestibule d'un abri. Aussitôt un « boum » sonore retentit ; quelques instants se passent, longs comme des siècles, et puis le sol oscille, la terre semble s'ouvrir et une explosion effroyable les heurte de son souffle, brutal comme un coup de massue.

Dans les périodes normales, le danger n'est pas pressant ; avec de l'attention, du sang-froid et un peu d'agilité, il est possible d'échapper aux monstres. Mais quand le bombardement en est à son point de crise, la lutte devient inutile. Les torpilles et les « seaux à charbon » s'entre-croisent dans l'air, retombent en pluie. Inutile alors de se garer ; ce serait pour tomber de Charybde en Scylla, et du reste cet effort n'est plus possible ; les nerfs épuisés par une tension excessive, disloqués par les chocs, sont à bout ; ils ne réagissent plus. Il n'y a plus qu'à attendre, dans l'hébétude, le coup atroce et le déchirement horrible.

Ce jour-là, l'un des nôtres, le soldat Hot, fut tué dans ces circonstantes, victime de sa vaillance. De la porte de son abri, il observait le bombardement. Il aperçut à quelques pas de lui l'un de ses cama-

rades en faction, pâle comme un mort, figé d'horreur. Hot s'informa : « J'ai peur, lui avoua son ami. — Rentre, je prends ta place ; moi, ça ne me fait rien. » Et il prit bravement la garde sous l'averse terrifiante. Il essaya d'user de tactique ; ce fut impossible ; le tir était trop dense. Pendant qu'il se garait d'un seau, une torpille percutante tomba à ses pieds et éclata sur le coup. Le malheureux fut retrouvé en lambeaux sous un amoncellement de terre.

La situation était épouvantable. Pourtant nos braves la dominaient de leur grandeur. Ces traits notés parmi beaucoup d'autres en feront foi.

Le soldat D... guettait, insensible en apparence au danger, absorbé par sa mission. Le moment critique était arrivé : la nuit commençait à tomber et l'irruption des Boches était à craindre. D... redoublait donc de vigilance. Mais la difficulté était grande ; des herbes hautes lui coupaient la vue. Il eut bientôt trouvé la solution : il monterait sur le parapet ; le danger serait extrême, mais il verrait ; le reste ne comptait plus ! Sans hésitation il monte donc et, à genoux, dans la terre remuée, le dos courbé, le cou tendu, l'œil fixe, il observe, indifférent à la mort qui l'entoure.

Une lourde obsession pesait alors sur les esprits : l'arrivée des ennemis. Le caporal L..., un « envahi », le cœur débordant de rage, les attendait. Il se tenait à la porte de son abri, le fusil à la

main droite, une grenade dans la gauche. Il avait le dos courbé, les jambes repliées; son front était barré d'un pli féroce, ses yeux injectés de colère : un taureau en arrêt, n'attendant que l'ennemi pour bondir. Lui non plus n'avait pas peur, et pour lui non plus, la mort ne comptait pas.

La hiérarchie, à tous les degrés, veillait. Le sergent C..., étant de service, devait s'assurer, par des rondes fréquentes, que les guetteurs étaient à leur poste. Ces promenades étaient assurément peu agréables, mais il les accomplissait avec flegme; il n'eût pas fait un tour de boulevard avec plus de calme. Au cours d'une de ces rondes, il entra dans l'abri de sa demi-section, afin de constater si tout le monde était prêt pour l'alerte possible. Il aperçut, blotti dans un coin, l'un de ses hommes. C'était une mauvaise tête. Au repos, quelques semaines auparavant, pour faire preuve de bel esprit, il s'était écrié derrière C... : « On les verra, les sergents, aux tranchées ! » C..., sous l'insulte, n'avait pas sourcillé, mais intérieurement il avait répété : « Oui, tu les verras ! » Ce moment était arrivé. Le bombardement se ralentissait et C... avait besoin d'un homme de liaison pour sa prochaine tournée. D'un air indifférent, il se tourna donc vers notre forte tête et lui dit : « Venez avec moi ! » Le soldat se redressa, interloqué. A l'attitude du sergent, il comprit qu'il n'avait aucune échappatoire. Il se leva en gro-

gnant et, à la suite de son sergent, monta l'escalier. C... marcha sans se presser, imperturbable, puis revint à l'abri. « Eh bien, lança-t-il à son compagnon de ronde, on les a vus, les sergents? » L'homme était maté. Tremblant des fortes émotions subies, honteux sous le regard moqueur de ses camarades, il se jeta dans son coin et garda un silence morose.

Nous attendîmes en vain; les Allemands étaient sortis sur notre droite. Voulant se renseigner sur les nouvelles troupes qui les ennuyaient tant, et dans le but aussi de leur inspirer une saine terreur, ils avaient organisé un coup de main. A la nuit noire, ils bondissaient de leurs trous, et par une brèche de nos réseaux disloqués, sautaient dans notre tranchée. Une sentinelle tout à coup vit surgir des ombres et, en même temps, avant qu'elle ait pu jeter le cri d'alarme, elle s'affaissait, frappée d'un coup mortel. Aussitôt les assaillants passent par cette trouée, se divisent en groupes et s'enfoncent dans nos lignes. Heureusement, la sentinelle voisine a vu des mouvements désordonnés qui s'agitent dans l'ombre. Elle devine le danger et crie : « Les Boches! » L'alarme se répand dans le quartier et la résistance farouche s'organise ; un combat de boyaux s'engage, acharné.

Les hauts faits qui s'accomplirent alors mérite-

raient un rapport détaillé, tant ils sont beaux d'héroïsme et d'abnégation.

Pour s'assurer un retour facile, les Allemands devaient s'emparer d'un poste d'écoute. Un groupe se dirige donc vers ce poste par la sape, le prenant à revers, pendant que d'autres, restés en avant, s'approchaient de leur côté. Le caporal Ch... occupait le poste avec deux hommes. Tout à coup, il se voit assailli, entouré. Admirable de sang-froid, il charge ses hommes de contenir les Boches de l'avant, pendant qu'il refoulera ceux de l'arrière. Il s'arme donc de grenades, s'avance de quelques pas et les lance aux assaillants qui, ahuris de cette résistance inattendue, reculent en désordre. Le caporal, mettant à profit ce moment d'hésitation, improvise à la hâte un barrage au moyen de sacs de terre qu'il arrache au parapet, puis, derrière ce mur, il attend. Les assaillants, remis de leur déconvenue et encouragés par le revolver menaçant de leur gradé, reviennent à la charge. De nouveau, ils sont accueillis vigoureusement : les grenades éclatent au milieu de leur file. Plusieurs, blessés, s'éloignent en hurlant ; bientôt, de sept ou huit, ils ne sont plus que trois. Alors le caporal renouvelle sa provision de grenades, enjambe son barrage et poursuit ses ennemis qui s'enfuient éperdus.. La sape est libre ; en avant, les coups de fusil et les grenades ont écarté les assaillants. Le poste d'écoute est dégagé. Le caporal reprend

sa place et, l'œil au guet, le doigt sur la détente, attend que les Boches défilent.

En même temps, la lutte se poursuivait dans les boyaux, aveugle et horrible. Au signal d'alerte, la troupe s'était précipitée de ses abris et courait à ses postes de combat. Le sergent Patou marchait en tête de la section de droite, entraînant ses hommes. A un tournant du boyau, il se heurte à un énorme Teuton. Celui-ci tire un coup de revolver; le sergent s'affaisse, mortellement atteint. Son énergie cependant reste intacte : il se dresse sur les genoux, prend une grenade, l'amorce et d'un geste défaillant la lance en pleine poitrine de son agresseur. La grenade éclate, couchant l'agresseur, mais le sergent ne l'entend plus. Il est retombé, la face contre terre, et il râle. Galvanisés par cet exemple d'énergie surhumaine, les soldats jettent à leur tour des grenades et s'avancent. L'ennemi est refoulé.

Sur la gauche, un drame semblable se jouait. La vaillante troupe se précipitait de même et se heurtait aux Allemands. Le soldat Borel, sans attendre ses camarades, a couru au danger. Il aperçoit l'ennemi et aussitôt, sans abri, fait le coup de feu jusqu'à ce qu'une balle de revolver le couche. A ce moment, la section arrivait. Le sergent F..., le premier, voit le chef de file interdit, et l'abat. Les autres, terrifiés, s'enfuient. La section s'avance et occupe la tranchée.

Surpris par cette riposte soudaine, les assaillants se sont ralliés et déjà disparaissent dans leurs réseaux. Malheureusement, ils ont fait prisonniers quelques isolés qu'ils emmènent dans leurs lignes. L'un de ces prisonniers, confié aux soins de deux *kamerads*, grâce à la confusion du départ précipité, était resté en arrière de la bande. Lorsque le trio fut parvenu sur le terre-plein, l'un des Allemands fut atteint par un éclat de 75; hurlant de surprise et de douleur, il s'enfuit vers sa tranchée sans plus s'occuper de sa mission. L'autre cependant conserve soigneusement sa capture; mais comprenant que désormais la persuasion vaut mieux que la force, il prodigue les attentions touchantes. Il indique le chemin avec des gestes délicats; dès qu'une fusée s'allume, il fait coucher son homme d'une tape amicale, puis le fait relever de même. Mais notre Français n'est pas séduit par ces bons procédés; la captivité ne lui sourit nullement. Il étudie la situation et cherche un moyen rapide de fausser poliment compagnie à son tendre gardien. Tout à coup, une nouvelle fusée éclaire le plateau; entre les herbes, à quelques pas devant lui, il aperçoit un énorme trou d'obus. Son plan est vite mûri. Au signal du *kamerad*, il se lève, se met en marche et, au moment où son compagnon passe sur le bord de l'entonnoir, lui lance un coup de tête formidable dans la poitrine et l'envoie rouler au fond du trou. Le Boche furieux se relève péniblement

et du revolver cherche l'ingrat Français. Déjà celui-ci était rentré chez nous. L'ordre est rétabli. Les hommes occupent la ligne des tranchées. Les visages sont redevenus calmes, et les cœurs battent leur rythme accoutumé.

Deux jours après, les Allemands, peu satisfaits sans doute de leur premier essai, recommençaient et le bombardement reprenait encore selon le même rite. Cette fois, l'ennemi n'obtint qu'un résultat insignifiant : il enlève à notre droite un seul isolé, mais, par contre, laisse entre nos mains le cadavre de l'officier qui dirigeait l'attaque. Cet insuccès était dû à une vigilance plus étroite de notre part. Instruits par la première affaire, nous avions pris les dispositions nécessaires pour éviter la surprise. Dès que le moment critique fut arrivé, les hommes sortirent et occupèrent leurs postes de combat. Cette mesure était terrible, mais elle s'imposait : nos défenses n'étaient pas encore suffisantes, et, par ailleurs, il était préférable de courir les risques du bombardement que de s'exposer à être massacrés, sans défense, au fond d'un abri.

Cette précaution nous évita une catastrophe; elle nous coûta cher cependant. Deux torpilles tombèrent en plein milieu de l'une de nos tranchées; elles nous tuèrent cinq hommes et en blessèrent plusieurs autres.

Vers dix heures, le bombardement s'espaça et,

peu à peu, le calme se rétablit. Dans le silence de la nuit, les nerfs se détendirent et tombèrent à plat : nous étions usés. Nous dormîmes d'un lourd sommeil, indifférents à tout.

Le lendemain, nous ne reprîmes conscience que pour sentir douloureusement le grand vide creusé parmi nous : la veille encore, moins de douze heures auparavant, nos camarades vivaient dans une heureuse tranquillité, à cent lieues de penser au sort qui les attendait. Et tout à coup la mort avait passé parmi nous et nos amis étaient disparus! C'était fini.

La journée se passa dans l'accablement qui comprimait les esprits et les cœurs. Les heures s'écoulèrent avec une lenteur désespérante, en attendant le moment de rendre aux victimes nos derniers devoirs.

La cérémonie était fixée pour la soirée. Vers six heures trente, les hommes de service et les amis étaient rassemblés au poste de secours, et pendant que s'accomplissaient les préparatifs du départ, ils contemplaient les restes sanglants. Le triste spectacle! Des corps étendus, des membres figés dans une dernière contraction, des vêtements en lambeaux, souillés de terre, et le sang coulant par d'horribles blessures! Mais ce qui par-dessus tout absorbait l'attention, c'étaient les pauvres têtes; les visages crispés étaient noirs de

poudre, maculés de boue pétrie de sang, les cheveux en désordre. Des yeux ouverts, sans regard, reflétaient encore l'horreur suprême; des bouches béantes semblaient proférer encore le dernier cri d'angoisse éperdue.

Lentement le cortège s'ébranle, encadré par le piquet qui marche le fusil bas, la tête basse aussi. Les amis, en foule pressée, suivent, les fronts courbés, dans un silence poignant, livrés à de sombres pensées. Sous une impression de tristesse navrante, la funèbre troupe défile, dans le jour qui baisse, sur le tortueux sentier qui court au flanc du ravin et, après une marche longue et monotone, arrive enfin au cimetière.

Il est grand déjà, ce cimetière! Lentement, jour par jour, les tombes se sont alignées et peu à peu ont envahi le champ qu'elles recouvrent à présent de leur glorieuse moisson de croix. Sur les inscriptions, nous suivons la progression inexorable de la mort; voici tout d'abord des Anglais qui, les premiers, ont reconquis ce coin de notre France: leurs croix s'alignent avec cette brève mention : X..., *dead in the action*. Puis voici les Français, et le défilé des régiments commence. Enfin voici le nôtre : déjà nous avons payé notre tribut. Grand cimetière! Et combien d'autres pareils jalonnent la longue ligne du front!

Mais bientôt une impression de sérénité monte du cimetière, et dépasse les noires pensées. C'est

qu'il est bien touchant, dans sa simplicité, ce cimetière. Pas de ces monuments encombrants et laids où s'étale la vanité des survivants, pas de chaos discordant dans lequel se survivent les inégalités de la vie. Les tombes sont toutes pareilles, et dans leur rusticité elles sont belles : de pauvres croix de bois aux inscriptions uniformes, des encadrements modestes, et sur la terre quelques fleurs, dernier témoignage d'un ami vigilant. De cette simplicité, un sentiment intense de paix religieuse se dégage : nous sentons que nous sommes entrés dans le champ du repos, sous les yeux de Celui qui fait justice au cœur.

Nous avançons, et voici que devant nous s'ouvre un vaste trou béant : la tombe commune de nos cinq braves. Ses dimensions insolites évoquent derechef le drame dans sa tragique horreur.

Les brancardiers s'approchent, déposent les corps et les alignent sur le bord de la tombe, pendant que la foule se groupe en un morne demi-cercle. Aussitôt les belles prières commencent et se déroulent : les corps sont descendus et la dernière bénédiction leur est donnée.

Mais ce n'est pas tout. Les assistants n'ont pas pénétré tout le sens des formules liturgiques; ils n'ont pas saisi les touchantes implorations, les demandes de pardon et de paix. Alors ils veulent prier encore, prier à leur manière. Soulager leur cœur si plein d'affection pour leurs pauvres amis!

Afin de permettre à ce désir de se satisfaire, je les invite donc à réciter une dizaine de chapelet. L'appel est entendu et accepté avec joie. Aussitôt, tous se mettent à genoux sur la terre remuée, et du bord de la tombe, en présence des corps immobiles, une prière ardente monte vers le ciel. Les cœurs sont étreints par le spectacle navrant; l'émotion se communique, grandit, éclate : des sanglots entrecoupent les paroles. Mais chacun se raidit et la prière se poursuit, empreinte d'une foi profonde et d'une intense imploration.

La prière est finie. A présent pèse le silence lourd, tragique. Les esprits se livrent aux pensées qui se dégagent de cette tombe immense. Ils voient cette belle jeunesse fauchée, d'un coup brutal. Ils sentent, plus que jamais, le vide irréparable, les nobles amitiés brisées. Ils revoient le passé, les jours atroces supportés dans des souffrances communes, les heures de paix vécues dans une douce intimité. C'est fini! Mais surtout, les pauvres familles! Les imaginations se transportent au loin, se représentent les foyers atteints : vieux parents, épouse entourée de beaux enfants, sœurs et fiancées. Nous les voyons recevoir, demain, la dernière lettre, la lire avec amour et puis, pleins de confiance, attendre la suivante, celle qui ne viendra plus...

Cependant les brancardiers ont commencé leur funèbre besogne. La terre tombe, glisse, coule et,

peu à peu, recouvre les morts. La tête a disparu, la poitrine aussi. Le flux de terre peu à peu s'avance; le voici aux genoux, puis aux pieds; l'extrémité des brodequins, seule, émerge. Vite, nous fixons cette image comme pour ne pas perdre le dernier contact; nous adressons aux chers défunts un suprême au revoir, et c'est fini. Nous retournons lentement dans le calme de la nuit.

Les hommes étaient mortifiés de ces aventures; ils n'avaient pas cependant des âmes de vaincus; une sourde colère les agitait. Quelques jours après, cette colère reçut un nouvel aliment. L'un des nôtres se fit tuer, durant la nuit, en posant des fils de fer et, sous les rafales de mitrailleuses, il fut impossible de le ramener dans nos lignes. Le matin le cadavre apparut pendant, pauvre haillon, dans le réseau. Les Allemands le virent aussi, et durant toute la journée ils s'amusèrent à le transpercer de leurs balles.

Cet outrage indigna les hommes; des désirs de revanche commencèrent à se manifester.

Sur ces entrefaites, parut une note du général de division. Elle prescrivait quelques mesures de précaution, ordonnait de ne laisser aucun répit à l'ennemi, de le harceler sans cesse afin de prendre l'ascendant sur lui, et se terminait à peu près en ces termes : « Il est inadmissible que les Boches

montrent plus de cran que nous. Une occasion se présentera sans doute bientôt de leur montrer que les Français n'ont rien à leur envier sous ce rapport. »

Que signifiaient ces paroles énigmatiques? Personne ne le savait et les conjectures allaient leur train.

Bien vite nous nous rendîmes compte que quelque chose se préparait. Chaque nuit, des travailleurs montaient en ligne et creusaient d'énormes trous : des emplacements de crapouillots, assurait la rumeur. Le doute un beau jour fit place à la certitude : des officiers d'artillerie arrivèrent, dressèrent leurs plans et peu après les « crapouilloteurs » installaient leurs engins. Nous allions donc avoir un bombardement, et même un bombardement soigné, à en juger par le nombre de batteries. Bientôt un énorme stock de torpilles, quinze cents, disait-on, arrivait. Dès le soir même, il fallait amener ces munitions à pied d'œuvre et une longue théorie montait lentement les escaliers raides. Les hommes étaient courbés sous le fardeau; ils haletaient de l'ascension pénible, mais ils étaient contents. « Que transportez-vous là? » demandai-je au hasard. — « Un colis pour les Boches! », et aussitôt une autre voix prolongeait en écho : « Qu'est-ce qu'ils vont prendre, les Boches! » et tout le monde riait

Nous n'étions pas au bout de nos surprises. Un

jour je monte à ma compagnie et me rends au bureau. J'y trouve mon sergent-major. « Eh bien, fourrier, quoi de neuf en bas? — Rien! — Quoi, rien! Vous ne savez donc pas? — Oh si, nous aurons bientôt concert! — Oui, mais après? » Le ton mystérieux du sergent-major était chargé d'inconnu. Je tentai inutilement de le sonder.

Au reste, le mystère devenait bientôt le secret de polichinelle : nous devions tout simplement tenter un coup de main afin de terroriser nos vis-à-vis et de ramener, si possible, quelques prisonniers. Ainsi nous aurions la paix et nous serions renseignés.

Les préparatifs commençaient aussitôt. Une équipe spéciale était constituée et son dressage entrepris sans retard.

L'opération avait été prévue dans ses plus petits détails; rien n'était laissé au hasard ou à l'improvisation. L'armement était conçu en vue de la lutte de boyaux : un pistolet automatique, un poignard, des grenades. Le costume était adapté aux circonstances : vareuse, ceinturon fortement serré, sans cartouchières, — pas de cravate; l'agrafe de la vareuse ouverte : il fallait n'offrir aucune prise à l'ennemi. La troupe était divisée en groupes, à chacun desquels était attribué un rôle spécial, simple, bien déterminé : occuper un boyau, y établir un barrage; — nettoyer la tranchée sur un parcours désigné; — enlever un poste d'écoute; — vider

un abri. Des photos d'avion avaient été remises aux officiers et ceux-ci, grâce à ce précieux document, avaient « réalisé » la situation. Parfaitement instruits, ils avaient dirigé sur un polygone d'exercices des répétitions qui avaient fixé les idées de chacun.

Tous les acteurs possédaient leur rôle à merveille et attendaient avec confiance le jour fixé.

Le grand jour, vers une heure, la séance commençait. Les 75 arrivaient pressés, coupaient l'air de leurs sifflements aigus. Les gros oiseaux de tranchées prenaient leur vol, montaient, fonçaient. En quelques minutes, le plateau retentissait de craquements sinistres.

J'étais alors enterré dans le fond du P. C. de combat du bataillon. J'y perdais l'avantage du spectacle, mais la situation ne manquait pas d'intérêt. Les vibrations arrivaient jusque dans nos profondeurs, les sons aussi, bien qu'étouffés : c'était un solo de grosse caisse, écrasant par la force des coups et leur martèlement continu.

Je suivis ainsi pendant un certain temps, à ma façon, les péripéties du bombardement, puis tout à coup mon attention fut distraite et ramenée à l'intérieur de notre souterrain par un ton de voix nasillarde : le téléphone parlait. Le bavard! Je levai les yeux vers l'appareil. Le commandant était debout et, le « combiné » sur la bouche et sur l'oreille, il entretenait les quatre coins cardi-

naux. — « Allo! compagnie ouest! Comment ça va-t-il? Le bombardement avance? Et la brèche? Le 75 tire trop court! Vous recevez de nos crapouillots! — Comment cela se fait-il? — Avez-vous des blessés? — Vos tranchées sont abîmées? » Puis de nouveau un « allo » retentissait et la même conversation reprenait avec la compagnie est.

Et ce n'était pas tout, hélas! Le pauvre commandant n'avait pas seulement à se renseigner; il devait ensuite transmettre les informations : il devait se débattre successivement avec les états-majors étagés qui tous voulaient s'informer directement. Qu'ils étaient avides et qu'ils étaient impatients. « Allo! colonel! bataillon nord écoute! — Allo! brigade! — Allo! division! » Ces exclamations revenaient à chaque instant et chaque fois le commandant, de son calme imperturbable, répétait, comme une leçon, la partie du dialogue que tout à l'heure nous avions devinée aux craquements du diaphragme. Nous avions la sensation très vive que de partout les attentions étaient tendues vers nous; nous sentions les états-majors, coiffés des oreillères, au bout de nos fils, comme à l'extrémité d'un nerf.

Pendant ces conversations animées, notre tir avait pris fin et celui des Boches, peu à peu, s'était assoupi. Les résultats nous arrivaient bientôt : les brèches étaient amorcées, loin d'être à point. L'ar-

tillerie demandait donc un nouveau tir de réglage, afin de procéder avec impeccabilité au grand bombardement du soir.

Il fallait prévenir la compagnie que le tir allait reprendre, afin de mettre les hommes à l'abri. Cette mission me revenait, car un tel message ne pouvait être confié au téléphone, parfois indiscret. « Courez, me dit le commandant ; le tir reprend à deux heures cinquante ; vous avez un quart d'heure, juste de quoi faire la route. » C'était peu ; je me hâte donc dans le dédale de boyaux et j'arrive sans encombre au souterrain de mon capitaine. Je lui fais part de la nouvelle et lui demande le détail des résultats obtenus. Pour être clair et précis, il veut les donner par écrit. Tranquille, il s'installe donc à sa table et je le vois rédiger, rédiger ! Le temps me paraissait plutôt long. Je regardais courir la plume, tout en pensant : « Le tir va recommencer ! Encore cinq minutes !... Encore deux minutes ! Oh ! paperasses ! »

Pendant que je peste intérieurement contre les rapports écrits, voici des sifflements qui passent : « Ça y est ; le tir est repris ! Me voici dans une jolie situation ! »

Aussitôt, du tac au tac, les Allemands s'étaient mis à répondre ; au bout de quelques minutes la pluie d'acier tombait drue. A chaque instant le *boum* d'une chute nous parvenait, puis après quelques secondes, écoulées lentement dans une

attente axieuse, un déchirement gigantesque se produisait. Et chaque fois c'était dans l'abri un choc, un contre-coup douloureux, un coup de bélier qui nous assommait. Les parois vacillaient, se déplaçaient dans le haut de 40 à 50 centimètres, tantôt à droite, tantôt à gauche; parfois le plafond s'abaissait et nous recevions sur la tête un véritable coup de massue. Nous étions dans un vaisseau, battu par des vagues furieuses, implacables, acharnées en meute. Pendant ce déchaînement, l'horreur s'était appesantie sur nous et dans un morne silence nous attendions.

Enfin, le rapport est terminé. C'est le moment critique. Je monte l'escalier et, avant de m'engager dans la fournaise, j'inspecte les abords : ils étaient battus à chaque instant; impossible de passer. Au reste, le rapport n'était pas pressant et le tir ne devait pas durer. Je me résignai donc, et descendis quelques marches, attendant une éclaircie. Minutes longues!

Déjà, à plusieurs reprises, le ciel avait semblé se rasséréner, et chaque fois j'avais été contraint de rentrer prestement. Enfin, le calme parut se rétablir. Fatigué d'une longue indécision, je me décide à risquer le passage. Je monte l'escalier et, au moment où je vais déboucher du vestibule, j'entends à quelques pas, dans le boyau, un bruit mat, une chute. Qu'est-ce? Sans doute un débris, une motte de terre? Je ne m'émeus pas; pourtant

une prudence instinctive me fait reculer d'un pas. J'attends cinq secondes, peut-être dix. Décidément, il n'y a rien. J'allais émerger lorsque je suis rejeté, plaqué dans l'escalier : le bolide était un « seau à charbon »! Je me relève meurtri, les membres tremblants, suffoqué par des battements de cœur désordonnés. L'aventure avait calmé ma hâte. Je pris mon mal en patience et, lorsque l'averse eut cessé, je revins. Comme bien l'on pense, je « fis » vite.

A part quelques rares obus, jusqu'à sept heures, l'atmosphère fut calme. Cependant, nous pensions obstinément à nos camarades qui attendaient l'heure d'entrer en scène.

En ce moment, ils étaient à l'arrière, aux cuisines, où un bon repas leur était préparé en vue de leur donner force et confiance. Mais les appétits étaient loin d'être à la hauteur du menu ; seul le café et la « gnole » reçurent quelque accueil. C'est que ces braves depuis le matin avaient le trac — et qui oserait leur en faire un blâme? — Ils ne pensaient à rien, ou plutôt une obsession les assiégeait, aveuglant le champ mental : « Ça approche ; encore quatre heures, encore trois heures! » Parfois l'angoisse, changeant de pôle, s'intervertissait : « Mon Dieu, que c'est long! Vivement, que ça soit fini! » Angoisse sourde, profonde, qui paralysait le cœur. La tête était brûlante, des fourmillements dans les doigts, les jambes molles.

Nos hommes cependant réagissaient, et superbement. Les chants résonnaient; les plaisanteries, les bons mots fusaient. Un spectateur ignorant se fût cru, sans doute, en présence de joyeux excursionnistes.

L'après-midi se passa dans ce lancinement énervant. Enfin, à six heures et demie, la période d'attente prenait fin. On se mettait en marche vers les abris de première ligne, où, en deux groupes distincts, on devait passer la dernière heure de bombardement pour sauter ensuite chez les Boches.

Ce que fut cette dernière heure, on le conçoit aisément : l'angoisse pesait plus lourd, l'inquiétude physique était au paroxysme. Et la pensée hallucinante s'imposait, plus tyrannique : « Encore une demi-heure, encore dix minutes. Mon Dieu, que c'est long! » Pour maîtriser l'émotion, la gaieté s'affichait; quelques acharnés jouaient aux cartes.

Sept heures cinquante-cinq. Debout! L'action commence. Instantanément l'inquiétude les quitte; le calme est revenu. L'officier inspecte rapidement ses hommes, répète en quelques mots le rôle de chacun, donne les dernières recommandations et termine par ces mots : « Courage, confiance! » Tous vont occuper leur poste de départ.

L'officier prend sa montre en main : *7 h. 59*... — *20* secondes... *30* secondes... *45*... *50*... *55*... Attention! — En avant!

Au même instant précis, l'artillerie et les crapouillots abandonnent le terrain d'attaque et dessinent, en avant et sur les côté des assaillants, une barrière protectrice.

Les deux groupes, d'un seul bond, surgissent au-dessus de la sape, à travers l'obscurité franchissent les brèches et disparaissent dans la tranchée opposée. Aussitôt les fractions se séparent. Dans le groupe de gauche, l'une va à gauche à une cinquantaine de mètres et y établit un barrage; dans le groupe de droite, l'une s'en va à droite remplir le même office; une autre s'enfonce à toute vitesse dans le boyau, en se faisant précéder de grenades, et s'installe à son poste. Pendant ce temps, de gauche et de droite, deux autres partis s'en viennent à la rencontre l'un de l'autre afin de nettoyer la tranchée; un autre inspecte le boyau.

Déception! On ne trouve rien; pas l'ombre d'un Boche. En tout un fusil, celui d'un guetteur qui, sans doute, à l'apparition de cette troupe de démons, s'était enfui à toutes jambes. L'artillerie avait trop bien travaillé : la tranchée et le boyau étaient bouleversés de fond en comble ; pas moyen de découvrir un poste d'abri. Çà et là, en première ligne, des débris de poutres surgissaient de la terre dans un chaos inexprimable : c'étaient les vestiges de gourbis défoncés. Leurs habitants, s'il s'en trouvait, avaient leur compte ; il n'y avait pas lieu de s'en préoccuper. Pour tout butin, un fusil,

un périscope, quelques grenades, un manteau de guetteur. Maigre prise! Mais que faire? Il ne fallait pas songer à pousser en deuxième ligne où le gibier ne manquait certes pas. Le cas n'avait pas été prévu; comment improviser en quelques secondes une nouvelle tactique? Du reste, dans le boyau, les caillebotis résonnaient déjà sous des pas nombreux. L'ennemi s'était ressaisi et arrivait en force; il fallait déguerpir au plus tôt. L'officier donna un coup de corne; la troupe se rallia et en un clin d'œil disparaissait dans la tranchée d'en face. Le drame était joué.

Du fond du poste de commandement, anxieux, nous attendions. Comme eux, lors de la période d'attente, nous avions mesuré le lent écoulement du temps et, comme eux, nous avions senti l'inquiétude physique monter. A chaque intant les montres sortaient des poches. Enfin une voix s'écrie : « C'est l'heure! » et un silence de plomb s'appesantit sur nous. Plus fiévreux, quelques-uns montent dans le boyau, gravissent le parapet et écoutent. Rien! Pas de fusillade! Donc ça va bien!

Dix minutes se passent, sans un mot. Tout à coup l'avertisseur du téléphone brise le silence de son grincement énervant. C'est la première ligne qui parle. Ils sont rentrés, tous, mais ne ramènent pas de prisonniers! Les cœurs aussitôt se détendent, mais nous restons déçus.

Quelques minutes encore : une trombe se pré-

cipite dans notre escalier. « Nous voilà! Nous voilà! » Nos braves font irruption, nous assaillent, entourent le commandant qui s'efforce d'imposer un peu de calme et se défend en vain. Tous parlent à la fois, l'exaltation est extrême; ils s'agitent, dansent, brandissent le fusil, élèvent les grenades, déploient le manteau; ceux qui n'ont pas de butin font tournoyer leurs pistolets, leurs poignards. C'est une scène diabolique, un vrai sabbat. La situation est dangereuse, au milieu de ces armes et de ces explosifs ; nous sommes sur un volcan en travail. Il est urgent de trouver un dérivatif. Les faire remonter, il n'y faut pas songer : ils veulent voir le commandant, causer avec lui. Il n'y a qu'un moyen : les faire descendre encore. Le commandant, de toute la force de ses poumons, domine le tumulte : « Allons, mes amis, du calme et de la patience! Je vais voir d'abord votre officier; je vous écouterai ensuite » Médusés par cette décision, ils se laissent pousser et docilement descendent l'escalier. L'air froid du souterrain les rafraîchit soudain : l'exaltation tombe. Ils ne sont plus qu'énervés, fortement. Nous profitons de leur sagesse subite pour les désarmer.

Quelque temps après, ils remontaient, recevaient du commandant un bon mot de remerciement et, le cœur léger, allaient dormir.

Deux jours après, les braves partaient en permission. Le groupe s'éloigna joyeux, mais en

arrière, un caporal marchait en silence, l'air triste, la tête basse. Il était « envahi », et sans aucun doute la permission lui souriait moins qu'aux autres. Cependant sa tristesse était étrange. L'adjudant de bataillon, un « pays », l'appelle : « Qu'est-ce que tu as? On dirait que tu n'es pas content de partir? — Oh! si. — Où vas-tu? — A Paris! — Où vas-tu loger? — Je ne sais pas! »

Ce caporal était un héros du devoir. Dépourvu de tout èsprit d'intrigue, en tout il se laissait faire, sans jamais rien chercher, rien demander. On lui offrait une permission, il la prenait. Il n'avait aucun parent, aucun ami dans la France non envahie. Il irait donc à Paris, le refuge des épaves. Il n'avait pas d'argent : il se louerait dans un hôtel, comme plongeur. Le jour, il travaillerait, et la nuit, pour ne pas dépenser l'argent gagné, il coucherait sur un banc de boulevard, sous un pont. N'était-il pas habitué à la dure? Et ainsi, avec la somme économisée, il se payerait deux jours de vraie permission, à la fin.

Tel était le plan que ce simple avait échafaudé, et que, sans aucun calcul, il exposait à son « pays ».

Celui-ci ne l'entendit pas ainsi. Il lui donna l'adresse des *Réfugiés du Nord,* lui conseilla et, pour vaincre ses résistances, lui ordonna d'y demander un logement.

Arrivé à Paris, le caporal suivit cet avis et ce

fut miracle. L'œuvre lui donna l'adresse d'un colonel. Il y fut reçu et choyé en fils de la famille. Il y vécut sans doute un peu gêné d'un luxe auquel il n'était pas fait, mais rassuré par cette cordialité sans apprêts, de la part de personnes si riches et si distinguées. A son retour, il était confondu qu'il pût y avoir des gens si bons pour lui, pauvre hère!

Parisiens au cœur généreux, allez donc quelquefois attendre les trains de permissionnaires. Vous y trouverez de pauvres épaves qui, malgré la charité immense des œuvres, en dépit de la sollicitude de leurs chefs, errent perdues, ne sachant que devenir. Si vous n'êtes pas là pour lui ouvrir un foyer, tel brave qui risque sa vie pour vous, vingt fois le jour, sans calcul et sans hésitation, couchera près de votre logis, sur un banc ou sous une arche de pont.

L'ennemi n'était pas encore suffisamment maté. Une nouvelle leçon devenait indispensable. Le 1er juin, la séance recommençait. La première épreuve avait fourni des enseignements, et cette fois les dispositions furent modifiées en conséquence.

La manœuvre réussit. Le tir de l'artillerie fut moins violent et l'enquête, par contre, poussée plus à fond. Les explorateurs trouvèrent donc des abris. A la porte de l'un d'eux, ils crièrent : *Heraus!* En réponse, des coups de feu. Aussitôt des grenades sont lancées. Les explosions retentissent,

sourdes, dans les profondeurs. Un grouillement intense se produit. A travers la colonne épaisse qui s'élève, percent des cris atroces. Puis tout s'apaise, et le panache de fumée monte vers le ciel dans un silence de mort.

Un autre détachement parvient à une seconde entrée. Un Boche surgit, tire un coup de fusil, puis décharge son revolver. Affolé, il ne touche personne : une grenade le couche par terre. Les nôtres se précipitent; mais l'homme se relève et un corps à corps furieux s'engage. Pendant la lutte, d'autres soldats occupaient l'entrée du réduit allemand et des *Heraus* impératifs, absolus, retentissaient. Une salve de coups de feu part du fond : les malheureux ont prononcé leur sentence. Un assortiment de grenades est jeté et, de nouveau, fumée et cris; fumée et silence...

Les Allemands arrivaient nombreux. La corne retentit et la troupe regagne son point de départ.

Un homme avait disparu dans la confusion. Qu'était-il devenu? Personne ne le savait. La nuit se passa en vaines recherches. Le lendemain, les guetteurs aperçurent son corps accroché aux réseaux boches. Il faudra aller l'y chercher, mais comment faire? Les ennemis vont sans doute nous tendre une embuscade.

La nuit tombée, l'essai est tenté cependant. Une mitrailleuse, installée dans la journée, accueille nos hommes. Inutile, hélas! d'insister.

Mais les Boches n'auront pas le cadavre qu'ils ne veulent pas nous rendre! Une mitrailleuse française est aussitôt pointée en face et depuis, dans le silence de la nuit, au-dessus du pauvre cadavre immobile, les adversaires dialoguent.

Sur le haut plateau dévasté, la monotonie de nouveau règne, et le temps, minute par minute, s'égoutte. *Domine, ad adjuvandum... festina.*

Paul D...,
Sergent au N[e] de ligne.

Écrit sur les flancs du ravin de Troyon, dans un trou noir, à la lueur d'une lampe borgne, parmi le tumulte du gourbi et sous l'ébranlement des torpilles, le 1[er] juillet 1916.

3. — *Un brave.*

L'effectif de notre compagnie commençait à baisser : les évacuations successives avaient creusé des vides qui allaient s'élargissant; notre nombre se restreignait et le service pesait lourdement.

Heureusement, ces temps derniers, la compagnie reçut un renfort, un singulier renfort qui a quadruplé sa force.

Je me trouvais un beau jour, vers dix heures du

matin, sur la terrasse de notre P. C. Après les premières courses, en attendant d'autres occupations, je respirais, j'admirais la mer de verdure qui se déroulait à mes pieds, et me laissais aller au grand calme qui montait de la nature tranquille.

Soudain, mon attention fut attirée par deux points qui se mouvaient sur le sentier dans le fond du ravin et semblaient se diriger vers nous.

Tout d'abord, je me désintéressai des nouveaux arrivants. Qui étaient-ils? Sans doute des agents de liaison, des hommes de corvée. Peu importait. Je me replongeai donc dans ma contemplation, sans plus me soucier d'eux.

Quelque temps après cependant, poussé par une curiosité aux abois, en quête du moindre incident, j'inspectai de nouveau le sentier : les deux hommes venaient décidément à nous. Ils étaient déjà suffisamment rapprochés pour qu'aux gestes, à la démarche, nous puissions conjecturer leur identité. Pendant quelques instants, nous nous efforçons de déchiffrer l'énigme. Quel est le premier? Il ne répond au signalement d'aucun homme du bataillon. « Mais c'est un *renfort,* » s'écrie quelqu'un. « Voyez, il est en capote. Et puis, voyez donc, il a des cuirs jaunes tout neufs; pour sûr, il vient du dépôt! — C'est certain, ajoute un autre. Le second, c'est notre margis, qui revient de chez le colonel et le ramène. Regardez, il porte son sac. »

Les conjectures étaient justes. Dix minutes après, le *renfort*, suivi de son charitable compagnon, à quelques centaines de mètres de nous, achevait de grimper la pente raide. Triste renfort! Bien qu'allégé de son sac, il paraissait à bout : il escaladait les marches d'un pas lent, fatigué : à chaque instant, il s'arrêtait pour souffler, s'efforçait de redresser, mais en vain, sa taille voûtée. — « Dame! murmura quelqu'un, le dépôt a vidé son magasin! »

Bientôt, l'arrivant débouchait sur notre terrasse et sa vue nous clouait sur place dans un véritable ahurissement : un vieillard à la tête blanche! « Le malheureux! Que vient-il faire parmi nous? » Telle fut l'unique pensée qui occupa nos esprits. L'ancien semblait bien fatigué de sa rude montée : il était congestionné, il haletait. Il s'arrêta donc et, appuyé sur son fusil, sans parole, l'œil vague, il aspirait l'air à traits profonds. Nous mîmes ce temps à profit pour l'inspecter. Il paraissait usé; mais, par contre, une âme de fer semblait animer son corps débile : sa figure maigre, à la peau flottante, aux rides profondes, laissait transparaître une énergie indomptable. Un brave assurément; du reste, il en portait la marque officielle : un galon de sergent rehaussait le bleu de sa manche et, sur sa poitrine, se détachaient le vert d'une croix de guerre et le jaune de la médaille militaire. Mais qui était ce brave?

Pendant que le mystère tenait nos esprits en suspens, le sergent, ayant recouvré son souffle et sa présence d'esprit, avait remarqué, à quelques pas de lui, le capitaine, qui, en l'absence du commandant, dirigeait le bataillon et qui, intrigué, le dévisageait en silence.

Aussitôt l'ancien redressait, autant qu'il le pouvait, sa taille branlante et présentait les armes avec une conviction de conscrit, puis, encouragé par un sourire bienveillant, s'avançait et, avec une bonhomie parfaite, tendait la main à l'officier. « Mon capitaine, dit-il, c'est vous qui commandez le bataillon? Je suis bien heureux de faire votre connaissance. » Le geste et la démarche n'étaient guère conformes au protocole, mais le bon vieux était si touchant que le capitaine accepta de bonne grâce ces avances et y répondit par une poignée de main et par quelques franches paroles de cordiale bienvenue.

Nous considérions cette scène avec un étonnement amusé, lorsque le compagnon de route vint rompre le charme : « C'est un Lorrain ! nous chuchota-t-il. Il a eu son père fusillé en 1870, et il vient pour le venger ! »

Son père fusillé, le venger ! Ces mots nous plongèrent dans la stupeur. En un clin d'œil, les images, les sentiments se pressèrent et défilèrent en ordre serré devant notre esprit troublé. Le sombre drame se dressa, comme une féerie, de-

vant nos yeux. Nous vîmes un homme les yeux bandés ; devant lui, une rangée de Prussiens, et, à l'arrière-plan, une femme, des enfants qui pleuraient.

Une vague de pitié immense, mêlée de sourde colère et de révolte, nous ébranla et nos cœurs se soulevèrent. Puis, nous suivîmes notre Lorrain le long de sa triste carrière ; nous le vîmes quitter son pays, vivre en France, attendre avec impatience le jour où il pourrait rentrer en maître chez lui et venger le forfait. Nous parcourûmes avec lui le long calvaire d'attente stérile ; nous vîmes défiler les sombres années qui, une à une, emportaient un lambeau d'espoir. Nous le vîmes lutter contre l'abattement grandissant et, enfin, dans les dernières années, les années de lâche capitulation, pleurer, la rage au cœur, la perte irrémédiable de sa chère Lorraine. En quelques instants, nous souffrîmes la gamme ascendante des douleurs qui, pendant un demi-siècle, avaient abreuvé ce cœur de leur amertume croissante. Nous étions remplis soudain d'un profond attendrissement pour cette victime ; mais en même temps, la grandeur de son geste l'élevait bien haut dans nos esprits et un sentiment de profond respect nous dominait.

Sous l'empire de ces impressions, nous nous étions approchés et, à notre tour, par des témoignages de chaude sympathie, nous nous efforcions de faire sentir au vieux sergent que son geste était

compris, qu'il n'avait parmi nous que des admirateurs; et que, dans notre régiment, il trouverait plus que des frères, des fils empressés et aimants.

Notre entrevue fut de courte durée. Aussitôt remis de son ascension, le sergent n'eut plus qu'une idée : « Je dois rejoindre ma compagnie. — A laquelle êtes-vous affecté? lui demandai-je. — A la 6e. — Parfait; c'est la mienne. Nous aurons donc le plaisir de faire ample connaissance au prochain repos. » Je mis mon nouveau compagnon sur sa route; il s'enfonça dans le boyau et je le perdis de vue pendant quelques jours.

Au prochain repos, je retrouvai mon vieux Lorrain à notre table de popote, où j'eus même la chance d'être son voisin. Comme je l'avais promis à notre première entrevue, je nouai une connaissance plus intime.

Dans son passé, un épisode entre tous excitait ma curiosité : le terrible drame de 1870. Je craignais, il est vrai, de réveiller des souvenirs douloureux et j'hésitais à aborder la question. Lui-même, par hasard, me mit sur la voie. Je saisis l'occasion et laissai entrevoir à mon voisin l'intérêt que provoquait en moi son histoire. De bonne grâce, il me la conta dans tous ses détails. La voici.

« En 1870, nous habitions dans un faubourg de Metz, où, jusqu'alors, nous avions mené une vie tranquille et heureuse. Lorsque la guerre éclata,

deux de mes frères s'engagèrent aussitôt; pour ma part, je n'avais que treize ans, j'étais donc condamné à être le témoin passif des horreurs de l'invasion. Bien vite les terribles nouvelles arrivèrent : les Français, vaincus, reculaient et les Prussiens, comme un flot menaçant, s'avançaient vers nous. Bientôt Bazaine s'enfermait dans notre ville et, pendant deux mois, nous vécûmes dans l'espoir angoissé de la délivrance. Puis ce fut la honteuse capitulation et aussitôt après l'entrée des Allemands. Ah! mon ami! Quelle horreur que la lourde marche de ces sinistres soldats noirs! J'entends encore leurs pas marteler le pavé de notre rue, pendant que, pleurant de rage, je les considérais derrière nos rideaux tirés.

« Et ce n'était que l'avant-goût des horreurs de l'invasion! Dès le soir, une douzaine de Bavarois faisaient irruption chez nous et, sans façons, s'installaient en maîtres. La paille de l'étable ne leur suffisait pas; il leur fallait nos lits. Ils entrèrent donc chez nous et passèrent l'inspection des chambres. Ils y trouvèrent ma sœur qui venait de mettre au jour un enfant, la veille. Sa situation aurait dû exciter la pitié, sinon le respect de ces hommes. Mais ces Allemands étaient des brutes. Sans tenir aucun compte des réclamations de ma mère et des plaintes de la malade, ils arrachèrent celle-ci de son lit et la traînèrent dans la cuisine où ils la laissèrent évanouie sur le pavé froid. Puis

ils se partagèrent les chambres et s'installèrent.

« A ce moment même, mon père rentrait et trouvait dans la cuisine sa fille étendue par terre, sa femme en pleurs essayant de la ranimer et, tout autour, les petits poussant des hurlements d'effroi. Mon père s'arrêta interdit sur le pas de la porte. Subitement, il était devenu pâle comme un mort. Il ne dit pas un mot, mais fixa sur ma mère un regard interrogateur. Celle-ci tendit le bras vers les chambres et d'une voix étouffée murmura : « Les Prussiens ! »

« Soudain, les yeux de mon père brillèrent d'un éclair de rage; le sang empourpra ses joues. Il sortit sans mot dire et quelques instants après, reparaissait armé d'un gourdin. Nous comprîmes ce qui allait se passer et, glacés de terreur, nous nous jetâmes sur lui. « Louis, pour tes enfants, reste tranquille, » criait ma mère ! « Papa, papa, » implorions-nous tous. Mais aveuglé par la rage, mon père n'entendit rien. D'un pas de somnambule, il se dirigea vers les chambres, ouvrit la porte d'un geste brutal et disparut.

« Comment vous raconter cette scène épouvantable? L'horreur me fait encore dresser les cheveux au seul souvenir.

« Nous étions plongés dans une noire stupeur, dans l'attente d'une catastrophe, lorsque, tout à coup, dans les chambres, ce fut un bruit de lutte, des chocs, des cris ; puis, comme un éclair, les

Bavarois défilèrent devant nous, poursuivis par mon père, qui frappait à tour de bras de son terrible gourdin.

« Ils n'étaient pas sortis tous! Quatre d'entre eux gisaient dans les chambres, le crâne fracassé.

« Mon père rentra bientôt, jeta son bâton au milieu de la cuisine. Il s'assit en face de sa fille encore inanimée et, sans un mot, plongé dans un sombre désespoir, la considéra, les yeux fixes.

« Ce ne fut pas long. Bientôt des pas cadencés faisaient sonner les pavés de la rue, et, quelques instants après, des crosses retentissaient à notre porte. C'était la garde! Les Bavarois entraient aussitôt; l'un d'eux, l'un de nos hôtes, désignait mon père d'un geste; les soldats se jetaient sur lui et l'entraînaient au milieu de nos cris de désespoir.

« Le lendemain matin, vers huit heures, la garde faisait de nouveau irruption chez nous et, sans un mot d'explication, nous emmenait tous, laissant la malade abandonnée.

« Et savez-vous où ces monstres nous menaient? A l'exécution de mon père! Voyez-vous, ils n'ont pas beaucoup changé depuis quarante-six ans, les sauvages!

« Nous fûmes donc conduits, comme des malfaiteurs, entre deux rangs de soldats, à travers les rues de la ville. Malgré notre effroi, nous poussions des cris pitoyables qui faisaient pleurer les

passants et qui de temps à autre nous valaient, de la part de notre escorte, des coups de pied, des coups de crosse.

« Nous parvînmes enfin à une place. Des soldats étaient alignés tout autour; le peloton était déjà disposé. Nos gardiens nous conduisirent tout auprès, afin que rien ne nous fût épargné de l'horrible spectacle. Mon père fut alors amené et collé au mur. Un officier s'approcha et lut la sentence de mort. Mes sanglots m'empêchèrent de comprendre ; je me souviens seulement d'avoir saisi : « hospitalité violée, » et « ennemis sans défense ! »

« Nous voulûmes nous jeter alors sur notre père et l'embrasser une dernière fois, mais les sauvages furent sans pitié ; ils nous rudoyèrent de coups et nous ne pûmes envoyer en guise d'adieu que des « papa, papa » déchirants.

« En même temps, les fusils furent armés, s'abaissèrent ; un commandement rauque fut poussé ; une détonation retentit et mon père alla frapper du front les pavés de la place.

« Aussitôt la troupe se retira ; notre escorte nous laissa et nous nous jetâmes sur le corps de notre pauvre père que nous couvrions de baisers et de larmes et que, dans notre égarement, nous persistions à appeler de « papa » désespérés.

« J'étais fou de douleur et, pendant quelques instants, je m'abandonnai sans résistance, sans réaction, à une immense détresse. Mais mon ef-

fondrement dura peu : j'étais Lorrain; bien vite, je me cabrai devant le crime. Ma pensée se tourna vers ces brutes odieuses qui venaient de disparaître. Mon cœur bouillonna de colère, de rage. Je sentais dans toute sa hideur l'infamie de l'assassinat et je ne pouvais rien! Mais l'avenir était à moi. Je me redressai et, devant le cadavre de mon père, je jurai de le venger, de tuer, quand je le pourrais, ces infâmes Prussiens.

« Vous me croirez si vous voulez, jamais je n'ai oublié mon serment et, pendant quarante-quatre ans, j'ai attendu patiemment l'occasion de l'exécuter. Que ce fut long, mon ami, et que j'ai souffert, surtout ces dernières années, lorsque la France aveulie semblait nous avoir abandonnés! Mais enfin, l'heure est venue! »

— Votre serment est déjà rempli, au moins en grande partie; il me semble que ceci en est la preuve, lui dis-je en montrant ses décorations.

Je voulais ainsi l'amener au récit de ses exploits. Quelques anciens m'avaient fait à ce sujet des allusions pleines de promesses. Je désirais donc vivement en connaître les détails. Malheureusement, si notre brave consentait, dans l'intimité, à dévoiler ses souffrances, il n'aimait pas à étaler sa gloire. Avec douceur, mais avec fermeté, il détournait mes interrogations, mes allusions. Pour arriver à mes fins, j'usai donc de diplomatie. « Mon cher Chabrier, lui dis-je, j'ai besoin de votre livret

pour le mettre à jour. Pourriez-vous me le confier?
— Très volontiers! » et aussitôt le vieux sergent me tendit le document, sans se douter qu'il me livrait son secret.

Je feuilletai les pages d'un air indifférent et bientôt j'arrivai aux états de services et aux citations. J'avais ma base d'enquête. Avec la ténacité d'un juge d'instruction, je poussai mon interrogatoire. Se voyant pris au piège, mon voisin esquissa un sourire bienveillant. « Puisque vous y tenez tant, me dit-il, allons-y. » Et il me fit de son passé militaire un récit que j'écoutai, rempli d'une profonde vénération.

Ce récit est une épopée de patriotisme et de courage.

Au début de la guerre, Chabrier paraissait peu appelé à une vie d'aventures. Mécanicien retraité de la Compagnie de l'Est, il jouissait d'une honnête aisance; une belle famille lui donnait tout le bonheur que l'on peut trouver en terre d'exil. Tout le retenait donc chez lui.

Mais Chabrier était Lorrain, et il n'avait pas répudié son serment. Aussi, dès qu'un vent d'invasion souffla sur notre pays, il sentit se rallumer dans son cœur la rage folle de sa treizième année. Résistant aux sages conseils de ses anciens chefs qui lui opposaient sa situation et ses cinquante-sept ans, brisant les résistances des siens, il s'engageait à la mairie de Troyes; et quelques jours

après, les hommes du 310ᵉ avaient la stupéfaction de voir parmi eux une tête chenue et un corps branlant.

Chabrier était favorisé de la Providence : il arrivait pour un jour de victoire. L'on était alors à la veille de la bataille de la Marne, et le premier ordre qu'il entendit lire à sa compagnie fut la proclamation où le général Joffre déclarait que l'heure était enfin venue de ne plus regarder en arrière.

Regarder en arrière, Chabrier n'y pensait certes pas. Il avait l'âme toute pleine des noirs souvenirs de l'Année terrible et surtout il voyait toujours devant lui, sur une place de Metz, contre un mur, un corps étendu, immobile au milieu d'une mare de sang fumant. Il était donc prêt à faire face à l'ennemi et à se faire tuer plutôt que de lâcher pied.

Il ne fut pas réduit à cette extrémité ; il eut la joie délirante de marcher en avant et de tailler des croupières aux Prussiens : il les poursuivit à travers les marais de Saint-Gond et les reconduisit jusqu'à Reims.

Hélas, la marche en avant était finie et son enthousiasme faisait bientôt place à une austère énergie et à une longue patience. L'ennemi s'était ressaisi et, solidement établi sur les hauteurs environnantes, il résistait à nos assauts furieux.

Le régiment de Chabrier, le 4 octobre, reçut l'ordre de s'emparer de Brimont. Afin d'éviter les surprises, le commandement décida tout d'abord de

reconnaître le terrain. Chabrier s'offrit pour la périlleuse mission et partit avec quelques camarades.

De leur hauteur, les Allemands suivaient tous les mouvements des nôtres et, avec une prodigalité insensée, arrosaient impitoyablement les endroits où ils découvraient quelque trace de vie. La situation était terrible, mais le courage de notre héros était indomptable. Il courait d'un trou d'obus à un autre, passait entre les marmites et toujours avançait. Tout à coup, il fut surpris dans un bond. Les fantassins boches, qui depuis quelque temps l'épiaient, lui tirèrent une salve. Trois coups de fouet le frappèrent en pleine chair : une balle avait traversé l'épaule, une autre le thorax, une autre le côté. Il se jeta dans un trou, se tâta, vit que rien n'était cassé et, sans calcul, continua son exploration. Lorsqu'il fut en possession des renseignements attendus par ses chefs, il fit demi-tour. A son entrée dans la tranchée, ses habits dégouttaient de sang. Il fut évacué.

Il ne traîna guère dans les hôpitaux et le dépôt. A peine guéri de ses blessures et remis de son affaiblissement, il demandait à reprendre son fusil et à rejoindre le front : cette fois ce fut le 8e qui le reçut.

Chabrier arrivait à point pour la grande offensive, au printemps de 1915. Il allait prendre part aux combats acharnés de Mesnil-les-Hurlus et, par sa

conduite héroïque, devait exercer une influence considérable autour de lui.

Dès le début, il se fit remarquer par son entrain, sa crânerie et, bien vite, il eut la joie farouche d'abattre un Prussien : « Vous ne sauriez croire, me disait-il, le soulagement que j'éprouvai en le voyant tomber. Tout d'un coup, la contraction qui avait serré mon cœur quarante-cinq ans auparavant se détendit et un contentement intense m'inonda : mon père était vengé enfin! Mais mon rôle n'était pas fini; il fallait aussi venger la France! »

Il continua donc à se battre comme un lion. Tous les jours, du 21 au 27 février, il monta à l'assaut à la baïonnette et enfila des Boches. Entre toutes, le 27 février fut sa journée de gloire. Il mérita, à cette occasion, une attestation officielle de bravoure de son commandant qui voulait, en attendant la citation et la médaille, rendre un hommage à sa vaillance. Je transcris le document :

« Sergent Chabrier, engagé volontaire pour la durée de la guerre et arrivé à mon bataillon, 1er du 8e d'infanterie, fin décembre 1914. Par son entrain, sa vaillance extraordinaire, son mépris du danger et son adresse, a abattu un Allemand; a exercé la plus heureuse influence sur le moral de ses camarades pendant les attaques de Champagne.

« S'est particulièrement distingué à l'attaque au nord de Mesnil-les-Hurlus, le 27 février :

« 1° A neuf heures, ayant aperçu un mouvement dans un boyau commun, est sorti de la tranchée, a abattu, en trois coups de feu, les trois premiers grenadiers allemands et mis les autres en fuite, sauvant ainsi toute sa section.

2° A quinze heures quinze, a chargé comme un démon à la tête de ses camarades. Blessé à la tête, a refusé de se laisser évacuer. A marché jusqu'au 5 mars, jour où ses forces l'ont trahi.

« Ajoutons que Chabrier est parti en campagne avec le 310e où il a reçu plusieurs blessures.

« Il mérite la croix de la Légion d'honneur.

« A. Ebernecht. »

De nouveau, Chabrier connut la vie insipide et la lourde impatience de l'hôpital et du dépôt. Mais son énergie le guérit vite et, sans perdre de temps, il reprenait sa place sur le front.

La nouvelle étape fut monotone : il mena la vie grise des tranchées. Cette existence était trop lourde pour lui. Ses dix mois de fatigues, les violents combats auxquels il avait pris part l'avaient épuisé : six semaines s'étaient à peine écoulées que ses forces l'abandonnaient. Terrassé par la maladie, de nouveau, la mort dans l'âme, il devait quitter ses compagnons et croupir à l'intérieur.

Cette fois le séjour fut long. Sa santé était délabrée. Malgré les soins les plus attentifs à l'hôpital,

et ensuite au dépôt, en dépit des ménagements de ses chefs attendris, il restait maladif. Sentait-il, durant quelques jours, un afflux de force, vite il courait à l'infirmerie et sollicitait la permission de partir : « Monsieur le major, regardez, disait-il en redressant sa taille voûtée, je suis comme un jeune homme de vingt ans! » Mais le major, saisi de compassion, restait inexorable : « Non, mon vieux Chabrier. Encore un peu de patience! »

Pendant presque un an, Chabrier lutta contre cette bienveillance et enfin l'emporta. Au début de juin, il revenait parmi nous, tout heureux de se retrouver face aux Prussiens exécrés.

Ce vieux brave nous arriva auréolé de malheur et de gloire. En dépit de sa pudeur à étaler son infortune, malgré sa répugnance à chanter ses exploits, son passé fut bientôt percé à jour et pour tous il ne fut plus, au bout de quelques jours, que le martyr de Metz et le héros de Mesnil.

Ces titres lui valurent aussitôt le respect général et une vénération profonde. En outre, il eut bientôt gagné tous les cœurs : il était si bon, si dévoué, si paternel; il savait montrer tant d'intérêt à ses camarades, à ses hommes, à ses enfants, comme il disait. De plus, sa belle âme resplendissait de patriotisme et d'énergie : il suffisait de lui entendre prononcer quelques mots pour comprendre qu'une seule chose au monde comptait pour lui : la vic-

toire et, en attendant, la lutte sans défaillance et sans merci. Et ce n'était certes pas un bluffeur. Son attitude aux tranchées était garante de la sincérité de ses paroles : là, pas de besogne mesquine pour lui; tout était sacré. Il ne tolérait aucune négligence autour de lui; mais, par contre, il payait d'exemple : de service, toujours il était sur le qui vive, toujours il épiait le Boche, comme si le salut de la France eût dépendu de lui seul.

Cette bonté, cette ardeur chez un vieillard débile avaient touché les hommes au cœur : ils l'admiraient, ils l'aimaient, ils l'imitaient.

Drapeau vivant, ce vieillard, en venant parmi nous, nous avait amené avec lui la force d'un bataillon.

Paul D...,

Sergent au Ne de ligne.

Depuis que ces lignes ont été écrites, le sergent Chabrier nous a quittés. Il avait présumé de ses forces; en quelques semaines, la vie rude des tranchées avait vaincu sa superbe énergie. Malade, il a dû, avec un regret immense, dire adieu à ses compagnons plus jeunes et plus heureux.

Nous avons perdu notre drapeau, mais la grande leçon qu'il a prêchée parmi nous reste gravée dans nos cœurs et y porte ses fruits.

DEUXIÈME PARTIE

DE BRUXELLES A SALONIQUE

I

LA BELGIQUE SOUS LE JOUG

Zij zullen hem niet temmen
Den fieren vlaamschen Leeuw.
« Ils ne le dompteront pas, le fier lion de Flandre! »

Lorsque, après de longs mois passés sous le joug allemand, l'on se retrouve en pays libre, on est étonné des idées fausses que se font les neutres et les amis sur l'état réel de la Belgique après dix-huit mois d'occupation. Si l'on exagère parfois la situation matérielle, nul ne soupçonne le martyre intérieur.

C'est que les reporters postés à l'affût des nouvelles, le long des frontières, n'ont bien souvent à enregistrer que les bruits fantaisistes colportés par les fuyards ou les jeunes volontaires. Le reporter neutre obtient-il un passeport, il sentira l'indignation lui monter au cœur devant les ruines de nos vieilles cités... Mais il ne verra pas tout : les rues ont été déblayées; les nécessités de la vie ont fait

surgir des reconstructions provisoires. La désolation en est diminuée d'autant. Ce n'est pas par les Belges qu'il aura la vérité complète. Pudeur naturelle qui empêche de livrer ses douleurs à un inconnu, hantise de l'espionnage allemand, ils ne confieront pas à l'étranger le secret de leur cœur. Bien moins encore faut-il compter sur les révélations de l'envahisseur. Le gouverneur général avouait que pour lui nous étions une « énigme psychologique » : il n'a jamais dit si vrai... Resterait donc pour le voyageur la chance — mais elle est rare — d'assister à quelque explosion spontanée du sentiment national. Il verrait alors que notre peuple, soumis pour l'extérieur aux maîtres du moment, a compris le mot d'ordre de son grand cardinal : « A l'envahisseur vous ne devez ni obéissance vraie, ni estime, ni respect : vous ne connaissez qu'un seul roi, le roi-chevalier ! »

Les pages qui suivent ont pour objet de faire connaître l'âme belge pendant l'occupation. Le tableau est imparfait : certaines sont peut-être trop détaillées, d'autres restent volontairement incomplètes. Il y a des héroïsmes sur lesquels il n'est pas temps encore de faire pleine lumière... Les situations décrites s'appliquent plus spécialement à Bruxelles, où d'heureuses circonstances me mirent, pendant assez longtemps, à même de suivre l'évolution des esprits dans les diverses classes de la

société. Inutile de dire qu'il a fallu de-ci et de-là démarquer certains accessoires...

I

Mais avant d'étudier l'âme belge elle-même, il faut voir quelle situation lui est faite. Donc, tout d'abord, l'Allemand.

Sa façon de comprendre l'occupation peut se résumer ainsi. Absence du tact le plus élémentaire, manie de harceler la population par des règlements mesquins qui, à la longue, exaspèrent, création d'une atmosphère indéfinissable de malaise et de défiance par un incessant espionnage.

Pas l'ombre de psychologie. Ils sont incapables de comprendre que nous ne leur sachions aucun gré de l'honneur qu'ils nous ont fait de nous envahir. Et cela, même chez les plus intelligents et les mieux disposés.

Un savant qui, au moment de la guerre, travaillait depuis des années dans nos vieilles bibliothèques, revint l'été dernier et s'empressa d'aller rendre visite à ses anciens amis. Au cours de l'entrevue, très cordiale de sa part, il fit cette confidence : « Avant de revenir, j'ai cherché à vous apporter de bonnes nouvelles et, entre nous, voici ce qu'on m'a dit de bonne source : le gouverne-

ment allemand est très bien disposé envers la Belgique, il consentira à lui pardonner son alliance avec la France et l'Angleterre et lui fera parmi les États de l'Union germanique une place meilleure encore qu'à l'Alsace et à la Lorraine. Évidemment, le roi Albert, qui s'est rendu impossible par sa folle intransigeance, sera remplacé par un prince allemand, mais à part ce détail la Belgique verra combien l'Allemagne ouvrira larges pour elle les bienfaits de la germanisation. »

A la lumière de ces déclarations, il y a peut-être moyen de concilier les appréciations divergentes émises sur le gouverneur général Freiherr von Bissing. Ceux qui l'approchent de manière suivie estiment qu'il pourrait être plus mauvais. D'après eux, son manque de doigté vient de ce que, en bon adorateur de la *Deutschland über alles!* disciple en politique de Nietzsche, l'article premier de son credo s'énonce ainsi : la raison d'être de la Belgique, comme de tout autre État, est de graviter autour de la Germanie, tout comme les simples mortels ne servent qu'à mettre en plein relief les qualités de l'*Uebermensch*.

Très logiquement dès lors s'est opérée la mainmise sur tous les organes de la vie nationale. Tous nos monuments, nos musées, les chambres législatives, les ministères, le palais du roi, l'hôtel de ville, la Bourse, le Palais de justice, et même la place des Martyrs où reposent les héros de l'Indé-

pendance, tout est attristé par le drapeau allemand. Partout des sentinelles allemandes, partout, même au cimetière d'E..., auprès du monument de soldats prussiens morts en 1870!

Au Palais de justice, la salle d'audience, les cours d'assises et de cassation sont envahies. La magistrature et le barreau sont encore tolérés dans les petites salles où tous les services ont été relégués. Quel symbole! Il n'est pas rare que les avocats, pour se rendre chez eux, doivent passer dans le corridor au milieu de soldats alignés... pour la visite médicale.

Le parc est fermé aux Belges; les officiers y chevauchent sur les plates-bandes et dans les allées, et près du palais de la nation se trouve le grand garage des autobus qui vont et viennent, emportant les accusés et condamnés politiques vers les diverses prisons.

Ajoutons cependant que quelque chose a changé dans l'attitude des envahisseurs. D'abord il n'y a presque plus de défilés de troupes, ni de *parade marsch*. Arrivées et départs se font à la dérobée, surtout la nuit. Non sans raison : les soldats arrivent généralement bien dépenaillés, et les Bruxellois, gens malins, pourraient se demander d'où vient leur peu d'entrain à voler vers ces victoires décisives qui se remportent chaque jour... sur les communiqués. Quelquefois encore, ils se payent le bluff innocent d'étaler leur butin. En un jour,

j'ai rencontré quatre cortèges de mitrailleuses montées sur mulets. Cette abondance m'aurait fait impression si, en queue des quatre défilés, je n'avais remarqué le même mulet blanc conduit par le même gros Allemand... Le même jeu se renouvelle parfois avec les cortèges de prisonniers, mais plus rarement, car invariablement, à chaque « exhibition », le nombre des prisonniers baissait.

Les officiers maintenant ont moins de morgue. Ils exigent de leurs hommes plus de tenue. Les *trams* sont, à ce point de vue, un excellent terrain d'observation. A Bruxelles, dix soldats ont droit dans chaque voiture au parcours gratuit. Quand ils sont onze, le receveur n'arrive presque jamais à percevoir le billet du voyageur supplémentaire, chacun prétendant ne pas être le « onzième »... Souvent le receveur juge prudent de ne pas insister. Mais qu'un officier paraisse, et on assiste à un changement à vue : le « onzième » vient spontanément payer son billet.

J'étais un soir sur un des derniers trams qui vont de la Bourse à la porte de Tervueren. Le receveur n'avait pu s'opposer au chargement d'un soldat ivre que des kamarades complaisants amenaient à la caserne. A la hauteur de la colonne du Congrès monte un officier, le receveur expose le cas. L'officier fait aussitôt arrêter le tram, donne ordre aux kamarades d'empoigner notre homme, qui est jeté à bas du tram. Comme il ne tenait plus

debout, on le prend à bras le corps, et on le traîne sur le trottoir jusqu'au poste de Treurenberg. Les soldats reviennent, le tram repart, et l'officier, très digne : « Je tiens à ce que nos soldats se conduisent bien! »

On ne saurait s'y méprendre, les chefs obéissent à un mot d'ordre supérieur, dont on ne distingue pas nettement le mobile. Veulent-ils faire oublier les exploits du début? Sentent-ils la victoire leur échapper? ou bien, au contraire, sûrs (subjectivement) de la victoire (1), veulent-ils préparer les civils à la germanisation méthodique de notre pays? Il est difficile de savoir; mais qu'on ne se laisse pas tromper par les apparences. Le trait suivant, dont l'exactitude m'est garantie par un témoin hors pair, rend bien le fond de ma pensée :

A X..., un détachement allemand occupe un château, le propriétaire possède des serres splendides, et prie l'officier qu'on veuille ne pas les saccager : si on désire des raisins, il se fera un plaisir de les cueillir lui-même : l'officier donne des ordres en conséquence.... Deux jours après, le

(1) Ceci n'est pas une plaisanterie. Je suis persuadé que chez bon nombre de ces automates vivants, qui achètent chaque matin, pour 5 ou 10 pfennigs, aux aubettes de journaux, leur mentalité quotidienne, règne l'assurance subjective du succès final. Le contraire étonnerait quand on voit avec quelle bonne volonté moutonnière ils avalent les communications savamment cuisinées par le W. T. B. (c'est-à-dire, d'après les Anversois : Weinig Te Betrouwen, comme qui dirait : « Ne vous y fiez pas »).

châtelain, surprenant un soldat dans la serre, en fait la remarque au feldwebel, qui fait comparaître le pauvre homme, et lui strie la figure de quelques coups de cravache bien appliqués. Discipline allemande!... Après quelques jours, le détachement va quitter le château; le soldat maraudeur s'approche du châtelain et lui présente sa carte : « Monsieur, en temps de paix j'étais avocat à N... et suis homme du monde; ma conduite vous aura étonné; sachez ceci : si j'ai dévasté votre serre, c'est sur l'ordre formel du feldwebel; en cas de refus, j'aurais encore été puni davantage. »

Les Belges ont saisi le manège. Les politesses teutonnes restent sans réponses. A leur grand étonnement, ils ne sont invités ni même reçus nulle part. Dans la rue, on les ignore. Ils n'ont qu'un terrain où ils puissent essayer leur galanterie, les trams; là encore, ils en sont pour leurs frais. On refuse de s'asseoir à côté d'eux, ou d'accepter la place qu'ils cèdent aimablement. On se brosse ostensiblement quand on les a frôlés. Une petite scène vécue : le tram est comble, une dame monte. Un gros major se lève, fait une large place : « Merci, Monsieur, je resterai debout. » Là-dessus, un abbé bien connu à Bruxelles se lève : « Bien aimable, Monsieur l'abbé, je me ferai un plaisir d'accepter. » Parfois, sur les plates-formes, pour obtenir qu'on fasse un peu attention à lui, un officier demande du feu à un Belge. Il faut s'exécuter,

mais lorsque l'Allemand rend le cigare avec un sourire, on le jette, et gravement on en tire un autre de son étui.

Malgré ces désagréments, ils se plaisent à Bruxelles, où ils viennent oublier les mauvais jours de l'Yser, *Brussel, schoene Stadt,* répètent-ils. Pendant ces jours de repos, beaucoup reçoivent la visite de leurs familles; d'autres en grand nombre vont s'engouffrer dans leurs ignobles cafés-concerts, qui sont arrivés d'Allemagne avec personnel complet.

Pour qui se rappelle leur indignation pharisaïque contre la corruption des races latines, il est écœurant de voir l'impudeur affichée qui organise « les plaisirs des soldats avec toutes les précautions » voulues. On m'excusera de ne pas préciser.

Il faut, par contre, rendre justice aux sentiments profondément religieux des soldats catholiques. Leur livre de prières à la main, ils sont très recueillis pendant les offices, et si pendant la journée ils passent devant une église, ils y entrent quelques minutes. Ce que l'on peut noter cependant, c'est que, même dans l'exercice de leur religion, l'autorité a des procédés qui choquent nos idées les plus rudimentaires sur la liberté de conscience. Un jour j'ai assisté à des confessions militaires à Sainte-Gudule. Les soldats arrivaient par paquets d'une trentaine environ et se partageaient entre les six ou huit aumôniers militaires. Dans la nef,

un feldwebel se promenait, et de temps en temps faisait signe à quelques soldats, qui attendaient leur tour, d'aller à tel confessionnal moins achalandé. Et ils paraissaient trouver cela tout naturel.

*
* *

Cette esquisse d'ensemble devrait être précisée sur beaucoup de points. Bornons-nous à quelques traits saillants.

D'abord l'organisation. Elle est admirable. — Qu'on veuille bien ne pas attribuer à cet adjectif un « jugement de valeur ». On peut constater chez des criminels des qualités de sang-froid et de prévoyance, sans rien abdiquer de l'horreur qu'on a pour le crime. Sous ce rapport, certains Belges, emportés par leur juste indignation, perdent parfois de vue les droits de la vérité, et ne veulent voir dans leurs adversaires que des déficiences. Pour avoir fait l'éloge de l'organisation allemande, je me suis un jour attiré cette réponse lyrique d'un bourgeois, très calme à l'ordinaire : « Monsieur, quant à moi, je ne saurais reconnaître aucune qualité au revolver qui a blessé à mort la patrie, ma mère ! »

Mais précisément, c'est la perfection de cette organisation qui rend inexcusables les excès sans nom des premiers mois. Lorsque, en haut lieu, on eut constaté que les cruautés avaient assez

duré, on changea le fusil d'épaule et, comme par enchantement, on vit surgir d'Allemagne les rouages tout préparés de leur organisation qui systématiquement, pas à pas, sans dévier d'une ligne, se déroule méthodiquement. Ils la compléteront par une réglementation de plus en plus absorbante, ils l'étendront à toutes les branches de notre activité, à toutes les communes de notre territoire : vrai travail de pieuvre, enserrant progressivement ses victimes dans ses monstrueux tentacules, les étouffant sans qu'elles aient presque poussé un cri.

Nous ne parlons pas ici de la zone des armées, l'*Etappegebiet* (Gand, Bruges, Tournai), mais de la « Belgique occupée ». A sa tête est le gouverneur général, et sous lui, un gouverneur civil, les gouverneurs militaires de Bruxelles, du Brabant, des diverses *Kommandanturs,* assistés eux-mêmes de tout un essaim de *Kreischefs*, de *Pass-centrale*, de *Pass-büros,* de *Meldamt* de tout calibre. Les *Meldamt* sont les bureaux où les étrangers, les ci-devant gardes civiques, les jeunes gens en âge de milice, etc., doivent à jour fixe se porter présents (1).

La police bruxelloise est restée en fonctions. Elle doit saluer les officiers allemands... quand il

(1) Le *Meldamt vor Gross Brussel* (c'est-à-dire l'agglomération bruxelloise) est établi rue du Méridien, derrière l'ancien Observatoire.

n'y a pas moyen de ne pas les voir. Les vides causés par la mobilisation ont été comblés par des citoyens de bonne volonté, pas méchants pour un sou, la « garde bourgeoise », populaire comme l'arrière-ban de la « garde civique ». Des policiers sont venus d'Allemagne. Ils portent, suspendue au cou par une chaîne, une plaque de cuivre avec l'inscription *Polizei*. On les voit déambuler, graves, partout où l'animation est plus grande. Ils sont inoffensifs.

Nous n'en disons pas autant des nombreux commissaires généraux groupés autour du gouverneur. Ce sont des hommes mûrs, ayant dépassé l'âge de porter les armes, qui, chacun dans sa branche, ont acquis une réelle compétence. On a ainsi les commissaires des banques, des usines métallurgiques, des charbonnages, des verreries, des grains, des fabriques de cigares, etc. Ces commissaires, ayant eux-mêmes en Allemagne de grands intérêts dans la partie, sont enchantés de ce mandat, qui leur ouvre — au nom de la loi! — toutes les portes chez leurs concurrents belges, leur permettent sous prétexte d'inventaire de pénétrer tous les secrets de fabrication, d' « éclairer » le gouverneur général sur les mesures les plus efficaces pour mettre l'industrie belge en coupe réglée, et la ruiner pour de longues années.

La manière cauteleuse dont s'opère ce banditisme officiel le rend plus cruel encore à nos indus-

triels. Les loups s'introduisent dans la bergerie avec une telle bonhomie, affectant de parler de « nos intérêts communs », l'avenir de « notre » branche, sans paraître remarquer la froide réserve qui accueille leur intrusion (1).

Comment faire parvenir cette réglementation à outrance à la connaissance des « chers administrés »? Un « Recueil officiel des lois, arrêtés, communiqués... du gouvernement général » a bien remplacé le *Moniteur belge*, mais personne ne le lit. C'est alors que M. von Bissing conçut l'idée de génie qui lui assure dès à présent une notoriété mondiale : l'affichage sur tous les murs de Bruxelles. Tous les genres s'y mêlent en un agencement kaléidoscopique; il y en a de toutes les couleurs, de tous les formats, de tous les styles aussi. Condamnations à mort, prix maximum de la farine ou de la viande, règlements sur la fréquentation scolaire, le nettoyage des étables, le moratorium, l'échenillage, le respect de l'occupant, admonestations paternelles ou philippiques; tout cela pêle-mêle. Et ce n'est pas la variété qui manque. Par exemple, sur la circulation des bicy-

(1) Un industriel me disait qu'au cours d'une de ces entrevues, le commissaire tira tout à coup de son portefeuille une photographie : « Ceci vous intéressera, cher collègue : ma femme et ma petite fille. Dites! ne les trouvez-vous pas gentilles?.. » Et mon ami ajoutait : « Combien volontiers je lui aurais lancé sa photographie à la face, mais il fallait me contenir... Ce cambrioleur-homme du monde aurait pu d'un trait de plume fermer mon usine, et mettre mon personnel sur le pavé!... »

clettes : en dix jours, j'ai vu le règlement changer trois fois. Premier arrêté : « A partir de demain, toute circulation de bicyclettes est interdite »; deuxième arrêté : « A partir d'aujourd'hui, peuvent seuls rouler en bicyclette, les ouvriers qui se rendent à leur travail »; troisième arrêté : « Dorénavant, personne ne pourra circuler en vélo que dans un rayon de 6 kilomètres du lieu de son domicile. »

M. von Bissing sait que le ridicule ne tue pas et s'en donne à cœur joie. Il paraît ignorer parfois que les enfants peuvent lire ses affiches et que, chez nous, *pueris debetur reverentia*.

Organisation savante, mais qui n'est pas aussi efficace qu'on le voudrait chez nos maîtres. Ainsi pour ces bureaux où les gens d'âge militaire devraient se présenter à jour fixe : des quantités de jeunes Belges ont refusé de se soumettre à ces formalités qu'ils jugent déshonorantes, et beaucoup même ont échappé aux lourdes pénalités auxquelles les expose leur noble attitude. Cet accroc au prestige organisateur des Allemands ne laisse pas de leur être sensible.

*
* *

Les Allemands n'ignorent pas l'omnipotence de la presse, ils en ont fait un levier puissant de prussification. Un coup de cravache, et, nouveau

Moïse, von Bissing fit couler sur les plaines de Belgique les sources de la *Kultur*... A Bruxelles on compte une dizaine de ces « mares à canards allemands » : *Le Bruxellois, la Belgique, le Quotidien, Gazet van Brussel, le Messager, l'Écho de la Presse internationale* (?), etc. Tous ces journaux doivent insérer les communiqués Wolff, sans préjudice des nouvelles qui doivent nous mettre dans la mentalité voulue ; les Alliés n'y peuvent remporter de succès qu'après approbation de la Kommandantur ; plusieurs de ces journaux — tel l'immonde *Bruxellois* — ont comme chef de rédaction un officier allemand.

Deux circonstances rendent l'influence de cette presse particulièrement pernicieuse : d'abord la difficulté de s'en passer. Dans le désert où l'on vit, on peut se contenter des eaux saumâtres qu'ils offrent pour étancher un peu la soif des nouvelles... et bien rare est celui qui ne se sent pas un peu plus déprimé, un peu moins confiant, lorsqu'il replie le journal.

En outre, plusieurs de ces journaux font preuve de philanthropie réelle. La *Belgique*, par exemple, a sa chronique quotidienne où chaque infortune peut solliciter des lecteurs le secours dont elle a besoin. Sans aucun doute, ce journal a rendu de vrais services matériels. Mais les patriotes avertis se défient des intentions...

On peut passer sous silence les nombreux quo

tidiens d'outre-Rhin, dont la clientèle est presque exclusivement allemande; mais il faut regretter que tant de Belges achètent les illustrés germains, surtout l'*Illustrierte Kriegskurier*. Le document par l'image est alléchant, je le sais bien; mais on oublie que c'est là soutenir l'ennemi, que les documents reproduits sont fort peu objectifs, quand ils ne sont pas honteusement truqués. Mais ils viennent du pays de Haeckel, l'homme aux licences scientifiques. Exemple : le *Kriegskurier* reproduisit à quelques mois de distance deux fois le même cliché : des mariniers anglais regagnant précipitamment le rivage. L'en-tête seul avait varié : le premier échec était censé se passer près de Zeebrugge, l'autre aux Dardanelles. Au choix! Ou plutôt non : un patient fureteur, en parcourant les anciennes collections de la revue allemande *Die Woche*, y découvrit vers l'année 1908 un article largement illustré sur « les récentes manœuvres navales en Angleterre ». La fin des manœuvres, au moment où le parti vainqueur oblige les assaillants à une retraite précipitée vers leurs navires, était illustrée... avec le cliché qui deviendrait plus tard Zeebrugge et Gallipoli.

*
* *

Ce qui rend la vie plus pénible encore, c'est la perfidie de l'espionnage, l'arbitraire de la procé-

dure, le mépris de toutes les règles du droit, quand elles n'entrent pas dans les cadres du *Deutschland über alles*.

Une nuée d'espions s'est infiltrée partout. On sait que ces gens-là n'ont égard à rien pour arriver à leurs fins, qu'il n'est sentiment sacré d'honnêteté naturelle qu'ils ne profanent : ce point a été mis assez souvent en lumière pour me dispenser d'y insister. Un détail moins connu peut-être est l'heureux hasard qui mit un bon patriote en possession d'un groupe photographié! Une trentaine d'espions allemands, dont plusieurs femmes. Inutile de dire que le précieux document fut reproduit à des centaines d'exemplaires, et qu'il a rendu des services signalés : un homme averti en vaut deux.

La plupart de ces espions ont été identifiés, à la grande fureur de leurs patrons, qui aiment l'ombre ; plusieurs, hélas, sont des Belges, on y compte même, dit-on, deux ou trois soldats!... Heure viendra, qui tout payera! Les Allemands avaient aussi réussi à corrompre quelques receveurs des tramways bruxellois : ils épiaient discrètement les voyageurs, qui ne soupçonnaient rien, et « passaient » ensuite leurs victimes aux détectives allemands. La direction des trams a eu vent de l'affaire : actuellement, dans le personnel comme dans le public, presque tout le monde connaît le numéro des brebis galeuses.

Plus répugnante encore est l'action des agents

provocateurs, des hommes parlant parfaitement le français ou le flamand, qui se mêlent aux groupes, lient conversation dans les trams, où ils disent pis que pendre des Allemands. Malheur au naïf bourgeois qui donne dans le panneau : au premier arrêt du tram, l'agent provocateur hèle deux ou trois soldats, le pauvre Belge est arrêté, conduit à la Kommandantur, envoyé à Saint-Gilles, où il attend parfois très longtemps que l'on instruise son affaire.

Ce mot *instruction* a ici pour eux une signification toute spéciale : les avocats ne reçoivent qu'exceptionnellement l'autorisation de voir leurs clients, et encore toujours en présence d'un « confrère » teuton. Jamais ils ne reçoivent communication du dossier, et peuvent s'attendre aux plus invraisemblables « surprises d'audience » : il arrive que la lecture de l'acte d'accusation à l'audience diffère en tous points de ce qui avait paru motiver l'arrestation. Comment veut-on qu'un avocat défende son client ainsi *ex abrupto*, alors qu'il n'a pu discuter avec lui le système de défense, qu'il ignore même les charges précises, et ne sait rien des pièces à conviction tombées entre les mains de la police impériale? Le Conseil de l'Ordre s'est élevé à plusieurs reprises contre des atteintes aussi flagrantes à la dignité du barreau. Réponse : Me Théodor, bâtonnier, plusieurs membres des plus éminents du Conseil de l'Ordre,

ont été envoyés en Allemagne. D'autres avocats ont reçu défense de se présenter encore à la barre, et c'est ainsi, par exemple, que Mᵉ Théodore Braun n'a pu défendre la malheureuse miss Cavell.

II

Tout ce qui précède n'est guère qu'une toile de fond, le décor de la scène sur laquelle les Belges restés au pays jouent un acte — non le moins héroïque — de la terrible tragédie qui se déroule en ce moment.

A l'avant-plan, bien en évidence, se dresse la noble figure du cardinal Mercier, toute nimbée du respect que tous les Belges, sans distinction d'opinions, lui ont voué. Il est actuellement sans conteste le premier citoyen de la Belgique, le reflet de notre auguste souverain, dont il partage la chevaleresque attitude. On a pu dire de lui : ce vaincu se sait et se montre un juge; nulle faiblesse ne paralyse l'indépendance de son verdict, nulle colère n'en altère la majesté. Est-il étonnant que les Allemands le détestent? Ils n'osent pourtant s'attaquer à sa personne : n'est-il pas prince de cette cour pontificale dont la diplomatie allemande doit reconnaître l'immense autorité morale?

Fortifiés par l'exemple de leur primat, nos popu-

lations continuent à porter l'épreuve avec une constance héroïque. Ce sentiment se manifeste au dehors de façons très variées. D'après les pays d'abord : un officier allemand disait : « A Liége, on nous ignore ; à Namur, on nous craint ; à Bruxelles, on se ..... de nous. » Puis, d'après le flux et le reflux d'espoir qui passent sur ces provinces, d'après les mille autres circonstances qui influent sur les âmes. Quoi qu'il en soit de ces nuances, on peut résumer comme il suit les sentiments des Belges « envahis » : mépris et haine de l'envahisseur, attitude ferme de résistance passive, confiance inébranlable en une restauration complète.

A l'origine surtout le contraste était nettement tranché ! Allemands et Belges vivaient côte à côte en s'ignorant. Entre gens comme il faut il n'était pas reçu de s'écrire par l'intermédiaire de la *kaiserliche deutsche Post;* les volets ou stores restaient baissés; on ne sortait qu'en toilette sobre et de couleur foncée; les pâtisseries étaient désertes... La longueur de l'épreuve et les nécessités de la vie ont forcément amené un certain fléchissement dans certaines manifestations de cette réserve digne, mais cuisante pour les occupants.

Cette reprise partielle du tourbillon de la vie a malheureusement une autre cause : le retour au pays, vers le mois de novembre 1914, de cette partie frivole de la population qui, en août, avait fui vers la côte, où sa légèreté insouciante avait

indigné nos soldats, pendant la retraite sur l'Yser. Au mois de mars, la taxe sur les absents fit rentrer également des éléments moins désirables pour la dignité nationale. Il serait injuste de blâmer tous ceux qui sont rentrés alors, mais il est hors de doute qu'à ces deux époques on a remarqué une diminution dans la « mentalité de guerre ». Comme les personnages en question sont très remuants, qu'on les voit le matin au bois, à midi sur la terrasse des cafés, l'après-midi aux terrains de football ou de tennis, de là dans les pâtisseries, pour passer ensuite leur soirée dans un music-hall quelconque, on comprendra que la présence de quelques-uns de ces *bourdons* suffise à modifier défavorablement l'impression que l'étranger rapporte d'une visite en pays occupé.

Les « vrais Belges » ont gardé fidèlement la dignité de leur attitude. Dans telle famille, qui porte un des noms les plus anciens de notre armorial, plus de fleurs sur la table de travail, plus de palmiers dans le hall ou les escaliers ; dans le jardin, les parterres n'ont pas été renouvelés; à table on a supprimé le plat de douceur, sauf les rares occasions où l'on admet un intime ; les réunions des « Petites Abeilles » (1) ont remplacé les *Five o'clock tea* joyeux et mondains; le soir, après le

(1) Œuvre pour les tout petits jusqu'a trois ans. La discrète et maternelle charité des « abeilles » a sauvé des enfants par milliers.

dîner, on se rend au salut, ou bien, comme je l'ai vu, on va en famille, bourgeoisement, humer l'air frais au square voisin. C'est la guerre, dit-on, il faut montrer que l'on comprend la gravité de l'heure présente.

Dans les classes populaires, le même sentiment se fait jour plus spontanément peut-être, en tout cas avec plus d'exubérance. Passez, le soir, dans la rue Haute ou la rue Blaes, surprenez au passage les conversations sur le pas des portes, et vous serez édifié : il n'est question que de notre roi — « pour un fameux, ça en est une fois un, savez-vous ! » — de nos braves petits soldats, d'une lettre du front reçue par une voisine, d'une victoire nouvelle que les Alliés « auraient » remportée, des dernières « bêtises » des communiqués, de ce que les Boches viennent encore d'inventer pour... ennuyer le monde, et de la dernière *zwanze* (moquerie, farce) par où il leur a été répondu.

L'homme du peuple passe vite des paroles aux actes. Les Allemands le savent ; et si l'on voit parfois défiler dans ces quartiers des patrouilles en nombre, un « singulier soldat » n'osera jamais s'y aventurer. (Allusion à une affiche célèbre : « Défense formelle de se moquer encore non seulement des troupes qui défilent, mais aussi des singuliers soldats qui se promènent en ville. »)

Une lettre venue du front, disions-nous. Il en arrive, en effet, et, pour bien des familles, c'est

le seul rayon de soleil qui éclaire la vie. Pendant des semaines, on ira retirer chaque jour le précieux document de la cachette où il repose. On le relira les larmes aux yeux... après avoir bien fermé la porte; car si les Allemands savaient!... Malheureusement, un trafic scandaleux exploite trop souvent des sentiments aussi respectables, et fait payer 2, 3, jusqu'à 5 francs, un mot de l'absent. J'ai connu une brave femme obligée de demander à son mari d'espacer davantage ses correspondances, qu'en un mois elle avait payées 35 francs. Elle avait dû emprunter pour retirer la dernière lettre des mains d'un porteur sans compassion. N'est-ce pas à pleurer? Sans doute, il existe des organismes qui, par patriotisme pur, renouent les liens entre les soldats et leurs familles, et leur courageux dévouement mérite notre reconnaissance; mais la majorité des porteurs sont des gens sans aveu pour qui un paquet de lettres n'est qu'une marchandise lucrative. Une fois la frontière passée, ils la vendront par lots régionaux au plus offrant; celui-ci cherchera à écouler, avec le plus de bénéfice possible, le stock de chaque ville ou commune; le dernier porteur tiendra la dragée haute devant la famille, heureuse de payer n'importe quel prix une lettre du cher absent.

Dans la bourgeoisie aussi, une mentalité nouvelle s'est manifestée. On est fier maintenant d'avoir un fils soldat. Les parents aiment à racon-

ter les actes de vaillance de leurs enfants. Ils les encouragent dans leurs lettres à faire tout leur devoir. Bien rares ceux qui s'opposent à ce que leurs jeunes gens partent comme volontaires, et pourtant ils savent ce qu'une pareille décision implique de dangers pour leur fils, de désagréments possibles pour eux-mêmes. Il est clair que les « embusqués » jouissent d'une réputation plus qu'équivoque. Le boycottage de tout ce qui sent l'allemand est en honneur, à tel point que le Freiherr von Bissing a cru devoir menacer d'une amende de 10 000 marks — excusez du peu! — tous ceux qui chercheraient à enrayer la prospérité des maisons allemandes.

Parmi les relations qui sont dues à l'occupation, notons en passant les gens du monde qui ont fait connaissance pour avoir passé quelques semaines ensemble dans les prisons de la Kommandantur. On finira par montrer du doigt ceux qui n'y ont pas fait un petit séjour.

On comprendra aussi que la crainte continuelle de l'espion rende la vie insupportable. On ne peut respirer à l'aise : les murs ont des oreilles ; il faut être continuellement sur ses gardes. Et il arrive que cette « espionnite » donne lieu à des quiproquos amusants. Un jour, je reçois d'un de mes cousins le billet suivant : « Mon cher, une aventure désagréable arrive à un de mes meilleurs amis : son fils, qui allait s'engager, a été pris non

loin de la frontière. La famille est persuadée de la parfaite honorabilité du Monsieur qui est venu chez eux « tuyauter » leur fils, et qui leur a fait très bonne impression; pour moi, je ne puis me défendre de l'idée qu'ils ont eu affaire à un vulgaire espion. J'ai promis à la famille de les mettre en rapport avec une personne de toute confiance,... et je te serais bien obligé de tirer l'affaire au clair. Si tu veux, retrouve-moi demain, à cinq heures, au coin de telle rue... De là, je te présenterai à la famille, qui te donnera tous les renseignements... » — Heureux de rendre service à mon cousin, je fus exact au rendez-vous. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'il me conduit dans une maison... où j'avais été moi-même quelques jours auparavant sans me nommer. Là tout s'expliqua dans un formidable éclat de rire : l'espion présumé n'était autre que votre serviteur. J'avais, en effet, donné au jeune homme quelques renseignements utiles, mais il avait eu un malheur en cours de route.

*
* *

Il serait intéressant de parler plus au long des événements qui, périodiquement, viennent rallumer l'enthousiasme populaire : l'arrivée au-dessus de la ville d'avions alliés, porteurs de proclamations (1);

(1) Si nos aviateurs savaient quel réconfort ils apportent aux populations, nul doute qu'ils ne multiplieraient beaucoup leurs

la destruction du hangar et des zeppelins à Evere ou Mont-Saint-Amand, les magnifiques manifestations, pleines de dignité fière, du 21 juillet et du 4 août, mais cela me mènerait trop loin.

Parlons plutôt de ce qui maintient si efficacement le moral des Belges; et, ici encore, il faut se borner au principal.

Tout d'abord, la *zwanze* bruxelloise ne perd jamais ses droits. La *Libre Belgique* résumait très bien la situation dans une caricature : un gros Allemand piétine un pauvre *ketje* (Bruxellois); le malheureux est écrasé, mais, la mine narquoise, il lance à son Goliath : « Je me .... de toi quand même! » Quelques exemples à l'appui.

Rue Neuve : les cuirassiers de la garde impériale s'exhibent en un cortège impeccable. Immédiatement, au fur et à mesure que le cortège s'avance, les passants font demi-tour, tournent le dos aux Allemands, et s'absorbent dans la contemplation des vitrines. — L'arrêté paraît ordonnant d'employer partout l'heure allemande; on enlève simplement la petite aiguille. L'aiguille des minutes suffira : la différence étant d'une heure, on saura toujours distinguer 11 h. 25 et 12 h. 25.

Quelle joie de faire insérer dans les journaux vendus aux Allemands, des articles où l'on se moque d'eux, mais bien et dûment approuvés par

randonnées en pays occupé. Pour les Belges restés au pays, c'est comme un trait d'union, par-dessus la ligne de feu.

la censure! Par exemple une poésie parfaitement insignifiante, mais formant acrostiche, et l'acrostiche... comment dire? eût été signé du général Cambronne. A Anvers on vit se promener (1) pendant toute une après-midi, de l'air le plus sérieux du monde, trois grandes jeunes filles, habillées respectivement de rouge, de jaune et de noir. Les passants saluaient avec gravité... Les autorités allemandes eurent-elles la jolie ironie du vieux gouverneur danois dont parlaient récemment les *Études* (2)?

Mais voici qui dépasse la portée d'une simple *zwanze*. La *Libre Belgique* aura une place de choix dans l'histoire de la résistance. C'est un épisode qui tient du merveilleux. Pas un hameau perdu qui n'ait entendu parler du journal fantôme. Il pénètre dans tous les centres; il a un cercle immense de lecteurs, car chaque exemplaire passe par vingt, trente, quarante mains. Quand il est en lambeaux, la province le réclame encore, et il

(1) Sous le titre *Chronique économique. Marché aux porcs*, un journal germanophile publiait sérieusement à peu près ceci : (Nous gazons.) « Le marché est très menacé. Au commencement de la guerre, les arrivages étaient nombreux et de bonne qualité. . Mais la consommation a dépassé toutes les prévisions... En Flandre surtout, on en a abattu des masses. A ce compte, les réserves des étables seront bientôt épuisées. Actuellement d'ailleurs on les envoie trop jeunes à l'abattoir, etc. » Et l'impitoyable allégorie se poursuivait durant deux longues colonnes.

(2) *Une Alsace danoise, le Slesvig du Nord*: *Études* du 20 janvier 1915, p. 252. Un arrêté sur la mode serait beaucoup plus dans le goût du jour.

continue à y faire du bien. Les Belges les mieux renseignés, les plus fins limiers venus de Berlin n'arrivent pas à savoir le secret. Où s'imprime-t-il? Qui le rédige? La question est sur toutes les bouches... Une prime de 20 000 marks a été promise à qui découvrirait l'imprimeur. Un homme portant soutane s'est informé avec bienveillance en divers couvents. Au confessionnal, un « bon patriote » a voulu remettre au prêtre 10 000 francs à faire remettre au directeur du vaillant journal... Souvent le bruit court : l'imprimeur est arrêté!... Mais au bout de quelques jours, le mystérieux mais ardent patriote nargue de nouveau la police du kaiser, un nouveau numéro a paru, merveilleusement adapté aux nécessités du moment : encourageant les déprimés, calmant les ardeurs intempestives, aussi digne que cinglant.

*
* *

On a beaucoup parlé de renouveau religieux. Que faut-il en penser? Y a-t-il eu vraiment accroissement de sens chrétien? Un profane a ici doublement le droit de se taire : les événements sont récents, et ils sont d'ordre intime. Ils échappent à la perception du public. Tout au plus pouvons-nous enregistrer quelques manifestations extérieures de piété, en y ajoutant des indications qui en rendront peut-être l'interprétation plus exacte.

En général les offices divins sont suivis avec beaucoup plus d'assiduité ; le nombre des communions a beaucoup augmenté. On pourrait citer telle chapelle où, en trois mois, on en a distribué autant qu'en une année normale. On a multiplié les pieux pèlerinages : et, comme les voyages au loin ne sont guère faisables, les madones locales sont plus honorées que jamais. Dans beaucoup d'églises, il y a tous les jours un salut où l'on prie pour la Belgique meurtrie. Presque partout, on célèbre une fois la semaine une messe pour nos héros tombés au champ d'honneur. Mais c'est surtout aux services funèbres plus solennels que les églises sont combles. Ces cérémonies deviennent parfois de petites manifestations nationalistes. Tels, par exemple, les services funèbres pour le repos de l'âme de l'architecte Baucq, fusillé avec miss Cavell, de MM. Baeckelmans et Franck ; la foule obligée de rester dans la rue était trois fois plus nombreuse que celle qui avait pu entrer dans l'église. On y distribua des souvenirs pieux et patriotiques... Un moment d'angoisse à la fin de l'office : on savait que dans l'assistance se trouvaient des mouchards de la kommandantur. Qu'allait faire l'organiste?... L'anxiété ne dura qu'un instant... Tout à coup les grands jeux de l'orgue entonnèrent les premières notes de la *Brabançonne*, reprise par une foule enthousiaste. Elle pleurait ses héros sans doute, mais non

« comme un peuple qui n'a plus d'espérance ». Des minutes pareilles font oublier des semaines d'agonie... On a, je le sais, cherché à énerver la portée de ces manifestations de foi chrétienne, on a dit : que de gens n'ont rien à faire ! Plus de visites mondaines, plus de bals, de concerts ni de fêtes : les cérémonies religieuses sont un passe-temps, un trompe-l'ennui, qu'on délaissera dès que la vie normale renaîtra. — Les églises, ajoute-t-on, sont les derniers asiles, les catacombes du patriotisme opprimé. A l'ombre de leurs voûtes, retentit encore une parole apostoliquement belge, l'hymne national couronne encore plusieurs de nos cérémonies, et réconforte des cœurs brisés sous l'épreuve. Le clergé, dit-on encore, jouit à bon droit d'une popularité sans précédent. Son attitude crâne et digne vis-à-vis de l'oppresseur, son dévouement complet à soulager la misère populaire dans toutes les œuvres d'assistance lui ont acquis une sympathie qui explique peut-être un peu l'assiduité aux offices. — Enfin, fait-on remarquer, que de plaintes, que de murmures ne surprend-on pas sur certaines lèvres soi-disant catholiques !... Quand donc justice sera-t-elle faite ? N'avons-nous pas assez souffert ? Qu'avons-nous fait pour mériter un tel châtiment ?

Ces objections prouvent tout au plus, ce me semble, que des facteurs naturels ont aidé le renouveau religieux, et, quant au dernier grief,

gardons-nous d'exagérer le nombre et la portée de ces plaintes : je crois que le bon Dieu se montrera indulgent pour un cri de douleur échappé au milieu de si dures épreuves. Celui qui connaît notre caractère national sait suffisamment qu'il ne faut pas prendre au tragique tous nos murmures et nos critiques : au moment décisif nous savons nous montrer ce que nous sommes : bons chrétiens et bons patriotes.

III

Assurer la vie matérielle, dans les circonstances présentes, est un problème d'une rare complexité. Les pouvoirs publics se sont vus tout à coup devant des situations inextricables. Presque partout les ressources étaient coupées; le numéraire manquait, et même parfois les objets de première nécessité, et même le pain. Ce qui manquait encore, c'était, quand on pouvait distribuer des secours, le moyen de discerner entre misère et misère, exploiteurs et vrais malheureux. Il y a des situations si anormales! Des familles aisées réduites à la mendicité, des ménages modestes qui n'ont presque pas souffert. Puis, comment surveiller l'usage des distributions faites, empêcher le gaspillage, ou encore l'accaparement par

ceux qui ne sont pas dans le besoin? Ce tour de force a été réalisé, et il l'a été sous les yeux, presque sous le contrôle, d'un ennemi peu scrupuleux. Il fallait spécialement empêcher que les secours ne fussent, sous une forme déguisée, réquisitionnés pour les besoins des troupes allemandes.

Telle est la tâche ingrate à laquelle s'est dépensée l'élite de la charité et de la philanthropie, sous le haut patronage des ambassadeurs d'Espagne et des États-Unis. Jamais la Belgique ne sera assez reconnaissante envers ces deux diplomates et envers les gouvernements qu'ils représentent. Grâce à eux, notre pays n'a pas été livré à merci. Les envahisseurs savent qu'il y a sur place des diplomates de puissances neutres dont le témoignage pourrait être aussi gênant qu'écouté. Grâce à ces concours éclairés, le problème fut résolu, — non pas adéquatement (1), c'eût été

(1) Que penser, par exemple, de ces « indigents » qui prennent le train pour aller chercher la soupe gratuite, ou des cinémas populaires, qui depuis leur réouverture, l'été dernier, font régulièrement salle comble? On ne peut évidemment approuver ces illogismes, et c'est à bon droit que les autorités communales retirent les secours à ceux qui fréquentent habituellement les séances. Mais qu'on ne condamne pas à l'aveugle, et qu'on veuille au moins avoir égard dans son jugement aux circonstances atténuantes : l'épreuve est si longue, l'atmosphère en pays occupé si déprimante, l'esprit sent le besoin d'une diversion à cette obsession qui dure depuis seize mois! Notons aussi que les cinémas font généralement des prix si alléchants, 50 pour 100 du prix de paix... Tout comprendre, c'est *beaucoup* excuser!

impossible, — du moins de façon aussi satisfaisante que possible.

Tâchons de donner une idée d'ensemble de ce ravitaillement dans la Belgique « occupée ». L'objectif est double : l'entrée des secours, leur distribution.

Le premier service est assuré par le C. R. B. *(Commission of Relief for Belgium)*, le second est dirigé par le *Comité national de secours et d'alimentation*, avec ses quatre mille comités locaux, autour desquels gravitent, dans un lien de dépendance plus ou moins étroit, les œuvres diverses, dues à l'initiative communale ou privée.

L'action du C. R. B. ne touche qu'indirectement à notre sujet. Bornons-nous à enregistrer le magnifique résultat obtenu pendant la première année : 251 navires ont déchargé à Rotterdam plus de 710 millions de kilos de vivres (1) à destination de la Belgique, ce qui fait une *moyenne* journalière d'environ 2 millions de kilos, soit le chargement de 1 200 wagons de chemin de fer. Ces secours proviennent, soit de dons spontanés offerts par les États de l'Union, soit d'achats faits au moyen des sommes recueillies à l'étranger pour la « Belgique martyre ». Une des tâches les plus ardues du C. R. B., c'est de faire parvenir ces mar-

(1) Blé, riz, maïs, pois, fèves, lard, salaisons. On regrette que l'accord n'ait pu se réaliser, permettant l'introduction d'autres articles.

chandises à pied d'œuvre, c'est-à-dire aux centres principaux d'où la distribution se fera par les soins du Comité national. Les chemins de fer sont presque entièrement affectés aux services militaires; seuls les canaux sont à peu près utilisables, encore faudrait-il en réfectionner un grand nombre.

Là s'arrête la tâche du C. R. B. Seul un comité de contrôle parcourt le pays pour veiller à ce que la distribution se fasse réellement d'après les conventions arrêtées de commun accord. Ces commissaires — une trentaine environ — sont en partie des universitaires américains, qui ont là une occasion exceptionnelle de s'initier pratiquement à la vie économique. Détail qui m'a frappé : plusieurs parmi eux sont germanophiles, mais cela n'entrave en rien leur admirable dévouement. Ils estiment que la victime de la parole donnée mérite protection et respect, et qu'un ennemi se déshonore, qui ne respecte pas ces titres.

*
* *

Voilà donc le *Comité national* en possession des secours. Comment les répartir? Un premier partage consiste à les distribuer entre les diverses provinces, arrondissements, communes. Les bases de cette allocation sont entre autres le chiffre de la population, le degré des privations et des dévastations causées par la guerre.

Passons aux organismes créés par les communes : soupes communales, magasins communaux, restaurants économiques. Pour bénéficier de ces institutions, il faut posséder une « carte de ménage » délivrée à la maison communale, se fournir aux locaux désignés et dans les limites fixées d'après le nombre des personnes et leur degré d'indigence.

Les « soupes » sont installées dans les locaux d'écoles, les théâtres, les cercles, etc. Le matin, vers onze heures, on voit aux portes une file pittoresque de gens de toute condition attendant leur « tour de soupe ». La ration, qui revient à 15 ou 20 centimes, en coûte 5, et même est donnée gratuitement aux plus indigents. J'en ai goûté plusieurs fois et l'ai trouvée excellente. Chaque jour, la composition change, mais toujours elle contient quelques bons morceaux de viande. S'il en est qui réclament, ce sont généralement ceux qui, en temps de paix, étaient moins bien servis. A certains jours fixes, on peut se procurer au même endroit diverses autres denrées, pommes de terre, sel, café, légumes, à des prix d'aumône déguisée.

A côté des « soupes », fonctionne l'institution originale des « restaurants économiques », dont à Bruxelles plus de douze mille personnes usent chaque jour. Ces établissements — actuellement au nombre de cinquante-sept dans l'agglomération bruxelloise — sont des restaurants ou des

hôtels qui, pour 45 ou 75 centimes, offrent aux porteurs de cartes communales d'excellents repas d'une valeur respective de 1 franc et 1 fr. 50. La différence est payée par les comités d'alimentation.

Les « magasins communaux » répondent à un autre besoin. Beaucoup n'en sont pas réduits à la nécessité d' « aller à la soupe ». Certain respect humain, le rang à garder les en empêcherait. Mais tout le monde tient à diminuer le plus possible les dépenses du ménage. Comment éviter l'accaparement et la maladie chère aux ménagères, la « provisionnite? » Voici. Les administrations communales achètent au Comité national les marchandises de nécessité courante (café, sucre, riz, confiture, sel, savon, etc...) et créent les magasins communaux, où chaque semaine les administrés peuvent se procurer à un prix abordable les diverses denrées en quantité raisonnable, d'après le nombre de personnes constituant le ménage. Chaque fois, l'employé oblitère sur la carte de ménage la case correspondant à l'achat pour la semaine en cours. On paye, soit en argent, soit au moyen de « bons » émis par les communes et par les divers comités de chômage ou d'assistance. Désire-t-on certaines denrées en plus grande quantité, on s'adresse aux magasins ordinaires. Notons que les prix des magasins communaux ne sont pas de beaucoup inférieurs à ceux des autres maisons, et par suite ne

causent pas trop de préjudice au petit commerce, tout en mettant un frein efficace à une majoration arbitraire des prix. Le produit de la vente sert au réapprovisionnement, tandis que le gain — très léger — concourt à alimenter les œuvres communales de secours.

Quant au pain, on est rationné; chaque boulanger reçoit sa farine en proportion du nombre de clients; des mesures sont prises pour qu'on ne puisse s'inscrire à la fois chez deux boulangers. Changer de boulanger constitue, sous le régime allemand, un acte important de la vie civile, que les autorités doivent approuver, qui exige pas mal de formalités et de démarches !... Où est la liberté si chère aux Belges ? Le boulanger qui enfreint le règlement se voit supprimer les matières premières.

Dans les derniers mois, bon nombre de communes ont obtenu de faire venir de Hollande une provision supplémentaire de pains. Ils se vendent assez cher. Des journaux hollandais ont assuré que d'une seule ville (Maestricht) 2 500 000 pains entraient ainsi chaque semaine en Belgique : je donne l'information pour ce qu'elle vaut.

* * *

Un autre signe des temps, c'est l'utilisation pour la culture (surtout des pommes de terre) de ter-

rains vagues, même en pleine ville. C'est ainsi que dans le quartier du Cinquantenaire, à l'avenue de Tervueren, ou près de l'avenue Louise, tous les espaces non bâtis sont devenus des jardinets. L'approvisionnement des communes a été ainsi augmenté dans des proportions variables, mais le grand avantage moral de cette initiative est d'avoir donné de l'ouvrage aux sans-travail, dont la longue inaction forcée coûte cher aux communes, pourrait créer un jour un danger pour la paix publique, et préparer pour l'avenir des désœuvrés incorrigibles.

Le problème du chômage est des plus délicats. Le nombre des sans-travail est estimé à sept cent cinquante mille. Le secours ne peut évidemment être refusé à ceux que la guerre prive de leur gagne-pain, mais doit cesser dès que l'ouvrier trouve du travail : aussi exige-t-on que le chômeur vienne chaque jour se porter présent à la caisse de chômage. Or, qu'arrive-t-il? Lorsqu'un chef d'industrie a par bonheur un peu de besogne, il ne trouve qu'à grand'peine des ouvriers qui veuillent échanger les allocations de chômage contre un salaire qui peut n'être que de courte durée. Un directeur de fabrique me disait qu'il devait refuser toute commande pressée, et ne travailler que trois ou quatre heures par jour : ainsi les ouvriers avaient continuellement de la besogne, et officiellement restaient « chômeurs ».

Ce qui rend le problème particulièrement ardu,

c'est l'intrusion du gouverneur allemand, qui, sous prétexte d'enrayer la paresse, mère de tous les vices, offre de la besogne aux Belges : par exemple, la confection de sacs, l'entretien des routes, la réparation de locomotives, et défend aux autorités communales de soutenir en quoi que ce soit les familles des récalcitrants, parce que « sans-travail » volontaires. On voit assez pourquoi ces sacs et ces réparations. Chaque Belge employé à ces travaux indispensables permet à un Allemand de reprendre le fusil. C'est avec fierté qu'on enregistre l'attitude de l'ouvrier belge en face de cette brutale mise en demeure.

Les événements de Malines et de Luttre ont été particulièrement suggestifs à cet égard. A Malines, von Bissing mit la ville aux arrêts (c'est-à-dire régime de terreur, défense d'entrer et de sortir, etc.) jusqu'à ce que cinq cents ouvriers se soient présentés. La menace fut publiée *urbi et orbi* sous forme d'affiches comminatoires. *Sic volo, sic jubeo*... En tout et pour tout, trente ouvriers s'inscrivirent, des congédiés en grande partie ou des incapables. La situation devenait intenable, et devant l'indignation populaire le gouverneur général dut céder au bout de six jours. Cela ne l'empêcha pas de lancer une nouvelle proclamation triomphante, annonçant qu'un nombre... « suffisant » — remarquez le tour de phrase! — s'était présenté et qu'il levait l'interdit jeté sur la ville archiépiscopale!

A Luttre — atelier de réparations pour les chemins de fer — se trouvaient, à la date du 23 mai, deux cent trente locomotives à réparer. Sur les mille deux cent cinquante ouvriers de l'arsenal, vingt seulement acceptèrent le travail. Les autres refusèrent malgré toutes les réquisitions. Plus de deux cents furent déportés en Allemagne, leurs familles privées de secours, mais cet exemple n'eut pas l'effet escompté, et les Allemands durent renoncer à aller jusqu'au bout.

*
* *

Ces misères, ce chômage ont eu pour résultat de mettre en relief la charité des classes aisées. On l'a dit avec justesse : jamais les pauvres n'ont été mieux secourus que pendant la guerre, tant la charité officielle et privée s'est ingéniée à atténuer tous leurs besoins. Et entre temps, les riches — en particulier la noblesse — n'ont pas hésité à payer courageusement de leurs personnes. A Bruxelles, il n'est pas rare de voir en rue deux dames ou demoiselles du grand monde, un panier sous le bras, mendiant de porte en porte pour l'œuvre des pauvres honteux, ou les « Petites Abeilles ». Et lorsque les dames quêteuses ploient sous l'abondance des dons, quelque passant inconnu, souvent un homme du monde, s'offre à les aider. Il porte le fardeau jusqu'au local de l'œuvre, où les dames

de l'office et de la cuisine s'empresseront de préparer le repas des malheureux.

Au commencement de la guerre l'élan de générosité s'est donné libre cours, un peu à l'aveugle. Depuis lors, le besoin s'est fait sentir de canaliser les largesses. Actuellement, dans chaque quartier existe l' « Œuvre du sou » qui recueille chez les particuliers une cotisation mensuelle, à charge de faire entre les nécessiteux du quartier la meilleure répartition possible. Aussi voit-on sur presque toutes les portes une petite affiche : « Les habitants sont affiliés à l'Œuvre du sou ; inutile de mendier. » Les secours en espèces sont donnés sous forme de bons d'une valeur variable, avec lesquels les pauvres peuvent acheter dans les magasins communaux les objets de première nécessité.

On le voit, la situation matérielle, au moins dans les grands centres, n'est pas aussi mauvaise que d'aucuns se l'imaginent, et pourtant le danger est toujours là : que l'Amérique — pour une raison ou pour une autre — vienne à suspendre sa généreuse mission, et c'est la famine. On s'en aperçoit parfois, lorsque le stock hebdomadaire n'arrive pas à temps : pendant quelques jours on est privé de pain, on se contente de pommes de terre.

*
* *

Et les magasins, demandera-t-on, le commerce?

Impossible de donner ici une appréciation unique. Certaines branches n'ont jamais connu de meilleurs temps, tels les charcutiers et les autres marchands de « delikatessen », grâce à leur nouvelle clientèle, dont l'appétit est proverbial. Les lampes à acétylène également font furie : leur lumière économique remplace le pétrole qui est hors de prix.

D'autres ont souffert du calme plat pendant les premiers mois de la guerre, mais ont vu revenir leur clientèle sous l'étreinte de la nécessité, tels les magasins de blanc, d'aunages, les tailleurs, les cordonniers, etc. ; on peut user jusqu'à la corde des vêtements, qui, en des temps meilleurs, auraient été déclassés depuis longtemps ; on peut faire ressemeler une ou deux fois de plus ses vieilles paires de souliers : un jour arrive où les réserves de la garde-robe sont épuisées, il faut acheter du neuf. Un grand marchand de chaussures me faisait remarquer à ce sujet que le gain ne correspondait pas à la recrudescence du commerce. Les gens n'achètent que de la camelote à bon marché. Résultat : bénéfice minime pour la maison, sans compter que le client se souviendra que l'article était de mauvaise qualité et oubliera qu'il l'a payé un prix dérisoire.

Pour d'autres, c'est, ce sera probablement jusqu'à la fin de la guerre, la cessation de toutes affaires : tels les magasins de dentelles, de bijouterie, d'ameublement, en général tous les articles de luxe. C'est non seulement l'arrêt, mais le recul, car il faut continuer à faire face à des frais généraux considérables.

A côté de tout cela, les « métiers de guerre » ont surgi, et sans parler de tous les magasins qui « retapent » les objets usagés (par exemple, teinture et remise à neuf de vêtements défraîchis, retournage de vieux habits, stoppage et mise de pièces invisibles), on ne peut laisser sans mention le pullulement des gagne-petits. Un jour, j'ai compté plus de vingt-cinq camelots autour de la porte centrale. Quel savoureux passe-temps que d'aller flâner devant ces charrettes à bras chargées de fonds de boutique ou d'inventions sensationnelles ; poudre à enlever les taches de graisse, crayon pour reproduire instan-ta-nément, Messieurs et Dames ! n'importe quel imprimé, attache-col inusable, parapluies incassables, la guérison par les plantes de n'importe quelle maladie,... j'en oublie, et des plus intéressants. Les boniments de ces brocanteurs et charlatans étaient souvent des chefs-d'œuvre, et la séance était agrémentée parfois de tours originaux par des professionnels de cirque, actuellement sans ouvrage.

Et l'on voit quelle contre-vérité énonçait le

chancelier de l'Empire, quand il disait qu'en Belgique la vie économique était normale. Cela n'est pas et ne saurait être tant que la situation ne changera pas : le numéraire manque et l'on doit tout payer comptant; les meilleurs ouvriers sont partis, et ceux qui restent préfèrent chômer; que d'usines doivent arrêter, par suite du manque de matières premières! Ajoutez-y l'arbitraire et la mutabilité voulue de tous les arrêtés, avis et décisions du gouvernement général, au point de devenir un écheveau inextricable; en fin de compte, on est si obsédé de ces formalités et perpétuels changements, qu'on renonce plutôt à faire des affaires sous un tel gouvernement.

N'oublions pas que le blocus anglais pèse par contre-coup sur notre pays aussi durement que sur l'Allemagne. Importations et exportations sont impossibles; nos industriels ne peuvent disposer de leurs dépôts bancaires en Angleterre ou en France. Avec une rare abnégation, notre population a compris la nécessité de ces sacrifices. Mais tous ceux qui portent la responsabilité de l'avenir de notre patrie, et notre gouvernement en premier lieu, ont vu qu'une pareille situation ne pouvait durer, qu'un épuisement trop complet briserait pour de bon les ressorts économiques et moraux de l' « héroïque petite Belgique ». A tout prix, il faut une solution qui permette — moyennant des garanties raisonnables — l'importation de ma-

tières premières, l'exportation de produits manufacturés. Ce sera une solution partielle de l'angoissant problème du chômage : les secours seront la rétribution du travail. Il paraît que les pourparlers en cours sont en voie d'aboutir.

*
* *

Une dernière question, les transports et les bagages.

Quand on dit que les déplacements sont devenus difficiles en Belgique, on s'imagine parfois que les passeports en sont la cause. C'est une erreur : depuis des mois la circulation est libre, pourvu qu'on ait sur soi sa carte d'identité, visée par l'autorité allemande, sous réserve cependant des restrictions suivantes : rester en dehors de l'*Etappegebiet* (zone des armées) et du réseau-frontière (une bande de 5 à 10 kilomètres le long de la frontière hollandaise), et n'être pas soumis au contrôle du *Meldamt*. Aux jeunes gens en âge de porter les armes, il est interdit de s'éloigner de plus de 5 kilomètres de leur résidence ; et, obtiennent-ils un passeport, par exemple de Charleroi à Bruxelles, ils doivent, pendant leur absence, se présenter à intervalles rapprochés au *Meldamt* de cette dernière ville.

Une des grandes entraves au trafic, c'est l'absence de communications rapides. Les trains

allemands sont boycottés, non seulement par pro testation patriotique, mais aussi à cause des prix élevés. Le trajet simple Bruxelles-Anvers coûte autant qu'auparavant le même trajet aller et retour en seconde (1). Puis le service est extrêmement restreint. L'indicateur tient en quatre pages. De Bruxelles partent pour Tournai, Mons, Charleroi, Namur, Liége, Anvers et Gand un total de vingt-deux trains. La cause? Freiherr von Bissing l'a donnée dans une affiche demeurée célèbre : Les Belges doivent s'en prendre à leur propre gouvernement, qui a osé emporter en France plusieurs milliers des meilleures locomotives, et refuse de les céder pour les besoins du pays occupé.

Les voyages sont extrêmement lents : une heure et demie de Bruxelles à Anvers.

Puis, il y a des formalités, les visites « corporelles » auxquelles on est toujours exposé, surtout à Anvers. Dans les gares, aux guichets, les affiches, inscriptions, horaires, tout est exclusivement allemand ; partout on voit l'invitation : Soldats, parlez votre langue! Est-il étonnant que les trains allemands ne contiennent généralement pas plus de dix à vingt civils?

Tout le trafic se fait par les lignes des trains vicinaux qui n'ont pas encore été enlevées. Les

(1) Par kilomètre, 10 centimes en troisième; 15 centimes en seconde; 20 centimes en première.

Compagnies font des affaires d'or. Plusieurs ont soudé leurs services, et on a maintenant des vicinaux-express avec voitures directes, par exemple Liége-Bruxelles (place Dailly) ; Mons-Bruxelles (place Rouppe) ; Charleroi-Nivelles-Petite-Espinette, et de là Bruxelles. D'autres services ont combiné leurs horaires, mais n'ont pas établi de services directs. Ainsi, en quittant Maeseyck le matin vers quatre heures et demie, en changeant de train à Brée, Bourg-Léopold, Beeringen, Diest, Louvain et Tervueren, vous arrivez à Bruxelles vers douze heures et demie... Un vrai charme !

Pour remplacer le « Bloc » (train rapide de Bruxelles à Anvers), voici ce que l'on recommande : de Bruxelles à Vilvorde, en train électrique; de là, en voiture jusqu'à Malines, près du pont sur le Nethe, détruit lors du siège d'Anvers ; en face du pont, un autre train attend et vous conduit *via* Boom, Aertselaer, jusqu'à Anvers-Kiel, où passe une ligne de tramways anversois. La durée totale de l'équipée est de trois à quatre heures, et le prix, de 3 à 3 fr. 25.

Partout où il y a un hiatus entre les lignes sur rail, on a vu surgir des services de voitures qui rappellent les diligences. Vieux véhicules attelés de chevaux poussifs refusés à l'armée. Au commencement, le métier était rémunérateur, les gens payaient volontiers, les bêtes étaient en bon état. Maintenant, elles sont surmenées : coûte que coûte,

pourtant, il faut qu'elles rapportent de quoi assurer leur nourriture. Or, l'avoine est hors de prix. Il n'est évidemment pas question de vendre ces haridelles.

Actuellement, le prix par personne, dans une voiture à quatre places, est de 1 fr. 50 ou 2 francs pour le trajet Vilvorde-Malines, 13 kilomètres.

*
* *

En relisant ce croquis, tracé au fil des souvenirs qui me montaient au cœur, j'en ai senti toute l'imperfection. L'on m'assure cependant que, telles quelles, ces notes seront les bien venues. Je les livre au public. Puisse mon travail contribuer à faire connaître et aimer la patrie qui souffre, mais reste fière. Puissent ces lignes encourager tous ceux qui luttent pour l'indépendance de la Belgique!

LEO BELGICUS.

1er janvier 1916.

II

AVEC LES ANGLAIS DANS LES FLANDRES

Lettres d'un interprète aux Forces de S. M. Britannique

Mardi 28 mars 1916. — Je ne sais si vous aimeriez à partager ma vie. S'il ne fallait qu'un miracle pour vous attirer auprès de moi, j'en serais capable. Et je vous recevrais dignement : cette semaine-ci, mon installation est ravissante, elle agréerait à votre âme pacifique et rêveuse. Imaginez un quartier silencieux dans une petite ville de province, blottie sous des toits ronds et moussus, une maison blanche entourée de jardinets et penchée au-dessus d'un canal sinueux et rapide : j'habite là. En face de moi, une écluse à demi vermoulue, et par derrière, dans un îlot, un vieux moulin à vent, à eau et à main. Au second plan, le beffroi de l'hôtel de ville et le clocher grêle d'un couvent. Puis un lac immense produit par la crue de deux rivières parallèles, dont les eaux se rejoignent à travers les haies, et quelques futaies qui émergent encore... Ajoutez un bon lit, un bon feu, un peu

de loisir... Et dites si je ne suis pas à mon aise.

Pourtant vous devinez ce qui me manque. Dans les moments de loisir, je sens plus que jamais un vide, l'absence d'amis, que leurs lettres affectueuses n'arrivent pas à remplacer. Il y a dix-huit mois que je vous ai dit adieu : dix-huit longs mois de voyage et d'aventure, de pluie et de boue, de vent et de soleil, de faim parfois, de soif, et de nuits à la belle étoile, d'obus et de balles — mois de souvenirs où mon esprit se reporte sans cesse vers ma famille, dans le ciel où elle augmente, sur terre où elle diminue — mois délicieux en somme, mais où mon bonheur n'est pas complet, parce que je suis un peu seul.

Je viens de regarder sur mon agenda la liste des lieux où j'ai séjourné, des personnes avec qui j'ai fait connaissance. La liste est longue; mais hélas! combien de maisons où j'ai chaudement dormi ne sont plus qu'un pan de mur entre des plâtras. Et combien d'officiers sous qui j'ai servi sont tombés, quand le régiment laissait sur le chemin une traînée de cadavres... depuis la Marne jusqu'à l'Yser. — Presque tous les villages inscrits sur mon calepin, sauf les premiers en date, dont j'ai quelquefois des nouvelles par les communiqués, portent un nom qui sonne flamand, bourré de *werch*, *houck*, *ghem*. Et les officiers sont tous Anglais : des désinences en *wood*, *smith*, *bridge*. —

Vous voyez que mon expérience est fort réduite. Je ne connais guère qu'un champ de bataille, la Flandre; et qu'une armée, le « Corps expéditionnaire britannique ». En revanche, je crois les connaître à fond.

Et à force d'être familiarisé avec eux, j'ai fini par les aimer. La plaine où je vis me plaît. Illimitée comme l'océan, et plus bienfaisante que lui par sa fertilité qui la transforme, mélancolique en hiver sous la brume grise, germant au printemps une multitude de couleurs où dominent le vert et l'or, éblouissante et parfumée quand la grande chaleur mûrit les blés, baignant alors de l'aurore au soir dans le soleil qu'aucune colline ne cache, regardant miroiter l'innombrable et nonchalant réseau de ses canaux et rivières, tachetée par des bosquets, des chaumières et des églises plantées au hasard un peu partout, l'étendue flamande exhale une poésie forte et tranquille. Il est vrai que d'autres la trouvent banale, et j'en ai médit moi-même; mais un philosophe — et vous en êtes un — ne s'étonnera point, et bâtira une théorie avec ces divergences. Il expliquera que la poésie ne tient pas aux choses, mais à l'âme qui l'y projette et l'y retrouve; et, par conséquent, rien ici-bas n'est pourvu ou dépourvu de poésie, car l'imagination, suivant son caprice, peut enluminer ou déflorer tout objet.

Et puis cette étendue est habitée par une race

franchement sympathique; des corps robustes, des visages épais, mais resplendissants de santé, des familles nombreuses — des âmes saines à l'égal des corps, que la civilisation actuelle n'a pas encore corrompues, où le bon sens et la foi sont enracinés. Les passions du paysan sont puissantes, mais calmes, et par-dessus tout domine l'amour du sol, du lopin sur lequel sa ferme est bâtie, et dont la fertilité mystérieuse le nourrit, l'étonne et le frappe de respect. Païen, il eût divinisé la terre. Il est énergique, et ne lui marchande aucun soin. Depuis deux ans, tous les jeunes gens sont partis, il ne reste que des femmes et des vieillards, et cependant les champs sont cultivés, jusque sous les obus. J'admire ces femmes qui se lèvent au petit jour et ne quittent le labour qu'à la nuit : la France leur doit tant de reconnaissance! C'est de leur sang que sont nés les soldats, c'est de leurs greniers pleins que s'acheminent les convois qui nourrissent l'armée.

Mes hôtes ont aussi leurs défauts, et c'est heureux après tout. Leur esprit est juste, mais étroit : ils ne comprennent pas les habitudes étrangères. Leur opiniâtreté virile confine souvent à l'entêtement, et rivalise sans difficulté avec la ténacité fameuse des Anglais qu'ils hébergent, et avec lesquels ils se disputent de temps à autre. Ils sont âpres au gain, un peu ladres, capables pourtant de sacrifices : beaucoup fournissent l'aumône et le

logement à des évacués. Et j'en ai vu, mainte fois, devant leurs maisons bombardées, leurs toits béants, leurs meules en flammes, essuyer quelques larmes et refuser les condoléances avec ces simples mots, si banals aujourd'hui : « Que voulez-vous? c'est la guerre. » Et encore : « Le bon Dieu punit nos péchés. » Car ils ont une qualité qui couvre une multitude de fautes : ils sont pieux, dévots, sans ombre de superstition. Ils aiment le curé et fréquentent l'église. Ils ont multiplié sur les routes les chapelles et les crucifix. Presque toutes les fermes ont une statuette encastrée dans le mur.

Vous croyez que je n'ai jamais eu de grand plaisir par ici? Comme vous vous trompez! Je me suis acquis bien des amis. Et quelles exquises veillées d'hiver j'ai passées, au milieu des braves gens, autour du fourneau rond, buvant le café pendant que la pluie cinglait les vitres, et que la fermière en venait aux confidences, me tendait les lettres du fils et du mari... La veillée se terminait par la prière en commun, — devant une des images coloriées dont les murs sont couverts, — chromolithographies importées de Malines, où les saints trop vigoureux et trop joufflus sont dus au pinceau d'un Rubens sans talent (encore qu'ils vaillent artistiquement mieux que telles de nos statues soi-disant de Paris, aussi terrestres qu'étriquées, que l'anémie ne sauve pas de la vulgarité).

Mais où vais-je m'égarer? C'est de la guerre que vous désirez entendre parler! Vous me pardonnerez d'avoir songé en premier lieu aux malheureux qui habitent aux abords de la ligne de feu. Ils ont tant de droits à la pitié, à l'estime; et personne ne s'intéresse à eux. C'est mon bonheur de pouvoir, par ma situation, leur rendre beaucoup de services.

Et puis une causerie sur la guerre ne vous offrira rien d'inédit, j'aurai beau faire, vous avez déjà trouvé mieux autre part, peut-être dans les journaux, sûrement dans les lettres d'amis : combattants plus haut placés que moi, plus dangereusement aussi, plus glorieusement. Ah! que nos aumôniers et nos frères-soldats continuent d'écrire! Elle forme un album sans précédent, la collection de leurs lettres, si souvent sanglantes, et dont l'âme militaire de saint Ignace doit tressaillir de fierté.

La vie à laquelle nous sommes accoutumés par ici est exactement semblable, je suppose, à celle qu'on mène ailleurs, le long de 600 kilomètres, depuis Nieuport jusqu'à la Suisse : quatre ou cinq jours dans les *dug-outs* (en français on dit, je crois, les gourbis) et quatre ou cinq jours en réserve, dans les maisons démolies et les tentes. Pour distraction les obus, les mines dont l'explosion ouvre de larges cratères, les petites expéditions nocturnes dans le voisinage des Boches, ou autres

intermèdes de même agrément. Parfois, repos à l'arrière, dans un village moins endommagé, où l'on s'ennuierait terriblement, sans l'exercice matin et soir, les jeux, notamment le ballon, et les *Folies*. Les *Folies*, c'est le nom du théâtre que la division transporte dans ses nombreux bagages, et qui comprend un certain nombre de décors, un répertoire suffisant, pas mal d'acteurs, quelques actrices, et un phonographe.

La nature du terrain sur lequel les troupes anglaises livrent bataille leur impose quelques difficultés spéciales. Le terrain étant plat, on est absolument à découvert : pas un de ces petits sentiers défilés que nous avions connus dans l'Aisne, de ces jolis villages abrités contre le vent du nord et les Allemands. Pour comble, le terrain étant aquatique, il est malaisé d'y creuser des tranchées. En hiver, l'inondation noyait la campagne, routes et fossés, tranchées et fils de fer, sous une surface immense, uniformément jaune. Vêtus de longs pantalons en caoutchouc, emportant dans leur sac leurs provisions froides, les malheureux fantassins se relayaient tous les deux jours. Et durant deux jours, séparés par la boue du reste du monde, des nouvelles et de toute civilisation, ces demi-scaphandriers, trempés, glacés, malades, pouilleux, héroïques, défendaient la ligne. Encore si l'ennemi avait ralenti le feu : il nous réservait pour Noël un bruyant réveillon !

Un élément comique égayait nos misères : des éclats de rire se mêlaient aux éclaboussements d'eau, quand tous, à tour de rôle, y compris les plus élevés en grade, nous faisions une chute dans les trous ou les ronces, cachés par la crue. Il a fallu changer les méthodes de la première heure; les tranchées nouvelles ne sont pas enfoncées dans le sol, mais surélevées au-dessus du niveau ordinaire : elles fournissent une cible à l'artillerie, mais les officiers, les troupiers et les rats y vivent à sec. Le plus désagréable en est parfois l'entrée ou la sortie. A 2 000 mètres de la ligne, on entend les balles siffler, et il n'est pas rare qu'on ait à faire le trajet en plein champ, sans un arbre, sans une motte de terre pour protection. Quand on revient de permission, la promenade est de nouveau assez émotionnante.

Du moins les Allemands sont-ils calmes, en comparaison des jours d'antan, je veux dire de l'automne 1914. Quel tintamarre, quand ils essayèrent de se frayer un chemin vers Calais! Tous les engins capables de faire du bruit, depuis les énormes howitzers jusqu'aux fusils, les aéroplanes, les crapouillots, les mitrailleuses, les torpilles s'en donnaient à cœur joie toute la nuit. Et c'était une féerie sinistre, quand, les oreilles assourdies par le mugissement et le crépitement, on avait le loisir de contempler, dans un firmament noir, sans lune, le tracé phosphorescent des obus

qui s'entre-croisaient par-dessus nos têtes et le sillage des fusées lumineuses. Aux alentours, des maisons flambaient. Dans un cabaret voisin, choisi pour ambulance, les blessés et les mourants dormaient ou râlaient sur le parquet, sali de vin, de bière, de crachats, de sang, pendant qu'un chirurgien coupait des chairs à la lueur d'une bougie. J'ai eu l'occasion plusieurs fois d'introduire un prêtre dans ces lieux d'agonie et de misère.

Jeudi 30 mars 1916. — J'ai encore changé de local. J'ai retrouvé un logement plus conforme à mon ordinaire, un peu trop près des trous d'obus : une vieille cuisine, aux vitres brisées, mais pourvue d'un fourneau qui fume et tient d'autant plus chaud, de vieux fils télégraphiques où pendent mes habits mouillés, et d'un solide carrelage où je partage ma paille avec un lieutenant, un chien adoptif et des souris. Je fais bon ménage avec ledit lieutenant : nous nous disputons et nous entr'aidons, jouons aux échecs avec des cartouches en guise de personnages et ne nous quittons guère. Je vous le présente : haut, maigre, capricieux, en théorie anglican, réduisant en pratique sa religion, pour autant que j'en puis juger, à quelques préjugés contre le pape; honnête d'ailleurs, recevant des lettres magnifiques de son père, qui est converti, fervent, et pour l'amour duquel il porte presque en vedette un Sacré-Cœur

sur sa vareuse; sans fierté, sans méchanceté; content de peu, serviable, poli, fort brouillon, aimé des soldats, raffolant des chevaux, des jeux de hasard et de ses fillettes.

Pour se faire une idée exacte de l'officier anglais, il faut le fréquenter assidûment, car il ne se livre pas vite; l'étudier à deux moments différents : dans la tranchée, où il est à la peine; au mess, où il se détend.

J'ai trouvé les définitions qu'on donne généralement du caractère britannique, les jugements qu'on colporte comme des axiomes, fort éloignés de la vérité, voire du bon sens. Je dirais, avec un peu d'exagération, que toute la différence de l'*insulaire* au *continental* (on aime ces deux mots de l'autre côté de la Manche) tient à la cuisine et aussi à la manière de saluer, aux habitudes extérieures, mais à la cuisine surtout. Vu par l'intime, l'Anglais ressemble au Français : l'homme a partout la même âme. La Grande-Bretagne se vante d'avoir produit un tempérament national, qu'on ne doit confondre avec aucun autre : mais les oppositions sont si complexes, si imprécises, si inattendues, qu'on en doute parfois. Et, par exemple, les soldats de S. M. George V n'ont ni le flegme, ni la froideur qu'on leur prête. Au contraire, un Anglais est d'ordinaire un sentimental, il l'est à l'excès : seulement, il apprend dès l'école à masquer ses émotions. Et lorsqu'on dit

qu'il recherche ses aises, on se trompe. Les tranchées anglaises sont moins confortables que les nôtres.

L'officier anglais est généralement grand, sec, raide, blond avec des yeux bleus. Il a de l'enthousiasme, mais il n'aime pas faire du surérogatoire (ce qui s'appelle, en jargon de soldat, du *rabiot*). Encore est-il qu'il se montre très strict sur le service, et une besogne qui lui est confiée sera remplie très exactement. Sa bravoure, très admirée, est faite d'un amour spontané du risque, des aventures, comme aussi de son insouciance. Car l'insouciance est une des pièces maîtresses de sa nature : parti-pris ou impuissance, il ne s'inquiète pas de l'avenir. C'est la raison pour laquelle il ne sait jamais économiser. Les soldats anglais gaspillent à l'envi leur argent et l'argent du gouvernement, au scandale des paysannes. L'Anglais ne pèche pas par excès d'imagination; on le voudrait plus ingénieux, plus fécond en expédients. Il est lent à prendre une décision. En revanche, il est sage, avisé. Qu'il s'agisse de stratégie ou d'habillement, il préfère le solide au brillant. Il a le don de « réaliser » parfaitement les événements, les situations, car les apparences lui donnent rarement le change. Il est tenace, mais uniquement quand il juge à propos de l'être : sinon, il est accommodant. Quand il rencontre un étranger, il fait peu d'avances; il est simple pourtant, bon

garçon, se laissant traiter d'égal à égal par le premier venu. Il tient personnellement à ne jamais manquer à l'étiquette, propre, ciré, rasé, — protocolaire; mais il n'exige pas l'étiquette des autres hommes. Il sait également jouir du confortable, et s'en passer. Il emporte une réserve inépuisable de bonne humeur, et d'humour même, plus caustique, moins joyeux que notre verve gauloise. (Voyez dans le journal illustré le *Bystander*, la curieuse collection de croquis : *Fragments de France*, par le capitaine Bruce Bairnfather; la guerre a improvisé caricaturiste ce soldat de métier, et l'on ne trouve peut-être nulle part plus de gaieté et plus de vérité.) Par-dessus tout, l'officier anglais est fier de son pays, déteste les Allemands et croit à la victoire.

Son grand défaut est d'être trop souvent païen, au sens négatif du mot. L'anglicanisme est pour beaucoup une pure formalité extérieure, qui ne perce pas jusqu'à l'âme. Mes officiers n'éprouvent aucun amour comme aucune haine pour leur religion. Mais leur conversation — et leur mort — prouve souvent qu'ils ont toujours vécu en dehors d'elle. Et si tel ou tel pèche contre les commandements, il le fait, j'allais dire sans malice, du moins avec une spontanéité étrange, avec l'air naturel d'un enfant dont la conscience n'est pas encore clairement éveillée.

L'Anglais est d'humeur indépendante; il ne se

soucie guère des « qu'en dira-t-on? » Aussi l'armée anglaise compte-t-elle bon nombre d'originaux. Je vous citerais mille cas. Un major, dont j'ai justement fait connaissance avant-hier, emporte partout dans sa sacoche sa défunte première femme, laquelle il fit incinérer par amour et enfermer dans un joli flacon d'argent.

Je rends cette justice à mon bataillon que partout où nous avons logé, les fermiers ont été satisfaits de nous. Nous n'avons qu'un tort à leurs yeux : nous avons relevé les Hindous... Or les villageois placent les Hindous à cent piques au-dessus de toute autre division. Ils ne se consolent pas d'avoir perdu ces grands diables noirs, dont leurs enfants raffolaient — non pas les Gourkhas, qui sont des manières de Chinois aux yeux en amande, au visage jaune et rond — mais les Sighs, au grand turban, aux traits fins, à la peau de bronze, aux yeux étonnés, au caractère très doux, très souriant, très complaisant, un peu mou.

En ce moment, j'entends qu'on harnache les chevaux; et nous allons, pour la centième fois, nous mettre en route vers les mêmes tranchées, par le même chemin.

Vendredi 31 mars. — Une fois de plus, je suis revenu sain et sauf : ce dont je ne suis pas mécontent. Voici les choses que je vois et entends chaque jour durant ma petite expédition.

Le chemin contourne d'abord l'église, dont les ruines sont déjà tachées de mousse, et dont le cimetière bouleversé laisse voir, au fond des trous où l'eau croupit, des bouts de squelette. On dit encore la messe dans cette désolation, parce qu'on la dit n'importe où, même en plein air, même dans des chambres misérables, où les peignes, savons et habits, traînent sur le lit qui n'est pas fait. La Providence n'épargne pas (sur terre) les paroisses où l'on priait le mieux. Mais la piété des fidèles survit à l'autel démoli. Ils ont construit un refuge au saint Sacrement, une hutte en terre sèche et en chaume, comme toutes les maisons des pauvres en cette région, propre, étroite, assez vaste cependant pour le petit nombre d'habitants qui restent encore. La plupart, surtout les riches, ont définitivement émigré. Quelques-uns s'en vont et reviennent selon les accalmies, et le village, morne et désert, redevient vivant. Dans les maisons abandonnées et qui s'effritent, des réfugiés se sont installés : pauvres femmes sans foyer, sans argent, sans meubles, séparées de leurs maris et de leurs grands garçons que l'armée, la mort ou les Allemands retiennent au loin; pas trop bien vues de leurs voisins, pour qui elles sont très étrangères, soupçonnées par les autorités, elles essayent d'ouvrir sans patente une petite boutique, vendent aux soldats du chocolat, des bagues, de la brillantine et des œufs — pleurent en cachette, et guettent le

facteur. On les voyait jadis, et on en voit encore, errer au hasard des grandes routes, traînant une brouette, leur marmaille, et deux ou trois vaches sauvées de l'incendie... obstinées à demeurer le plus près possible de la terre natale.

Les cabarets sont très achalandés : et c'est un spectacle triste de voir, au milieu des décombres, une échoppe rafistolée tant bien que mal avec du papier, où les lumières sont tamisées par ordre supérieur, où l'on boit, où l'on chante, et où l'on oublie qu'on peut être surpris d'un instant à l'autre par un obus — et le jugement de Dieu. Hélas, les cantonnements ne sont pas des lieux toujours édifiants. La guerre a fait du bien dans les âmes, et du mal; elle avive toutes les énergies, toutes les passions, les plus nobles et les plus viles; l'amour du pays, de la famille, de Dieu, comme aussi l'avarice et la sensualité... A commencer par les marchandes en tout genre, fruitières, mercières, charcutières, qui ne sont pas de méchantes femmes, et qui ont décolleté leurs filles pour amorcer la clientèle. Mais passons. Dans un groupe de maisonnettes minuscules et toutes semblables, une usine fonctionne encore : charité d'un patron qui fournit aux ouvrières le logement et le travail; patron chrétien, comme il y en a tant dans le Nord, remplissant admirablement son devoir social.

Les alentours du village sont encore cultivés, mais des tombes sont éparses au milieu des sil-

lons. Les laboureurs les respectent toujours, les fleurissent parfois... Plus on avance, plus la culture et les maisons encore habitées se font rares. On entre dans la zone déserte des terres en friche ; les tombes se multiplient, avec l'inscription : « Ci-gît un inconnu. » Elles sont souvent groupées maintenant par l'administration en petits cimetières, proprets, verts, gentils comme un cottage du Kent. Les grands vieux calvaires, érigés aux carrefours, veillent sur les morts. J'aime follement à chevaucher sans compagnon dans ces espaces solitaires, sur les routes silencieuses... (Le cheval me manquera après la guerre, il me console de bien des choses)... et j'en ai profité pour méditer longuement et prier, l'automne dernier.

Il faut traverser un second village, mais absolument vide. Pénètre qui veut dans les logis sans porte; on y aperçoit encore quelques bibelots, des photographies pendues au mur, un jouet d'enfant, un de ces curieux berceaux flamands sur lesquels une Vierge est sculptée... assez pour évoquer une scène paisible d'intérieur, rappeler qu'ici on s'aimait, une famille vivait heureuse, une mère priait en souriant à son bambin. Sur la grand'-place, le crucifix est intact; quelques mètres plus loin, un pilier se dresse comme un mât, dernier vestige de l'église, tombée comme un capitaine au champ d'honneur. Hier soir, il faisait clair de lune, et les silhouettes des toits écroulés, des pans de

mur avaient un aspect fantastique. J'ai lu beaucoup de Shakespeare : le décor conviendrait à souhait pour ses revenants... En tout cas, la lune est notre amie. Le soleil nous dénoncerait aux Allemands qui ont posté des tireurs et repéré les distances. La lune nous éclaire sans nous trahir. Sans elle on bute sur les décombres, on tombe dans un trou d'obus. C'est elle qui met un peu de poésie sur les ruines, fait luire dans les campagnes les premières pousses de trèfle, et les bourgeons dans les haies, endort un rayon blanc sur les ruisseaux, et argente même les flaques malpropres. C'est pour elle que chantent les oiseaux du soir, et que résonnent allégrement les sabots de nos chevaux sur le sol durci... Les nuits sans lune sont horribles; j'en ai subi de pluvieuses où je ne distinguais même pas les oreilles de ma monture. Il fallait avancer quand même au grand trot : heureusement, ma bête a incontestablement plus d'instinct que moi, et se garait soudain fort à propos par un brusque écart d'un arbre renversé ou d'une ambulance silencieuse. Nos camions versaient de temps en temps dans les fossés. Je les ai quelquefois imités. Avec le printemps, l'approche des tranchées deviendra plus aisée.

Sur la ligne de feu, vous le savez, chaque sentier, chaque maison, un puits, une borne, tout objet immobile a reçu un nom : souvenir d'un

événement, jeu de mots ou d'esprit : Carrefour du Cheval tué, Hyde Park, Buckingham palace.. L'utilité de ces désignations est incontestable, et les poteaux indicateurs sont multipliés à profusion. On nous a fixé un rendez-vous, et nous y rencontrons les hommes de corvée venus à notre aide. La boue est épaisse et haute, on patauge, on crie, on se bouscule dans l'obscurité sans avoir la permission d'allumer une lampe électrique; on décharge les camions sur des petites charrettes à bras; et, de nouveau, en avant. Plus de route, un chemin de terre gluante et d'ornières; de temps en temps un pont trop étroit, simples planches jetées en travers d'un ruisseau. On y culbuterait : mais le scintillement obscur de l'eau décèle à temps le danger. On passe la carriole, on glisse; les roues s'enfoncent et s'arrêtent; on les déterre à la lueur rapide des canons, ou des fusées lumineuses, dont les Allemands sont prodigues. Brusquement, on est surpris par un projecteur, une mitrailleuse, des obus. On se jette à plat ventre, et le danger passé on repart. La charrette s'embourbe encore, et la mitrailleuse, à l'affût d'une si bonne aubaine, tire follement. On se démène pour se dégager... Oh ! c'est alors que j'excuse les hommes de jurer un peu. On rit tout de même. (Il y a des incidents presque comiques : deux ambulanciers portaient un blessé, sans connaissance, sans mouvement; quelques balles sifflent,

et nos bons samaritains de déguerpir, en laissant leur fardeau en place. Quand ils sont revenus, plus de malade. Les balles lui avaient rendu des forces, et, à son tour, il s'était caché. Les deux brancardiers en colère cherchaient partout, et demandaient à tout venant : « L'avez-vous vu? ») — On arrive malgré tout; mais dans quel état, et en quel lieu! Les tranchées sont des ruisseaux dégoûtants, où on est à l'étroit — contents quand le parapet ne s'est pas effondré sous la pluie... Je suis un des heureux de ce monde. Je laisse mes pauvres compagnons barbotter, se gêner l'un l'autre, et achever la répartition des denrées; et crotté, grelottant, je cours au Head-Quarters' mess qui est un trou un peu moins sale que les autres gourbis; et le whisky and soda, le café, les cigarettes, le rire me réchauffent.

Au retour, mêmes incidents; nos brouettes...

Vendredi 7 avril. — J'ai dû abandonner cette épître durant une semaine... Nos brouettes ne sont pas toujours vides. On emporte quelques cadavres vers le cimetière voisin. Les infirmiers nous les livrent dûment empaquetés dans une toile grise, et il n'y a qu'à les déposer auprès des trous, creusés d'avance. J'aide à la besogne, parce que c'est une des sept œuvres de miséricorde, et je suis probablement le seul à prier. Mes voisins s'acquittent de la corvée en silence, avec respect,

mais avec indifférence. Je songe à la pauvre mère, ou à la veuve, qui écrit peut-être encore une lettre; je songe à l'âme surtout qui paraît devant Dieu. Les derniers indices, les papiers trouvés dans la poche du mort ne permettent pas toujours d'espérer fermement pour lui le repos éternel. Mais qui sait à quelles limites s'arrête la bonté divine? Vous avez sûrement conseillé à vos élèves, quand parfois ils se réveillent au dortoir, la nuit, de songer à ceux qui n'ont pas de lit et tremblent sous le froid, la pluie et les balles; vous leur avez spécialement recommandé les agonisants. Demandez-leur de vouloir bien réciter parfois une oraison jaculatoire pour les moribonds anglais : ils ont été baptisés, mais combien n'ont jamais appris, dans le culte protestant, à aimer Dieu. Ils ont bien quelque droit à notre pitié quand leur sang coule auprès du nôtre sur la terre de France.

Serai-je un jour moi-même, comme eux, emmené par une nuit obscure dans une tombe inconnue? Je l'ignore. Heureux les jeunes prêtres et les jeunes religieux qui sont tués, car ils passent d'un seul bond de la boue des champs dans l'éternelle joie; et heureuse la patrie pour laquelle ils se sont sacrifiés : car ils expient ses fautes. Et heureux ceux que Dieu a désignés comme vous pour un autre poste, celui de la prière : car ils nous donneront la victoire. Quant à moi, empri-

sonné dans une fonction sans gloire, et parfois de médiocre utilité, j'ai tout de même une consolation. La guerre ne m'a pas seulement révélé à quel point j'aimais la France. Le face à face avec le danger, qui nous guette partout, et avec le péché, qui s'étale partout, m'a fait comprendre aussi, qu'en dépit de mes fautes, celles que les hommes connaissent, et celles qu'ils ignorent, j'aimais le bon Dieu. Et sous l'influence de cette pensée, je pourrai, à l'occasion, mourir en paix, et, après avoir eu le cœur assez mesquin pour rechigner devant les petits sacrifices quotidiens, du moins, si Dieu veut la prendre, ne pas lui marchander ma vie.

Souvenez-vous de moi quand vous êtes à genoux devant le saint Sacrement. Je vous embrasse très affectueusement.

Georges C...,

Interprète aux Forces de S. M. Britannique.

P.-S. — A propos de boue. Savez-vous que l'état-major anglais a créé un corps spécial (et tout français) le *Labour Corps*, dont la fonction principale est de drainer les cours d'eau pour dessécher le pays? Pittoresques régiments, sans uniformes, sans autres armes que des pelles et des faux, où se sont enrôlés pour 3 à 4 francs par jour tous les individus dont l'armée n'a pas besoin, les enfants, et les vieillards, et les éclopés. Ils ont

fait, je crois, de leur mieux, sans toutefois se fatiguer outre mesure, et, en tout cas, sans donner de grands résultats. Que faire quand il pleut toujours, quand une averse est assez puissante pour entraîner les sacs de sable, niveler les tranchées, démolir les abris, tuer et ensevelir des soldats sous les éboulements?

III

LETTRES D'ORIENT

1. — *En route vers la Serbie.*

Toulon, 27 octobre 1914. — Notre division a pris quelques jours pour se préparer à son nouveau rôle. Elle a laissé dans un dépôt du Midi ses lourdes voitures ; seules, des charrettes à deux roues pourront affronter les chemins serbes, des mulets en grand nombre sont venus renforcer ou remplacer notre cavalerie. Tous ces préparatifs terminés, les troupes sont conduites vers différents ports; c'est à Toulon que nous nous rendons.

Le long des quais d'embarquement, paquebots et transports sont alignés. Un coup d'œil sur les pavillons et l'entente entre les alliés s'affirme. Le premier vapeur qui partira avec les soldats français à son bord sera ce grand navire italien qui emporte un bataillon de chasseurs à pied et qui larguera ses amarres aux sons de la *Marseillaise* et de la *Sidi-Brahim*. Suivra le paquebot français, habitué

des courses entre le Havre et New-York et qui porte le général de notre division.

Celui-ci démarre doucement, en silence, la nuit venue, comme un grand fantôme, tous feux éteints. Seules trois lumières colorées brillent encore, accrochées aux filins du mât d'arrière, tandis qu'une autre, suspendue au mât d'avant, semble une étoile descendue très bas sur les eaux pour guider la marche du navire.

Notre formation est embarquée sur un bâtiment de la *Cunard Company*, aux dimensions déjà imposantes. C'est aussi un habitué de l'océan, que Liverpool a cédé momentanément à Toulon et qui a déjà effectué quatre fois le voyage des Dardanelles, pour y transporter des troupes britanniques. Au début de la guerre, il a servi également de prison flottante aux captifs allemands détenus en Angleterre. C'est une geôle dont on peut s'accommoder. Nos troupiers, en trouvant les quinze cents couchettes qui les attendent à bord de l'*Ascania*, sont ravis d'aise : il y a beau temps qu'ils n'ont plus connu pareil confort. A peine embarqués, ils roulent, de leur pas de promenade, sur les différents ponts où nulle consigne n'a encore été établie, ils examinent, par les hublots, l'ameublement des cabines et du salon. Il y a des fauteuils, des canapés, un piano... un luxe inouï pour des gens qui, depuis tant de mois, ont surtout connu le sommaire aménagement des tranchées.

D'ailleurs on serait un peu en peine de savoir les impressions exactes de tous ces partants. Sont-ils fort émus de quitter la France, ou plutôt heureux d'échanger la vie monotone et la lutte immobilisée contre une existence peut-être plus pittoresque et plus mouvementée? Y a-t-il, parmi toutes ces âmes aux cultures si diverses, aux tempéraments si variés, beaucoup de victimes de ce « cafard », du mal complexe qui sévit parfois dans les camps? L'école des tranchées a, dès longtemps, appris à plusieurs la résignation authentique; d'autres n'ont retenu de ses leçons mal comprises qu'un certain fatalisme; d'autres ne disent rien, même s'ils en pensent davantage. Dans l'ensemble, on chercherait en vain des manifestations d'enthousiasme; si l'on n'entend guère de récriminations, la perspective d'un beau voyage ne suffit pas à séduire ces voyageurs malgré eux qui, depuis quatorze mois, ont quitté leur vie généralement sédentaire. Et puis le terme est incertain, car chacun se rappelle plus ou moins explicitement le proverbe et se demande, en partant, si l'on est parti à point. Pourtant l'on s'embarque, sans tristesse apparente, puisque la consigne est d'aller là-bas.

Le bateau a démarré si doucement, à l'heure du dîner, que les paris s'engagent à table pour savoir si, oui ou non, nous bougeons. Mais quand les convives remontent sur le pont, les lumières du

port forment un cordon déjà lointain, un remorqueur, aux flancs du navire, l'entraîne dans une marche lente et silencieuse que seul dévoile le tourbillon d'écume de l'arrière. Puis brusquement le remorqueur vire de bord et s'éloigne, cette fois à toute vitesse. Et l'*Ascania* toute sombre, car la crainte du sous-marin fait voiler les lumières, gagne la pleine mer, marchant décidément vers l'inconnu.

Le lendemain, au réveil, les côtes de la Corse sont en vue, sur notre droite, puis c'est une série d'îles dont l'île d'Elbe est la principale. Changement des temps et de la politique. En passant devant l'ancien fief de celui qui fut d'abord maître de l'Europe, ensuite prisonnier de Sainte-Hélène, un des officiers du bord, Anglais fort courtois et prévenant ainsi que ses collègues, me confie que tout irait peut-être mieux pour les alliés si Napoléon était encore à leur tête. Puis il ajoute ce truisme que les méthodes de guerre ont beaucoup varié depuis un siècle; le génie militaire peut échouer devant des mitrailleuses et se désorienter en face d'un réseau de fils de fer barbelés.

Nous marchons à lente allure, notre expédition est formée de trois bateaux chargés de troupes, convoyés par un torpilleur. Le voyage ne suit pas les routes ordinaires, où pourraient se faire les mauvaises rencontres, et nous n'accomplissons pas le rite habituel qui consiste à saluer l'Etna, le

roi des volcans. Une longue bande de terre à l'horizon, c'est tout ce que nous apercevons de la Sicile, puis, pour des heures et même des jours, plus rien que l'eau, l'eau bleue, d'un bleu de saphir, que l'on dirait parfois recouverte d'un vernis opaque et que marbrent seulement, le long du navire, les veines blanches de l'écume. Un matin, cependant, nous nous réveillerons devant Malte que nous saluerons sans entrer, et de nouveau l'immensité sans repère jusqu'à ce que la Grèce vienne en vue (l'ancienne et la nouvelle Cythère) avec les îles de son promontoire, et que nous entrions définitivement dans l'archipel de la mer Égée. D'ailleurs, l'eau bleue nous est clémente et nous traite sans rudesse; une seule fois et pour un demi-jour elle nous secoue avec vigueur, juste assez pour nous montrer de quoi elle serait capable si elle était moins débonnaire : nombre d'estomacs jugèrent même excessive la brève démonstration.

Et pendant que l'hélice tourne et que les heures succèdent aux heures, les troupiers, allongés sur les planches du pont, goûtent les charmes de la manille aux enchères ou bien regardent sans fin la mer sans bornes. Rien n'apparaît inscrit sur la ligne d'horizon que tous les yeux interrogent. l'avenir est à Dieu.

Le passé lui appartient aussi, et c'est le moment de se le rappeler en ces jours du début de novembre

où se célèbre la commémoration des défunts. Le dimanche 31 octobre, les lundi 1er novembre et mardi 2, un office religieux groupe presque tous les soldats dans la prière et le souvenir. A la même heure deux messes sont dites, l'une sur l'avant-pont, l'autre à l'arrière, pour les divers éléments de troupes qui y sont logés. Et gravement, pieusement, les soldats de l'expédition serbe prient pour tous les camarades tombés en Artois, en Belgique, en Argonne. — *Requiescant in pace.* Qu'ils reposent dans la paix, la paix plus complète encore et meilleure que celle poursuivie sur tous les théâtres de guerre, celle qui recule, décevante, plus loin, toujours plus loin.

2. — *Salonique.*

Cinq jours et six nuits de cette navigation tranquille nous ont amenés à destination. Les sous-marins n'ont point paru. Seules les précautions prises, l'escorte qui nous accompagne, l'assiduité du commandant sur la passerelle nous rappellent leur désagréable souvenir. Deux fois aussi, durant la traversée, sur un signal convenu, les troupes doivent monter sur le pont, munies de la ceinture de sauvetage, et se grouper par fractions en face de la barque qui deviendra leur refuge si paraît la

fâcheuse torpille. Mais nous en restons, sur ce point, à la théorie.

Et maintenant, voici Salonique, « la ville convoitée », qui apparaît au fond de son golfe et sur laquelle se braquent toutes les jumelles. De loin, elle présente un amas confus de maisons carrées et bariolées que dominent les aiguilles de nombreux minarets. Lentement on avance, jetant la sonde, car le Vardar comble peu à peu le port. Et, fonçant sur le navire, de toute la force de leurs rames, des barques s'approchent, lancent une amarre au bout de laquelle pend un panier, et tout aussitôt les mercantis commencent leur œuvre : « Tabac, cigarettes, figues, mettez la monnaie. » Les soldats achètent, comme toujours, et payent des prix fabuleux ces produits de l'Orient si brusquement offerts.

Un dernier déjeuner à bord, le champagne offert aux officiers anglais pour les remercier de leur cordialité constante et du repas dont ils ont tenu eux-mêmes à régaler leurs hôtes en cours de route. Les chefs échangent des vœux, de chaudes paroles malheureusement un peu refroidies par le canal d'une traduction nécessaire, car l'entente cordiale a besoin, pour s'affirmer dans l'occurrence, d'un interprète, d'ailleurs fidèle. Et puis l'on descend dans les remorqueurs aux couleurs françaises qui ont accosté l'*Ascania* et qui rapidement nous conduisent à terre. La terre d'Orient! La terre de

Grèce! Tout à l'heure nous avons passé tout près du mont Olympe que l'on aperçoit encore, et les jeunes gens se remémorent leurs souvenirs classiques. Avouons qu'en cette fin d'après-midi, dans un terrain quelconque, en attendant qu'on nous indique le chemin du camp voisin, la terre d'Orient n'offre pas un aspect particulièrement enchanteur ni un abord très hospitalier. Les gens qui nous entourent sont fort dépenaillés, civils ou militaires : ils nous regardent sans curiosité, car nos prédécesseurs les ont habitués à pareil spectacle. Et de notre côté, nous avons entendu des descriptions si copieuses sur les oripeaux pittoresques, sur les ânes minuscules et surchargés, sur tout ce mouvement multicolore et empoussiéré, qu'en l'apercevant pour la première fois, nous avons presque la sensation du déjà vu.

D'ailleurs la lumière manque ou décline, cette lumière indispensable à tous les mirages, et les préoccupations pratiques absorbent l'attention. Est-il loin, ce camp où nous devons nous établir à notre tour et quel abri nous offrira-t-il? Enfin le cycliste envoyé en reconnaissance revient pour nous servir de guide et, dans la nuit tombée, nous nous engageons sur le chemin de Zeïtenlik, dont 5 kilomètres nous séparent encore. Ce soir-là, nous ne verrons de la ville que quelques façades, des cafés où les consommateurs sont assis près des barriques qui les abreuvent. Nous ne voyons

guère la rue elle-même, qui se continue par une route, nous en savons seulement les fondrières par les dangers qu'elles font courir à notre équilibre et nous en absorbons la poussière soulevée par les convois. Anglais sur leurs montures de race, indigènes sur leurs poneys ou sur leurs ânes, soldats, êtres de tout habit et d'allures multiples, c'est déjà un grouillement dont nous soupçonnons la variété, même au milieu de la nuit qui la cache. Une grande caserne grecque borde le chemin ; plus loin à droite, voici l'un des camps de nos alliés britanniques, avec leurs tentes pointues et blanches. Nous tournons à gauche, traversons des baraquements où des mercantis nous saluent comme des clients probables. Et nous arrivons, après plusieurs recherches, à notre emplacement. On y dresse quelques tentes, on y mange quelques vagues conserves et puis, enroulé dans une couverture, on s'endort — si l'on peut — sur cette terre dont le premier contact est décidément un peu dur.

Le lendemain, presque au réveil, c'est la douche violente que le ciel d'Orient nous déverse. Et dans l'installation à peine ébauchée, chacun cherche un abri pour sa propre personne ou bien s'étudie, par des rigoles hâtivement creusées, à sauver de l'inondation les bagages restés sur le terrain. Au bout d'une heure cependant le soleil revient, le soleil tant vanté, et nous lui savons un gré spécial

de joindre pour nous l'utile à l'agréable et de nous sécher rapidement dans sa première visite.

Le camp où nous sommes est une vaste région inculte qui domine Salonique, à droite de la ville quand on se tourne vers la mer. Pas un arbre n'apparaît sur toute cette étendue, sinon là-bas une sorte de bosquet formé par les vergers qui entourent les établissements des Sœurs de charité et des Pères lazaristes français. C'est un peu une oasis dans le désert que constituent ces deux grands édifices, sur lesquels flotte notre drapeau national, et c'est aussi un réconfort, au milieu d'une population dont la sympathie vraie est au moins douteuse, de recevoir un si cordial accueil chez les religieux de France. L'une de leurs maisons, celle des Sœurs, abrite quelques bureaux et la demeure d'un général; l'autre, celle des Pères lazaristes, un ancien séminaire bulgare, vide aujourd'hui de ses étudiants, a été offert par ses propriétaires pour servir d'hôpital aux soldats français blessés ou malades. Les Sœurs de charité y jouent naturellement leur rôle béni d'infirmières, comme elles le font encore, dans la ville même, en leur maison de la « rue Franque » également occupée par nos soldats souffrants.

Quand on retourne au désert, c'est-à-dire quand on remonte vers le camp, on ne laisse pas que d'avoir un coup d'œil assez pittoresque, car le désert est, à l'heure actuelle, fort peuplé, si le sol,

par la faute des hommes, y demeure stérile. Sur le terrain rocailleux, vallonné, coupé par ses torrents réduits aujourd'hui à de simples filets d'eau, les troupes, à mesure qu'elles débarquent, viennent séjourner quelques jours. Elles y dressent leurs petites tentes, basses et oblongues, de couleur jaune, dont chacune peut abriter six habitants couchés. Les cuisines fument, les lessives sèchent. On dirait qu'une immense tribu de Romanichels s'est abattue sur ce terrain vague où jusque-là foisonnaient surtout les lézards, où se promenaient lentement quelques rares tortues, où serpentaient quelques vipères heureusement plus rares encore. D'innombrables bandes de corbeaux tournent au-dessus de ces hôtes insolites et parfois lorsque, dans une chevauchée matinale, on s'aventure jusqu'au fond de la plaine, quelques vautours, au cou dénudé, regardent sans effroi passer les promeneurs.

Autour du camp, une ligne de collines partant de la ville s'en va, dans un demi-cercle, vers la vallée du Vardar. Au sud, Salonique apparaît et aussi, dans une échancrure, la mer avec quelques cuirassés alliés ou navires-hôpitaux qui dorment sur leurs ancres.

Nous avons refait plusieurs fois la route parcourue dans l'obscurité, le premier soir. Nous l'avons refaite, en sens inverse, pour des excursions dans Salonique même. Le chemin qui mène

vers la cité bruyante commence par longer nombre de nécropoles. Il y a le cimetière catholique, le cimetière grec, entourés de murs et plantés d'arbustes. A gauche, ces pierres tombales, incrustées d'inscriptions dorées, marquent les sépultures des juifs passés à l'islamisme. Et toutes ces stèles lamentables, dispersées dans un terrain à demi abandonné où stationnent les bêtes de somme, représentent le cimetière turc.

Cette complexité des tombes rencontrées par le touriste en marche vers Salonique ne lui donne encore qu'une vague idée du mélange des vivants dans la ville. Ici cohabitent les races les plus variées : nous sommes en Macédoine, dont le nom désigne les assemblages disparates, et Salonique elle-même n'appartient à la Grèce que depuis trois ans. Par le nombre et par le commerce, les Juifs prédominent et les emplettes deviennent difficiles le samedi, car les magasins ferment en raison du sabbat. Les fils d'Israël sont discernables pour un observateur exercé ; on rencontre dans les rues de Salonique des types aux longues barbes, au nez arqué, qui ont figuré dans les tableaux de la Passion ; les rabbins se promènent en robes au col de fourrure. A côté d'eux passent les prêtres orthodoxes, aux abondants cheveux surmontés du bonnet cylindrique. Puis il y a des Turcs, les anciens maîtres de céans, et parmi eux, ici ou là, quelque saint de l'Islam, porteur du turban vert,

en signe du pèlerinage accompli au tombeau du Prophète. Il y a surtout des mercantis, de race et de provenance incertaines, Grecs, Maltais, Espagnols, Italiens... qui tous s'accordent en l'universelle exploitation de l'étranger. Dans toute cette foule bigarrée circule aujourd'hui un fort contingent de soldats grecs. L'armée possède un uniforme marron souvent défraîchi; quelques régiments (ce sont, paraît-il, des corps d'élite) sont munis de hauts-de-chausse et bas blancs, ainsi que de souliers découverts dont la pointe porte un large pompon noir. Ces troupiers déambulent à travers les rues de Salonique, s'arrêtent, pour de longues et fréquentes stations, chez les marchands de liquides. Les documents nous manquent pour dire ce qu'ils y absorbent et nous ignorons si l'autorité militaire veille sur la provenance des boissons offertes aux soldats. Nous savons seulement qu'à l'élément civil, l'absinthe ou, du moins, un breuvage qui porte ce nom, est proposée pour un prix dérisoire, tandis qu'une composition appelée « mastic » doit réaliser l'un des derniers mots de l'art d'accommoder les produits frelatés.

Quant aux soldats grecs en service, nous avons aperçu souvent les hommes de corvée poussant devant eux la file de leurs ânes qui disparaissent presque sous les deux balles de foin dont ils sont chargés, ou bien quelques cavaliers chevauchant leurs très petites montures. Pendant notre séjour

à Salonique, le prince héritier de Grèce est venu passer en revue ses guerriers, mais, dans les circonstances actuelles, il est difficile aux alliés d'assister à ces exhibitions militaires et nous n'avons donc pu juger de l'attitude plus ou moins martiale des troupes hellènes sous les armes.

Salonique, la ville qui sert de cadre à cette population cosmopolite et à tous ces hôtes d'occasion, a déjà eu une longue histoire que racontent des volumes érudits et compacts. Tous les souvenirs s'y mêlent, comme aujourd'hui se mêlent dans ses rues toutes les races, et les gloires les plus lointaines y rejoignent les plus modernes illustrations. Le rectangle qui forme la ville est coupé de deux lignes médianes, perpendiculaires. L'une se nomme la rue *Ignatia*, d'un nom qui remonte à de très vieux âges, l'autre : la rue *Venizelos*, célèbre la popularité d'un homme fort mêlé à l'histoire actuelle. Ici se dressent, en pleine ville, les restes d'un arc de triomphe qui date du règne d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, et, quelques pas plus loin, une colonne commémore l'entrée des Grecs à Salonique, il y a trois ans. Les églises, témoins ordinaires des lointaines époques, racontent aussi, à leur manière, l'histoire de la ville qui les compte en grand nombre. On n'y retrouve plus la trace de la chambre où saint Paul devait réunir les fidèles de Thessalonique, mais plusieurs édifices datent des premiers siècles. Ces temples ont subi

divers avatars, par suite de la religion des maîtres successifs de Salonique. Aujourd'hui subsistent encore des mosquées et des synagogues, mais l'ancienne cathédrale, Sainte-Sophie, a vu dégager récemment ses belles mosaïques que les Turcs avaient recouvertes, et dans la plupart des églises, les prêtres ou diacres grecs psalmodient, chaque jour, dans leur langue nationale, tandis que l'officiant balance son encensoir à clochettes et que les rares fidèles, plutôt passants qu'assistants, s'inclinent devant les icones dorées, en oubliant peut-être le tabernacle de l'autel. La religion catholique ne compte qu'une paroisse, celle des Pères lazaristes qui se dresse au milieu du quartier français, à côté de l'hospice des Sœurs de charité, non loin du grand établissement des Frères de la Doctrine chrétienne.

En dehors de quelques églises, Salonique ne possède guère de monuments remarquables. Ce que cette ville a de spécial en Orient, c'est que beaucoup de ses rues sont assez larges ; ce qu'elle a de commun avec ses sœurs ou rivales, c'est que ces mêmes rues sont mal pavées et mal entretenues. Sur tout un quartier juif, le plus haut de la ville, la saleté règne sans conteste et les vieilles façades ornées de miradors ne dissimulent pas la misère des intérieurs qui prolonge celle de la chaussée. Ailleurs pourtant, il y a des magasins qui ne dépareraient pas nos grandes villes et, spé-

cialement le long du port, en bordure d'un quai que suit un tramway électrique, des maisons de meilleure apparence s'en vont rejoindre le quartier neuf du boulevard Constantin et les immeubles de la colonie européenne.

On parle beaucoup français à Salonique. C'est un résultat constaté par tous ceux qui ont voyagé en Orient et c'est un bénéfice pour lequel les voyageurs impartiaux saluent les missionnaires de France. Cette même impartialité nous fait ajouter ici qu'en dehors des écoles catholiques de l'Institut commercial tenu par les Frères de la Doctrine chrétienne, l'usage de notre langue est encore propagé par *la Mission laïque* et *l'Alliance israélite*.

Mais nous nous sommes assez attardés dans la ville. Voici trois semaines bientôt que nous avons débarqué et notre tente est toujours plantée au camp de Zeïtenlik. Le soleil a brillé sur elle, assez chaud dans l'après-midi pour nous faire éprouver parfois, dans la nuit suivante, de brusques descentes de 25 degrés. La pluie est aussi venue mettre à l'épreuve l'imperméabilité de nos toiles et le vent, soufflant le long du Vardar, aussi violent que son collègue le mistral du Rhône, a furieusement agité nos éphémères demeures, dont plusieurs se sont effondrées sur leurs habitants. Des détachements ont campé auprès de nous, puis sont partis pour le front serbe, des zouaves

errent par le camp, dans leur costume kaki, arrivés parfois des Dardanelles ou expédiés de France pour renforcer leurs régiments déjà engagés. Dans ce va-et-vient nous sommes immobiles, et, pour notre part, cette immobilité commence à nous peser. Nous ne sommes pas ici en touristes et Salonique a épuisé les charmes de l'inconnu. Notre division a déjà combattu là-bas et, de ces engagements, nous voyons revenir quelques blessés, nous entendons quelques échos. Mais nous pourrions oublier, en ce qui nous concerne, que nous faisons partie d'une expédition guerrière. Le canon ne s'entend plus, sinon pour saluer l'arrivée du diadoque ou celle encore de M. Denys Cochin dans sa mission problématique. Enfin, notre tour survient avec l'ordre d'embarquer sur la voie ferrée grecque qui remonte la vallée du Vardar vers le théâtre de la guerre actuelle. Notre destination est Krivolak, l'un des points les plus rapprochés des Bulgares, et, le samedi 20 novembre, notre convoi s'ébranle vers la Serbie.

3. — *En Serbie.*

Le train qui nous emporte vers le front serbe commence par traverser les terrains bas le long de la mer, à droite de Salonique, vers la vallée du Vardar.

Jusqu'ici nous avons soupçonné plutôt qu'aperçu le fleuve désormais célèbre qui fermait notre horizon par son ruban brillant. Ce matin, nous le passons sur un pont sans parapet au-dessous duquel il roule ses eaux jaunes et rapides. La voie remonte maintenant à angle droit de sa direction première, suivant presque constamment la rive, vers la frontière gréco-serbe que nous atteignons à Guevgueli. Là, une alerte; le commissaire de gare nous arrête, il paraît que les troupes combattantes, et donc notre division, doivent évacuer sous peu le territoire qu'elles occupent; est-il bien utile de nous envoyer les rejoindre pour un mouvement de repli imminent? On va demander des ordres complémentaires par téléphone; en attendant nous descendons de wagon et nous avançons quelque peu dans la cité frontière. Un boulevard planté d'arbres en fait le plus bel ornement; le long de cette voie, des maisons d'aspect presque confortable. Nous stationnons en face d'un vaste bâtiment à plusieurs étages, c'est un hôpital serbe de construction récente et chère, sur lequel flotte actuellement le drapeau de la Croix-Rouge et où s'est installée une ambulance française. Nous causons avec quelques blessés convalescents, mais, pour ma part, une crainte me hante, celle d'un arrêt à Guevgueli, avec l'inaction qui déjà fut notre lot trop prolongé à Salonique. Était-ce la peine d'être venu de si loin pour piétiner sur

place? Mieux valaient, à ce compte, le séjour dans les cantonnements de Champagne et les tournées dans la tranchée crayeuse. Heureusement on nous rappelle à la gare, les ordres demandés sont venus, ils concluent pour la prolongation de notre voyage. Et nous voilà repartis vers Krivolak, notre première destination. Le soir tombe malheureusement à mesure que la vallée se resserre; il fait à peu près sombre lorsque nous passons les défilés de Demir-Kapou, où les hauteurs surplombent le fleuve pour ne lui laisser qu'un couloir assez étroit. Il fait tout à fait nuit lorsque nous atteignons le terme et que nous avons installé rapidement notre tente dans un terrain proche de la gare.

Lorsque le jour se lève, le lendemain, on aperçoit de l'autre côté du Vardar une agglomération de maisons rouges et une tour extrêmement effilée : c'est Krivolak avec son minaret. Une ceinture de collines arrête la vue et dérobe assez vite le cours ultérieur du fleuve; ce sont les hauteurs occupées par les Bulgares, d'où ils bombardent, chaque jour, avec des obus de petit calibre, la gare et les trains en manœuvre. Ils bombardent, c'est du moins l'intention qu'on leur suppose, car, en réalité, ils n'ont jusqu'ici jamais atteint ce but et se contentent d'envoyer leurs munitions dans les parages, spécialement dans une hauteur voisine. Plus tard nous constaterons et nous entendrons dire par des témoins autorisés que l'artillerie bul-

gare possède des pointeurs fort experts; le bombardement platonique de Krivolak-gare reste une énigme, peut-être les canons ennemis avaient-ils un autre objectif inconnu.

Nous sommes au dimanche et la messe se célèbre en plein air, sur une modeste table, à mi-hauteur de la colline qui nous dérobe à la vue de nos adversaires. Puis on se met à table et pendant le déjeuner le sifflement connu, mais à demi oublié depuis six grandes semaines, se fait de nouveau entendre; les Bulgares envoient à quelques centaines de mètres de notre salle à manger champêtre leur ration quotidienne d'obus. Tous les projectiles n'éclatent pas; cette petite sérénade n'a rien évidemment des grands concerts habituels aux régions d'occident.

L'après-midi, on se remet en marche, notre convoi refait en sens inverse, et cette fois par la route, une minime partie du chemin parcouru, la veille, puis s'en éloigne vers l'ouest. Nous devons, en effet, aller rejoindre notre division groupée à une douzaine de kilomètres, autour de Kavadar. Pour nous y rendre, nous traversons Négotin, un gros bourg dont la tour carrée, en briques, fait de loin — mais de loin seulement — presque figure d'un de nos beffrois du Nord, et dont tout un quartier, démoli par les précédentes guerres, nous rappelle les villages ruinés des environs de Verdun.

Kavadar, où nous arrivons vers le soir, pour camper dans son voisinage immédiat, occupe assez exactement le foyer d'un arc d'ellipse plus ou moins régulière, arc qui serait dessiné par la Cerna, affluent du Vardar, et par le Vardar lui-même. Les Bulgares occupent presque tout le contour de cet arc, puisque à l'est ils se trouvent dans la région haute, voisine de leur frontière, qui borde le cours du grand fleuve, et que, d'autre part, au nord et à l'ouest, après avoir pénétré le territoire serbe transversalement, dans la direction de Monastir, ils se sont rabattus sur la rive gauche de la Cerna qui sépare ainsi les deux adversaires. Les troupes françaises, si elles doivent se replier, ne pourront donc le faire que par le sud, par la vallée du Vardar, et elles devront le faire aussi par échelons, afin de résister toujours à la pression ennemie sur les parois de ce couloir nécessaire. Pendant que les éléments les plus avancés se retireront, les autres, espacés depuis le front qui recule jusqu'à la frontière grecque, maintiendront la sécurité de la retraite en faisant, pour ainsi dire, la haie sur le passage, mais la haie face à l'ennemi.

Ainsi qu'on nous l'avait fait pressentir à Guevgueli, c'est bien en effet de la retraite qu'il est question lorsque nous rejoignons notre division placée en extrême pointe sur la rive droite de la Cerna. Le front actuel, ainsi limité par la rivière,

date seulement de quelques jours ; auparavant nos troupes s'étaient avancées à 10 ou 12 kilomètres plus au nord; elles ont dû céder du terrain devant des forces très supérieures. Nous recueillons, à notre arrivée, les échos de ces combats récents où nos soldats ont pris un premier contact avec les Bulgares. Ceux-ci sont des guerriers montagnards qui gravissent en courant les hauteurs, qui se glissent dans les ravins pour tourner les crêtes occupées par leur adversaire. Ils vont sans autre chargement que leur fusil et leur ceinture de cartouches; ils montent, avec un réel courage, parfois sous le feu de nos mitrailleuses, et quand ils ont occupé l'une des cimes convoitées, ils entonnent un chant de triomphe impressionnant. Prodigues de leurs munitions, au moins en ce qui concerne les balles de leurs fusils bruyants, venant en foule, ils donnent à la guerre une physionomie différente de celle qu'elle garde souvent sur le théâtre occidental. Et nos soldats, habitués au silence fréquent de la tranchée française, à la cohésion des troupes chargées de la défendre, avouent être de prime abord un peu désorientés lorsque, dispersés dans la montagne par petits groupes, avec un horizon tourmenté, difficile à fouiller, ils voient surgir cette masse d'uniformes couleur kaki qui représente une colonne d'assaillants. Les assaillants ont, d'ailleurs, largement souffert, alors que nos pertes en hommes sont relativement faibles. Et la

conclusion de tous les discours est qu'il serait facile de poursuivre l'offensive, si seulement la disproportion du nombre était un peu moins écrasante en faveur de l'adversaire. Ceci doit être également l'avis des Bulgares eux-mêmes, car depuis qu'ils ont atteint la rive gauche de la Cerna, ils n'ont point fait d'effort sérieux pour traverser la rivière et nous inquiéter au delà. Pendant une semaine, le mouvement de repli se continue tranquille, tandis qu'un rideau de troupes reste pour contenir l'ennemi. Nous restons aussi, pendant ces huit jours, aux environs immédiats de Kavadar. La ville, si on peut l'appeler de ce nom, n'a rien d'attrayant ni de pittoresque. Ce sont toujours les mêmes maisons carrées, souvent basses, les murs de terre, les toits en tuiles, les mêmes flèches de minarets. La population, cinq à six mille âmes, offre toujours le même assemblage des races les plus disparates. Quelles pensées se cachent derrière ces fronts sombres et ces physionomies cuivrées? Les Serbes authentiques ne sont peut-être pas très nombreux en ces parages; on en verra quelques-uns, à l'annonce du repli des troupes françaises, charger leur pauvre mobilier sur un chariot attelé de bœufs et s'en aller vers des régions moins exposées. Mais il y a ici beaucoup de Turcs, qui possèdent un quartier spécial même dans les petits villages voisins. Il y a des Bulgares et, plusieurs fois dans cette semaine, il faudra

fusiller des comitadjis venus sous un déguisement pour des desseins plutôt mauvais.

Si les gens ont ici l'aspect farouche, la terre qui les porte est morne, désolée. Nous sommes dans une plaine vallonnée, entourée de collines, plus hautes surtout du côté de la Cerna. Pas d'arbres, sinon quelques arbustes rabougris marquant le cours de la Vética, petite rivière qui serpente et traverse Kavadar. Pas de végétation, surtout à cette époque. Certains champs sont pourtant cultivés et l'on aperçoit de-ci de-là quelques charrues primitives formées de poutres non équarries et d'un soc en fer. Des petits bœufs gris tirent cet instrument d'une culture peu intensive, le laboureur porte une large ceinture souvent rouge et autour de la tête un mouchoir de même teinte. Mais en dépit de ces quelques travaux, l'ensemble de la plaine, avec ses gros galets de granit et ses vastes espaces inhabités, ressemble encore à un désert.

La neige, au milieu de notre séjour, étendit sur toute la région son tapis d'une blancheur uniforme. Pendant trois jours, nous avons éprouvé les charmes réfrigérants d'un campement d'hiver bien réel, où la toile de tente qui vous recouvre se double d'une couche de glace, où le vent fait pénétrer dans votre domicile précaire plus d'un flocon indiscret, où la cuisine a bien des luttes à soutenir contre les éléments pour servir une

soupe vaguement chaude. Hélas! l'épreuve devait être fatale à mon collègue de la Nᵉ division, M. l'abbé V... Est-ce le froid qui réveilla chez lui le germe d'une maladie ancienne? Toujours est-il que, renvoyé vers Salonique, avec une très forte fièvre, il devait y succomber quinze jours plus tard. Et cependant, nos misères climatériques, vite abrégées par l'abri d'une maison abandonnée, ne peuvent se comparer avec celles des soldats qui, chargés de garder le passage de la Cerna, restèrent, huit jours durant, en de mauvais trous dans la neige, l'œil au guet et le ventre trop souvent creux, par suite du ravitaillement difficile.

Cependant, les troupes se retirent et le silence se fait peu à peu dans cette région tout à l'heure encore si mouvementée. Il nous souvient d'une fin d'après-midi où nous nous sommes avancés sur la route de Kavadar jusqu'au pont — détruit par nos troupes — de la Cerna. Quelques jours plus tôt, cette route était, sur une bonne partie de son parcours, bordée par les campements français. Maintenant, c'est la solitude, c'est le silence, ce silence spécial aux temps de neige, avec les teintes particulières à ces journées d'hiver. Sur la route où glisse et patauge mon cheval, on n'aperçoit qu'un convoi de muletiers porteurs de provisions pour nos derniers défenseurs; dans la plaine, quelques chiens errants. Et là-bas, de l'autre côté de la Cerna, les hauteurs occupées par les Bul-

gares, hauteurs dont la taille s'exagère aujourd'hui, par suite de leurs névés éphémères, s'estompent dans un brouillard mauve.

Notre tour est venu de nous en aller aussi et nous repartons vers Krivolak, la gare où nous sommes arrivés, celle par où nous avons à nous rembarquer. Oh ! la triste journée, commencée dès l'aube, sur le chemin souvent transformé en patinoire glissante, où nos mulets et chevaux, pourtant ferrés à glace, ont quelque peine à progresser ! Puis c'est l'attente pendant de longues heures, dans la boue que le dégel amène et que malaxent les convois aux abords de la gare. L'obscurité vient et nous patientons toujours, errant dans le même marécage. Les Bulgares envoient quelques salves d'artillerie, avec l'inefficacité propre à leur tir dans cette région. Et nos chevaux et nos voitures sont enfin embarqués, difficilement, dans la nuit à peine éclairée de quelques lanternes, par des équipes de soldats transis et fatigués. Le train s'ébranle pour redescendre la vallée du Vardar ; nous n'avons guère plus de 30 kilomètres à faire et cependant, le matin est déjà venu quand nous sommes à destination.

Stroumitza, où nous nous arrêtons, marque l'étape où notre division devra tenir quelques jours, en attendant que d'autres troupes redescendent à leur tour. A la gare, un vénérable adju-

dant m'aborde, en voyant ma soutane. Il porte une barbe superbe et sa physionomie n'est point celle d'un soldat ordinaire. En causant, j'apprends que j'ai devant moi un Père assomptionniste, depuis vingt-six ans missionnaire en ces parages, qui, pendant la première guerre balkanique, fut lui-même aumônier dans l'armée serbe et qui, présentement, sert d'interprète au corps expéditionnaire. Il donne d'intéressants détails sur les Bulgares. La guerre actuelle ne suscite chez eux, me dit-il, aucun enthousiasme, le peuple marche volontiers contre les Serbes, parce qu'il y a entre les deux nations des haines vivaces et anciennes, mais il n'a point d'animosité spéciale contre les Français. Quant aux Russes, on a été obligé, paraît-il, de faire appel à des divisions turques pour garnir la frontière du côté où pourraient venir les soldats slaves, car les Bulgares n'auraient point consenti à combattre ceux qu'ils regardent toujours comme leurs libérateurs. Le Père me raconte encore qu'appelé tout récemment par ses fonctions à interroger un sous-lieutenant bulgare blessé, il n'a pas été peu surpris de se trouver en face d'un de ses anciens élèves de Philippopoli, qui lui-même ne cachait ni son émotion de revoir son professeur, ni sa satisfaction d'en avoir fini personnellement avec une guerre déplaisante. Une transformation heureuse nous attendait à Stroumitza : le soleil s'y montre radieux, séchant capotes

et chaussures, dissipant presque le souvenir des mauvaises heures récentes. Notre camp a un aspect joyeux, au milieu de mûriers, entouré de collines couvertes de houx. Un village le domine, mais la population elle-même est beaucoup plus sympathique que les demi-sauvages des régions parcourues jusqu'ici. Nous sommes toujours en Macédoine, mais ces gens sont de race serbe. Peu d'hommes sont restés, parce que la guerre les a réclamés. Les femmes portent des robes claires et une large ceinture rayée, d'étoffe voyante, dont un large pan retombe presque jusqu'aux pieds.

Nous coulons là deux ou trois jours heureux et sans histoire. Mais, un soir, quelques soldats blessés d'un des régiments qui nous flanquent à l'ouest, arrivent avec d'assez mauvaises nouvelles. Un bataillon a été surpris, à l'heure de la soupe, dans un village de la montagne ; il s'est retiré précipitamment, éprouvant quelques pertes. Par ailleurs, au nord, vers Demir-Kapou, l'ennemi s'avance. Il est temps d'accélérer un peu la retraite et presque tous les éléments qui campent avec nous reçoivent l'ordre de se replier, dans la nuit même. Comme on nous signale des blessés qui seraient restés dans la montagne, au poste de secours du bataillon un peu bousculé tout à l'heure, un groupe de brancardiers part avec quelques mulets dans cette direction ; je me joins à leur convoi. Un homme du pays nous sert de guide, à

nous et à une compagnie de chasseurs à pied qui monte là-haut, avec d'autres renforts, en vue des combats probables pour le lendemain. Sans lumière et presque en silence, nous nous en allons par un sentier où les mulets ont cent fois l'occasion de mériter leur réputation de grimpeurs, où les piétons trouvent autant de dangers de recueillir des entorses. A mi-chemin, les chasseurs à pied s'arrètent un moment, nos mulets les imitent et nous continuons, à quatre, toujours sous la direction de notre montagnard. Un torrent à traverser sur quelques pierres, une colline à contourner, et nous arrivons à quelques taches blanches étendues sur la terre. Ces taches représentent le médecin et les brancardiers que nous recherchons et qui dorment, plutôt mal que bien, sur le sol humide. Ils nous apprennent que leurs blessés ont pu être reconduits jusqu'au village avant notre arrivée et même avant la chute complète du jour. Tant mieux; nos mulets, dans la nuit, n'auraient jamais réalisé la gymnastique du retour sans risquer d'achever les patients aventurés sur leur dos.

Pourtant, comme je n'ai plus de tente où reposer ma tête — tous nos bagages sont partis tout à l'heure avec les convois en retraite — et comme je prévois une journée mouvementée, je demeure à errer longtemps sur le sentier, tout fier de pouvoir utiliser mes connaissances fraîchement

acquises et de guider, tel un vrai montagnard, les nouveaux renforts qui surviennent et qui cherchent leur voie.

Tous ces renforts étaient à leur place et les mitrailleuses garnissaient les crêtes, quand les Bulgares attaquèrent, d'ailleurs assez mollement, quelques heures plus tard. Leur but principal semblait être, ce jour-là, de filer le long d'une partie du front défendu par les Français pour gagner plus vite la vallée du Vardar et troubler la retraite des éléments qui continuaient à se replier. Pourtant, dans l'après-midi, ils essayèrent de déborder l'une de nos sections établie sur une crête; le mouvement, enrayé en temps voulu, n'eut pas de suites et la nuit vint calmant les ardeurs belliqueuses de l'ennemi. Mais au jour suivant l'attaque fut plus vive, plus nombreux les effectifs lancés contre nos compagnies. Les balles sifflaient, plus méchantes, un peu dans tous les replis de la petite montagne et même, dans un recul momentané de nos soldats, le seul sentier de retraite, exactement repéré par l'artillerie, se voyait arrosé de shrapnells, sitôt qu'y paraissaient les mulets des mitrailleurs. Le soir vint, on avait cédé quelque terrain, perdu un peu de monde, mais on avait tenu les positions essentielles pendant les heures nécessaires où l'on était de faction.

Et ce fut encore la consigne toujours observée des jours qui suivirent. A mesure que les troupes

françaises se rapprochaient de la Grèce, les Bulgares devenaient plus pressants, on peut même se demander si dans les dernières heures ils étaient encore seuls et surtout s'ils n'avaient point reçu de leurs puissants alliés du matériel de guerre. On vit reparaître alors dans les plaines de Macédoine les nuages noirs qui marquent, ailleurs, l'éclatement des classiques « marmites ». Un jour, dès l'aube et jusqu'à midi, en dépit d'un brouillard intense, les mitrailleuses, des deux côtés, n'arrêtèrent guère leur tic tac meurtrier. Ce jour-là, les blessés furent évidemment plus nombreux chez nous que d'ordinaire, si les pertes des gros bataillons ennemis furent considérables. Presque tous les régiments engagés connurent des moments difficiles ; des compagnies entières se crurent cernées et prises, mais réussirent pourtant à se dégager et à rejoindre. Ce fut une retraite mouvementée pour tous, pour quelques-uns tragique, mais rien ne ressembla moins à une déroute que cette marche de la petite armée emportant son matériel à peu près intact, et toujours assez forte pour contenir un adversaire numériquement très supérieur. De dire pourtant ce qui serait advenu si l'unique piste, coupée de gués fréquents, avait été déjà détériorée par les pluies abondantes qui tombèrent quelques jours plus tard, nous n'avons ni la mission ni la compétence ; mais le ciel nous fut clément et la terre macédonienne

ne garda aucun des nombreux convois qui la fou lèrent.

Lorsque notre convoi personnel atteignit à pied la frontière grecque, au soir du samedi 11 décembre, trois semaines après l'avoir franchie en ce même point dans notre marche en avant, l'obscurité était déjà venue. Après avoir traversé la voie du chemin de fer, nous nous arrêtâmes un moment. Déjà les dépendances de la gare de Guevgueli flambaient dans la nuit. Il importait de ne laisser rien d'utilisable aux Bulgares qui seraient là dans quelques heures. Un vaste bâtiment s'allumait progressivement, le feu couvait le long de sa toiture, semblant de loin enflammer les cordons de gaz d'un palais en fête. L'expédition serbe, tout au moins l'un de ses chapitres, se fermait tristement sur cette vision d'incendie. Alors nous avons passé le Vardar sur le magnifique pont de fer déjà miné par le génie et qui sauterait le lendemain matin. Désormais nous sommes en territoire grec où nous avançons toute la nuit.

Les Bulgares passeront-ils cette même frontière? Telle était la question qui se posait immédiate et l'on s'est encore retourné pour attendre et faire face. Nul n'a rien vu venir et le corps expéditionnaire a opéré une nouvelle concentration. Désormais c'est la période d'arrêt, après quelques étapes faites sous la pluie torrentielle, c'est l'arrêt dans la boue qui ne nous laisse rien à envier à nos

frères des tranchées françaises. Et revenus de l'expédition où les nouvelles ne nous atteignaient guère, nous avons lu quelques journaux locaux, nous en avons reçu d'autres en nos courriers plus ou moins tardifs. Nous avons vu que là-bas on discutait notre cas et notre avenir, nous n'avons pas encore bien démêlé quel serait notre sort. Verrons-nous de graves événements ultérieurs ou bien resterons-nous l'arme au pied, en laissant faire le temps, à défaut d'une vaillance réelle mais inégale à la tâche ? Que les responsables prononcent, et que Dieu bénisse leurs desseins. Le rôle du narrateur se termine ici.

Henri du P...,
Aumônier de la Ne division.

Janvier 1915.

4. — *Sur la frontière grecque.*

NE VOIS-TU RIEN VENIR?

Au bas du village dont les murs d'argile rouge se détachent sur le tapis vert du sol, sur le fond souvent violet des montagnes proches, il est un ravin où poussent les mûriers et les vignes redevenues sauvages. Deux filets d'eau s'y précipitent,

affectant des allures de torrents sur des cascades en miniature. Autour d'une petite place, posée dans un élargissement du fossé, des tentes recouvertes de feuillage, des tonnelles, un pont rustique. Quelques chevaux, quelques mulets sont attachés aux arbres, une poule avec sa couvée de poussins cherchant sa pitance. Est-ce un village suisse comme on en montre parfois aux expositions parisiennes? Non, nous sommes en Macédoine grecque, les ruisselets déversent leurs eaux dans le Vardar qui coule au bas de la pente, le campement est celui des Français, nomades par devoir, venus en ces régions lointaines pour combattre les Barbares.

Pourquoi ces combattants en expectative ont-ils planté leur tente dans ce ravin peut-être pittoresque, mais sûrement inconfortable, où présentement la pluie les inonde à moins que le soleil ne les grille? Ce n'est point affaire de goûts bucoliques maintenus même au milieu des heures belliqueuses, mais il est à cette résidence plus d'une raison valable. D'abord le village voisin est en piteux état, comme presque tous ses semblables de cette région macédonienne. Les guerres d'il y a trois ans n'ont pas eu besoin d'engins perfectionnés pour jeter bas nombre des mauvaises masures qui formaient les agglomérations campagnardes. Aujourd'hui, toutes ces petites localités sont aux trois quarts en ruines. Il en est une, par exemple, non

loin d'ici, où l'on chercherait en vain une toiture en place, seuls des pans de murs délimitent encore la surface des maisons d'autrefois. Les habitants ont fui ces demeures trop incomplètes pour être encore hospitalières, mais d'autres habitués du village n'ont point voulu céder la place. Les cigognes ont bâti leurs nids dans les arbres qui bordent la petite rivière ; placides et familières, elles accueillent dans leur domaine le troupier émigré. D'ailleurs un trait au moins de leurs mœurs s'accorde, de façon fortuite, avec le cadre de guerre : rien ne ressemble au bruit de la mitrailleuse homicide comme le claquement de bec habituel à ces oiseaux de la paix.

Mais revenons à notre village, ou plutôt au village qui pourrait être nôtre si nous ne nous en étions écartés. Chez lui quelques maisons subsistent encore, capables d'offrir un abri, surtout à des gens qui n'ont plus connu, depuis six mois, le luxe d'une bâtisse à peu près stable.

Seulement les villages sont endroits malsains dans ce pays où ne passent point seulement les cigognes en un grand vol plané. D'autres oiseaux, d'humeur plus farouche, circulent fréquemment, de jour et même de nuit. Icare, l'ancêtre des aviateurs eut, dit-on, en cette région, des expériences malheureuses qui finirent par un plongeon dans une mer voisine. Ses descendants, les hommes volants d'aujourd'hui, passent et repassent, au

contraire, sous le ciel de la Grèce et jettent un coup d'œil inquisiteur sur la région qu'ils dominent. C'est pourquoi mieux vaut se tapir pour ne point faciliter les choses à l'artillerie d'en face, ni servir d'objectif à quelques bombes descendues du ciel bleu.

D'ailleurs même les indigènes ont abandonné la place et se sont retirés, pour la plupart, en des zones plus calmes que celles des armées. Nous avons assisté à leur exode pitoyable comme celui des fugitifs de France devant l'invasion des premiers mois. Eux aussi, les partants de Macédoine, avaient entassé leurs trésors hétéroclites sur leurs charrettes de culture. Mais les charrettes étaient seulement de forme plus mérovingienne et l'attelage des petits bœufs gris s'en allait lentement, comme à regret, conduit par leur guide aux haillons bariolés. Ces partants n'avaient point pourtant d'attaches bien profondes dans le pays même. Il y a seulement trois ans, quand les Grecs se firent adjuger cette portion de terre macédonienne, X..., le petit village qui domine notre ravin, était habité de Turcs et de Bulgares. Soit qu'ils aient fui, sans esprit de retour, lors des luttes qui ont eu leurs vallons pour théâtre, soit que les nouveaux maîtres leur aient signifié un définitif congé, tous ces indigènes ont disparu. Alors la Grèce fit appel, pour repeupler son nouveau domaine, à des éléments de race hellénique qui avaient quitté la mère

patrie. Elle leur fit sans doute un tableau séduisant des provinces offertes à leur zèle colonisateur. Les émigrés revinrent, ils revinrent de Thrace, d'Asie Mineure, des régions caucasiennes; pendant trois ans, ils s'applaudirent (encore n'est-ce pas très sûr) d'être entrés dans la terre promise. Mais aujourd'hui un nouveau départ s'impose à ces déracinés. Les Français ne sont pourtant pas les seuls à occuper actuellement cette région frontière, le bleu horizon et le kaki n'ont pas le monopole des vêtements qui se portent ici. Toute une phalange d'ouvriers a été recrutée pour la confection des routes et quand ces cantonniers partent au travail, la pelle ou la pioche sur l'épaule, c'est une variété de costumes qui défilent avec le bataillon. Les larges ceintures rouges, les immenses fonds de culottes, les fez ou les bonnets, les sandales, les gilets bizarres et la peau des visages tannés, tout cela demanderait les nuances d'une palette assortie et tout cela désespère nos photographes dont les plaques se refusent à enregistrer les couleurs.

Ces travailleurs sont, nous l'avons dit, des étrangers au pays. Dans le village à peu près vide de ses habitants normaux, un peu à l'écart et en contre-bas, l'église est demeurée intacte, si les paroissiens et le pasteur se sont éloignés. C'est une église bulgare, puisque le pays était naguère encore partiellement occupé par des Bulgares, tandis que les Turcs avaient, sur la place même du

village, leur mosquée restée maintenant sans affectation. Mais depuis trois ans, les Grecs orthodoxes installés à X .. avaient naturellement utilisé l'église pour leur culte. Du temple lui-même, il n'y a rien à dire. On y retrouve la disposition ordinaire, beaucoup de bariolage sur les piliers de bois et le plafond. Dans le bas, séparé du reste par une cloison à claire-voie, se trouve l'espace réservé aux femmes, espace surmonté lui-même d'une tribune. Le chœur est évidemment séparé aussi de la nef par la paroi de l'iconostase qui porte toutes les figures de saints devant lesquelles brûlent de nombreuses lampes. Au centre de cette paroi un espace libre permet d'apercevoir l'autel, mais un voile cache cet autel, suivant la coutume grecque, au moment le plus solennel de la messe. L'église était vide ; nous y avons installé une table, bien en évidence, au milieu de la nef, devant l'iconostase.

C'est là que, le jour de Pâques notamment, sur un autel garni de feuillages et de fleurs champêtres, la messe a été célébrée, avec cette simplicité que veulent les circonstances, mais qui ne détruit pas la solennité religieuse. Et tous les paroissiens d'un jour de cette paroisse d'occasion, par cette matinée radieuse et chaude, songeaient, sans doute, aux cloches de Pâques qui sonnaient, malgré la tristesse, dans leurs clochers de France et qui, de loin, leur donnaient rendez-vous pour

l'an prochain à pareille date... au plus tard. Cette cérémonie presque régulière, dans une église véritable, n'était pas unique pour la région.

Ici, plus que partout ailleurs, c'est l'exception qui devient la règle, la voûte du ciel est à peu près la seule que connaissent nos cérémonies religieuses, à moins qu'une toile de tente ne protège des atteintes directes du soleil heureusement presque toujours fidèle à nos fêtes, du vent qui souffle les lumières. Pâques surtout vit s'improviser plus d'un autel, au creux des rochers, dans le fond des ravins, et nombre de soldats vinrent s'agenouiller sur le sol pour recevoir leur Dieu.

Mais la guerre, où est-elle en tout ceci et quelles en sont les manifestations? La guerre n'est pas ici évidemment à l'état aigu. Les Allemands sont devant nous, pas très loin, flanqués de leurs amis les Bulgares. On sait que même ils sont en Grèce, puisqu'en ces derniers temps ils ont franchi la frontière qu'ils avaient respectée trois mois, après la conquête de la Macédoine serbe et la retraite de l'armée française. Maintenant ils ont pénétré de quelques kilomètres et c'est peut-être (nous ne sommes pas dans les secrets stratégiques) pour empêcher le progrès de cette marche en avant que nos troupes sont en partie venues du camp retranché de Salonique occuper des positions aussi plus avancées.

Depuis que les adversaires se sont ainsi rappro-

chés, il y a ce que nos communiqués pourraient définir « activité moyenne de l'artillerie ». Il y a même une activité intense de nos avions. Les autres, ceux de l'ennemi, viennent bien aussi nous rendre visite et se font réaccompagner jusqu'à leurs lignes par des obus souvent fort bien pointés. C'est tout un art, et un art difficile que le tir à l'aéroplane. Les artilleurs avouent y rencontrer des problèmes ardus et ne disposent souvent, pour les résoudre, que de moyens de fortune. Mais ici (et, sans doute, ailleurs) se trouvent des spécialistes et des instruments spéciaux. La poursuite de l'ennemi dans les airs devient un spectacle qu'on admire d'en bas, en oubliant, plus ou moins volontairement, que malgré tout l'ennemi est un homme. Depuis nombre de semaines, alors même que les troupes françaises étaient toutes encore retranchées dans leur camp, les avions, de part et d'autre, firent leur besogne. Les nôtres partaient quelquefois, en bandes, comme des oiseaux migrateurs, et les échos lointains nous apportaient le bruit des bombes lancées sur les campements de l'adversaire. Les Allemands rendaient la politesse, mais avec moins d'envergure. Les journaux, même français, ont signalé leurs raids sur Salonique et les environs, avec accompagnement de zeppelins. Une nuit, l'une de ces lourdes machines, par un ciel assez nuageux, vint ronronner autour de notre campement personnel. On entendait très distinc-

tement le moteur, on ne pouvait distinguer l'appareil lui-même. Les bombes dont il gratifia la campagne eurent moins d'effets meurtriers que celles dont ses congénères arrosèrent la ville en d'autres circonstances. Seul, un pauvre canonnier succomba, au moins indirectement, sous leurs coups, écrasé par l'éboulement qu'un projectile avait provoqué.

Ces expéditions aériennes amènent des combats entre avions. Les nôtres comptent plus de victimes à leur actif qu'ils n'ont subi de pertes. Tout à l'heure nous exagérions tout de même la supériorité des temps nouveaux sur l'antiquité, quand nous parlions des progrès accomplis depuis le vol d'Icare. Par deux fois, les légers appareils, l'un français, l'autre allemand, vinrent s'abattre, eux aussi, dans les eaux d'un lac, tuant, hélas! les passagers dans leur chute. Il est vrai que, dans les deux cas, l'adversaire leur avait, plus ou moins directement, brisé les ailes.

Tout ne se passe plus en l'air, maintenant que les lignes sont en face l'une de l'autre. Le bombardement réciproque a commencé, il se continue quand l'un des adversaires aperçoit ou croit apercevoir un objectif de choix. Et parfois les lourdes marmites arrivent, hurlantes, pour s'écraser avec fracas. Parfois aussi, dans la nuit, les patrouilles avancées en viennent aux mains, y laissent quelques-uns des leurs ou ramènent quelques-uns des

autres. Notre petit cimetière à X... contient une douzaine de tombes fraîches, marquées, sur le tertre même, d'une croix de cailloux blancs, et bordées de gazon. Une autre croix de bois porte le nom de celui qui est venu jusqu'ici tomber pour la patrie lointaine.

Ces épisodes de guerre, tristes ou mouvementés, nous rappelleraient, s'il en était besoin, le grand drame où nous jouons un rôle momentanément effacé. Durant trois mois, au camp retranché de Salonique, la guerre active nous apparaissait plus lointaine encore et les soldats maniaient la pelle beaucoup plus souvent que le fusil. Les fossés se creusaient dans un enchevêtrement calculé, les uns parallèles à ce grand fossé plein d'eau, le Vardar, la dernière des lignes défensives, les autres s'en allant en zigzags multiples, le tout abondamment muni de fils de fer. Derrière ces enceintes rébarbatives, le camp dans l'immense plaine vallonnée s'aménageait presque pour le confort. On y creusait des puits, on y délimitait des jardins, où déjà poussaient les radis roses, où les salades donnaient bon espoir. Plus d'un soldat même avait abandonné les armes pour la houlette et quelques bergers bleu horizon promenaient par la plaine le troupeau de leur régiment. Les habitations affectaient toutes les formes, tentes oblongues ou marabouts ronds et pointus, cabanes de roseaux,

huttes en terre, cavernes au flanc d'un ravin, quelques maisons même en vrai ciment, en pierres authentiques. Un Decauville aidait au ravitaillement ordinaire des unités plus lointaines, en attendant de servir au ravitaillement éventuel de la grosse artillerie. Il avait fallu travailler ferme pour mener à bien ces travaux de la guerre et, de la paix, le troupier d'Orient n'a pas connu beaucoup de loisirs.

Maintenant la plupart des auteurs de ces merveilles ont dû laisser derrière eux et à des successeurs le fruit de leur travail ; ils ont avancé, comme nous l'avons dit. Le camp apparaît comme la citadelle formidable où l'on reviendrait s'enfermer en cas de besoin. Mais l'on songe plutôt à partir plus en avant encore. L'on songe surtout, sans regret pour cette terre étrangère remuée au prix d'un constant labeur, à l'autre terre quittée depuis six mois et vers laquelle se tendent la pensée et les vœux. Périodiquement circule, par ici, le bruit du retour en France, et les moins naïfs se défendent mal de s'y laisser prendre, parce qu'on est toujours un peu dupe de ses propres désirs. Quand le courrier se fait attendre, la poste recueille une ample moisson de malédictions et Verdun nous intéresse plus que tous les hameaux grecs de la région frontière. Presque tous les soldats d'ici ont connu le front français ou celui des Dardanelles; dans l'attente d'un avenir incertain.

ils s'amusent, un instant, du spectacle exotique que les hasards de la guerre leur ont montré. Mais le spectacle est monotone, les comparaisons concluent à l'avantage du vieux pays que l'on aspire à retrouver. L'herbe verdoie, les pistes poudroient et l'on ne voit rien venir, tandis que le soleil monte plus chaud à l'horizon. Les Serbes peut-être? ou les Russes encore? Pâques est passé, la Trinité s'approche. N'importe, si l'on grogne parfois, l'on est prêt à marcher toujours, par le chemin que l'on ignore, qui sera bon dès lors qu'il mène à la victoire.

Henri du P...,
Aumônier de la N^e^ division.

Mai 1916.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

IMAGES DE LA GRANDE GUERRE

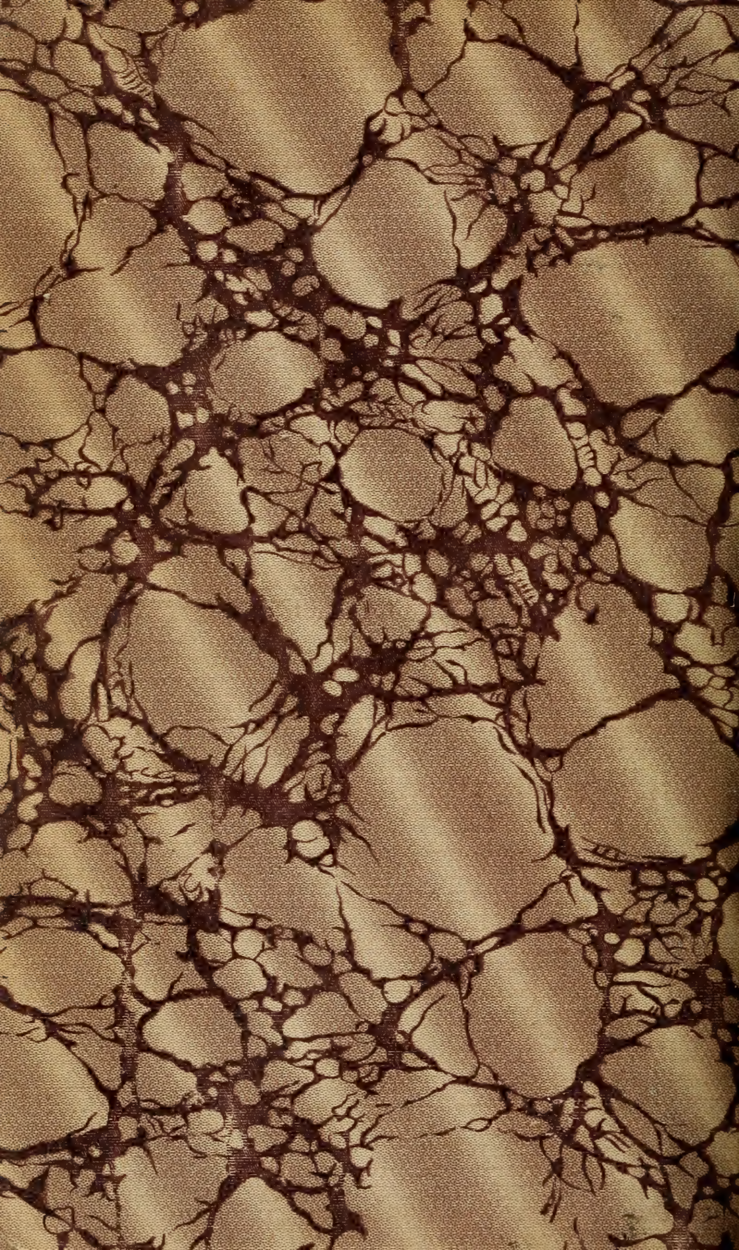
LIVRE II

DE BRUXELLES A SALONIQUE

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière, 6e




HMod.
G7541
153547
Author Grandmaison, Léonce de [comp.]
Title Impressions de guerre de prêtres soldats.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

